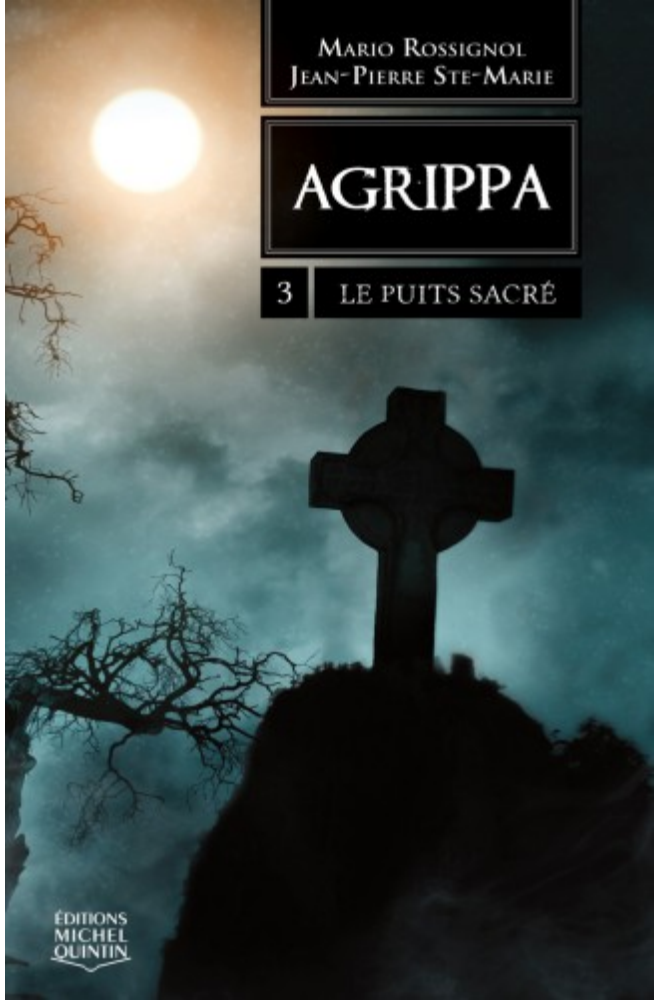
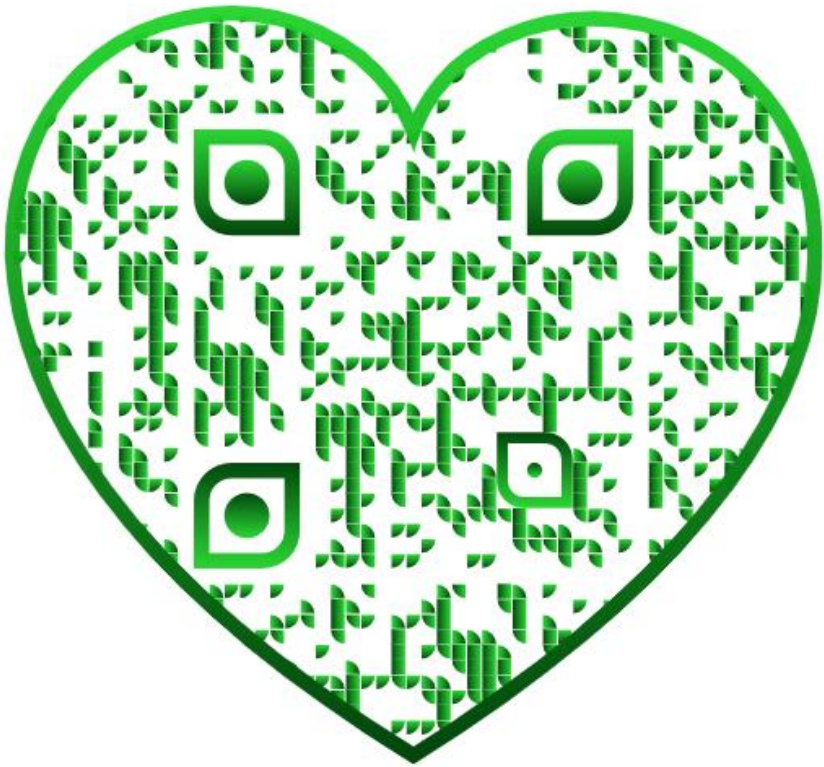
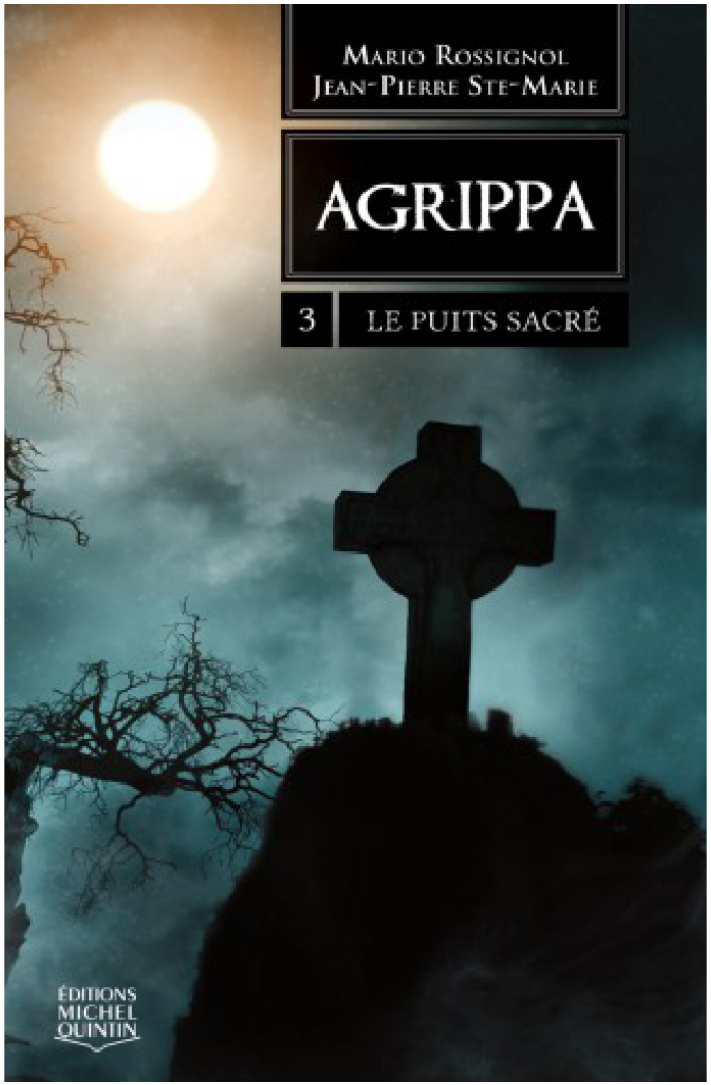

Mario Rossignol
Jean-Pierre Ste-Marie
AGRIPPA
3
LE PUITS SACRÉ
ÉDITIONS
MICHEL
QUINTIN




Mario Rossignol
Jean-Pierre Ste-Marie
AGRIPPA
3
LE PUITS SACRÉ
ÉDITIONS
MICHEL
QUINTIN

AGRIPPA

3 LE PUITS SACRÉ

Mario Rossignol
Jean-Pierre Ste-Marie

ÉDITIONS
MICHEL
QUINTIN

Le palais écroulé s'illumina de feux,
Livides, d'où sortit un grand cri d'épouvante.
Le Barde avait rejoint les siens, selon ses vœux.

Leconte de Lisle,
Le Barde de Temrah

NOTE DES AUTEURS

Le pouvoir des mots.

Expression si modeste et pourtant si lourde de sens.

À la fois guérisseurs et destructeurs, les mots portent en eux un pouvoir pathogène aussi puissant que le plus mortel des virus. Les mots ont pouvoir de liberté ou de réclusion, de changement ou de stagnation, de vie ou de mort. Les mots sont suggestions. Qu'ils soient lus, écrits ou prononcés, ils ont le même sens. Mais pas la même portée.

Les mots sont comme les loups. Solitaires, ils paraissent sans danger. Mais réunis, ils sont pareils à une meute dont chacun des membres dépend de l'autre. Ils forment alors une entité verbale, la phrase, qui correctement prononcée ou répétée peut faire peur ou encore rallier. Le mouvement mélodique de la parole et la façon d'attaquer le son vocal font de la phrase le véhicule permettant la libération du virus que représentent les mots. Et tout devient possible. L'accès au pouvoir comme la chute aux enfers.

Les plus grands dirigeants de ce monde ont eu recours au pouvoir des mots pour convaincre les peuples et mobiliser des armées. De tout temps, les mots, inspirés par les idées, ont poussé les hommes à la guerre.

Dans l'Antiquité celtique, le barde était un druide reconnu pour sa poésie chantée. Il était en quelque sorte le maître des mots. Il avait la charge de perpétuer la tradition orale, de connaître les généalogies, de relater les grandes épopées ou les actes de bravoure, de faire la louange, le blâme, ou même la satire. On disait du barde qu'il était capable d'entrer et de revenir de l'Autre Monde, qu'il était initié aux pratiques de la magie et des arts divinatoires, et que ses mots avaient un sens sacré. Tout comme le druide, le barde possédait des pouvoirs

surnaturels de prophétie et d'inspiration, lorsqu'il se disait saisi par Awen, la muse divine. De par la seule intonation de sa voix et à la façon précise dont il prononçait certaines rimes, certains chants, mots ou syllabes, le barde parvenait à avoir un impact sur la nature et les êtres. Plus redouté que le plus féroce des guerriers, le barde était capable des effets les plus destructeurs.

Ces particularités faisaient du barde un membre fort respecté de la classe dite sacerdotale. Sa magie était entièrement basée sur le pouvoir du verbe.

C'est entre autres sur les vestiges sacrés de cette magie perdue que nous nous attarderons au cœur de ces pages, pour tenter de faire revivre le monde mythique de l'Irlande des Celtes.

Nous ne sommes ni bardes, ni druides, ni devins, ni irlandais! Loin de nous cette prétention. Mais le riche folklore d'Irlande nous permet de plonger dans un monde fabuleux, où la frontière qui sépare le vrai de l'imaginaire nous apparaît en certains endroits bien fragile.

Nous vous invitons encore, au plus agréable des voyages.

PROLOGUE

Il ne m'arrive que très rarement de vraiment pouvoir dormir.

Le monde que j'avais naïvement espéré pouvoir créer pour moi et ma bien-aimée gît au sol entre les hautes herbes, telles les ruines oubliées d'un monastère millénaire perdu au milieu d'un pâturage. Ce monde qui me servait de but, d'idéal, n'existera jamais. Je comprends aujourd'hui mieux que quiconque, la signification de l'adage qui affirme hors de tout doute que l'ambition tue son maître. J'ai été gonflé d'assurance, d'orgueil, trop sûr de moi. J'ai voulu construire, acquérir, posséder. Et j'ai tout perdu. Les choses du monde d'ici-bas ne sont pas à la portée de mes mains, car mon destin est tout autre. Le Créateur ne m'a pas fait tel que je suis pour mon seul profit. Je suis son outil. Un bouclier protecteur, son bras vengeur. Je ne m'appartiens pas.

La marée du temps a beau chaque soir recouvrir les rivages de mon existence de ses eaux amères, je n'en suis pas moins lavé de mes sombres souvenirs.

Les images restent incrustées dans mon subconscient, comme autant de fossiles profondément enfouis au cœur de la terre. De temps à autre, elles refont surface, rejetées de mon esprit comme la lave d'un volcan qui entre en éruption. Elles me brûlent et me blessent en ravivant des plaies qui ne cicatrisent jamais.

Je sais et je sens que les êtres vils qui m'ont presque détruit sont de retour. Non plus en tant que souvenirs mais en tant que réalité. Depuis des années, ils rôdent à nouveau dans notre environnement, préparant je ne sais trop quelle machination diabolique. Ce n'est pas moi qu'ils visent. Ils m'ont oublié depuis longtemps. Le monde est leur cible et leur plan est de longue haleine.

Mais tout comme eux, je suis patient et je ne brusquerai nullement les choses.

Tel un crocodile caché juste sous le niveau des eaux du bord d'un lac, je ne les poursuivrai pas. Ils viendront à moi pour s'abreuver de ma souffrance. C'est alors que frappera le bras vengeur.

Je vis dans l'attente d'une ultime confrontation qui ne laissera aucune place à la pitié. Lorsque le moment viendra, et que Dieu me pardonne, je donnerai libre cours à toute la colère qui m'habite. Jusqu'à ce qu'il n'y ait plus rien. Alors, ma mission sera véritablement accomplie.

Il ne m'arrive que très rarement de pouvoir vraiment dormir.

Le sommeil m'a quitté ou alors je n'en ai plus besoin. La nuit est propice à la réflexion, à l'introspection, à la méditation. C'est en faisant face à la nuit que l'homme peut ultimement vaincre ses peurs.

Mais qui suis-je au fond? Suis-je donc vraiment le bras vengeur d'une conscience supérieure qui veille sur sa création? Ou alors suis-je moi-même un fossile enterré vivant sous les strates de ses propres peurs?

J'ai frôlé la magie des Agrippa *d'aussi près que la froideur de la mort. J'ai voyagé à travers le temps et les mondes. Je me suis mesuré à des hommes aux pouvoirs puissants. Et chaque fois, j'ai senti croître en moi la force et la connaissance.*

Je suis un mage, car le fluide magique coule dans mes veines. Je peux le sentir. Et les épreuves qui se dressent devant moi ne servent qu'à me rendre encore plus fort.

Je me suis fait prêtre dans le but de m'instruire, afin de me consacrer à une seule cause. Celle de préserver la vie tout en donnant un sens à la mienne pour empêcher qu'elle ne soit gâchée.

Mais je suis avant tout un homme. Je ne dois pas l'oublier.

Je suis Édouard Laberge.

1

Manoir Griffith, vallée de la Boyne, Irlande.
Le dimanche 13 avril 1930.

Arlana Griffith était figée au haut des marches qui plongeaient à ses pieds dans les entrailles de la terre. Elle ne bougeait pas, ne parlait pas, ne respirait pas.

Elle écoutait.

Et ne percevait que le silence.

Ce silence qu'elle détestait par-dessus tout, depuis que son mari, Maitias, avait découvert la crypte secrète. L'homme s'était emmuré au fond de lui-même tout comme avait été fermé l'accès à cette cave des siècles plus tôt.

La complexité de l'esprit humain restera à jamais une équation insoluble. Le brusque changement d'attitude observable chez une personne faisant face à une situation donnée demeure incompréhensible.

Les doigts d'Arlana, qui serraient la pierre sur laquelle elle était appuyée, absorbaient la froideur de la roche et semblaient incapables de se desserrer. Tout au bas des marches, elle pouvait voir danser la lumière des torches qui donnait un aspect lugubre à ce souterrain oublié.

Et plongé tout à coup dans le silence.

Elle risqua un appel timide d'une voix enrouée de s'être tue trop longtemps.

— Maitias? Tout va bien?

Pas de réponse.

Encore le silence. Ce damné silence qui semblait depuis des jours envahir ce manoir et la relation jadis harmonieuse qu'elle entretenait

avec son mari.

Tout était la faute de cet héritage. Cet héritage si tentant. Et du désir de fuir la ville pour vivre retiré.

La vie est décidément parsemée de pièges subtils et redoutables. Elle nous attire dans une direction en nous faisant croire que tout sera parfait et qu'il n'y a qu'à ouvrir la porte pour y voir entrer le bonheur. C'est alors que tout bascule dans une direction diamétralement opposée pour nous entraîner sur un vaste champ de bataille, face à un ennemi contre lequel nous ne sommes jamais préparés à lutter : le destin.

Et faire face à son destin, c'est se battre jusqu'au bout, au risque de tout perdre, lorsque notre vie dérape dans la courbe de la fatalité, cette force surnaturelle qui semble déterminer d'avance le cours des événements d'une existence tout entière.

Arlana ressassait dans sa tête la succession de situations fortuites qui les avaient amenés à entrer en possession du manoir Griffith, impressionnant bâtiment construit aux abords du fleuve Boyne et des ruines imposantes de l'abbaye de Bective.

Tout avait déboulé trop vite. Et ils s'étaient laissés entraîner par cette avalanche d'événements providentiels qui les avaient rendus propriétaires de la terre des ancêtres de Maitias et aussi indépendants de fortune. Le manoir était habitable certes, mais sa restauration demanderait des années. Et le temps leur était accordé.

— Maitias, je ne t'entends plus, risqua-t-elle encore.

Sa voix tremblotante semblait mourir avant même d'arriver au bas des marches taillées dans le roc. Seule la lueur jaunâtre et sinistre des torches persistait à lui renvoyer son inquiétude.

Un engourdissement lui enserra la nuque pour lui signifier l'état d'esprit dans lequel elle se trouvait. Elle ferma les yeux et se pinça les lèvres pour éviter de pleurer.

Elle devrait descendre.

Et elle avait peur.

La sueur inonda son front et ses ongles s'ébréchèrent sur la pierre au moment où cette éventualité lui traversa l'esprit.

Elle l'avait crié à Maitias que jamais elle ne descendrait.

Mais voilà qu'elle se sentait encore un peu plus entraînée vers le milieu du champ de bataille. Elle tombait dans le piège.

Le manoir Griffith construit au XIVe siècle, avait été cédé à Maitias de façon non officielle deux ans plus tôt par son seul oncle encore vivant, celui que l'on appelait Antoine l'Inestimable, car selon ses dires, c'était ce que ce prénom celtique signifiait.

Et inestimable était aussi sa fortune.

Âgé, malade, condamné à moyen terme mais fort lucide, il avait liquidé ses sociétés et placé ses capitaux. Il avait fait tous les arrangements nécessaires pour mener à terme son existence dans les meilleures conditions possible. Et il avait rencontré son seul héritier qu'il affectionnait de plus tout particulièrement, son neveu, Maitias Griffith.

Antoine avait légalement cédé tous ses biens à Maitias environ six mois avant son décès et avait joui de l'usufruit de la propriété jusqu'à sa mort. Quelques semaines auparavant, alors que Maitias et Arlana discutaient avec lui à son chevet, il leur avait fait des révélations quant à l'héritage dont ils s'apprêtaient à prendre possession.

— Vous me prendrez peut-être pour un fou, avait-il déclaré, mais au point où j'en suis, cela n'a vraiment plus aucune importance.

— Qu'essayez-vous de nous dire, mon oncle? avait questionné Maitias le plus sérieusement du monde.

— Tu as toujours été un bon garçon, mon Maitias, avait répliqué le vieil homme. Et je n'aurais pu souhaiter meilleure personne pour occuper le manoir familial ainsi que notre terre en cette vallée de la Boyne. Bien que tu viennes de la ville et que Dublin fut l'endroit où jusqu'ici tu as fait tes études et gagné ta vie, il reste que cette vallée fait partie de tes racines et de tes gènes. Tu la connais pour l'avoir parcourue pendant plusieurs étés et tes ancêtres l'ont habitée durant sept siècles. L'histoire de notre famille est riche et complexe. Elle a connu des hauts et des bas, des victoires et des trahisons. Mais toi tu es là, avec une femme merveilleuse, et il n'en tient qu'à toi maintenant de poursuivre la lignée. Tout cela est à toi et à ta descendance si vous le voulez!

Déstabilisés par les propos d'Antoine Griffith, Arlana et Maitias

s'étaient longuement regardés sans rien ajouter. Le vieil homme aux yeux curieux et affûtés avait mis fin à leur malaise. Un sourire mystérieux était apparu au travers de sa barbe taillée.

— Sachez qu'il est des légendes, avait-il dit, qui vivent aussi secrètement dans nos mémoires qu'entre nos murs pendant de longues années, une fois qu'elles nous ont été révélées. Certaines racontent de joyeuses histoires tandis que d'autres en recèlent de terribles. Il en est une qui m'avait été contée par mon grand-père alors qu'il était déjà très vieux et à demi sénile. Je crois qu'il voulait passer un message avant de mourir mais personne n'avait donné foi à ses propos. Sauf moi peut-être, qui n'étais qu'un gamin à l'époque…

Arlana avait approché un verre d'eau des lèvres du vieil homme qui avait bu avidement. Il l'avait remerciée du regard avant de poursuivre son récit.

— Tout petit, Maitias, tu as couru le long de la Boyne qui serpente cette magnifique vallée jalonnée de douces collines verdoyantes. Comme elle va me manquer! Tu as marché des kilomètres de Trim à Drogheda et tu en as parcouru tous les sites historiques. Il y a plus de cinq mille ans, à l'époque où les Égyptiens construisaient leurs grandes pyramides, une civilisation oubliée bâtissait ici même des sites et des tombes monumentales dont nous ne comprenons même pas encore la signification. Tu as marché sur ces sites, tu en as étudié la construction, tu leur as montré du respect, tu as passé tes mains sur les pierres levées et tu as senti l'énergie de la terre. Mais aussi, tu as joué dans les ruines de l'abbaye de Bective qui se trouve un peu plus bas. Cette abbaye construite en 1147 et qui fut jadis le deuxième monastère cistercien d'Irlande.

— Je ne vois toujours pas où vous voulez en venir, mon oncle, avait dit Maitias, choisissant ce moment où le vieil homme reprenait son souffle pour l'interrompre. J'ai joué et parcouru tous les sites préhistoriques et médiévaux qui jonchent cette vallée comme autant de feuilles mortes sur le sol en automne. J'ai lu et étudié tout ce que l'homme a pu conclure sur ces lieux. Qui a-t-il d'autre que je ne sache pas?

— L'homme conclut sur les choses qu'il découvre ou sur ce qu'il

peut aisément voir. Ce qu'il ne voit pas lui échappe. Alors, il le tait.

Maitias avait froncé les sourcils, intrigué par la révélation dont il s'apprêtait à prendre connaissance. Il n'avait jamais mis en doute les paroles de son oncle. Celui-ci était bien trop intelligent. Il avait fort bien réussi sa vie et il lui permettrait maintenant de réussir la sienne tout en assurant l'avenir de sa descendance. L'homme méritait la plus grande attention et le plus grand respect. La chance inouïe qu'il avait eue de trouver Arlana sur son chemin achevait de le convaincre qu'une bonne étoile veillait sur lui. Après lui avoir tendrement souri, il s'était à nouveau tourné vers son oncle.

— Dites-moi tout, avait-il déclaré, je suis prêt à l'entendre. Je veux savoir…

Arlana passa la main sur son visage comme pour tenter de chasser ces souvenirs de sa mémoire. Non pas qu'ils furent si douloureux, au contraire. Ils lui rappelaient simplement une époque où tout semblait à la fois possible et plus facile. Une époque où elle avait entrevu la possibilité d'être heureuse.

Elle parvint à arracher son regard du fond de l'escalier pour le tourner vers la fenêtre où les vestiges de l'abbaye lui apparurent au loin. Les paroles du vieil homme lui revinrent aussitôt en mémoire.

— Mon grand-père affirmait qu'au Moyen Âge, un tunnel joignait le manoir à l'abbaye, avait-il continué. Les raisons quant à son existence restent néanmoins nébuleuses. Il aurait pu servir de refuge aux moines en cas d'attaque. Ou de porte de sortie via le manoir. On sait que l'abbaye est un ouvrage mi-monastique et mi-fortifié. À cette époque, toute construction nécessitait un système de défense. Même les églises. C'est souvent le seul endroit où les paysans pouvaient se réfugier en cas d'assaut ennemi sur un village. Mon père a toujours refusé de croire à l'existence de ce passage souterrain et je n'ai moi-même jamais cherché à le découvrir, préférant conserver l'espoir qu'il puisse exister, plutôt que de prouver que tout cela n'était que l'invention d'un vieillard dont la raison vacillait. Bizarrement, on ne sait que très peu de choses sur l'abbaye de Bective, les documents la concernant restant jusqu'à ce jour introuvables. Le mystère demeure complet quant à son abandon. Car c'est vraiment d'un abandon dont il

s'agit. Les moines ont fui soudainement en 1536, sans que la raison officielle ne soit divulguée. Notre famille se retrouva donc au XVIe siècle la gardienne de ces bâtiments, les regardant au fil des ans tomber en décrépitude et être envahis par les ronces, sans ne jamais lever le petit doigt pour les entretenir ou mettre sur pied un programme de restauration.

Arlana se souvenait très bien que c'est à partir de cet instant que le vent avait tourné. Que sa vie avait changé. Que le regard de son mari n'avait plus jamais été le même.

Antoine l'Inestimable s'était éteint quelques jours plus tard. On lui avait organisé des funérailles dignes de l'homme qu'il avait été et, selon sa volonté, il avait été enterré dans la terre sacrée de l'enceinte de l'abbaye de Bective. Sur sa pierre tombale, juste sous son nom, une simple phrase en gaélique avait été gravée :

Cuimhnich air na daoine o'n d'th tig thu[1]

Quelques semaines avaient suffi pour que la petite maison de Dublin soit vendue et que le couple Griffith emménage au manoir. Maitias avait d'ailleurs précipité les choses, pressé qu'il paraissait de se retrouver entre les murs plusieurs fois centenaires de son manoir. Il était désormais l'unique et dernier héritier de la famille Griffith, propriétaire des terres ancestrales, dans cette concession de Navan, dans le comté de Meath de la nouvelle république d'Irlande, celle-ci ayant recouvré son indépendance en 1921.

Les vieilles pierres de ce manoir lui parlaient. Il s'y sentait bien, il s'y sentait chez lui. Oui, vraiment, il pouvait presque entendre ses ancêtres l'interpeller d'une pièce à l'autre. Parfois des chuchotements incompréhensibles lui parvenaient. Mais tout cela était tout à fait normal. Tout ici lui appartenait de droit, de par sa naissance. Ceux avant lui y avaient laissé leur sang pour que cet héritage puisse arriver jusqu'à lui.

Et maintenant il lui fallait un héritier. Car un jour ce manoir et ces terres appartiendraient à ce dernier.

Mais pour l'instant il y avait plus urgent.

Il fallait trouver ce tunnel.

Maitias Griffith s'était aussitôt mis à l'étude des plans du manoir une fois son oncle Antoine enterré. Il avait amassé dans une pièce tous les documents qu'il avait pu trouver concernant le bâtiment et les avait épluchés un par un, retenant tout particulièrement les croquis d'origine du XIVe siècle, dans un état de conservation exceptionnel, ainsi que les plans des modifications apportées au fil du temps.

Les détails d'origine l'avaient fasciné. Au point de vue architectural, le manoir Griffith se situait entre le château féodal et la maison du noble. Construit au début du XIVe siècle sur un point élevé par rapport au fleuve Boyne ou à l'abbaye de Bective sa voisine, le manoir avait autrefois été entouré de fossés. L'unique entrée était toujours brillamment protégée par une porte extérieure posée à angle droit sur le mur de façade. Une fois à l'intérieur, on se retrouvait dans une salle par laquelle il était possible d'accéder à un escalier en colimaçon qui montait à l'intérieur d'une tourelle de coin. De cette première salle, on pouvait rejoindre les trois autres pièces qui couvraient le rez-de-chaussée, et qui originalement n'étaient percées que de meurtrières donnant sur les fossés. De la façon dont il avait été aménagé, le rez-de-chaussée n'avait dû servir qu'au dépôt de provisions ou comme refuge en cas d'attaque. C'est le premier étage qui avait été vraisemblablement destiné à l'habitation. Divisé en cinq salles disposées ingénument, communiquant toutes par le centre, dont quatre possédaient encore leur cheminée, tout semblait avoir été soigneusement pensé lors de la construction. Au mur de façade de la salle de l'étage qui se trouvait juste au-dessus de l'entrée s'ouvrait un mâchicoulis qui donnait sur la porte. De la seconde salle adossée à la façade, on accédait à une autre tourelle d'angle où étaient installées les latrines. Dominant et couvrant l'ouvrage, deux combles formés d'autant de toitures étaient posés sur les murs latéraux et sur le mur de refend, alors qu'autour, des mâchicoulis ornés de crénelages couronnaient le tout. Deux échauguettes percées de meurtrières défendaient les angles arrière. Toutes les pièces du premier étage étaient à l'époque équipées de fenêtres étroites, qui avaient été

remplacées aujourd'hui par de plus larges baies. Vraiment, le manoir Griffith apparaissait comme un véritable donjon fortifié qui semblait inébranlable et indestructible.

Maitias cherchait l'indice à travers les détails du plan original qui lui permettrait d'amorcer ses recherches. Peu importe ce qu'il lui en coûterait, il investirait le temps et l'argent qu'il faudrait pour trouver l'accès à ce tunnel.

Les chuchotements avaient approuvé sa décision.

Arlana secoua la tête comme pour faire tomber toutes ces images qui s'accrochaient à elle, ne lui donnant aucun répit. Elle repoussa en arrière ses blonds cheveux bouclés et inspira profondément. L'odeur fétide de renfermé qui remontait par l'escalier taillé dans la pierre infiltra son organisme et la fit grimacer.

Comment diable avaient-ils pu en arriver là? Cet homme exceptionnel avec qui elle avait lié son destin, avec qui elle avait prévu fonder une famille, en qui elle avait mis toute sa confiance, se retrouvait au fond d'une cave pour en démolir les murs à coups de pic et de masse casse-pierre dans le seul but de satisfaire une obsession.

Elle posa le pied sur la première marche.

L'escalier n'était pas très large et il n'y avait rien à quoi s'agripper pendant la descente. Seules les pierres irrégulières composant les murs de chaque côté pourraient offrir une prise relative. Et la prudence serait de mise pour parer une chute éventuelle causée par les marches inégales.

Les mains appuyées contre les pierres froides de chaque côté d'elle, Arlana entama lentement sa descente vers la lueur blafarde des torches qui illuminaient ce qui semblait être une pièce plus vaste. Elle s'obligea à contrôler sa peur et à oublier la moiteur de la mousse que rencontraient ses doigts, les fils d'araignée qui s'emmêlaient autour et l'odeur de moisissure qui montait vers elle. À mesure qu'elle descendait, sa peur se transformait au point de la faire douter d'elle-même.

Le manoir, qui au départ lui avait semblé un endroit où l'on se sentait en sécurité, prenait maintenant des allures de prison dont il était impossible de s'évader.

Et Maitias en était devenu l'implacable gardien.

Les chuchotements avaient continué de lui emplir le crâne de façon insistante. Ils l'avaient poussé, forcé, et motivé à aller de l'avant, à prendre des décisions et à découvrir tous les secrets que pourrait receler ce manoir. Maitias s'était senti l'âme d'un chercheur, d'un archéologue. L'idée de faire la découverte d'un passage oublié et condamné depuis des siècles, d'être le premier à y marcher et de peut-être y trouver des trésors cachés l'avait obsédé. Si ce tunnel existait vraiment, il menait peut-être à une autre salle ou même à une grotte! Et non pas à une sortie comme certains avaient pu le croire. C'eût été trop bête de mettre autant d'efforts, de se donner tant de mal, pour en faire simplement une sortie de secours.

C'était ce que les voix chuchotantes affirmaient.

Si ce tunnel ne relevait pas de la légende, il le trouverait. Mais pour l'instant, pas la moindre preuve.

Arlana s'était entêtée. Elle était comme les autres, elle ne voulait pas savoir, elle n'avait aucun sens de l'aventure, de la recherche. Elle refusait de le comprendre, de le supporter. Il avait été contraint d'élever le ton pour qu'elle le laisse tranquille.

Elle n'entendait pas les voix.

Ses recherches sur les plans originaux du manoir l'avaient mené à une des tours d'angle de la façade. Un détail le titillait. Il était dehors et avait fait le tour de l'édifice lentement avant de s'éloigner du mur de façade afin d'avoir une vue d'ensemble.

Il y avait un détail dans la construction qui ne cadrait pas. L'arrière du bâtiment comportait deux tours d'angle identiques construites en échauguettes, c'est-à-dire en surplomb de la muraille, prenant appui à mi-hauteur. À l'opposé, la façade s'ornait également de deux tours d'angle. Et bien que celles-ci trouvassent leurs

fondations à même le sol, contrairement aux tours en échauguettes, elles ne s'apparentaient pas. Fait d'autant plus étrange que la symétrie dans la construction de ce manoir avait fortement été considérée à plusieurs niveaux.

À gauche, une tour ronde de bas en haut abritait l'escalier. À droite, une tour ronde dont la base était carrée et fort massive. Cette distinction apparaissait pourtant dans les plans originaux bien qu'elle eût contribué à défaire l'harmonie de la façade. S'il y avait un passage souterrain menant à l'abbaye, c'était là qu'il devait se trouver. Ce genre de construction, qui évoquait un donjon de château féodal, avait besoin de solides points d'appui sous ses fondations. De plus, l'assise des tours d'angle avant permettait à la poussée extérieure des hautes murailles fortifiées de trouver un épaulement. Vider le sous-sol sur le coin d'un bâtiment pareil revenait à en saper les murs. Il fallait absolument compenser. Construire la base de la tour de façon quadrangulaire en élargissant le carré alors qu'il s'enfonçait dans la terre apparaissait tout à fait logique dans pareille situation. C'était là qu'il fallait chercher. C'était là qu'il allait trouver.

Le sol parut tout à coup se dérober sous le pied droit d'Arlana. Sa main gauche se referma au même moment sur l'excroissance d'une pierre qui semblait tenter depuis des siècles de s'extirper du mortier dont elle était prisonnière. Elle parvint ainsi à se retenir et à éviter la chute. Un frisson la parcourut lorsqu'elle se redressa, provoqué autant par la peur d'avoir failli chuter que par l'angoisse que lui inspirait la situation.

Elle se trouvait à mi-parcours de cet escalier taillé au cœur de la terre qui lui apparaissait maintenant comme un canal en pente abrupte. La lumière des torches continuait de danser plus bas, comme pour l'inviter à un bal fantôme, dans un monde caché bien à l'abri de la lumière du jour. Elle n'avait pas compté les marches mais, en se retournant, elle évalua la distance parcourue à environ sept ou huit mètres. Sa tête frôlait le plafond de la descente alors que çà et là

pendaient de minces racines qui avaient creusé la terre jusqu'à se faufiler dans les anfractuosités du roc pour terminer leur course dans le vide du tunnel.

Le silence l'angoissait au plus haut point. Elle arrivait à peine à croire à ce qu'elle était en train de faire, elle qui maudissait maintenant cet endroit qu'elle avait pourtant souhaité habiter de tout son cœur quelques semaines plus tôt.

L'attitude de Maitias avait changé graduellement à partir du moment où il avait amorcé ses recherches. Il était devenu absent, irritable, négligé. Arlana avait senti son rôle relégué à celui de bonne à tout faire, préparant les repas, réaménageant les pièces, alors qu'il l'avait délaissée de façon évidente, pour se passionner d'une autre dont elle était jalouse et qu'elle détestait. Cette autre avec qui elle paraissait incapable d'entrer en compétition et qui avait pour nom : Entrée secrète.

L'argent et le manoir d'Antoine Griffith avaient été pour eux un cadeau empoisonné qu'elle vouait au malheur à présent. Il y avait indéniablement un mauvais sort accroché à ces vieilles pierres qui préparait un piège géant prêt à se refermer sur leur couple. Ce mauvais sort légué en tant qu'héritage familial et qui l'attirait présentement vers un souterrain obscur paré à l'enterrer vivante.

Les images continuaient de défiler vertigineusement dans l'esprit de Maitias Griffith. La satisfaction qu'il éprouvait présentement n'avait aucun égal. Il savourait le moment et le faisait durer sans encore savoir pendant combien de temps il pourrait tenir. Il mesurait toute l'ampleur de sa découverte.

Tout ce qu'il avait pressenti s'était avéré juste.

Mais avait-il seulement pressenti tout cela? Ce sont les voix qui l'avaient guidé jusque-là, dans ce qu'il considérait maintenant comme un véritable parcours initiatique. Rien d'autre n'avait plus d'importance. Il ne s'agissait pas juste de faire la découverte d'un endroit resté secret pendant des siècles. C'était la découverte de son

essence, de ses racines. Et pour toucher les racines, il faut chercher le centre de la Terre. C'était ici qu'il trouverait son véritable héritage. Il y avait sûrement plus qu'un simple tunnel; les voix le lui avaient confirmé. Ce qu'il cherchait, c'était l'âme de ses ancêtres, le trésor de plusieurs vies sauvées ou sacrifiées, préservant depuis des siècles des secrets inestimables.

Pour lui.

Il revoyait comment il s'était attaqué au mur du rez-de-chaussée donnant sur la tour d'angle à base carrée. Bon sang qu'il avait été tenace! Il y avait passé onze jours. Il s'en souvenait très bien parce que c'était lors de cette dernière journée, alors qu'il atteignait son but, qu'il avait poussé Arlana avec force. Il l'avait ensuite traînée par le bras pour l'éloigner de son lieu de travail. Elle ne comprenait rien à l'importance de ses recherches, elle ne faisait pas partie de sa famille et ne pouvait par conséquent entendre les voix.

Il lui avait crié de rester à l'écart. Sa découverte, il avait voulu la savourer en solitaire.

Après avoir creusé dans les pierres et le mortier pétrifié jusqu'à plus d'un mètre de profondeur, la masse casse-pierre avait enfin passé de part en part du mur.

Il s'était acharné comme un fou furieux pour agrandir l'ouverture jusqu'à pouvoir y passer la tête. Les ténèbres l'avaient enveloppé de leur sombre odeur de moisissure. Il était resté là un moment, la tête dans le trou, à percevoir le bruit des insectes aveugles et rampants et celui de l'eau ruisselant sur les parois ou coulant goutte à goutte sur la roche.

Il avait enroulé en gestes rapides et impatients un morceau de linge sec autour d'une branche, l'avait fixé avec un bout de fil de fer, et y avait mis le feu avant de le jeter par l'ouverture. La torche avait roulé sur quelques marches avant de s'arrêter et de révéler à ses yeux l'escalier taillé dans la pierre.

Arlana atteignit enfin la base des marches. Les émotions se

bousculaient en elle au point de ne plus savoir si elle devait en éprouver du soulagement ou de la terreur.

Un peu plus loin sur sa droite, une torche fichée dans un support de fer grossièrement forgé brûlait d'une flamme vacillante. Elle dégageait une légère fumée noire qui, attirée par la succion que causait l'escalier ouvert sur l'extérieur, flottait lentement vers elle pour venir lui piquer la gorge et les yeux. Cette entrée avait jadis été fermée par une grille métallique qui gisait maintenant au sol. Rassemblant ce qui lui restait de courage, elle s'avança vers celle-ci et découvrit que plus loin, d'autres torches similaires se consumaient, éclairant ce qui lui apparut comme une vaste grotte qui couvrait une surface beaucoup plus grande que le manoir lui-même. Tout cela n'avait pas été creusé de main d'homme car il s'agissait bien ici d'une excavation naturelle. Et le manoir avait sciemment été construit juste au-dessus.

Arrivée à la hauteur de la torche, Arlana la décrocha de son support et la garda bien en main afin de voir où elle mettrait les pieds. Cet environnement insolite ne lui disait rien qui vaille.

La cavité semblait avoir été creusée sur le sens de la longueur, donc fort possiblement par une rivière souterraine qui, échappant à la Boyne, avait dû couler là des milliers d'années plus tôt.

Un bruit attira son attention droit devant et la fit reculer tout en brandissant la torche un peu plus haut. Ne voyant rien venir, elle poursuivit sa progression, tous les sens aux aguets. Le plafond de la grotte s'éleva graduellement en une haute fracture, propageant la lumière sur une surface plus étendue. Les concrétions naturelles formées par des millénaires d'infiltration d'eau et d'écoulement goutte à goutte à travers le roc et la pierre calcaire lui apparurent en des tons de blanc, de rouge et de brun.

C'est en observant les détails de la cavité juste au-dessus d'elle qu'elle distingua la provenance du bruit entendu plus tôt. Un groupe de chauve-souris suspendues la tête en bas et enveloppées du manteau formé de leurs ailes, semblait plongé dans un sommeil léthargique. Il devait donc exister une autre sortie ou du moins une cheminée permettant leur passage. Arlana pressa le pas pour s'éloigner des

créatures et surtout éviter de les effrayer.

Ses pas la conduisirent loin de la faille, vers un rétrécissement de la galerie, très corrodé et sans sédiments. Un petit effondrement de rochers la força à longer le mur pour continuer à remonter le passage.

La température avait chuté radicalement au cœur de la grotte et des frissons violents et glacés lui traversaient le corps, ajoutant à la peur qui lui nouait les entrailles.

Des torches avaient été allumées çà et là, tout le long de la galerie, lui indiquant du même coup qu'elle était sur le bon chemin. Elle finirait bien par trouver Maitias. Il ne pouvait être bien loin, les coups répétés liés à son entreprise de démolition ayant été perceptibles depuis le manoir.

Arlana était de plus en plus terrifiée. La peur l'empêchait de s'arrêter et en même temps lui donnait l'illusion qu'elle ne pourrait jamais retrouver son chemin. Elle devait absolument trouver les mots pour ramener Maitias à la raison ainsi qu'à la surface. C'était pure folie que de poursuivre une chimère illusoire à travers ces méandres de galeries creusés dans la terre.

Le laminoir au milieu duquel elle avançait avait bien trois mètres de largeur, mais la seule possibilité de progression se faisait le long de la paroi sur la gauche à cause des effondrements anciens qui obstruaient le côté droit. Passé une douzaine de mètres, elle se glissa sous un mince filet d'eau pour déboucher sur une salle presque parfaitement circulaire.

Elle stoppa net, stupéfaite.

À l'opposé de la salle, Maitias lui tournait le dos, immobile entre les pierres brisées et les barres de fer rouillées.

Devant lui, une solide porte de bois franc bardée de bandes de fer rongées par la rouille et retenues par de gros cadenas lui barrait le chemin.

L'héritier Griffith avait trouvé l'accès à son tunnel vers l'abbaye. Il en était convaincu. Les idées les plus folles continuaient d'affluer à son

esprit le clouant sur place devant l'imposante porte de bois.

Il devait y avoir quelque chose de terriblement précieux derrière cette porte. Ou alors d'horriblement terrible.

Il avait dû démolir un mur en pierre structurant une cage semi-circulaire qui empêchait d'approcher la porte. Il y avait passé des journées entières. Le travail avait été réalisé de main de maître des siècles auparavant. Mais tout ce qui est fait peut être défait. Il suffit d'y mettre le temps et l'effort. Cette porte représentait néanmoins un nouvel obstacle. Depuis la découverte de l'escalier, seuls des obstacles s'étaient trouvés sur son chemin. Ils semblaient s'additionner pour le ralentir dans sa quête.

Mais la quête de quoi au juste? Que recherchait-il?

Tout ce qu'il savait, c'était qu'il se devait d'avancer. Toujours avancer.

Les voix l'affirmaient. Elles s'infiltraient dans son esprit comme l'eau suintant sur les parois de cette grotte. Elles le pressaient de s'exécuter en des centaines de chuchotements qui parvenaient à Maitias de partout à la fois, prenant toute la place dans sa tête, lui causant des migraines, l'empêchant même de réfléchir.

Il devenait impératif d'ouvrir cette porte.

La respiration d'Arlana devenait aussi oppressée que son cœur chaviré qui battait à tout rompre. Elle s'avança maladroitement vers son mari qui semblait paralysé devant la grande porte. Le bruit de l'eau qui s'infiltrait dans la grotte allait s'intensifiant aux oreilles de la jeune femme qui sentait tous ses sens décuplés par la peur et l'angoisse que lui suggéraient l'endroit et la situation chaotique dans laquelle elle se trouvait. Elle marchait l'air hagard, les larmes roulant sur ses joues, le corps agité de tremblements et traversé par l'air froid et humide. Arrivée derrière Maitias, elle éleva la main et la posa délicatement sur son épaule, incapable de prononcer la moindre parole.

L'autre fut violemment arraché à sa torpeur et se retourna

brutalement, laissant échapper un cri furieux qui repoussa Arlana à lui seul.

— Qu'est-ce que tu fais là? lui jeta-t-il à la figure, hors de lui.

S'efforçant de reprendre le contrôle d'elle-même malgré les spasmes qui secouaient son corps, Arlana cria à son tour toute la rage qui l'habitait.

— Que crois-tu que je fasse! Je te cherche! Je te cherche depuis des jours! Depuis que tu as entrepris de démolir cette demeure pour chercher je ne sais trop quoi! D'ailleurs comment le saurais-je puisque tu ne me dis plus rien! Tu ne me parles plus! Je n'existe plus pour toi! Alors, dis-moi ce que je fais encore ici à m'inquiéter pour toi?

Maitias fonça vers elle et la saisit par les bras avant de la repousser contre la paroi. La tête d'Arlana frappa la pierre avec un bruit sourd.

Les chuchotements emplirent la salle circulaire.

Débarrasse-toi d'elle! Elle te retarde dans ta quête pour rejoindre l'autre côté!

— Ferme-la, dit-il tout bas son visage tout près du sien, ou sinon je prendrai les moyens qu'il faudra pour que tu le fasses. Me suis-je bien fait comprendre?

Arlana acquiesça de la tête malgré la douleur. Maitias relâcha son étreinte et recula de quelques pas.

— C'est toi qui m'obliges à faire ça, reprit-il en la montrant du doigt, tu n'as qu'à me laisser tranquille. J'ai beaucoup de travail et je dois… rejoindre l'autre côté.

Sa voix était tremblotante et son visage crispé. Il n'était plus lui-même. Tout en lui avait changé.

— Mais quel autre côté? questionna Arlana en pleurant et en se massant l'arrière de la tête. De quoi parles-tu? Ne peux-tu donc pas te rendre compte que ce que tu fais n'a aucun sens?

Sa voix avait été suppliante. Elle lui jetait son dernier atout avant de retrouver la surface. S'il la rejetait encore, elle remonterait. C'en était trop et elle en avait peur.

Lui indiquant la porte, Maitias cria de toutes ses forces, emplissant la salle ronde d'un écho terrifiant.

— JE DOIS OUVRIR CETTE PORTE!

Tremblant de tout son être, Arlana recula sous le regard inquisiteur de l'homme. Elle s'engagea dans le laminoir toujours à reculons, d'abondantes larmes lui brouillant la vue. La torche qu'elle avait apportée et qui gisait au sol mourut dans un dernier soubresaut, comme pour confirmer la fin de la discussion. Elle se retourna puis se frotta les yeux avant d'avancer les mains devant elle, en se guidant sur la lumière qui lui parvenait de la grande galerie.

Quelque chose en elle venait d'être brisé. Pour toujours.

Maitias Griffith avait 37 ans. Il était de trois ans l'aîné de son épouse, Arlana. Favori et protégé de son oncle Antoine, il avait fait des études en architecture et en construction de bâtiments entièrement payées par l'homme. Son père étant décédé d'un bête accident de cheval alors qu'il n'avait que douze ans, sa mère s'était remariée quelques années plus tard à un homme qui ne lui plaisait guère et qu'il évitait toujours. De stature moyenne mais solide, il avait été sa vie durant, rempli d'énergie et de détermination. Ses yeux bruns et ses cheveux de même couleur coupés court, habituellement complices d'un visage passionné, amical et astucieux, se trouvaient maintenant prisonniers d'un faciès durci et crispé tout à fait méconnaissable.

Il s'avança vers la porte massive tout en ramassant au passage son gros taillant couvert de poussière de roche. Tassant du pied les éclats de pierre et de mortier qui jonchaient le sol, il s'arrêta à deux mètres de l'objet de sa recherche et se força au calme pour prendre le temps de l'examiner.

Tout d'abord, la porte était basse, ce qui ne laissait aucun doute quant à sa date de construction. Les gens étaient beaucoup plus petits au Moyen Âge; les portes étaient de ce fait beaucoup moins hautes qu'aujourd'hui. De plus, les pentures à bandes forgées parlaient d'elles-mêmes de par leur style, tout comme celui des quatre cadenas assurant le maintien des deux traverses de fer qui condamnaient l'ouverture.

Maitias attrapa le manche du taillant de sa main gauche, non loin de la tête aux deux lames symétriques en fer forgé. Il considéra l'outil un instant avant de s'étirer pour prendre son élan.

Le cadenas visé, considérablement oxydé, sauta du premier coup.

Il brisa ainsi à coups de taillant les cadenas, l'un après l'autre, sans trop de difficulté, puis frappa les traverses en fer pour les décoller et les arracher. Laissant tomber l'outil au sol, il agrippa la poignée à deux mains et tira de toutes ses forces pour faire tourner la porte sur ses gonds rouillés.

À grand-peine, Maitias y parvint. Il changea de position afin de trouver meilleur point d'appui et poussa sur la porte jusqu'à ce qu'elle soit enfin grande ouverte, libérant complètement l'ouverture noire qui se profilait devant lui. Se saisissant d'une torche enfilée dans son support fixé dans la pierre, il s'avança en penchant la tête, impatient de franchir cette nouvelle étape.

Arrête-toi!

L'ordre avait été lancé avec tant de force dans sa tête qu'il stoppa net. Il resta là, au pied du débouché, la douleur lui martelant encore les tempes, puis avança timidement la torche dans le trou noir.

Les chuchotements reprirent par centaines. Les mots s'entremêlaient, s'entrecoupaient, se répétaient. La sueur lui coulait sur le visage malgré la température fraîche du lieu. Ses doigts étaient glacés et la torche tremblait dans sa main droite, faisant danser les flammes encore un peu plus.

Devant lui s'étendait un tunnel de largeur et de hauteur à peu près identiques qu'il évalua à moins de deux mètres. Un peu plus loin, à la limite de ce que la lumière produite par la torche permettait de voir, une construction en bois s'appuyait encore par endroits contre les parois de roche et de boue à demi effondrées.

Il recula au milieu de la salle circulaire que les chuchotements semblaient emplir, pour ensuite se frayer de force un chemin dans son esprit. Il y avait trop de mots, trop de phrases. Il essaya de se concentrer pour en saisir le sens, sentant l'impatience et la colère le gagner. La voix était féminine et ça, au moins, il pouvait l'affirmer. Car à n'en pas douter, il n'y avait qu'une seule et unique voix, c'était

sans aucun doute la même, mais qui parlait en même temps. Les mots jaillissaient en plusieurs langues; Maitias percevait l'anglais, le gaélique, le français, mais il y en avait aussi beaucoup d'autres qu'il ne parvenait pas à reconnaître.

Les pièges! Tu dois prendre garde aux pièges! Il y a des pièges que tu dois éviter pour arriver jusqu'à lui! Tu y es presque! Presque arrivé de l'autre côté!

— Mais arrivé jusqu'à qui? cria-t-il à la volée.

Tu dois éviter les pièges afin de vivre! Tu dois vivre pour arriver jusqu'à lui! Tu ne dois laisser personne essayer de t'arrêter ou te détourner du but de ta quête!

— Non personne, reprit-il pour lui-même, personne ne m'arrêtera. Je vais me rendre jusqu'à lui…

Le concert de chuchotements reprit de plus belle, glissant dans la tête de Maitias comme un froid vent d'hiver.

— Arrêtez! ordonna-t-il en faisant un tour sur lui-même au centre de la salle creusée dans la pierre. Comment voulez-vous que je réfléchisse si vous me harcelez sans arrêt?

Tu dois prendre garde aux pièges…

— Ça va! J'ai compris! explosa-t-il sur un ton frôlant l'hystérie.

Arlana avait refait surface.

Au sens propre du terme seulement. À l'intérieur d'elle-même, elle se sentait ensevelie presque aussi profondément qu'au cœur de la grotte où elle se trouvait encore quelques minutes plus tôt.

Dehors devant le manoir, elle se tenait la tête à deux mains, affichant tout son désespoir. Un rayon de soleil se faufilant entre deux nuages vint lui caresser la figure comme pour lui suggérer une idée venue du ciel. Les yeux fermés, elle leva la tête pour sentir toute cette chaleur bienfaisante toucher sa peau.

Tout comme ce soleil réconfortant, elle avait désormais besoin de quelqu'un pour l'aider à tirer Maitias de cette grotte maudite. Il fallait à tout prix le sortir de là.

Il y avait bien ce jeune prêtre canadien d'origine irlandaise à Trim, avec qui elle s'était liée d'amitié alors qu'elle assistait aux offices religieux les dimanches. Dinsmore qu'il s'appelait. L'homme était posé et réfléchi. De plus, sa carrure athlétique inspirait le respect et l'assurance. Il pourrait sûrement lui venir en aide. Ce qui arrivait à Maitias était anormal. Ce n'était pas une maladie ni une infection. Si cela en était une, alors il était infecté par le diable en personne. On ne devient pas à ce point obsessif et inapprochable par le simple doute qu'un tunnel puisse exister entre un manoir et une abbaye. Force était pourtant d'avouer que le maudit tunnel existait bel et bien! Maitias en avait découvert l'accès.

Après avoir essuyé ses larmes du revers de la main, elle retourna à l'intérieur pour prendre ses affaires. Elle devait tout de suite se rendre à Trim et trouver le père Dinsmore.

Trouve quelqu'un pour marcher devant… pour découvrir les pièges devant toi…

Les yeux de Maitias s'agrandirent sous la suggestion. Il s'avança de nouveau vers l'ouverture et y lança la torche le plus loin qu'il put. Celle-ci percuta la voûte en pierre avant de rouler au sol. Le tunnel, partiellement effondré passé la structure en bois, permettait tout de même le passage d'un homme. Maitias avait beau réfléchir à quelles sortes de pièges les constructeurs de ce passage avaient pu penser pour dissuader les plus curieux de s'aventurer de l'autre côté. Car il s'agissait bien ici de l'autre côté. Quel qu'il fût, cet autre côté se devait d'exister. On n'avait pas travaillé des années durant pour construire ce passage souterrain s'il n'aboutissait pas quelque part. Et ce quelque part était sans nul doute l'abbaye de Bective. Il allait droit dans sa direction.

Mais selon les voix, le chemin était parsemé de pièges…

Trouve quelqu'un pour marcher devant…

Un sourire féroce apparut sur le visage de Maitias, décollant en partie l'écume blanche qui avait séché à la commissure de ses lèvres.

— Arlana…

Comme un fou il fonça à travers les galeries pour rejoindre l'escalier en pierre. Son souffle rauque et bruyant le devançait pour se perdre en faibles échos parmi les failles et les anfractuosités formant le lourd décor de la grotte.

Grimpant les marches en vitesse dans le noir presque complet, se guidant seulement sur la lumière qui lui apparaissait en surface, Maitias se sentait investi d'une mission de la plus haute importance qui requérait le sacrifice. Il devait atteindre l'autre côté coûte que coûte pour le retrouver.

Il déboucha en catastrophe dans la tour, glissant et chutant lourdement sur le plancher en pisé qui pavait la pièce. Il se releva aussitôt pour courir vers l'entrée, se butant au passage contre l'un des piédroits de l'ouverture permettant d'y arriver.

— Arlana! cria-t-il en se tenant l'épaule qu'il venait de cogner, où es-tu? Réponds-moi tout de suite! J'ai besoin de toi!

Après avoir parcouru le rez-de-chaussée, Maitias sortit. Il cligna des yeux lorsque les rayons du soleil le frappèrent de plein fouet comme pour le ramener à la raison.

La Morris Minor 1929 qu'ils se partageaient n'était plus stationnée comme à son habitude contre le mur ouest.

— ARLANAAAAA!!!

Fou de rage, Maitias ramassa une petite roche au sol pour la lancer contre le manoir qui en avait sûrement vu d'autres au cours de son existence.

Au diable Arlana. Il se débrouillerait tout seul. Après tout, il n'y avait pas cinquante-six façons pour éviter un piège. On n'avait qu'à ne pas s'y jeter.

Il courut vers une vieille remise en urgent besoin de réparation qui s'élevait derrière le manoir. Il en ressortit avec des cordages et des bouts de bois qui pourraient lui servir à fabriquer des leurres qui lui permettraient, avec de la chance, d'éviter les présumés pièges qu'on lui tendait.

Son matériel le ralentit considérablement dans sa descente vers la grotte et il parvint finalement devant la porte ouverte, à bout de

souffle.

Maitias laissa tomber au sol ce qu'il avait apporté. Il s'activa d'abord à préparer de nouvelles torches afin de remplacer celles qui s'étaient entièrement consumées. Au cours de ce travail, il convint de la seule méthode envisageable pour passer dans le tunnel.

Les embuscades ne pouvaient être à ce point innombrables dans un passage de cette taille creusé dans la pierre!

Le bruit de l'eau coulant goutte à goutte un peu partout au cœur de la grotte semblait s'amplifier pour prendre toute la place dans sa tête, l'empêchant de réfléchir correctement. S'il pouvait seulement parvenir à s'engager dans ce tunnel, les bruits cesseraient, il en était sûr.

Trois nouveaux flambeaux furent parés à brûler, après qu'il eut enduit précautionneusement d'un mélange de résine et de cire, les morceaux de guenilles attachés à de petits tuyaux de fer.

Les images continuaient de percuter sa mémoire sans relâche alors qu'il brisait des bouts de bois pour se faire un fagot.

Arlana avait pourtant été une bonne épouse, il s'en souvenait très bien! Ils avaient eu de si bons moments ensemble! Il la trouvait si belle, si attentionnée! Pourquoi ne se comportait-elle plus ainsi? Où était-elle allée?

Fais vite! Tu dois passer de l'autre côté pour accéder jusqu'à lui! Ta femme t'a laissé tomber, elle a fui et cherche maintenant quelqu'un pour t'empêcher de le rejoindre! Tu peux arriver à franchir le passage avant son retour!

— Elle m'a laissé tomber pour aller chercher de l'aide… Mais pourquoi aurait-elle besoin d'aide? C'est moi qui avais besoin d'elle! Et maintenant elle veut m'empêcher…

Ayant accumulé quelques morceaux de bois d'environ quarante centimètres de long, il les disposa autour d'un éclat de pierre cassé dans le sens de la longueur pour donner un peu de poids à son fagot qu'il lia solidement en une masse compacte. Il attacha ensuite en son centre l'extrémité du câble de dix mètres qu'il avait apporté.

Son but était simple. Lancer devant lui le fagot afin de déceler toute anomalie susceptible de receler un quelconque traquenard.

Maitias s'approcha de l'entrée du tunnel avec une torche à la main. Il la lança comme précédemment le plus loin qu'il put, et le tuyau de métal servant de support au flambeau percuta la pierre en un bruit agaçant.

Les chuchotements continuaient d'emplir la galerie, répétant des phrases incohérentes ou sans rapport qui le poussaient à accélérer.

Balançant au bout du câble son fagot de bois et de pierre, il l'envoya droit devant, le plus horizontalement possible. Il pouvait voir le câble se dérouler par terre sur sa droite alors que le poids continuait sur sa lancée.

Une fois immobilisé au sol, passé la torche qu'il avait lancée juste avant, Maitias entreprit de tirer le fagot lentement jusqu'à lui.

— Arlana est une salope! C'est elle qui aurait dû être attachée au bout du câble! Mais évidemment, elle s'est enfuie! Je devrai sévèrement la corriger…

Un bruit attira son attention lorsque le fagot arriva à ses pieds, juste de l'autre côté de l'ouverture donnant sur le tunnel. Maitias stoppa tout mouvement pour en chercher la provenance. Quelle ne fut pas sa surprise de constater que le sol sablonneux autour du fagot semblait graduellement s'affaisser! Au bout d'un moment, il découvrit des rondins cachés sous la terre, qui recouvraient un large trou, juste à l'entrée du passage.

Déplaçant les rondins pour approcher la flamme du trou afin d'y voir clair, il découvrit plusieurs rangées de pieux en fer fort bien effilés. Leur aspect corrodé éclairé à la lueur de la torche les rendait encore plus sinistres et Maitias ne put réprouver un rire nerveux.

— Une fosse! Mais je t'ai découverte! Tu ne m'as pas eu! Je peux te contourner et poursuivre mon chemin dans le tunnel jusqu'à l'abbaye!

Le sourire s'effaça brusquement de son visage alourdi. Une nouvelle pensée venait de faire surface sur la mer de ses idées.

— Mais peut-être y a-t-il d'autres pièges plus loin…

Glissant le câble roulé sur son épaule et se saisissant du fagot et d'une torche, il bondit par-dessus la fosse et se rendit jusqu'à l'autre torche, celle qu'il avait lancée et qui brûlait doucement sur le sol.

Il ne lui restait plus qu'à recommencer son manège.

À cinq reprises déjà il avait lancé le fagot qui lui permettait prudemment d'avancer. Mais pour la première fois depuis l'entrée, il se trouvait devant un élément nouveau.

Une chaîne, grossie par la rouille, traversait à un mètre de hauteur le tunnel d'un bord à l'autre.

— Qu'est-ce que c'est que ça maintenant… se dit Maitias intrigué par ce que pouvait cacher cette nouvelle installation.

Poursuivre sa route pouvait paraître simple. Il n'y avait qu'à passer sous la chaîne à quatre pattes. Mais là était peut-être spécifiquement le but recherché. Il fallait examiner tout ça de plus près. Maitias se força au calme et entreprit l'examen des lieux en avançant la torche devant lui. Des pierres de taille avaient été ajoutées au sol sous la chaîne. Cela cachait sûrement quelque chose. De plus, sur la gauche comme sur la droite, juste sous l'endroit où la chaîne s'enfonçait dans la paroi de la galerie, une démarcation verticale était visible de la chaîne jusqu'au sol. Tout cela était très subtil. Il fallait vraiment s'y arrêter pour comprendre ce que tout cela pouvait bien signifier.

Maitias souleva le fagot et le soupesa un instant entre ses mains. Puis il le lança au sol directement sur le renflement des pierres, juste sous la chaîne. Cette dernière s'abaissa brutalement jusqu'au sol, se brisant ensuite sous la tension à cause de son état d'oxydation avancée. Les éclats de roches et de fer volèrent dans la petite galerie, blessant Maitias à la cuisse gauche et au tibia.

La peur que lui avait donné la violence du choc l'avait laissé le souffle coupé. Lorsque la douleur se manifesta, la crainte y céda toute la place. Maitias jura à haute voix en voyant ses blessures superficielles.

— Ce n'est pas ça qui va m'empêcher d'avancer, cria-t-il à la galerie, je suis sûrement à mi-parcours et j'ai bien l'intention d'arriver jusqu'à lui!

Tu dois y arriver! Tu dois le voir!

Maitias enjamba la chaîne puis lança la torche pour éclairer une autre partie du tunnel. Il roula le câble au sol et lança le fagot une fois de plus. Dépassant la lueur du flambeau qui brûlait au sol, le fagot disparut dans la pénombre.

Un bruit sec de métal que l'on frappe se répercuta puissamment dans la galerie, faisant bondir le cœur de Maitias dans sa poitrine et lui faisant échapper le câble.

Décidément, ce parcours n'était pas de tout repos.

Le silence était soudain fort oppressant et il eut pour la première fois l'impression de se retrouver trop loin de la surface, ressentant la menace d'une claustrophobie naissante.

Il ne fallait surtout pas se laisser aller à la panique, mais la tentation devenait de plus en plus forte au fur et à mesure qu'il avançait dans ce lieu perdu dans les entrailles de la terre. Il se sentait tout à coup comme dans le ventre d'un monstre, égaré dans le dédale de ses boyaux, digéré jusqu'à disparaître.

Maitias se pencha lentement jusqu'à se saisir du câble. Il commença à tirer. Il sut aussitôt que quelque chose n'allait pas. Le fagot ne s'y trouvait plus attaché! Il continua néanmoins à ramener le câble vers lui pour le rouler et l'enfiler en bandoulière. Torche en main, il avança lentement vers le second flambeau qui gisait toujours au sol. La fumée produite par les torches qu'il transportait avec lui emplissait le tunnel et lui brûlait les yeux, voire les poumons, à chacune des respirations qu'il prenait.

Il fallait qu'il arrive de l'autre côté très bientôt. Il ne lui serait plus possible de tenir dans ces conditions encore très longtemps. Bien sûr, il serait toujours possible de rebrousser chemin pour aujourd'hui et de revenir demain, avec les esprits plus clairs et toute cette fumée dissipée.

Non! Tu dois poursuivre ton avancée! Il est là! Il t'attend depuis des siècles! Tu dois parvenir jusqu'à lui! Maintenant!

Ces mots persuasifs formant des phrases encore plus convaincantes emplissaient à nouveau la galerie.

Maitias se pencha pour ramasser la torche qu'il avait lancée

quelques minutes auparavant. Celle-ci perdait peu à peu de son intensité, tout comme celle qu'il gardait en main. Il ferma les yeux pour essayer de faire abstraction des multiples voix et chuchotements qui s'entremêlaient pour le pousser à avancer. Pour la première fois, il se demanda si ces voix qu'il entendait ne se trouvaient pas uniquement dans sa tête. Il descendit lentement sur ses genoux, sentant le sol froid gagner ses articulations. Dans cette position, il évitait un peu la fumée produite par le feu des torches qui léchait le haut de la galerie. L'homme ne parvenait plus à concevoir un plan décent ni même une pensée cohérente. Le bout du câble tranché net était là, dans sa main, mais muet sur les raisons justifiant son triste état.

Et les voix s'estompèrent. Sauf une. Presque douce…

Va, Maitias… Continue d'avancer… Tu y es presque… Je t'accompagne, je suis près de toi… Tu n'es pas seul…

Maitias essuya ses yeux rougis du revers de la manche. La voix de cette femme était envoûtante.

— Oui, j'y suis presque…

S'emparant de la torche au sol, il l'éleva devant lui afin d'éclairer une plus grande section du tunnel. Il comprit aussitôt que son fagot était perdu.

Un grand piège à mâchoires s'était refermé sur le fagot qui était tombé tout juste sur une pierre plate servant de déclencheur. L'impressionnante dimension des mâchoires en fer semi-circulaires avait de quoi donner froid dans le dos. Le fagot était dorénavant inutilisable.

Le grand piège avait été adroitement dissimulé à même le sol, de façon à le rendre indétectable à l'œil. Maitias avait eu une très bonne idée.

En passant tout près du piège, la vision d'un homme avec la jambe coincée et à demi sectionnée s'imposa d'elle-même.

Son imagination le poussa à scruter les alentours comme dans l'attente de retrouver un squelette amputé d'une jambe. Mais c'était stupide, le piège n'avait jamais été déclenché.

Pour la première fois, il implora la voix féminine. Cette voix

douce et rassurante qui l'avait convaincu de ne pas interrompre sa progression.

— Dis-moi, femme, se risqua-t-il, y a-t-il d'autres pièges qui m'attendent? Je t'en prie, réponds-moi franchement. J'ai fait beaucoup d'efforts jusqu'ici, tu me dois au moins la vérité.

Cette fois, le silence.

— PARLE-MOI! cria-t-il à s'en déchirer le gosier, ébranlant presque les parois de la petite galerie.

La réponse vint aussitôt.

Tu as passé les trois embûches. La voie est libre jusqu'à lui à présent. Cours sans crainte.

Animé soudain d'un désir pressant de quitter l'étroitesse du tunnel, Maitias se mit à courir ses deux torches à la main. Il fonça comme un damné, surveillant le sol à ses pieds. Le tunnel décrivit une légère courbe sur la gauche et au sortir de celle-ci, il percuta violemment une grille en fer rongée par la rouille, suintant l'humidité. La grille n'opposa pratiquement aucune résistance, s'arrachant à ses supports, entraînant Maitias qui s'affala par-dessus, la face entre deux barreaux.

Se relevant péniblement par la force de ses bras, il s'extirpa de la grille et toucha sa joue gauche dont la peau avait été partiellement arrachée par les excroissances pétrifiées qui défiguraient les tiges de fer.

Lorsqu'il releva la tête, la lumière diffusée par les torches qui avaient roulé un peu plus loin lui révéla une vaste salle de trois à quatre mètres de hauteur, voûtée en arêtes, supportée par des dizaines de piliers ornés de chapiteaux grossièrement ouvragés.

La voix avait dit vrai. Il n'y avait pas eu d'autres pièges.

Juste la grille en fer…

Maitias ramassa une torche et constata que sur sa gauche, près de la porte d'entrée, un support de fer comprenait un réservoir recouvert de ce qu'il identifia comme une substance vitreuse opaque après l'avoir essuyée du bout des doigts.

De l'émail…

— Nom de Dieu, ce truc est une lampe… s'exclama-t-il à haute

voix. Je n'ai jamais rien vu de tel…

Il effleura de sa torche enflammée la partie supérieure du réservoir émaillé et la flamme jaillit presque immédiatement. Maitias recula, stupéfait. Le combustible devait être un corps incroyablement gras pour avoir ainsi résisté au temps.

Peut-être de l'huile de naphte ou de baleine…

Il contourna ainsi la grande salle, allumant chacune des lampes sur son passage, découvrant son relief parfaitement carré, suivant les méthodes de l'Antiquité pour les pièces à voûtes d'arête. Lorsqu'il en eut fait le tour, il concentra son regard vers le centre de la salle et quelque chose attira son attention d'entre les piliers.

Maitias était certain de se trouver sous l'abbaye de Bective.

Il avança très lentement vers le centre de la crypte, retenu par un mélange de crainte et de respect.

Les toutes premières cryptes, ou grottes sacrées, avaient été taillées dans la pierre ou construites sous le sol, pour cacher aux profanes les tombes des martyrs. Ce n'est que beaucoup plus tard, juste au-dessus de ces hypogées entretenus et vénérés par les premiers chrétiens qu'on éleva des églises et des monastères. On conserva ces cryptes creusées à des époques parfois fort reculées pour y enterrer les corps des rois ou des saints.

Toutefois, la plupart des cryptes possédaient au moins deux escaliers pour y accéder à partir de l'église ou de l'édifice sous lequel elles se trouvaient. Ainsi, lorsqu'on permettait occasionnellement aux nombreux pèlerins de venir prier sur les reliques d'un saint, il était possible de descendre d'un côté et de remonter par l'autre. On évitait du coup désordre et bousculades.

Mais en faisant le tour, Maitias n'avait repéré aucun accès.

Pas l'ombre d'une porte.

Les suppositions se bousculaient à l'intérieur de son imaginaire déréglé.

— Et si le manoir Griffith avait été construit sur les vestiges d'une construction encore plus ancienne ayant un lien avec cette crypte?

Parler à voix haute lui donnait l'impression de se sentir moins seul.

Le relief usé d'un chapiteau attira son attention et il en approcha la torche pour mieux voir. À gauche, un homme tentait de porter secours à un autre, attaqué par une bête féroce qui lui plantait ses crocs dans le milieu du dos. À droite, un autre homme brandissait une épée pour frapper la bête dans le dos.

Étrange mise en scène…

Passé entre les deux dernières colonnes et arrivé au centre de la vaste salle légèrement enfumée, Maitias s'arrêta net.

Devant lui se trouvait un puits imposant, rond d'un diamètre d'environ deux mètres, s'élevant au-dessus du sol dallé à un peu plus d'un mètre. Les pierres calcaires jointives le constituant étaient parfaitement lisses et symétriques, lui prodiguant ainsi toute l'harmonie de ses rondeurs.

Jusque-là, trouver un puits dans une crypte était chose connue. Et il était tout aussi connu que ses eaux fussent considérées comme miraculeuses.

La douce voix fit de nouveau irruption sans avertissement, susurrant des mots qui se voulaient rassurants.

Il est là! Juste là! Tu es parvenu jusqu'à lui! Ce que nul autre avant toi n'avait réussi à faire depuis des siècles!

Maitias leva lentement les yeux vers la croisée d'arêtes qui se trouvait juste au-dessus. Une solide chaîne, descendant droit vers le centre du puits, était fixée à un anneau dont la tige avait été coulée dans la maçonnerie.

Et au bout de cette chaîne…

C'est lui… je lui appartiens ainsi qu'à toi maintenant…

Un livre à la reliure ancienne d'un noir des plus profonds était suspendu et solidement enchaîné en croix.

— Comme il est beau…

Il est à toi… je suis à toi…

Bien que barbouillé de terre et de sang, le visage de Maitias s'éclaira.

Prends-nous!

La voix avait affiché un ton plus ferme, qui ressemblait plus à un ordre qu'à une supplique.

Sans même quitter le livre des yeux, Maitias jeta la torche sur sa droite. Le tuyau de métal qui lui servait de support frappa le sol avec fracas et éclaira le dallage en pierre blanche incrusté de motifs en mastic résineux noir qui ornait le tour du puits.

Il éleva les mains et les approcha du livre qui se mit à vibrer comme un volcan sur le point d'exploser. La rouille qui grossissait les chaînes volait en éclats tout autour, forçant Maitias à fermer les yeux alors qu'il sentait les petits morceaux d'oxyde de fer s'enfoncer dans sa chair.

D'un mouvement brusque, il se saisit du livre à deux mains et se sentit aussitôt soudé à lui, les violentes vibrations se communiquant à son corps tout entier.

Il lui fut impossible de réprimer un long cri qui s'échappa en saccades au rythme des tremblements qui l'animaient, juste avant d'être littéralement aspiré vers un monde aussi noir que la mort.

Il criait encore lorsqu'enfin ce sentiment d'avoir les entrailles arrachées à son corps se dissipa. Il ouvrit les yeux sur l'excroissance d'une paroi rocheuse qu'il tenait entre ses mains.

Le monde dans lequel il se trouvait n'avait plus rien à voir avec la crypte au cœur de laquelle il avait évolué quelques instants plus tôt. Lâchant la pierre, il recula de quelques pas pour constater avec stupeur qu'il se trouvait sur un haut plateau montagneux qui surplombait une nature préhistorique de début des temps. Vallées et montagnes se disputaient cette terre d'où émergeaient au loin des volcans fumants d'activité alors qu'autour des sommets, des oiseaux gigantesques possédaient le ciel.

Le souffle court, Maitias s'avança en bordure du plateau pour admirer la vue. Une voix suave et délicate à la douceur exquise se fit entendre à quelques pas de distance, juste derrière lui.

— Tu es là, Maitias Griffith…

Reprenant ses esprits dans l'intention de formuler une réponse intelligente, Maitias prit le temps de faire demi-tour. Il se retrouva en

face d'une femme aussi gracieuse que la voix qui l'avait devancée. Grande, mince, ses longs cheveux noirs embrassant ses épaules jusqu'à sa robe longue, noire et moulante qui ne laissait aucune place à l'imagination, l'étrangère lui sourit candidement.

— Je suis là, finit-il par répondre maladroitement.

— Tu as déployé beaucoup d'efforts pour arriver jusqu'à lui. Et jusqu'à moi…

— Mais qui es-tu donc? Et où sommes-nous? Comment diable m'as-tu amené ici?

— Je me nomme Proserpine, archidiablesse et souveraine princesse des esprits malins, gardienne du livre qui ouvre les portes sur l'Autre Monde : l'*Agrippa*!

Elle avait répondu sans détour, ce qu'elle représentait étant pour elle une évidence absolue.

— Tu ne m'apparais pas comme une diablesse, Proserpine…

— Tu peux ardemment souhaiter que je ne t'apparaisse jamais comme telle, Maitias.

Le silence s'installa entre eux, à peine rompu par quelques lointaines éruptions volcaniques.

— Dis-moi où nous sommes, diablesse, lança Maitias sur un ton de crainte impatiente. De quelle magie uses-tu pour me donner l'illusion de ce monde perdu?

— Je t'ai amené jusqu'à moi, cher Maitias, au cœur du livre lui-même. La magie qui le caractérise fait appel à des entités antédiluviennes, du temps des origines. C'est ce que tu as sous les yeux. Le monde originel. Tel qu'il était avant qu'il ne soit souillé par la présence des hommes.

— Mais de quoi parles-tu? la coupa Maitias sur un ton d'incompréhension.

— J'essaie de t'expliquer mais je ne suis pas sûre que tu sois prêt à comprendre…

— Ne te moque pas de moi, diablesse! cria Maitias sentant monter en lui la colère. Tu l'as dit! Je suis celui qui a remonté jusqu'à toi! Tu me dois au moins le respect, ne serait-ce que pour cette seule raison!

— Je ne te dois rien, pauvre mortel! Et ne pense même pas à me

menacer. Je pourrais moi-même perdre patience.

— Proserpine, poursuivit Maitias sur un ton plus respectueux, dis-moi ce que tu veux que je fasse du livre…

— L'*Agrippa*…

— Oui, l'*Agrippa* comme tu le nommes.

— Ce livre recèle un grand pouvoir, Maitias, et tu n'es pas en mesure de le maîtriser. Je suis navrée pour toi.

— Oh non, pas question, tu ne me feras pas ce coup-là. C'est toi qui m'as attiré jusqu'ici. Tu me dois bien plus que ça! Je veux savoir!

— Soit!

Proserpine s'approcha de Maitias et l'entraîna par le bras près de la falaise où s'étendait la vallée gigantesque.

— Au début, continua-t-elle, il y avait un homme. Choisi par le Maître, il s'appelait Henri Cornelius Agrippa. Tout engagé qu'il fut dans l'alchimie et la magie, il ne fut pas bien difficile à convaincre. En échange de son temps et de son sang, le maître lui permit l'accès aux connaissances supérieures.

— Je peux aussi accéder à l'étendue de ce savoir! la coupa Maitias. J'ai toujours su que mon existence sur cette terre était vouée à quelque chose de plus grandiose, comme ce paysage de fin du monde! Montre-moi, Proserpine, montre-moi ce que je peux faire du livre, je peux l'apprendre! J'ai de l'ambition! Celle d'atteindre les sommets et d'avoir le monde à mes pieds!

L'archidiablesse, qui tournait le dos à Maitias alors qu'il lui débitait sa supplique, garda le silence. Un léger tremblement agitait ses épaules. Elle laissa descendre ses bras le long de son corps qui, jusque-là, avaient été croisés sur sa poitrine ferme et insolente.

— Qu'en penses-tu, diablesse? Réponds-moi.

— Pauvre créature insolente, répondit-elle d'une voix altérée mais néanmoins calme, comment peux-tu espérer prétendre, ne serait-ce qu'un instant, au savoir initial que renferme ce livre? Tu n'as aucune idée de ce dont tu parles.

— Allons Proserpine, la pressa Maitias, tu ne m'as pas fait venir ici pour rien! Avoue, tu brûles d'envie de me céder le livre…

— Oui… je vais te montrer à quel point j'en brûle d'envie…

Le feu immola d'un seul coup Proserpine qui se retourna brusquement en direction de l'homme pour le foudroyer du regard. Ses traits avaient été transformés par l'explosion de flammes, et la bouffée de chaleur – accompagnée d'une bonne dose de terreur – avait jeté Maitias au sol.

L'archidiablesse gagna en taille, dépassant les deux mètres. Elle fut enveloppée de flammes léchant doucement les généreuses courbes de son corps, et son visage soudain hideux adopta une expression aussi ardente que le feu qui le brûlait, sans jamais le consumer. Elle se saisit de Maitias et le souleva avec une facilité déconcertante pour l'approcher de sa bouche aux dents longues et pointues. L'homme sentait le feu le brûler mais la terreur qu'il ressentait le glaçait d'effroi.

— Ainsi, tu voudrais avoir le monde à tes pieds, pauvre animal insignifiant, lui dit-elle alors qu'une salive jaunâtre s'écoulant aux commissures de sa bouche était vaporisée par les flammes en un bruit indéfinissable.

Maitias réagit instinctivement par un mouvement de recul, poussé à la fois par la terreur et le dégoût que lui inspirait l'haleine chaude et pestilentielle de l'archidiablesse. Cette dernière resserra son emprise sur le mortel et l'invectiva de plus belle.

— Je vais te faire voir ce que c'est que d'avoir le monde à ses pieds!

L'entraînant toujours plus près du bord de la falaise, alors que des membres démesurés équipés de membranes alaires se déployaient dans son dos, Proserpine se jeta dans le vide en entraînant sa proie. Parfaitement adaptée au vol, elle plana au-dessus d'un cône volcanique d'où s'échappait une légère fumée blanche. Seul le cri interminable de l'homme qu'elle serrait contre elle déchirait cette nature de Genèse.

Plus loin, plongeant vers une vallée au sol noir de jais, Maitias cessa de crier pour se concentrer sur le fond de la vallée qui lui apparaissait mouvant. Des cris lui parvinrent enfin, auxquels il mêla le sien en s'apercevant qu'il s'agissait de têtes humaines.

Proserpine plana habilement à environ trois mètres du sol avant d'y laisser choir Maitias qui s'écrasa sur les têtes en catastrophe. Le

rire sadique de l'archidiablesse retentit dans la vallée au moment où le pauvre Maitias réussissait à se mettre debout. Il plaqua les mains sur ses oreilles afin de se couper des cris plaintifs et douloureux qui émanaient de ces milliers de personnes enterrées vivantes jusqu'au cou, prisonnières de ce sol implacable qui les gardait aussi fermement en place que les racines d'un grand chêne.

Il se retourna pour tenter de fuir, mais ne fit pas long feu avant de buter contre une tête et de s'affaler de tout son long. Il sentit des dents s'enfoncer dans la chair de sa cuisse droite, puis dans son épaule. Il tenta de se remettre debout, donnant coups de poing et coups de pieds pour empêcher les têtes sales et poussiéreuses de le mordre. Aussi loin que son regard pouvait porter, il ne voyait que cette terre hostile où étaient enterrés vivants ces hommes et ces femmes qui ne savaient plus pousser que des cris inhumains pour se faire entendre.

Maitias frôlait l'hystérie. Prisonnier de cette scène cauchemardesque, il regardait dans tous les sens pour tenter de trouver une issue qui n'existait visiblement pas. Il avançait lentement sur ce sol animé, se frayant un chemin en frappant du pied, brisant au passage dents pourries, nez et mâchoires.

Il se débattit ainsi durant plusieurs minutes, causant et subissant des blessures qu'il n'aurait jamais imaginées auparavant. Ses larmes brouillaient la vision de Proserpine volant vers lui. Arrivée à sa hauteur, elle l'agrippa avec force et l'entraîna avec elle dans une remontée spectaculaire qui laissa Maitias le souffle coupé. Proserpine fonça vers le ciel comme une furie avec toute l'énergie damnée qui l'animait. Elle remonta le long d'une gigantesque montagne volcanique qui déversait lave et cendres brûlantes. Incapable de la moindre maîtrise, Maitias continuait de crier sans retenue.

L'archidiablesse les entraîna ainsi avec force battements d'ailes, sur un haut sommet couvert de neiges éternelles, bien au-delà de la partielle couverture nuageuse.

Elle le déposa brutalement sur une corniche et s'obligea à le rattraper lorsqu'il perdit pied et faillit basculer dans le vide. Le ramenant violemment en arrière avant de le cogner contre la paroi rocheuse, elle lui cracha son écume à la figure.

— Tu voulais atteindre les plus hauts sommets? le questionna-t-elle. Tu y es maintenant!

— Mais que veux-tu de moi, brailla Maitias, laisse-moi partir…

— Je ne veux plus rien de toi. À part peut-être que tu meures. Ce que je voulais, tu l'as déjà fait et tu ne m'es plus d'aucune utilité.

Le sang commença à s'écouler lentement de l'une des narines de l'homme paniqué. Il la regardait, la bouche grande ouverte, dans une expression de parfaite sottise.

— Comprends-tu maintenant qu'il ne peut être possible pour toi de gérer le pouvoir du livre! Le comprends-tu? lui cria-t-elle de toutes ses forces en le brassant sans ménagement.

Il la regardait, incapable de répondre, en total état de choc.

— Ce livre, continua-t-elle en le poussant dans le vide, c'est l'*Agrippa*!

Maitias chuta sans un cri. Son corps creva le plafond de légers nuages et déboucha dans l'air pur de cette nature perdue. Il sentait les rayons du soleil le réchauffer timidement mais il ne pouvait pas les voir. Ses yeux étaient fermés.

Il devait les ouvrir. Il devait voir.

Lorsqu'il y parvint, ce fut pour voir foncer vers lui à toute vitesse, un sol de roc massif aux arêtes saillantes.

Il voulut hurler, mais l'air frais entrant de force par sa bouche grande ouverte l'en rendit incapable.

La Morris Minor se gara tout près de l'entrée du manoir. Arlana s'en extirpa rapidement, ses mains accusant toujours un léger tremblement.

Du côté passager, l'homme qui en descendit ne quittait pas le manoir des yeux, frappé par l'impressionnante fortification qui semblait faire un affront au temps. Grand, les épaules robustes, ses cheveux châtains coupés en brosse s'apparentant parfaitement à ses yeux pâles et à son teint frais, Bowen Dinsmore avait plus l'allure d'un acteur de cinéma que celle d'un prêtre. Il était originaire de la

province de Québec au Canada, mais ses grands-parents avaient quitté l'Irlande à peine mariés, engagés par la NACAI[2] afin de participer à un vaste chantier pour la construction d'un canal qui devait relier les lacs Saint-Louis et Saint-François[3]. Droit et brillant, Dinsmore avait été approché par l'évêché de Valleyfield peu de temps après son ordination pour intégrer l'ARC[4]. Parlant couramment l'anglais, le français et le gaélique, il s'était retrouvé sur l'île de ses ancêtres, « prêté » au bureau de Dublin pour une période d'un an.

— Cela me rassure beaucoup, mon père, que vous ayez accepté de m'accompagner jusqu'ici, lui glissa Arlana. Maitias me fait peur et je crois que je n'aurais pas pu revenir ici toute seule.

— Je ne sais trop quoi vous dire, chère amie, sinon que votre inquiétude me semble plus que sérieuse. Je ne juge pas très prudent en effet de vous laisser seule ici après ce que vous m'avez raconté tout à l'heure.

Non seulement inquiet pour la sécurité de la jeune femme, Bowen avait aussi été troublé par ses propos. Cette histoire de tunnel reliant le manoir à l'abbaye ainsi que cette soudaine folie qui s'était emparée de Maitias Griffith méritaient une étude plus approfondie. Il en rendrait compte à l'ARC, selon ce qu'il trouverait ici.

La jeune femme le prit par le bras et l'entraîna vers la porte d'entrée.

Maitias s'arracha au livre noir enchaîné et chuta lourdement sur le sol de la crypte, se cognant l'arrière de la tête contre la pierre froide. Il recula précipitamment en s'aidant de ses mains et de ses pieds, s'éraflant gravement la peau, jusqu'à ce que son dos heurte une colonne.

Devant lui, le livre se balançait au bout de sa chaîne. L'agaçant grincement des pièces de métal rouillé frottant l'une contre l'autre finit par s'estomper.

Entre les murs cachés de la crypte de l'abbaye de Bective, Maitias n'entendait que son souffle court et l'eau infiltrant la pierre près de

l'entrée avant de percuter le sol goutte à goutte.

Oubliant la douleur provoquée par ses contusions, il se leva et regarda autour de lui, incrédule. Une voix, si proche, lui chuchota à l'oreille :

— Ne m'approche plus jamais…

Comme mu par un ressort, il bondit et fonça vers le tunnel en criant comme un damné. La terreur ayant gagné tout son être, il s'engagea dans la longue galerie sans lumière pour éclairer son chemin. Il se frappa contre le mur dans la courbe légère du tunnel et, sans ralentir sa progression, évita de buter contre le grand piège avant d'apercevoir enfin la lueur des torches qui brûlaient toujours dans la grotte sous le manoir.

Un déclic se produisit soudain dans son esprit alors qu'il approchait de l'entrée du tunnel.

La fosse!

Le trou sombre apparut devant lui, faiblement éclairé par les torches accrochées aux murs de la grotte. Maitias eut un moment d'hésitation. Il bondit toutefois par-dessus la fosse, n'ayant d'autre choix que celui-là. Lorsque son pied se posa juste au bord du trou du côté opposé, la violence de l'impact fit s'effondrer la paroi de la fosse et Maitias chuta, parvenant malgré tout au dernier instant à se retenir de ses deux bras juste au bord du redoutable gouffre.

Un long cri, à la fois déchirant et désespéré, lui échappa bien malgré lui quand la pointe effilée de l'un des pieux de fer traversa la semelle de sa botte pour transpercer son pied gauche.

Il reconnut à peine sa voix dans l'écho que lui renvoyèrent les murs de la grotte.

Arlana Griffith et Bowen Dinsmore se précipitèrent vers le manoir. Le cri qu'ils venaient d'entendre, bien qu'assourdi par la distance, avait de quoi glacer le sang.

Une fois à l'intérieur, la jeune femme guida le prêtre vers l'escalier caché, situé sous la tour d'angle. Il la retint puis l'éloigna de

l'ouverture lorsque des bruits accompagnés de cris angoissés leur parvinrent de l'escalier. Dinsmore n'avait aucune idée de ce qui s'apprêtait à sortir de là mais, quoi que ce fût, il se prépara à l'arrêter.

Maitias déboucha dans la salle comme un fou furieux et leur fonça dessus. Dinsmore poussa Arlana et se jeta lestement au sol pour faire un croc-en-jambe à Maitias qui s'effondra lourdement sur le dallage.

Du coup, il ne bougea plus.

Le prêtre se releva aussi prestement qu'il s'était auparavant laissé tomber et rejoignit Arlana.

— Ça va? s'enquit-il le souffle court.

— Oui, je crois. Qu'est-ce qu'il a?

— Je n'en sais rien.

Bowen s'approcha lentement de l'homme qui gisait sur le sol, étendu sur le dos sans le moindre mouvement. Ses yeux figés dans un visage impassible fixaient le plafond de la salle sans ciller.

— Est-ce qu'il est… mort? demanda timidement Arlana.

— Non, il est vivant. Mais il a besoin de soins. Vous croyez pouvoir le conduire à l'hospice de Trim?

— Oui, bien sûr… mais vous, qu'allez-vous faire?

— Il faut que je sache ce qui l'a terrifié à ce point. Je vais descendre et essayer de voir ce qui se cache là-dessous.

Arlana s'avança vers le prêtre et le saisit par les revers de son veston.

— Oh non, je vous en supplie, ne faites pas ça! Venez avec moi! Partons d'ici!

— Voyons, la coupa aussitôt Dinsmore en lui saisissant les poignets, vous allez vous rendre à l'hospice de Trim et les religieuses s'occuperont de vous et soigneront votre mari. J'irai vous y rejoindre ensuite.

— Mais comment viendrez-vous jusque là-bas?

— Je hélerai quelqu'un sur la route. On m'y conduira, ne vous en faites pas. Venez m'aider maintenant. Nous allons le transporter jusque dans la voiture.

Bowen retourna à l'intérieur du manoir lorsque la voiture conduite par Arlana quitta l'allée pour s'engager sur la route de Robinstown. Cette route enjambait la Boyne avant de rejoindre la route de Trim.

Le robuste prêtre retira son veston noir, dévoilant la crosse d'un Enfield .38 qui dépassait d'un holster de cuir souple. Tous les agents de l'ARC d'Irlande ou de Grande-Bretagne se voyaient attribuer une arme de service. Et dans ce cas précis, elle s'avérerait sûrement d'une grande utilité.

L'arme au poing et dans la pénombre, Bowen descendit lentement les marches menant à la grotte. Il n'avait pas la moindre idée de ce qui avait pu terroriser Maitias à ce point mais, quoi que ce fût, il était hors de question qu'il le laissât s'en prendre à lui. Il le buterait sans hésiter. Il songea à Arlana tout en se demandant si un jour, elle accepterait seulement de revenir vivre ici.

Une fois arrivé au bas des marches, il scruta les environs et se dirigea vers la partie opposée de la grande salle naturelle. Il se faufila dans la petite galerie qui le mena à la salle circulaire où il aperçut aussitôt l'entrée du tunnel. L'allure de cette grotte, avec ses bruits étranges et toutes ces ombres dansantes qui l'animaient, avait de quoi flanquer la trouille à n'importe quel type solidement constitué. Bowen n'échappait pas à la règle, et ces ténèbres étouffantes qui s'efforçaient de l'écraser faisaient cogner violemment son cœur contre sa poitrine.

Reste là mon vieux, ce n'est pas le moment de me lâcher…

Le constat de tout ce que Maitias avait dû démolir pour arriver jusque-là acheva de l'inquiéter.

On ne se donne pas autant d'effort pour condamner un endroit à la lumière et au monde des hommes pour quelque chose d'insignifiant.

Il y avait quelque chose de malsain dans cet environnement intraterrestre qui lui faisait mouiller sa chemise blanche malgré la fraîcheur du lieu. Il sentait ses cheveux se hérisser sur sa nuque et la crosse du Enfield glisser dans sa main moite.

Il se saisit d'une torche au manche en bois et prête à l'emploi qui

traînait par terre dans les pierres cassées. Elle n'avait pas encore été utilisée et sentait l'huile à lampe. Elle s'enflamma avec facilité lorsque Bowen l'approcha d'une autre qui se mourait, fichée plus loin dans une fissure.

Éclairant la fosse de l'autre côté de l'entrée du tunnel, le prêtre aperçut les taches de sang qui séchaient sur l'un des pieux de fer fortement rouillés. Alors qu'il reculait pour prendre un élan, il n'eut aucun mal à reconstituer la scène dans laquelle avait dû se trouver Maitias un peu plus tôt. Il bondit habilement par-dessus le piège et poursuivit prudemment son chemin. Puis il déboucha dans la crypte aux colonnes supportant les nombreuses voûtes juste sous l'abbaye de Bective. Tout autour de la pièce carrée brûlaient des lampes qui produisaient une légère fumée emplissant les voûtes. Bowen avança doucement vers le centre de la pièce en se penchant juste assez pour rester sous le nuage de fumée grisâtre. Un faible sifflement s'entendait, comme provenant de partout à la fois.

Il distingua d'abord le puits.

Et ensuite le livre suspendu, noir et couvert de poussière.

Il s'approcha encore un peu plus et entreprit de faire le tour du puits tout en examinant ce curieux livre enchaîné juste au-dessus de l'ouverture.

Le livre se mit aussitôt à vibrer et à se balancer au bout de sa chaîne, émettant des sifflements encore plus persistants. Une odeur de soufre se mêla à celle de la fumée et quelques lampes s'éteignirent comme soufflées par un vent glacial et inattendu.

Bowen observait avec fascination ce qui avait été l'objet de la folle quête de Maitias.

Un livre animé et manifestement dangereux, puisque solidement enchaîné.

Un bruit en provenance du tunnel le fit réagir et un frisson lui parcourut l'échine. Il recula instinctivement en s'éloignant un peu plus de l'entrée et s'installa derrière un pilier afin d'avoir un point d'appui pour son arme qu'il braqua en direction du souterrain.

Une femme à la grâce certaine, drapée d'une cape vert sombre, un large capuchon relevé sur la tête, traversa l'entrée de la salle. Elle

s'arrêta un instant puis marcha vers le puits. Bowen l'interpella aussitôt.

— Veuillez s'il vous plaît vous arrêter et décliner votre identité ainsi que ce que vous faites ici.

Sans répondre ni même l'écouter, la femme marcha jusqu'au puits avant de s'arrêter. Elle rejeta son capuchon vers l'arrière pour découvrir une courte chevelure noire encadrant un visage ardent aux traits fins. Ses lèvres rouges et ses yeux verts se démarquaient sur sa peau ivoirine. Grande, le port altier, un magnifique pendentif mêlant le verre, l'émail, l'or, les diamants et l'améthyste reposait sur sa poitrine épanouie. La jeune femme émergea enfin de son état contemplatif avec un large sourire.

— Veuillez s'il vous plaît baisser votre arme, lui fit-elle pour toute réponse, je suis arrêtée et vous saurez bientôt ce que je fais ici. Quant à mon identité, elle ne vous regarde en rien.

Abaissant son Enfield et sortant de derrière sa colonne, Bowen s'avança, gardant néanmoins le puits entre lui et l'étrangère. Il décida d'engager les civilités afin d'apprivoiser la jeune femme.

— Je suis le père Bowen Dinsmore, dit-il enfin sur un ton cérémonieux.

— Oh, mais j'en suis persuadée…

— Madame, si vous savez quoi que ce soit au sujet de ce livre, je souhaiterais en être informé. Un terrible accident s'est produit ici, blessant gravement le propriétaire des lieux. C'est la raison de ma présence ici.

— Vous n'auriez jamais dû venir…

L'étrangère continuait d'observer avec attention le livre suspendu. Elle en était captivée et n'avait pas jeté le moindre regard sur Bowen. Ce dernier s'impatienta.

— Madame, j'apprécierais un minimum d'attention de votre part. Je vous ai posé une question. C'est important! Que savez-vous au sujet de cet endroit, de ce livre, et que faites-vous ici?

Daignant enfin poser les yeux sur le prêtre, l'étrangère cessa de sourire.

— Ce livre est à la fois une abomination et une merveille,

expliqua-t-elle. Il est… splendide! Il est l'*Agrippa*! Il a été créé de la main d'un homme guidée par celle du Diable. Il est animé d'une énergie du fond des âges qui lui confère un pouvoir sur les frontières du réel et de l'irréel, d'ici et d'ailleurs. Quant à moi… toute ma vie je me suis préparée à ce moment. Je suis druidesse et, contrairement à vous, je ne suis pas ici par hasard. Ce livre m'est destiné! Il m'a appelée voilà des années et il attendait ma venue. Voilà, cher Bowen Dinsmore, ce qu'est ce livre et pourquoi je me trouve en ce lieu.

Décontenancé, le prêtre répliqua directement et sans ambiguïté. Il éleva même son arme pour la pointer en direction de l'inquiétante jeune femme.

— Qu'il vous soit destiné ou non, je crois que si des hommes se sont donné la peine de prendre des moyens extraordinaires pour conserver ce livre à l'écart de leurs semblables et de la surface de la terre, il vaudrait peut-être mieux que vous n'y touchiez pas. Je me vois donc obligé de vous demander de reculer vers la sortie. Nous allons remonter à la surface.

— Vous êtes si courtois, mon père, j'en suis presque bouleversée, ironisa-t-elle en voyant que l'homme baissait souvent les yeux vers son pendentif. Je ne saurais dire si vous êtes fasciné par ce que je porte à mon cou ou par ma poitrine, vous avez le regard fuyant…

— Comment osez-vous… c'est ce pendentif…

— N'est-ce pas? Il a été créé par René Lalique[5] et c'est un exemplaire unique. Il ne me quitte jamais et est conçu de matériaux naturels que j'ai chargé des plus puissantes énergies traversant notre monde connu. Il représente une femme au cœur d'une forêt accompagnée d'un loup. Lalique l'a lui-même nommé la *Princesse Lointaine* et je dois dire que ça me va fort bien.

— Et de quelle contrée êtes-vous la princesse?

— Je suis sans terre pour l'instant. Mais grâce à cet *Agrippa*, j'en aurai bientôt une!

— Raison de plus pour vous demander de vous éloigner du puits.

Bowen entreprit de contourner le puits pour s'approcher de l'étrangère. Il comptait ainsi en la menaçant de son arme, la faire reculer vers le tunnel. Elle leva la main et le somma de s'arrêter.

— Arrêtez-vous immédiatement, père Dinsmore.

Sans qu'il puisse comprendre pourquoi, il n'eut d'autre choix que d'obéir. Les yeux de la druidesse le transperçaient littéralement.

— Je veux que vous retourniez lentement cette arme contre votre propre personne, père Dinsmore. Je veux que vous la dirigiez lentement vers votre tête.

Bowen n'arrivait pas à s'arracher du regard de l'étrangère. Ses yeux verts irradiaient et il sentait l'ensemble des pierres réunies dans le médaillon se mêler à son regard en une parfaite symbiose pour le réduire à néant.

Après quelques instants, il sentit quelque chose de froid contre sa tempe. Il réalisa tout à coup que le canon de son Enfield venait de s'y appuyer.

— Que faites-vous? parvint-il à bredouiller.

— Je ne fais que ce qui est juste de faire selon les circonstances. Ça n'a rien de personnel. C'est la croisée de nos destins. Et nous n'y pouvons rien. Cela doit s'accomplir.

— Ne faites pas ça…

La druidesse s'appuya contre le puits et s'étira pour s'emparer de l'*Agrippa* qui n'opposa pas la moindre résistance. Le prêtre pouvait voir la *Princesse Lointaine* pendre et briller entre ses seins qui poussaient avec force contre le tissu noir du maillot qui lui enserrait le cou.

— Adieu, lui dit-elle simplement tout en s'éloignant.

Bowen était figé sur place. Il ne pouvait pas bouger et continuait d'éprouver la désagréable sensation d'une arme plaquée contre sa tête.

Elle voulait lui faire peur.

Elle veut me faire peur… pourquoi suis-je donc incapable de réagir?

Immobile, Bowen Dinsmore sentait toujours son cœur cogner contre sa poitrine, l'eau lui couler entre les omoplates, et la moiteur mouiller la main qui tenait le puissant revolver Enfield braqué contre sa tempe.

L'étrangère quitta la salle, ses pas rapides soulevant sa cape en de gracieux mouvements.

Elle ne se retourna même pas.

Elle n’eut qu’une seule pensée. Claire, percutante, sans appel.

Appuie.

Le coup de feu retentit avant même qu’elle ait quitté le tunnel.

2

Hemmingford, Québec.
Le samedi 24 mai 1930.

La Grande Dépression avait commencé avec le krach boursier de Wall Street à New York le 24 octobre 1929. Ce jour-là, le monde apparemment florissant s'effondrait sous le poids de la pire crise économique de son histoire.

En quelques mois seulement, les effets furent dévastateurs pour le Québec. Le taux de chômage frôlait déjà les 20% et ceux qui avaient la chance d'avoir un emploi voyaient leur salaire coupé. Les travailleurs devaient payer une « dîme » à leur supérieur hiérarchique et certains allaient même jusqu'à offrir leur femme à leur contremaître pour éviter d'être congédiés.

Bien que le Québec connût un taux important de chômage, il restait tout de même moins durement touché que les provinces de l'Ouest en raison de son économie industrielle produisant surtout pour le marché intérieur. La misère s'installa lentement tel un fardeau sur les épaules des jeunes, des fermiers et des chômeurs.

C'était le triste constat que faisait Édouard Laberge, le dos appuyé contre la pierre de l'église Saint-Romain d'Hemmingford pour sentir la vibration du glas depuis le clocher. La rue Principale s'offrait à son regard et traversait le village du nord au sud pour se rendre jusqu'à la frontière américaine située à peine quelques milles plus loin. Cette journée grise et pluvieuse d'un froid mois de mai, lui rendait un paysage aussi déprimant que la situation économique du pays. Flanqué d'Albert Viau et de Théodore Coppegorge dans les marches du grand parvis, Laberge rêvassait en regardant couler l'eau des larges bords de son chapeau.

L'abbé François-Xavier Goyette, précédant la lugubre procession qui accompagnait la dépouille du père Bowen Dinsmore, lui décocha un regard sombre et sévère en passant devant lui. Laberge, qui le connaissait peu, ne baissa pas les yeux malgré la culpabilité qu'il ressentait.

Une heure et demie avant le service funèbre, les trois hommes avaient rencontré le prêtre dans le but de s'assurer sa discrétion et son absence de commentaire.

Le cadavre de Dinsmore avait d'abord été autopsié en secret à Dublin. Les agents consulaires avaient ensuite contacté la Division C de la Gendarmerie Royale du Canada au Québec, qui à son tour avait eu pour mission de communiquer la triste nouvelle. Le rapport d'autopsie avait été discrètement récupéré par l'ARC afin d'en faire disparaître toute trace. Le corps avait finalement été éviscéré et enfermé dans une glacière pour être rapatrié et remis à sa famille. Le transport vers le Québec avait tardé mais les explications données à ses parents avaient été on ne peut plus claires. On leur avait dit que la cause du décès, additionnée à son état de non-citoyen, avait déclenché une série de fastidieuses procédures pour l'obtention ou l'approbation finale du rapport de police et du certificat de décès. La recherche de renseignements sur les circonstances entourant le décès avait pris plus de temps que prévu.

La lettre frappée des sceaux du diocèse de Meath et de l'archidiocèse de Dublin reçue par Erlina et Owen Dinsmore[6] donnait les détails d'un accident aussi bête que radical, impliquant une locomotive et une voiture automobile. Une violente commotion à la tête suivie d'une hémorragie cérébrale avait tué leur fils sur le coup. On se confondait en excuses et en condoléances.

Les trois hommes laissèrent passer la famille et les proches avant de leur emboîter le pas vers le cimetière situé derrière l'église, tout en gardant néanmoins leurs distances.

La pluie tombait dru, mais aucun vent ne venait la pousser de côté. Protégés par leurs longs *drover coats* traités à l'huile animale et leurs chapeaux rabattus, Laberge, Viau et Coppegorge apparaissaient comme trois bagarreurs de l'Ouest parés pour un quelconque duel

épique.

— L'abbé t'a vraiment fusillé du regard, risqua Albert à voix basse à l'endroit du curé.

— Il n'est pas content et je le comprends. Mais que pouvons-nous faire d'autre?

— Ce n'est pas chose agréable à faire, s'insinua Coppegorge, le mensonge ou la dissimulation ne devrait pas faire partie de notre quotidien. Mais que Dieu nous pardonne, il ne peut en être autrement! Nous menons une guerre! Et comme dans toutes les guerres, il y a des pertes à assumer. Nous sommes des soldats, mes amis… les soldats de Dieu.

— Il ne s'agit pas seulement de la perte d'un soldat, répondit Albert, mais de la perte d'un fils dont les parents éplorés marchent juste devant nous.

Théodore Coppegorge ne trouva rien à répondre. Albert avait tout à fait raison et il le savait.

Le cortège funèbre traversa l'entrée du cimetière qui se trouvait un peu plus loin derrière l'église pour atteindre le lot appartenant à Owen Dinsmore. Il s'apprêtait à enterrer son fils, là où un jour, lui-même et son épouse reposeraient.

Laberge avait toujours détesté les enterrements sous la pluie. Les images pénibles du cercueil de sa fiancée que l'on descendait dans une fosse où l'eau s'accumulait et les parois s'effondraient lui revenaient en mémoire. Les années avaient beau passer, les images étaient toujours aussi claires. Les souvenirs des multiples aventures qu'il avait vécues, grâce ou à cause de l'homme qui se tenait sur sa gauche, traversaient l'écran de sa réflexion en de fugaces pensées. Il avait beaucoup appris et il avait beaucoup gagné. Son pouvoir, loin de se tarir, continuait plutôt de croître avec le temps et les expériences. Il était comme une éponge tirée de la mer. Il était capable d'absorber.

Au moment où l'abbé Goyette entama l'absoute, Laberge se laissa aller contre le solide monument juste sur sa droite. Il y chercha appui comme on cherche le réconfort auprès d'une personne qui nous ne le rendra jamais. Goyette expédiait le rituel, tant à cause de la pluie insistante que du dégoût que lui inspirait la mort de Dinsmore.

Laberge entendait de loin la voix crispée de l'abbé réciter le *De profondis*[7] qui se perdait dans l'averse détrempant le cimetière.

Toujours appuyé contre la grosse pierre tombale, il sentit graduellement son corps s'engourdir, comme s'il s'apprêtait à perdre connaissance. Il se savait sur le point d'accéder à une autre sphère de conscience, en crevant sans le vouloir le voile ténu qui séparait le monde des hommes de celui des cieux ou des profondeurs de la terre. Au moment même où il s'avisa de combattre ce mystérieux sentiment en dressant des murs impénétrables tout autour de son esprit, elles lui apparurent en une grisaille translucide, tristes et monotones, s'approchant du groupe entourant la fosse où l'on descendait présentement le cercueil simplement marqué d'une croix.

Les âmes errantes…

Sur sa droite, de l'autre côté du monument contre lequel il était encore adossé, l'une d'elles le regardait fixement de ses yeux vides et sans vie. Semi-transparente, Laberge pouvait voir à travers elle. Il prit le temps de l'examiner avec attention et remarqua que les vêtements qui l'habillaient étaient défraîchis. Les contours de l'âme restaient flous et semblaient se fondre dans l'air ambiant provoquant une sorte d'aura mystique à la blancheur presque lumineuse.

Des centaines d'âmes, venues de nulle part et de partout à la fois, entouraient maintenant les proches de Bowen Dinsmore rassemblés pour un dernier adieu. Les hommes des pompes funèbres retiraient respectueusement les câbles qui avaient été utilisés pour descendre le mort dans son ultime demeure. Bien que son cœur battît à tout rompre, Laberge ne sentait aucune agressivité de la part de ces pauvres hères. Le jeu qui s'ensuivit le fascina. Alors que les âmes se savaient vues par le curé, elles se tournaient fréquemment vers lui pour le fixer intensément l'espace d'un moment. Et puisqu'elles entouraient de très près les personnes présentes, celles-ci se retournaient à tour de rôle, comme gênées par une proche présence qui leur était néanmoins invisible. Il alla jusqu'à esquisser un semblant de sourire en voyant Albert tourner la tête à droite et à gauche. Il croisa un instant son regard mais sans plus. Coppegorge, lui, restait concentré sur les paroles du prêtre.

Entrevoyant la possibilité que l'âme de Dinsmore puisse se trouver parmi celles-ci et qu'elles l'entraînent dans une éternelle errance, il la chercha des yeux sans toutefois la trouver. Bien qu'il ne connût pas la raison de la condamnation qui faisait de ces âmes des voyageuses ne parvenant pas à trouver le repos, Laberge fut forcé de constater qu'elles existaient et que son pouvoir accru de psychométrie lui permettait de voir des choses de plus en plus troublantes.

Il se déplaça doucement pour abandonner le contact du monument. Aussitôt après, les âmes, affichant toujours une tristesse infinie, disparurent à son regard en s'effondrant délicatement vers le sol, comme repoussées par la pluie verticale au cœur de la terre.

Il se pencha vers Albert pour lui glisser un mot à l'oreille.

— Je vais aller vous attendre devant l'église.

Albert acquiesça simplement de la tête et le regarda s'en aller.

Seul devant le parvis de l'église Saint-Romain, Laberge restait planté sous la pluie, le regard perdu vers le centre de ce village qu'il connaissait bien. La grisaille de ce jour de mai semblait avoir retiré toute existence vivante de la petite agglomération. Chacun avait préféré rester chez lui pour profiter de la chaleur bienfaisante d'un bon feu de bois, capable de chasser l'humidité pénétrante qui s'abattait avec la pluie.

Le destin d'Hemmingford aurait pu être tout autre n'eût été cette histoire de chemin de fer. Ce village situé juste au bord de la frontière aurait pu devenir une plaque tournante du commerce international par son seul poste de douane et son chemin de fer. Son développement en aurait été totalement transformé.

Si seulement la voie principale de New York à Montréal avait traversé la municipalité!

Mais la frontière était longue et les entrepreneurs ferroviaires américains coriaces. La ligne principale avait traversé Lacolle au lieu d'Hemmingford. À la suite de ce détournement, le commerce s'était essoufflé et le service international complètement interrompu en

1924. Bien sûr, le service vers la ville de Montréal fut maintenu, mais Hemmingford était devenu le bout de la ligne, la fin du trajet. Le rêve de voir ce village stratégiquement bien positionné sur la frontière des États-Unis entre la vallée du Saint-Laurent, la voie navigable du lac Champlain et celle de la rivière Richelieu venait de disparaître. Il n'y aurait jamais de boum économique, jamais de terminus frontalier ni de centre de tri. Laberge pouvait voir dans son esprit cette réalisation imaginaire, cette voie du destin jamais empruntée, disparaître comme les âmes du cimetière qu'il avait observées un peu plus tôt. Il écarta un peu les bras et les laissa retomber de chaque côté de son corps, projetant l'eau qui perlait sur son long manteau.

Difficile d'imaginer qu'il y a quatre-vingts ans, au beau milieu du XIX^e^ siècle, existait déjà une ligne Montréal-Plattsburgh qui passait par ici transitant bêtes, matériaux et voyageurs. Les passagers montaient à la gare Bonaventure pour se rendre jusqu'à Lachine où la locomotive et jusqu'à trois wagons pouvaient être embarqués sur le grand traversier à vapeur *Iroquois* afin de franchir le fleuve en haut des rapides jusqu'à Caughnawaga. La voie passait ensuite par Saint-Isidore avant d'arriver à Hemmingford et de traverser la frontière pour finalement atteindre Mooers Junction puis Plattsburgh.

Voix et pas des gens revenant du cimetière le tirèrent de sa rêverie. Il n'eut même pas envie de se retourner, ni même d'aller saluer l'abbé. Albert Viau et Théodore Coppegorge apparurent à ses côtés.

— On va manger un morceau au Frontier Inn? questionna Albert en lui mettant la main sur l'épaule.

— Tant qu'il y aura de quoi boire…

— T'en fais pas. La prohibition[8], c'est de l'autre côté de la frontière.

Ils se dirigèrent vers la Chrysler X75 Sedan noire appartenant à l'évêché et s'y engouffrèrent prestement. Installé derrière le volant, Coppegorge se tourna vers Albert.

— Je ne saurais encore comment te remercier de m'avoir fait découvrir ce type de manteau, Albert. Chaque fois, je pense à toi. Ainsi traité, l'eau ne passe pas du tout à travers.

— C'est mon oncle Thomas qui le premier m'avait offert ce genre d'imperméable. Je crois que j'avais onze ans.

— Que Dieu prenne bien soin de l'âme de ce brave homme!

Cette dernière phrase de Coppegorge parvint à arracher un sourire à Laberge. Il finit par se ressaisir.

— Est-ce qu'on y va? lança-t-il tout à coup. J'ai faim et j'ai soif!

Coppegorge lança le moteur et passa la première. Il relâcha un peu brusquement la pédale d'embrayage et fit bondir la X75 sur la rue Principale en direction sud.

L'hôtel Frontier Inn était un magnifique bâtiment construit en 1865 par Julius Scriver, député à Ottawa. Les services des meilleurs ouvriers ainsi que des artisans venus d'Europe avaient été retenus pour sa construction et sa finition intérieure. Tout récemment converti en hôtel, on y avait ajouté une salle de danse déjà fort populaire auprès des gens de la région[9].

Les trois compagnons retirèrent leur chapeau en entrant et saluèrent à la ronde. Assis à une grande table parmi un groupe d'individus, un homme se leva pour serrer la main d'Albert au passage sans toutefois prononcer le moindre mot. Une femme d'âge mûr les entraîna vers une table à l'avant près de la fenêtre en les gratifiant d'un sourire. Dehors, la pluie se jetait sur les carreaux, déformant la vision qu'ils avaient de l'extérieur.

— Je vous sers un pichet de Frontenac? leur demanda-t-elle sitôt qu'ils furent assis.

— Pourquoi pas? répondit Laberge sans demander l'avis de ses compagnons. Pourriez-vous aussi nous donner le menu?

— Je vous apporte tout ça.

— C'est gentil, madame.

— On ne peut pas se plaindre du service, ajouta Coppegorge, visiblement satisfait.

— Dis-moi, Albert, interrogea Laberge en faisant dévier le sujet et

en attirant du même coup l'attention de Coppegorge, qui sont ces hommes assis là-bas avec celui qui t'a serré la main en entrant?

— Il doit s'agir d'une sortie d'assemblée, les instruisit Albert en les regardant tour à tour, ces hommes sont membres d'une confrérie plutôt discrète. L'homme qui m'a serré la main s'appelle Cunningham. Il est le Grand Maître actuel de l'ordre des francs-maçons de Hemmingford.

— Tu veux dire qu'il y a une loge maçonnique dans ce village?

Coppegorge l'avait questionné, l'air surpris.

— Bien sûr. Et elle existe depuis au moins une quarantaine d'années. Ils possèdent un édifice qu'ils nomment le « temple » non loin d'ici.

— Il est assez étonnant de retrouver une loge maçonnique dans ce coin de pays, dit Coppegorge.

— Je crois que leur confrérie leur suggère aussi une certaine manière de vivre. Quand on discute avec l'un d'eux, il est clair que la moralité, l'honneur, la foi ou toute autre valeur du même genre revêtent une grande importance. Je connais un peu Cunningham, c'est un type bien. Mais les membres de l'Ordre restent très discrets sur ce qui entoure leur confrérie.

Cette fois, c'est la serveuse qui interrompit Albert en déposant un peu trop fort le lourd pichet en verre rempli de bière. Le collet de mousse passa d'un coup par-dessus le bord et coula le long de la paroi pour mouiller la table en bois franc. Elle leur distribua ensuite chopes et menus.

— Je reviens vous voir plus tard! lança-t-elle à la volée en s'éloignant déjà. Je vous conseille le jarret de veau!

Les trois amis ne purent retenir un sourire face au dynamisme de la femme.

Coppegorge s'appuya sur la table pour s'approcher de ses compagnons.

— Saviez-vous que les premières loges canadiennes de francs-maçons furent fondées à Montréal et à Québec en 1752? Mais elles furent, dit-on, éliminées dès 1759, aussitôt après la prise de Québec. Les officiers du général Wolfe auraient fondé leur propre grande loge

afin d'installer une puissance maçonnique anglaise sur ce territoire nouvellement conquis par la Grande-Bretagne.

— La loge Dorchester de Châteauguay est d'ailleurs très ancienne, reprit Albert, on m'a dit qu'elle avait été créée en 1792.

— C'est exact, mon ami. Il y avait un ancien poème chanté par les francs-maçons lors de leurs réunions. J'en ai toujours retenu le dernier quatrain qui parle de la mort.

— Je sens que l'on va avoir droit au poème, dit Albert en emplissant leurs chopes de bière écumante.

— « Sur les débris du plus grand des naufrages, dans le néant dit-on, tout tombera. Consolons-nous en attendant l'orage, et dans le temps se sauve qui pourra… » Bon! J'ai faim, lança Laberge en pouffant de rire, imité par les deux autres. Êtes-vous partants pour le jarret de veau?

Au cours du repas, le sujet pencha inévitablement vers la mort de Bowen Dinsmore.

— N'êtes-vous pas mal à l'aise sinon honteux d'ainsi forcer l'abbé Goyette au silence ou même de mentir à la famille du pauvre Dinsmore? demanda Albert à voix contenue, lançant dans l'air un relent de sentiment de culpabilité.

— Il n'y a pas de quoi être fier, répondit Laberge, mais avons-nous d'autre choix?

— C'est une question de sécurité nationale, renchérit Théodore Coppegorge.

— La sécurité nationale a le dos large, continua Albert, on peut y rejeter la faute à tous les maux!

— Tu sais ce à quoi nous devons faire face, Albert, lui glissa Laberge, tu n'es pas tombé de la dernière pluie et tu sais bien ce qui se passe ici depuis quelques années. Il y a résurgence du mal à l'air libre comme une grosse source non contenue. Nous devons y voir, les surveiller, enrayer leurs manigances. C'est notre raison d'être.

Albert baissa les yeux, déchiré entre cette connaissance de ce mal

qui existe et la manière nécessaire pour l'éliminer frôlant parfois l'immoralité.

— Je ne veux pas m'avancer et vous révéler des faits qui risqueraient d'être inexacts, expliqua Coppegorge. Je n'ai pas terminé l'étude du dossier « Dinsmore ». Mais j'y passerai la semaine à venir pour éplucher les derniers documents reçus et je serai donc mieux en mesure de vous livrer les détails samedi prochain.

— Samedi? lancèrent ensemble Laberge et Viau.

— Vous êtes tous deux convoqués, messieurs, samedi prochain à l'évêché pour le souper. Nous passerons en revue les événements qui ont mené à la mort de Bowen Dinsmore. Il est clair qu'il s'agit ici d'un assassinat qui ne doit pas rester impuni. Heureusement pour nous, puisqu'il s'agissait d'un crime classé « religieux », Interpol ne s'en est pas mêlé.

Laberge était perplexe.

— Mais qui donc aurait eu intérêt à tuer Dinsmore? Pourquoi un crime religieux? Était-ce un meurtre prémédité ou bien s'est-il retrouvé au mauvais endroit au mauvais moment?

— Pour ça, mon ami, il n'y a aucun doute! Bowen Dinsmore s'est bel et bien retrouvé au mauvais endroit, et qui plus est, à un très mauvais moment.

Coppegorge était tiraillé entre l'envie qu'il avait de leur faire des révélations et les consignes qu'il avait reçues de la part de monseigneur Langlois. Il devrait réserver ses conclusions pour le samedi suivant. De celles-ci dépendraient aussi les gestes que l'ARC poserait pour enquêter sur ce cas précis que l'on appelait déjà « l'affaire Dinsmore ».

Un bruit venant de l'extérieur attira l'attention d'Albert qui donna une tape sur l'épaule de Laberge perdu dans ses pensées.

— Regardez! Un convoi de passe-frontière!

Albert compta douze voitures se suivant de façon rapprochée, se dirigeant à fond de train vers la frontière. Le convoi éveilla la curiosité de la plupart des clients dans le restaurant de l'hôtel, qui se levèrent ou s'avancèrent sur le bout de leur chaise, pour mieux voir passer les grosses berlines à travers les hautes baies vitrées.

— Ils tentent une nouvelle avenue pour causer la surprise, dit Albert. Habituellement les convois passent en pleine nuit pour déjouer les douaniers. Cette fois, ils essaient alors que le jour tombe. Ils espèrent peut-être ne pas rencontrer de planches cloutées sur leur chemin!

— Vive la prohibition! répliqua Laberge. Les Américains avec leurs lois…

— Évidemment, ils ne passeront pas la douane, continua Albert, ils emprunteront une route secondaire. Les douaniers doivent sans cesse patrouiller sur toutes les petites routes de terre qui traversent la frontière, tendre des pièges aux *bootleggers*[10] et ériger des barrages routiers. Ils n'ont pas la vie facile, croyez-moi. Les contrebandiers en provenance des États-Unis traversent ici avec un visa de touristes et demeurent quelques jours. Ils choisissent principalement de grosses autos dont ils retirent même les banquettes pour y placer leur chargement de caisses de *moonshine*[11].

— Mais pourquoi le convoi? demanda Coppegorge. N'est-ce pas un peu trop voyant?

— La méthode du convoi est plutôt périlleuse en effet. Mais pour sauver une cargaison importante, tous les moyens sont bons. On y sacrifie parfois hommes et voitures. Ils se sont probablement retrouvés non loin d'ici, juste avant le village pour organiser leur course suicide vers la frontière. Car il s'agit bien d'une course, croyez-moi! J'ai compté douze véhicules lors de leur passage tout à l'heure, ce qui signifie que le chargement est compris dans les dix en milieu de cordon. Il y a l'auto pilote à l'avant, qui guide les autres jusqu'à la frontière, puis l'auto d'arrêt, en queue de convoi. L'auto pilote, habituellement puissante avec un excellent chauffeur, va tenter de faire diversion et d'attirer les douaniers afin de donner la chance à la cargaison de pouvoir passer. L'auto d'arrêt est le plus souvent un vieux tacot que l'on pourra abandonner en travers de la route le cas échéant pour barrer le chemin des officiers lancés à leur poursuite.

— Et ça marche? demanda Coppegorge qui, en tant qu'Européen, trouvait tout cela insensé.

— Assez souvent, oui…

— Je crois que notre ami Théodore n'apprécie guère la psychologie des *bootleggers*!

— Je ne comprends rien à cette histoire d'interdiction d'alcool, lança-t-il en riant, c'est comme si vous vouliez interdire le vin en France! Grand Dieu! J'ai des frissons rien que d'y penser!

L'excitation des dernières minutes avait quitté les clients de la salle à manger du Frontier Inn. Le ton des conversations avait décliné au même titre que le jour et les serveuses allumaient les bougeoirs qui accompagneraient l'éclairage tamisé des lampes murales en fonte et en verre marbré. L'atmosphère était feutrée et la fournaise à l'huile à l'arrière de la salle diffusait une chaleur bienfaisante, empêchant l'entrée de l'humidité extérieure qui se cognait contre les portes closes et les carreaux des grandes fenêtres.

Ils n'avaient pu refuser le gâteau aux carottes que leur avait mis sous le nez la dynamique serveuse, et Laberge risqua un retour sur l'affaire Dinsmore dans l'espoir que Coppegorge puisse satisfaire sa curiosité.

— Pourquoi l'invitation à Valleyfield samedi prochain, Théodore? Est-ce pour conclure sur les circonstances entourant la mort de Bowen? Mais si c'était le cas, en quoi cela nous concerne-t-il?

— L'évêque m'a demandé de rester discret jusque-là.

— Vous avez promis?

— Non.

— Alors, dites-nous ce que cela a à voir avec nous.

Coppegorge leva les yeux vers le plafond à caissons de bois orné de moulures sculptées et de peintures défraîchies. Après avoir laissé échapper un long soupir, il regarda tour à tour ses deux compagnons.

— Lorsque les agents de police ont découvert le corps de Dinsmore, ils ont dû se rendre à l'évidence; sa mort n'avait pas été instantanée.

— Que voulez-vous dire? demanda Albert en s'approchant pour mieux comprendre Coppegorge qui avait parlé à voix basse.

— Il avait utilisé son propre sang pour tracer des lettres sur le sol.

— Des lettres? s'impatienta soudain Laberge, mais que désignaient-elles? Son assassin?

— Non. Il n'y avait qu'un seul mot tracé sur la pierre.

— Un seul mot?

— Mais aussi lourd qu'une œuvre complète.

— Bon Dieu, Théodore! quel était ce mot?

Face à l'hésitation du Français, le curé se laissa retomber au fond de son siège.

Au bout d'un moment, Coppegorge se décida à répondre à sa question.

— *Agrippa*…

3

Drogheda, comté de Meath, Irlande.
Le dimanche 25 mai 1930.

Ina Kassidy était seule, accroupie sur les berges de la Boyne.

Hypnotisée par le silencieux et incessant passage des eaux qui se jetaient un peu plus loin dans la mer d'Irlande, la jeune femme songeait à cette vaste étendue bleutée qui séparait son pays des côtes de la Grande-Bretagne.

Ina n'avait jamais quitté son île. Et pourtant, elle avait déjà voyagé bien au-delà de ses plus hautes montagnes.

Tout cela avait commencé des années auparavant, lorsqu'elle avait pris conscience que sa vie n'était que projection. Projections astrales et expériences hors du corps, elle ne vivait ses nuits que dans des voyages qui l'amenaient vers des domaines astraux toujours plus élevés. Elle avait mis des années pour ainsi traverser les limites des premiers niveaux connus d'existence, jusqu'à ce qu'elle se heurte à une frontière qu'elle n'avait encore jamais osé traverser : celle de la peur.

Derrière une frontière se cache toujours l'inconnu. Et derrière l'inconnu, deux sentiments distincts : la peur ou l'attrait.

Nul ne saurait dire ce qui suggère l'un ou l'autre. Personne ne peut expliquer les raisons qui font que le vide puisse repousser aussi fort qu'il attire. On peut comparer cela au vertige; est-il causé par la peur des hauteurs ou l'envie presque irrésistible de se jeter dans le vide?

Oui, la vie d'Ina Kassidy n'était que projection. Depuis cette chaude nuit d'été où les sœurs l'avaient trouvée emmaillotée dans des langes sales au fond de la tour d'abandon de l'orphelinat St.Vincent à Dublin.

Elle se releva lentement, les jambes engourdies d'avoir été trop longtemps accroupie. Son regard se porta au loin vers l'embouchure de la Boyne. De là où elle était, elle pouvait très bien voir la mer éclairée de reflets dorés par le soleil qui se couchait à l'ouest.

Elle était parvenue au moment de vérité, à la décision ultime. C'était maintenant ou jamais. Ina s'était déjà rendue très loin dans ce processus la menant vers le pouvoir et touchait enfin au but. Toute cette eau entraînée doucement vers la mer représentait autant d'années d'effort et de temps passé à rechercher la voie. Sa voie.

Et cette voie passait par ce livre ancien à la couverture austère de cuir durci qu'elle avait libéré de ses chaînes et qui trônait ouvert, sur un lutrin de bois, dans sa demeure, à cent mètres de là.

La colère s'était emparée d'elle lorsque, après avoir ouvert le livre, elle avait découvert avec stupeur que les pages en étaient vierges. Pas le moindre petit signe sur aucune d'entre elles. Son visage habituellement dénué de toute expression s'était empourpré d'un coup et elle avait brutalement repoussé du pied les chaînes traînant sur le sol.

Deux jours avaient passé depuis la libération du grimoire.

Deux journées d'intenses réflexions.

Elle avait ressassé son existence tout entière dans le but de trouver une seule raison qui lui permettrait de risquer sa vie dans une aventure où les probabilités de la perdre semblaient plus que fortes.

Avoir été élevée par une congrégation de religieuses dans un orphelinat pour filles ne lui avait pas dicté la moindre ligne de conduite. Elle était ce qu'elle était et il ne pouvait en être autrement. Rien ni personne ne pouvait la faire dévier du chemin déjà tracé vers la vie qui l'attendait. Elle croyait fermement au destin et le sien était en relation avec la nature. Elle était certes différente, et dans ce monde où nous vivons, il faut dissimuler les différences.

On l'avait introduite aux arts à l'âge de sept ans grâce à la chanson. Elle était plutôt introvertie quoique très intelligente, et sa voix aérienne et cristalline dominait de douceur la chorale de St.Vincent. On ne pouvait rester insensible à son écoute. Quelque chose d'envoûtant s'emparait de celui qui prêtait attention aux

intonations de sa parole chantée.

Un ami de la congrégation qui enseignait la botanique aux jeunes filles à titre de bénévole fut très vite conquis par cette voix. Cet homme du nom de McCarthy était membre d'une secrète confrérie de célébrants celtes perpétuant les cérémonies sacrées. Il était druide.

McCarthy entreprit d'instruire la jeune Ina qui assimilait facilement la matière et continuait de parfaire sa voix. Les années avaient passé, plus douces, sous les bons auspices de cet homme qui remplaçait le père qu'elle n'avait jamais eu. C'était de lui qu'elle avait appris les fondements même de son antique pays à travers une mythologie et une histoire riches en épopées et en épiques combats. Les mythes irlandais comportent presque toujours de grandes batailles. Le combat héroïque était une caractéristique très importante de la culture et des mythes celtes. Les champions se battaient toujours jusqu'à la mort.

De ces combats mémorables sont issues des légendes telles que celle de la bataille de Magh Tuareadh qui mit aux prises deux races de farouches guerriers qui avaient combattu pour la terre d'Irlande. Après que les Firbolgs, qui prétendaient descendre d'esclaves grecs fugitifs, eurent été repoussés dans la partie occidentale de l'île, les Fomoriens affrontèrent les Tuatha De Danann dans un sanglant conflit qui les brisa. Les Tuatha De Danann, qui passaient pour une race de mages guerriers à la beauté plus qu'humaine, dominèrent dès lors tels de véritables dieux.

Les Royaumes Invisibles ainsi que les Autres Mondes fabuleux de la mythologie celtique, ceux des esprits, des fées, des elfes et des géants difformes, l'avaient aussi fascinée au point de parfois la priver de sommeil. Ces mondes étranges, recelant des paradis merveilleux comme des enfers menaçants, lui avaient été décrits avec force détails par le maître McCarthy.

Et aujourd'hui, elle transmettait son savoir et sa fascination à d'autres jeunes filles du Presentation Convent de Drogheda où elle enseignait l'histoire.

Ina Kassidy rêvait aux Autres Mondes. Elle en cherchait la porte. L'enseignement druidique qu'elle avait reçu des années durant, ajouté

à des études de musique et en enseignement, lui avait procuré la connaissance. Sa nature magique lui procurerait le moyen.

Et à ce moment précis, le moyen se trouvait en sa possession, dans sa propre maison.

Il ne lui restait qu'à le maîtriser.

Entretenant dans son esprit l'image de cet homme bon, qui avait déliré trop longtemps avec d'autres vieux druides attachés à des valeurs païennes oubliées, elle entreprit de remonter l'allée menant à la petite maison en pierre qu'elle avait lentement restaurée au fil des ans. L'endroit, juste assez loin à l'est de Drogheda, était calme et paisible. Jamais elle n'avait regretté de s'y être tant investie. Propulsé par une démarche féline, le corps élancé d'Ina Kassidy semblait ne faire qu'un avec la nature environnante.

Un vieux chien qu'elle nourrissait à l'occasion mais qu'elle n'avait jamais cherché à approcher croisa son chemin quelques mètres plus loin. Il accéléra le pas, se retournant à intervalles réguliers comme pour s'assurer de ne pas être suivi.

Les lumières de la ville commençaient à piqueter l'horizon de leur lueur jaunâtre, lui rappelant les torches plantées en cercle autour du tumulus de Fourknocks. Elle les avait aperçues de loin, la nuit de son rite initiatique parmi les druides, alors qu'elle était à l'aube de ses seize ans.

McCarthy l'avait rassurée. Il serait là, près d'elle tout au long de la nuit.

Là, dans la grande salle de Fourknocks, entourée de tombes vieilles de quatre mille ans, elle avait prêté serment de suivre les enseignements et d'en garder le secret. De par sa naissance, elle était gratifiée par les dieux. Sa voix, destinée à la poésie orale ou chantée. Peu d'élus avaient ainsi l'honneur d'entretenir la mémoire et la tradition orale de la transmission du savoir.

Il avait fallu vingt ans à Ina Kassidy pour aspirer au titre de druidesse. Vingt ans pour poursuivre l'atteinte des trois objectifs du druide : la créativité, la sagesse et l'amour.

Mais Ina n'avait que faire de l'amour.

Elle en avait été privée dès sa naissance. Elle n'en attendrait pas

plus à l'heure de sa mort.

À quarante ans, elle avait été assez obéissante et docile. Il était temps à présent de vivre pour elle. Pour la force et le pouvoir. Et non pour les anciennes pratiques de la loi Brehon[12].

Il ne fallait pas qu'elle défaille maintenant. L'*Agrippa* était chargé de puissance. Elle le savait. Ses pages vierges n'étaient qu'un leurre. Il lui fallait trouver la clé. Et elle savait qui contacter pour cela. Mais cette fois, elle s'y prendrait différemment. L'appel serait conscient.

Ina s'arrêta sur le sentier, à mi-chemin entre la Boyne et sa maison. Elle arracha un des brins de foin qui venaient lui frôler les bras, pour en observer attentivement le vert épi. Elle le colla sous son nez pour en sentir la fraîcheur.

Les derniers rayons du soleil couchant lui chauffaient délicatement le côté droit du visage et elle ferma les yeux pour profiter de cet instant qui n'appartenait qu'à elle seule.

Le plan qu'elle mettrait bientôt en œuvre pour accéder au pouvoir du livre prenait forme dans sa tête. Les derniers détails se mettaient en place. Elle devrait impérativement parvenir à entrer en contact avec l'entité gardienne du livre.

Le grimoire était ouvert. Elle l'attirerait à elle. Tout en étant prudente.

Ce n'est que quelques semaines auparavant que l'entité s'était dévoilée à son corps astral, en projection au cours d'un long voyage qui avait duré toute une nuit.

La druidesse avait l'habitude des projections astrales et, durant ses années d'expérimentation, elle savait avoir atteint jusqu'à un quatrième niveau d'existence. Elle avait passé les frontières des dimensions supérieures et avait acquis l'assurance et la capacité de se déplacer dans des zones de rêves infinies en stimulant son subconscient.

Jusqu'à cette nuit où, flottant dans la réalité d'un espace intersidéral pour tester une méthode de désorientation de l'esprit, elle

avait atteint une ceinture de matière vaporeuse aussi vaste qu'une galaxie.

Au cours de ses projections astrales, Ina s'imaginait toujours porter une longue robe blanche et légère. Elle avait flotté tout près de cette immense muraille à l'apparence laiteuse qui s'étirait de chaque côté dans l'espace infini, aussi loin que son regard pouvait porter.

La voix avait précédé l'apparition.

— Est-ce moi que tu cherches, jolie mortelle?

Ina s'était glissée vers la droite jusqu'à parvenir à l'endroit où la voix s'était fait entendre. Elle avait reculé, flottant toujours dans ce vide inqualifiable, devant cette frontière aux dimensions astronomiques, sa robe blanche bousculée par un vent inaudible provenant des confins de l'univers.

— Parle, que je sache où tu es, avait-elle dit.

— Tu es jeune et belle, femme mortelle, que fais-tu donc ici, si loin de ton corps et de ta réalité?

— Je suis en quête de vérité, avait simplement répondu Ina.

— Comme nous tous sans doute…

— Mais qui es-tu? Es-tu humaine comme moi ou entité astrale? Ne peux-tu donc pas te révéler à moi?

La frontière vaporeuse avait aussitôt laissé apparaître de l'autre côté une femme magnifique, irréelle.

— Je ne suis pas mortelle si c'est ce que tu veux savoir. Mais tout comme toi, je cherche la vérité! Celle qui me permettra enfin de trouver la porte vers le monde des hommes!

— Pourtant, moi, je cherche celle qui pourra me conduire aux Autres Mondes.

— Qu'à cela ne tienne! Passons un accord! Il y a matière à entente!

Les deux femmes s'examinèrent ainsi un moment, flottant à un peu plus de deux mètres de distance dans l'espace constellé d'étoiles brillantes et lointaines, séparées uniquement par cette frontière lactée.

— Je ne te connais pas, entité, avait répondu Ina, comment pourrais-je te faire confiance?

— N'as-tu pas chanté, psalmodié des rimes avant d'atteindre ce

domaine? Les portes que tu ouvres ne sont pas celles des Autres Mondes, mais seulement celles qui te permettent de t'élever un peu plus dans les niveaux possibles de l'existence. Tout ce que tu arriveras à faire si tu persistes en ce sens, ce sera te perdre dans l'espace pour ne plus jamais réintégrer ton corps. Les hommes l'enterreront, et toi tu seras perdue à jamais.

— Ta vision est bien négative, entité. Mais dans le domaine du possible en effet.

— Alors, laisse-moi te montrer que notre rencontre n'est pas vaine. Car je peux sentir en toi le désir et l'envie qui t'ont menée jusqu'à moi. Je suis la réponse à tes questionnements et à tes ambitions. Laisse-moi t'aider, et en retour j'aurai aussi ce que je veux. Laisse-moi te prouver que les Autres Mondes existent réellement et te montrer comment tu peux t'y rendre. Car il n'y a pas qu'un moyen. Le voile séparant le monde visible de l'invisible est extrêmement fin et se déchire aisément. Les devins et les bardes savaient le traverser! Ils accédaient aux Autres Mondes à travers l'eau des rivières ou des puits, la lisière d'une forêt, ou un pont étroit sous un tertre. Tu pourrais, toi aussi! Car je possède le moyen de t'amener vers l'un de ces mondes qui saurait te procurer le savoir et la connaissance auxquels tu aspires!

— Tu parles bien, entité, tes propos sont alléchants, je l'admets…

— Je sais que tu es druidesse et magicienne, que tu es différente. Sinon que ferais-tu ici? Tu as été bien formée et pour toutes ces raisons tu es digne du livre.

Ina s'était approchée du mur semi-transparent à travers lequel elle pouvait voir son interlocutrice. Cette frontière qui les séparait la rassurait en quelque sorte.

— Le livre?

L'entité s'était rapprochée à son tour. Elle savait avoir fait mouche.

— Le livre noir commandé par le Maître! Rédigé par Henri Cornelius Agrippa au XVI^e^ siècle de votre ère! Enchaîné par les hommes pour le soustraire à la lumière du jour! Le livre qui ouvre les portes vers d'autres mondes!

Ina frissonnait de l'envie d'en savoir plus. La prudence

l'abandonnait.

— Montre-moi, avait-elle déclaré à l'entité.

Une lumière blanche à peine supportable s'était formée dans la brume légère les séparant puis avait aussitôt laissé apparaître les images d'un homme travaillant avec ardeur à l'écriture d'un texte.

— Henri Corneille Agrippa a réalisé cet ouvrage en 1526, avait affirmé l'entité, il a travaillé des jours durant dans le but de le parfaire. Le Maître lui a offert la connaissance ultime en échange de ce travail. Il fut grassement récompensé. Le livre dont je te parle est enseveli sous la terre sacrée d'une abbaye. Il y est prisonnier depuis près de quatre siècles. Mais le moment est venu pour la magie du Maître de faire surface. C'est pourquoi je voudrais t'offrir la possibilité d'atteindre le livre noir. Si tu le veux, tu m'auras moi pour te guider, nous aurons le livre pour nous mener, et ensemble nous aborderons les îles de l'Autre Monde!

Les images s'étaient altérées pour enfin disparaître.

— Tu peux venir de mon côté et je pourrai t'en montrer encore plus! Je ne peux malheureusement franchir les domaines pour aller à ta rencontre. Mais toi en revanche, tu peux élever ton corps astral pour venir me rejoindre! Si tu le désires vraiment, tu peux produire suffisamment d'énergie éthérique pour franchir le mur! Je sais que tu peux y arriver!

Ina était tourmentée et elle avait reculé de quelques mètres afin de s'éloigner de la frontière.

Elle avait peur. Et en même temps, elle était terriblement tentée.

La chaleur quitta son visage lorsque le soleil plongea derrière l'horizon. Tirée de sa torpeur, la druidesse remonta l'allée d'un pas décidé pour atteindre sa maison. Le moment était venu de faire confiance à l'entité. Une confiance totale. Quand elle l'aurait libérée, il n'y aurait pas de possible retour en arrière. Elle poussa la porte, déterminée à s'installer pour le cérémonial. Les règles de protection devraient être scrupuleusement suivies.

Jusqu'à ce qu'elle prenne sa décision finale.

Elle poussa le verrou afin d'empêcher toute intrusion imprévue.

Une fois parvenue à la pièce du fond qui lui servait principalement de salle de travail, elle raviva le feu dans l'âtre pour achever de chasser l'humidité des vieilles pierres de sa demeure. La journée avait été passablement agréable mais, à ce temps-ci de l'année, les nuits étaient encore fraîches.

L'*Agrippa* trônait sur le grand lectorinum[13], ouvert en son centre, apparemment inoffensif. Ina le considéra un instant avant de déplacer quelques meubles ou objets pour libérer le centre de la pièce.

L'invocation qu'elle se préparait à faire était de première importance. Ce qui la rassurait toutefois, c'était que l'entité qu'elle avait rencontrée et qu'elle s'apprêtait à libérer – à moins qu'elle ne changeât d'idée d'ici là – n'en était pas une de bas astral. Elle ne lui était nullement apparue comme un esprit élémentaire ni même un démon ancien. Au contraire, son apparence et son raffinement en faisaient une créature à laquelle il valait la peine de s'intéresser. Ses propos n'étaient, de plus, sûrement pas pour laisser Ina Kassidy indifférente. Il y avait de quoi être troublée par ce qu'elle lui avait fait entrevoir.

L'entité avait insisté pour que la druidesse aille la rejoindre de l'autre côté du grand voile. Et dans un effort de confiance folle, elle avait accédé à sa demande. Tête baissée, elle avait franchi la grande barrière vaporeuse pour se retrouver de l'autre côté.

Avec une vitesse déconcertante, l'entité s'était rapprochée d'elle sans qu'elle n'eût le temps de poser le moindre geste. Elle l'avait enserrée tout contre elle, avec des bras dont il semblait impossible de s'échapper, avant d'approcher son visage tout près du sien et de déposer délicatement d'une manière par trop sensuelle un baiser sur ses lèvres.

Ina avait éprouvé du plaisir à ce contact-surprise en même temps que de la culpabilité. Mais l'entité ne lui avait pas laissé le temps de réfléchir.

— Je vais te montrer où tu devras te rendre pour trouver le grimoire. Et ensuite, lorsque le moment sera venu pour toi de le

récupérer, je te le ferai savoir.

Sans relâcher son emprise sur Ina, l'entité l'avait entraînée dans une descente vertigineuse jusqu'aux ruines de l'abbaye de Bective. Tout cela s'était passé à une vitesse trop grande pour être seulement évaluée. Une fois dans l'enceinte, elle avait arrêté l'entité.

— Attends! Dis-moi ton nom! Je ne sais même pas qui tu es.

— T'ai-je demandé le tien? Tu sauras prononcer mon nom au moment où tu m'invoqueras pour que je me tienne à tes côtés.

— Nous sommes à l'abbaye de Bective. Je connais bien ce lieu. Pourquoi nous as-tu entraînées ici?

— Ferme les yeux.

— Mais pourquoi…

— Je t'ai dit de fermer les yeux…

Ina avait fermé les yeux et le monde avait semblé basculer. Elle n'avait pas osé les ouvrir de peur de ce qu'elle pourrait découvrir. Mais lorsque la fraîcheur et l'humidité avaient frôlé son corps et que la terre avait semblé s'arrêter de tourner, elle s'y était enfin risquée.

— Mais où diable sommes-nous? Quel est cet endroit et qu'est-ce que…

C'était à ce moment qu'elle l'avait aperçu.

Lui, le livre.

Le souvenir de son premier contact avec l'*Agrippa*, bien qu'il eût été virtuel, à travers une vision produite par l'entité astrale, lui faisait toujours le même effet.

Elle en avait frissonné d'envie.

La vision de ce livre enchaîné l'avait hantée des semaines durant. La façon dont les hommes en avaient disposé inspirait la crainte et le respect. Rien qu'à le regarder, on en était transformé. Nos idéaux et nos passions s'en trouvaient décuplés; toute appréhension, tout doute apparaissaient alors comme insignifiants. Devant le livre prisonnier des chaînes et des siècles, malgré cet état qui le rendait, croyait-on, inoffensif, on se sentait petit et grand à la fois. Insignifiant devant tant de puissance retenue, mais combien grand face au seul espoir d'accéder à cette puissance.

Ina jeta un coup d'œil autour de la pièce et fut satisfaite de

l'espace dégagé. Le bois de pommier brûlait doucement dans la cheminée en produisant une odeur apaisante. Le reflet des flammes sur les pages vierges du livre ouvert éclairait celles-ci d'une couleur discrète en cette phase incertaine du jour déclinant.

Après avoir déposé au sol un petit banc de bois en guise d'autel sur lequel elle mit à brûler quelques grains d'encens d'oliban, Ina entreprit la formation du premier cercle magique de protection. Elle alla vers le nord, pouvant de sa fenêtre apercevoir encore la Boyne. Puis, tirant sa dague du fourreau discret qu'elle portait à son ceinturon, elle traça minutieusement le périmètre du cercle en marchant autour de la pièce, imaginant un mur impénétrable de lumière se dresser sur son passage. Elle invoqua ensuite à voix forte les gardiens des quatre points cardinaux gouvernant l'air, le feu, les eaux et la terre.

La druidesse passa ensuite à la formation d'un second cercle. Le cercle de confinement. Elle le constitua au nord, à l'aide de sel fin, à l'intérieur du premier.

— Par la force de ce sel sacré, je marque ce cercle afin de confiner et de contrôler toute entité qui viendra à moi. Ainsi soit-il.

C'était au cœur de la crypte de l'abbaye que l'entité lui avait dévoilé comment ce livre magique dont elle était la gardienne pouvait ouvrir la porte sur l'Autre Monde. Ce monde, dernier refuge des Tuatha De Danann, recelait, selon ses dires, des îles magiques qui cachaient des pouvoirs incommensurables.

— Mais sois avertie, ma belle amie, avait ajouté l'entité, que l'*Agrippa* ne peut être utilisé que pour le transfert de ton corps vers l'Autre Monde. Il t'ouvrira la voie et t'y amènera, mais son rôle s'arrêtera là. Je peux toutefois te dire que le jeu en vaut la chandelle puisqu'en ces contrées existe une île nommée Nechtan sur laquelle se trouve toujours l'ancien puits sacré du bout du monde. Ses eaux se trouvent au pied d'un grand chêne dont on dit que les glands renferment toute la connaissance de l'histoire du monde. Celui ou celle qui parviendrait à atteindre ce lieu, à manger les fruits du chêne et à s'abreuver au puits, se verrait ni plus ni moins conférer les pouvoirs d'un dieu.

Les yeux d'Ina Kassidy s'étaient éclairés au terme de cette dernière explication. Il ne lui en fallait pas plus pour être partante. Évidemment, tout cela paraissait beaucoup trop simple.

— Mais ne te trompe pas, avait poursuivi la féminine entité, il ne s'agit pas ici d'un circuit touristique! Une fois de l'autre côté, s'ils deviennent au courant de ton projet, les Tuatha De Danann tenteront de t'arrêter. Mais par-dessus tout, l'île de Nechtan, aussi nommée l'île frappée par les tempêtes, est maintenant repaire d'âmes perdues, sous la domination de Morrigane, déesse de la mort et de la guerre. Une entité antédiluvienne qui peut revêtir l'apparence du corbeau, puissante, féroce et associée aux autres divinités guerrières que sont Macha, Badb et Némon. On dit d'elle que bien qu'elle possède une seule âme, violente et implacable, elle peut se scinder en trois entités distinctes aux personnalités différentes. Même les Tuatha De Danann, qu'elle avait pourtant épaulés au cours de leurs guerres, la craignent. D'ailleurs, pendant l'une d'entre elles, elle avait sauvagement puni les Firbolgs de leurs exactions en déclenchant sur eux des orages de feu, des pluies de grenouilles et un torrent de sang qui avait transformé leurs terres en autant de marécages rouges, infects et gluants. Elle avait ainsi permis aux Tuatha De Danann de devenir maîtres de l'Irlande.

— Tu es si convaincante dans ce que tu racontes! l'avait interrompue Ina, emportée par le récit fabuleux de l'entité.

L'autre avait pris le temps de sourire avant de répondre.

— C'est que vois-tu, moi, j'y étais! Ce n'est que bien plus tard que je me suis retrouvée à errer entre les pages du livre noir sur le coup des ordres du Maître… entre les sphères célestes… les domaines astraux… tout cela est pareil. Je ne suis qu'un instrument…

Un instrument…

Après avoir repassé le fil de leurs dialogues dans sa mémoire, Ina était prête à réclamer l'aide de l'instrument. Elle avait cherché à savoir pourquoi l'autre était prête à faire tout ça pour elle. Elle craignait encore le piège possible. Mais sans l'instrument qu'elle représentait, il n'y aurait jamais de voyage vers l'Autre Monde. Le livre avait été dégagé et découvert par le propriétaire du manoir

Griffith et la créature céleste l'en avait avertie au même moment. Mais l'arrivée inopinée du membre du clergé comme un grain de sable dans la machine aurait pu tout compromettre. La solution utilisée avait peut-être été par trop radicale mais elle n'avait pas eu le choix.

Il ne peut plus y avoir de place pour le regret.

La druidesse s'agenouilla au centre du grand cercle qu'elle avait délimité de sa dague, face à son petit autel et au cercle de confinement. Elle y alluma la bougie noire qui illumina faiblement la pièce à travers les volutes d'encens. Pendant de longues minutes elle se concentra sur le livre, sur ses pages vierges, et cette entité astrale de niveau supérieur avec qui elle avait échangé depuis plus d'un mois. À un certain moment, Ina sentit son esprit s'arracher à son corps et venir se cogner aux limites imposées par le cercle de protection. Alors que tout semblait tourner autour d'elle, qu'elle se voyait agenouillée en phase inconsciente, l'eau apparut sur le sol comme provenant du cercle de confinement, mouillant le sel et le diluant entièrement.

Ina Kassidy réintégra son corps aussitôt, sentant une chaleur la brûler, et leva les yeux d'un seul coup en un cri de peur panique.

Le souffle court, la poitrine haletante, soudain baignée d'une sueur épaisse, elle ne prononça qu'un seul mot. Il apparut à son esprit aussi fortement que l'idée de survivre.

— Proserpine…

La grande femme était là, à la fois spectrale et réelle, drapée de noir comme une chauve-souris ensommeillée.

La bougie noire fut soufflée par une source invisible, plongeant la pièce dans l'obscurité.

Mais plus loin sur le lutrin, le livre noir d'Agrippa s'embrasa, traçant des lettres de feu sur toutes les pages à la fois, arrachant des gémissements de stupeur à la druidesse.

Ainsi, tout fut écrit.

Nulle page vierge ne subsista.

Une voix mystérieuse et pénétrante se fit entendre lorsque le calme fut revenu.

— Ton cercle de sel ne peut t'être d'aucune utilité, Ina Kassidy.

4

Salaberry-de-Valleyfield, Québec.
Le samedi 31 mai 1930.

Albert Viau poussa la porte d'accès à l'édifice abritant l'évêché de Valleyfield, un peu comme s'il rentrait chez lui. Il s'engouffra rapidement dans l'entrée afin de fuir la pluie qui tombait à verse. Le printemps 1930 s'avérait plutôt sombre et pluvieux, refusant toute clémence aux Québécois qui avaient pourtant déjà eu maille à partir avec l'hiver.

Le cantonnier regardait l'eau s'écouler de son *drover coat*, roulant sur la toile comme sur les plumes d'un canard, pour créer une flaque à ses pieds. La marche qui l'avait conduit de la gare jusqu'à l'évêché sur la rue de l'Église l'avait transpercé d'humidité jusqu'à la moelle des os.

Il secoua son chapeau au bout de son bras et vit apparaître le jeune homme faisant office de portier depuis déjà quelques années et dont il ne connaissait toujours pas le nom. Chaque fois qu'il avait voulu le lui demander, l'autre s'était empressé de le bombarder de ses phrases rapides et déroutantes. Du coup, il avait abandonné l'idée de tenter tout rapprochement avec lui et jamais il n'avait entendu personne prononcer son nom. Il y a parfois de ces détails suspects qui vous laissent complètement désorienté. Vaut mieux alors passer à autre chose et ne pas poser de questions.

— Vous pouvez me donner votre manteau et votre chapeau, monsieur Viau, dit-il d'une moue désapprobatrice en constatant l'allure détrempée d'Albert, je les mettrai à sécher.

— Merci, répondit Albert en s'exécutant, mais dites-moi…

— Comme il est encore tôt monsieur, l'interrompit le jeune clerc, puis-je vous suggérer d'aller rejoindre messieurs Laberge et

Coppegorge qui se trouvent en bas à la salle des archives de la chancellerie?

Albert tira au bout de sa chaîne la lourde Waltham d'une poche de sa veste sans manches et compara son heure avec l'horloge d'applique du hall d'entrée. Il était presque seize heure vingt-cinq.

— Très bien, je vais…

— Je vais vous y conduire.

— Ce n'est pas nécessaire…

— Mais si, j'insiste.

Albert tendit la main devant lui pour signifier qu'il lui cédait le passage.

— Puisque vous insistez.

Le jeune homme sans identité le conduisit jusqu'à l'escalier menant vers les archives avec son manteau sur le bras et son chapeau dans la main. Il n'irait pas plus loin.

— Je vous souhaite une agréable soirée, monsieur Viau, conclut-il poliment tout en lui indiquant les marches.

Albert acquiesça de la tête et le regarda s'éloigner. Des gouttes d'eau fuyant encore de son long manteau atterrissaient sur le sol comme pour marquer le parcours du clerc.

— Bonne soirée à toi aussi, Petit Poucet, dit-il à voix basse.

L'odeur du ciment frais et de la poussière de roche fit son chemin jusqu'à ses narines en provenance de la salle des archives. Des lumières électriques, nouvellement installées à intervalles réguliers de chaque côté de l'escalier, éclairaient doucement ce dernier jusqu'au sous-sol. Les murs avaient été repeints après cette installation.

L'âge des lampes et des chandelles est bel et bien révolu…

Albert descendit lentement le grand escalier jusqu'à parvenir au bas des marches. C'est là que se révéla à lui l'origine de l'odeur du mortier fraîchement séché.

À l'entrée de la bibliothèque, les dalles de silice qui constituaient le sol avaient été coupées en rond sur un diamètre d'au moins un mètre pour y insérer ce qui vraisemblablement s'avérait être le nouveau sceau des archives de la chancellerie. Composées par une mosaïque de pierres de couleurs diverses, les armoiries de l'évêché

prenaient tout l'espace au centre du cercle taillé avec la devise diocésaine en latin :

Caecilia domino cantabat[14].

Disposée en périphérie dans le listel tout autour du blason se trouvait révélée la véritable vocation du lieu : *Archivum Secretum Apostolicum Campivallensis*[15].

Albert s'avança et dépassa le magnifique sceau intégré au plancher en prenant garde de ne pas marcher dessus. Il secoua la tête, épaté de constater que sous l'administration de Coppegorge, cette simple bibliothèque était maintenant devenue une concentration d'archives secrètes.

Il marcha jusqu'au fond de la salle pour atteindre le bureau du gardien des lieux qui discutait avec Édouard Laberge.

— Bienvenue, cher ami, lui dit Coppegorge visiblement heureux de le revoir, prends un siège, installe-toi.

Albert tira une chaise de bureau en bois montée sur roulettes et s'y laissa tomber aux côtés de Laberge.

— Nous parlions des sœurs clarisses, lui lança aussitôt Laberge, je crois qu'Emma leur écrit de temps à autre, n'est-ce pas?

— Oui, fit Albert le sourire taquin, elle leur fait parvenir de petits dons et leur demande de prier pour moi en échange…

— De prier pour toi? s'esclaffa Laberge en donnant une tape sur l'épaule de son ami.

— Elle ne fait sans doute pas confiance à mon ange gardien! Mais tu sais comment elle est, il ne faut pas rire avec ce genre de choses… Alors, je ne dis rien. Si ça peut la rassurer… Mais cela dit, je respecte les sœurs clarisses, vous le savez bien…

— Et elles ont de quoi être respectables, renchérit Coppegorge, l'histoire du monastère Sainte-Claire[16] est un exemple de droiture et de sacrifice. Les sœurs qui l'habitent ont choisi d'être cloîtrées et accomplissent d'abord l'œuvre de la prière. Comme l'a dit sainte Claire, veille et prie sans cesse!

— Je commence à avoir une petite faim, intervint Laberge, je vais

trouver le temps long jusqu'au souper.

— Qui plus est, il sera des plus intéressants, poursuivit Coppegorge. Monseigneur Langlois nous réserve un invité de choix!

— Vous ne m'aviez rien dit à ce sujet, lui lança Laberge visiblement curieux, qui est-ce?

— Si je te disais tout, il n'y aurait plus de surprises! C'est un invité de marque, messieurs, il s'agit de Paul Gouin, le fils de notre ancien premier ministre.

— Ça va parler fort politique ce soir. Mais je ne vois toujours pas le lien.

— Il n'y en a pas et il y en a un, répondit Coppegorge. Je ne crois pas que Gouin passera la soirée avec nous. Il doit partir après le souper. Mais les changements politiques qui nous guettent dans l'avenir trouveront leur homme dans la personne de notre invité. Il pourra nous éclairer sur ce qui se passe en Europe et sur les répercussions que cela risque d'avoir de ce côté-ci de l'Atlantique. Il est très… nationaliste et son idéologie pourrait bien déranger avant longtemps. Il s'assure de plus d'un moyen de diffusion des idées! Il vient tout juste d'être nommé président de la maison d'édition Louis Carrier!

L'archiviste s'étira le bras derrière son bureau et extirpa un livre de l'étagère surchargée appuyée contre le mur. Il le jeta sur son bureau à la face de ses deux compagnons.

— Voyez plutôt!

Laberge et Viau s'avancèrent pour jauger la reliure.

— C'est un recueil de poèmes, poursuivit Coppegorge. *Médailles anciennes*, paru il y a trois ans à l'été 1927. Les vers sont tous du cru de notre invité, inspirés des grandes épopées françaises. Il est clair qu'entre ces lignes, Gouin veut raviver la flamme patriotique. Il veut ni plus ni moins provoquer et pousser son lectorat à poursuivre le combat amorcé par ses ancêtres pour la survie du français et, bien sûr, du catholicisme.

— Nous débarrasser de la domination britannique est un rêve impossible, affirma Laberge. L'échec de la dernière rébellion des patriotes a enfoncé le clou final au lourd couvercle de notre cercueil.

Il y aura bientôt cent ans de cela…

— Mais sommes-nous assimilés pour autant? demanda Albert à brûle-pourpoint. À ce que je sache, nous parlons toujours français dans ce pays.

— Peut-être, Albert, répondit Laberge tristement, mais pour combien de temps? Nous sommes un îlot français perdu au milieu d'un océan anglophone. Les sujets du roi George V continuent de débarquer ici chaque année. Combien de temps subsisterons-nous ainsi? Qui sait si dans cinquante ans, le passage du français en ces lieux et tout le travail accompli pour défricher et coloniser ces terres ne seront plus qu'un lointain souvenir relaté dans de quelconques livres d'histoire, ramassant la poussière sur une étagère comme celles que l'on trouve ici, dans les archives de notre bon ami Théodore.

Les trois hommes s'observèrent en silence, comme s'ils cherchaient chacun de leur côté un moyen de sauver leur coin de pays.

Coppegorge se pencha pour ouvrir une petite porte sur sa droite.

Il déposa d'abord d'une main experte trois petits verres d'une once de mesure juste devant lui sur le bureau. Il tira ensuite une bouteille entamée dont il arracha le bouchon de liège d'un geste précis.

— Nous avons bien le temps pour un apéritif…

Paul Gouin était à la fois homme politique et poète. Et ces deux facettes de sa personnalité influençaient son discours. Fils de l'ex-premier ministre du Québec Lomer Gouin et d'Élisa Mercier, elle-même fille d'un autre premier magistrat, Honoré Mercier, il avait fait des études de droit à Montréal et avait été admis au barreau après 1920. Lieutenant d'un régiment de chars d'assaut en Europe pendant la Grande Guerre mondiale, il était revenu au pays après la fin du conflit pour pratiquer en tant qu'avocat jusqu'à ce jour, où il avait accepté d'assumer la direction des éditions Louis Carrier.

— Il faut absolument agir sans tarder afin de minimiser l'impact

de la crise économique sur le Québec, avait-il scandé alors que l'on servait le dessert et le café à la fin du repas. Il faut restaurer l'État dès maintenant, il faut lancer des programmes de développement pour la petite entreprise, favoriser la coopération, nationaliser l'électricité et la rendre accessible partout dans les campagnes. Allons pour le retour à la terre s'il le faut, mais nous devons faire quelque chose. Si le reste du Canada ne peut rien pour nous, alors nous devons maintenant viser l'autonomie provinciale.

Le tintement des cuillères brassant le café à l'unisson dans les tasses autour de la grande table l'invita à faire une pause.

Le repas avait été frugal et généreux et chacun y avait trouvé son compte. Les discussions avaient été vives et animées tout au long du souper et, souvent, l'évêque avait imposé sa force tranquille pour calmer les esprits. La montée du mouvement fasciste qui avait précédé la dépression et qui se voyait maintenant propulsée par celle-ci avait pris une grande place dans les propos des participants. L'inquiétude avait flotté dans la salle à manger, disputant la place aux odeurs du bœuf en sauce qui avait été servi. Tout le monde savait pertinemment qu'il fallait sauver le Québec. Non seulement de la récession dans lequel il s'enfonçait comme au milieu de sables mouvants, mais aussi de la menace du conquérant qui agissait depuis cent soixante-dix ans comme une longue maladie, qui risquait de faire disparaître à tout jamais les Français d'Amérique.

— Je crois qu'il faut aussi chercher des solutions autres que l'aide apportée par l'État, compléta monseigneur Langlois qui trônait en bout de tablée, la colonisation de nouvelles terres et les projets de coopération comme les caisses d'épargne créées par Alphonse Desjardins en sont de bons exemples.

— Vous avez raison, Monseigneur, répliqua Gouin, car l'économie canadienne est loin d'être remise des dettes qu'elle a contractées au cours de la Grande Guerre. Il en fallut bien peu pour qu'elle soit ébranlée, et il faudra des années pour la ramener sur la route de la prospérité. Il faudra être patients, messieurs, des années de vaches maigres et de troubles indéfinissables nous attendent au tournant.

Gouin jeta un coup d'œil à sa montre avant de la réinsérer d'un

geste nerveux dans la poche de son veston.

Coppegorge s'éclaircit la voix avant de prendre la parole.

— Le monde est entré dans une ère de ténèbres, mes amis. Il est fort à parier que nous observerons des phénomènes auxquels nous n'avons pas été préparés et que nous n'aurions jamais pu seulement imaginer. Des changements radicaux s'annoncent en Europe. Déjà, nous en avons eu des échos de ce côté-ci de l'océan.

— La montée du fascisme inquiète, renchérit Laberge, et nous savons fort bien qu'il s'organise ici, même s'il en est encore qu'à ses balbutiements. Voyez ce qui se passe en Italie depuis l'accession au pouvoir de Mussolini! Il n'a mis que quelques années à établir sa dictature, interdisant tout parti politique d'opposition! C'est tout à fait impensable! Et pourtant, cela existe bel et bien! Et surveillez bien le parti nazi en Allemagne avec son leader, Adolf Hitler. Le processus est amorcé pour l'amener au pouvoir. La crise qui sévit ne peut que favoriser ce type de contrôle des masses.

— Les élites politiques d'Europe paniquent face à la crise, enchaîna Paul Gouin, et se sentent incapables de trouver un moyen pour résoudre le problème. Les fascistes saisissent l'occasion et tentent de les convaincre que le capitalisme ou les régimes de démocratie libérale sont défaillants et condamnés. Ils proposent un gouvernement fort, efficace et un nouvel ordre social rigoureux qui serait fondé sur le service à la nation. Ils se disent héritiers du pouvoir et accusent les anciens régimes d'avoir causé la crise économique puisque celle-ci sévit dans le monde entier. Le temps des dictateurs risque bien de faire son chemin dans ce monde que l'on dit « moderne »…

— À portes closes, risqua l'évêque, je dirais que même l'Église se laisse prendre au contrôle fasciste qui a su lui donner une certaine autonomie en Italie par exemple. Malgré la dictature, et même si l'Église opère dans un cadre bien établi par le régime, l'instruction catholique conserve son rôle principal dans l'enseignement. Soit dit entre nous, messieurs, je ne peux donner ma bénédiction au concordat que le Vatican a signé l'année dernière avec le gouvernement de Benito Mussolini. C'est donner raison à la politique du fascisme! Et d'un autre côté, en France, un magazine, celui de la droite nationale,

l'*Action française,* fut ajouté par le Vatican à l'*Index Librorum Prohibitorum*![17] Dieu me pardonne ce jugement envers le souverain pontife, mais au risque de passer pour hérétique, je suis incapable de comprendre.

Le silence tomba autour de la table à la suite des dernières paroles de Joseph-Alfred Langlois. Il n'y avait plus seulement un océan qui séparait l'Amérique de l'Europe mais un monde de différences.

Albert avait terminé son gâteau et s'était laissé tomber au fond de sa chaise. Il n'avait osé émettre aucune opinion. La politique de l'Europe restait pour lui quelque chose dont les seuls renseignements qu'il en tirait étaient ceux que lui prodiguait Édouard Laberge. Il avait préféré garder le silence. Et écouter.

C'est monseigneur Langlois qui dissipa le malaise qu'il avait lui-même causé.

— De plus, le racisme qu'affiche le fascisme est offensant. Depuis une cinquantaine d'années, les Juifs sont victimes d'un antisémitisme populaire ravivé. Alors que dans les temps reculés on les méprisait pour leur ignorance et leur pauvreté, on les jalouse maintenant pour leur savoir et leur fortune! Ils ont su s'adapter, s'instruire, ils se sont regroupés en communautés dans les grandes villes et ont accédé à des carrières et à des avoirs importants. Leur venue massive en Europe centrale provoque un certain mécontentement, récupéré une fois de plus par l'idéologie raciste des partis fascistes!

C'est ce moment précis qu'Albert choisit pour faire sa première intervention de la soirée.

— Si vous me permettez… je vous entends depuis tantôt discuter de la montée du fascisme en Europe. Mais que faites-vous de ce qui se passe ici? Les regroupements populaires et les organismes qui tendent vers leur philosophie se multiplient non seulement dans les villes plus importantes, mais même dans les endroits plus retirés où il est bien sûr plus facile de passer inaperçu. Ne regardez pas seulement de l'autre côté de l'Atlantique. Il faut regarder ici. Maintenant. Les hommes ont besoin d'espoir, et ils sont souvent prêts à se tourner vers ceux qui savent leur en donner. À n'importe quel prix…

Les propos d'Albert eurent l'effet d'une douche froide sur les

convives. Ils le dévisageaient tous comme s'ils venaient juste de se rendre compte qu'il était là.

— Pourquoi dis-tu cela, Albert? le questionna enfin Laberge. De qui tires-tu tes renseignements?

— Tu te souviens la semaine dernière, alors que nous mangions au Frontier Inn… tu m'as demandé qui était ce type qui m'avait salué en entrant.

— Cunningham?

— Oui. Il sait beaucoup de choses…

— Mais qui est ce Cunningham? demanda Gouin sur un ton abrupt.

Laberge et Coppegorge fusillaient Albert du regard, inquiets de ce qu'il pourrait dévoiler à l'homme politique. Il perçut leur trouble mais se tourna néanmoins vers Gouin pour le regarder droit dans les yeux.

— Il est le Grand Maître d'une loge maçonnique près de la frontière.

— Vous ne devriez pas frayer avec les francs-maçons, monsieur Viau, lança dubitativement Paul Gouin en pointant même Albert du doigt. Ils sont eux-mêmes des gens qu'il faudrait surveiller de plus près. Je n'ai personnellement aucune confiance en cet organisme mystique et n'en vois nullement l'utilité! Ce genre de regroupement devrait être interdit!

— Avec tout le respect que je vous dois, monsieur, répondit Albert, tant que je ne serai pas sous le joug d'un régime totalitaire, je conserverai la liberté de frayer avec qui bon me semble.

Albert n'aimait pas être montré du doigt. Surtout lorsque ce doigt était accusateur.

— Ce regroupement surveille justement ce qui se passe ici, continua-t-il, et non pas ce qui arrive de l'autre côté de l'Atlantique dans des pays qui n'ont rien à voir avec notre réalité. Ils se sont donné pour mission d'aider leur communauté et le font dans la plus grande discrétion car ils n'ont que faire des honneurs et de la reconnaissance.

— J'ai vu la réalité de l'Europe et de la guerre, monsieur Viau, je l'ai vue de très près, croyez-moi!

— Je ne remets pas en question votre patriotisme ou votre

engagement, monsieur Gouin, je tiens seulement à dire qu'il faut aussi garder les yeux ouverts dans notre propre cour…

Paul Gouin foudroya Albert du regard mais l'autre ne baissa pas les yeux.

— J'en prends bonne note, monsieur Viau, conclut Gouin les dents serrées qui déjà debout derrière la table se reculait pour disposer. Je dois vous quitter, messieurs, ajouta-t-il. Cette soirée fut exceptionnelle et fort agréable.

Le jeune clerc qui se tenait près de la porte le raccompagna vers l'entrée où l'attendaient déjà paletots et chapeaux. Il avait été entendu que Gouin ne resterait que pour le souper.

Lorsqu'ils furent partis, monseigneur Langlois écarta les bras et gratifia d'un large sourire les trois compagnons.

— Édouard, Théodore, Albert, dit-il aimablement, il nous faut encore discuter. Asseyons-nous près du feu.

Coppegorge verrouilla de l'intérieur les portes doubles qui donnaient accès à cette salle qu'il lui plaisait d'appeler « le salon stratégique ». C'était là, sur la table de monastère, que se prenaient les repas de groupe, les décisions importantes ou qu'avaient lieu les grandes discussions. L'endroit, chaleureux à souhait, était aussi propice à la méditation. Derrière ses portes closes, on se sentait véritablement à l'abri du monde extérieur. Un lot impressionnant d'antiquités et de sculptures décorait à sa façon cette salle mystérieuse que le feu de l'âtre réchauffait doucement. Juste au-dessus de la grande table, une peinture représentant le combat de David contre Goliath entourés de nombreux Philistins couvrait de ses couleurs le centre du plafond supporté par de massives poutres en bois équarri.

Albert se tenait devant un grand meuble d'esprit « Art nouveau » aux vitres bombées, qui renfermait une multitude de petits objets hétéroclites, anciens pour la plupart et provenant de divers pays. Une toute petite lampe fixée à l'intérieur dans sa partie supérieure les éclairait à travers les différentes tablettes vitrées.

— Ça crée vraiment un bel effet, cette petite lampe électrique à l'intérieur de la vitrine, dit-il à l'intention de l'évêque qui approchait encore un peu plus son fauteuil de la cheminée.

L'homme lui répondit par un sourire qu'Albert lui rendit.

Coppegorge tira une bouteille d'un seau à glace et en arracha le bouchon d'une main experte avant de remplir quatre verres disposés sur un petit cabaret de bois.

— Un coteaux-du-layon 1924 du vignoble de Chaume, mes amis, dit-il fièrement, frais, moelleux et fruité. Un pareil millésime peut se conserver jusqu'à vingt ans… Santé!

Les verres de cristal s'entrechoquèrent et chacun savoura le cru exceptionnel. Les regards qu'ils échangèrent ensuite parlèrent d'eux-mêmes.

Joseph-Alfred Langlois les ramena à la réalité.

— Mes amis, je n'ai nul besoin de vous dire pourquoi je tenais à vous rencontrer ici ce soir. Vous étiez, il y a de cela exactement une semaine, à Hemmingford aux funérailles du père Bowen Dinsmore. Ce dernier, qui était depuis peu un agent recruté par l'ARC, avait été prêté au bureau de Dublin en Irlande pour un stage européen d'une période d'un an. Les stages à l'étranger servent à parfaire la capacité d'adaptation d'un agent sur le terrain. Bien que la version officielle qu'il nous fut obligé de transmettre portât sur la thèse de l'accident, force est d'admettre que Dinsmore fut victime d'un meurtre. La police locale avait d'abord affirmé qu'il pouvait s'agir d'un suicide, mais l'étude de la scène de crime nous révèle tout autre chose. Théodore, s'il vous plaît…

Coppegorge, qui avait espéré rester assis confortablement un peu plus longtemps afin de savourer son coteaux-du-layon, se leva pour aller abaisser un écran blanc qui se substitua à la carte de la région habituellement apparente sur l'un des murs. Il s'affaira ensuite à préparer la lanterne magique[18] pour appuyer ses explications.

— Vous serez à même de constater, poursuivit l'évêque, lorsque notre ami aura terminé sa petite installation, dans quelles conditions notre agent a perdu la vie.

L'archiviste tira une chaise aux côtés de la table où il avait

installé la lanterne magique. Après s'être assuré que la petite lampe brûlait toujours à l'intérieur, il inséra la première plaque. Une photo de deux mètres carrés apparut aussitôt, projetée sur l'écran.

— Voici le manoir Griffith, commenta le Français. Ce bâtiment très ancien se trouve sur les rives d'un fleuve que l'on appelle la Boyne, dans le comté de Meath, en Irlande. Bien que ce soit un fleuve, on lui donne une appellation féminine, un peu comme s'il s'agissait plutôt d'une rivière. Ceci est dû au fait que son nom provient de la déesse Boand, issue de la mythologie celtique.

Coppegorge changea de plaque avant de poursuivre son exposé.

— Un peu plus bas se trouvent les ruines d'une ancienne abbaye cistercienne fondée en 1147. C'est l'abbaye de Bective. C'est dans la crypte de cette abbaye que fut découvert le corps de Bowen Dinsmore. Avant de poursuivre, vous devez savoir que cette abbaye ne possède aucune entrée vers sa crypte. C'est par un tunnel découvert par le propriétaire des lieux, et qui partait du manoir pour se rendre jusque sous l'abbaye, que Bowen a atteint la crypte condamnée. Selon le rapport remis par le bureau de l'ARC à Dublin, le souterrain était au départ condamné au manoir. Le propriétaire des lieux, qui se nomme Maitias Griffith, a travaillé des jours durant pour d'abord trouver l'accès et ensuite démolir le mur qui lui a permis d'y accéder. Un escalier menait à un profond sous-sol qui débouchait sur une grotte, qui elle-même débouchait sur une autre salle formée de concrétions naturelles, qui renfermait une solide porte bardée de fer et scellée. Une fois cette porte ouverte, Griffith a traversé maints pièges dans un tunnel creusé jusque sous l'abbaye. Il a pénétré dans la crypte et c'est là qu'il s'est approché du puits. Voici une photo qui montre une vue générale de la crypte. On peut y apercevoir le puits entre les piliers. Merci à General Electric pour l'invention du flash moderne.

— Pardonnez mon ignorance Théodore, intervint Laberge, mais est-ce chose courante de retrouver un puits sous la crypte d'une abbaye?

— Ne sois pas gêné Édouard, le rassura l'archiviste, c'est une question très pertinente! Bien que ce ne soit pas chose courante, ce n'est pas non plus complètement inhabituel. Les puits ainsi creusés

étaient, que dis-je, sont toujours considérés comme sacrés, puisque prenant source dans la terre consacrée qu'occupe ce lieu saint qu'est l'église, l'abbaye ou le monastère. Je vais en terminer avec les photos et nous reviendrons sur ce sujet. Voici la dernière qui montre l'état dans lequel Dinsmore a été retrouvé.

Un silence consterné accueillit l'apparition de la dernière photo sur l'écran. On y voyait Bowen Dinsmore couché sur le ventre et la tête entourée d'une mare de sang. Son bras droit tendu semblait tenter d'atteindre le puits. Près de sa main, grossièrement tracées avec son propre sang, apparaissaient les lettres formant le mot *Agrippa*.

— La photo parle d'elle-même, poursuivit Coppegorge, que pourrais-je ajouter de plus?

— Il y a quelque chose après la dernière lettre du mot, répliqua Laberge en se levant pour s'approcher de l'écran, on dirait que Bowen n'en avait pas encore terminé avec le message qu'il voulait transmettre.

— En effet, Édouard. J'ai étudié à la loupe ce gribouillis qui me semblait être l'ébauche d'un second mot. Mais à ce moment précis, Bowen devait être sur le point de s'évanouir. Il n'arrivait plus à voir ce qu'il faisait et contrôlait difficilement ses mouvements. De plus, la position de sa main ne laisse aucun doute. Il poursuivait son écriture lorsque la mort est venue le prendre.

— La première lettre me semble être un L, tenta Laberge.

— Il s'agit de trois lettres : LAL. Maintenant, allez savoir ce que cela signifie…

Monseigneur Langlois interrompit la sinistre discussion. L'évêque du diocèse de Valleyfield acceptait mal le décès de Dinsmore dans de pareilles conditions. Il souffrait à la pensée de l'immense solitude qu'avait dû ressentir le jeune homme au moment de sa mort. Loin de son pays et des siens, abandonné et agonisant au fond de cette crypte dont il ne savait plus si elle était sacrée ou maudite. Langlois prierait encore longtemps pour le repos de l'âme de Bowen Dinsmore.

— Pourriez-vous, s'il vous plaît, retirer cette photo de la lanterne magique? demanda-t-il à l'intention de Coppegorge.

Ce dernier s'exécuta sans tarder et glissa plutôt la photo des

ruines de l'abbaye qui occupèrent aussitôt l'écran entier. Il revint s'asseoir entre ses compagnons non sans avoir préalablement rempli leur verre du délicieux vin de la Loire.

— Ce crime est ignoble, continua Langlois, odieux et gratuit. Il ne peut rester impuni. Nous sommes face à un nouveau danger qui guette le monde libre. Comme s'il n'y en avait pas assez! Il est clair que Bowen a été assassiné à cause de l'un de ces maudits *Agrippa*! Pour une raison qui m'est inconnue et dont Dieu seul, je suppose, connaît le mystère, ces damnés livres refont surface en notre siècle et lient chaque fois notre destin au leur. C'est la troisième fois en cinq ans qu'ils se retrouvent sur notre route. Et je dois admettre que je savais que cela allait arriver tôt ou tard. J'en avais le pressentiment! Et c'est pour cette raison que l'an dernier, comme vous le savez, j'ai pris une décision en ce sens. Après avoir obtenu les autorisations nécessaires, j'ai ordonné en terre sacrée la construction d'une prison qui se voudra éternelle pour les livres occultes d'Henri Corneille Agrippa déjà en notre possession. Théodore en a supervisé la conception et il a fallu du temps pour faire les arrangements afin que tout se fasse naturellement, sans éveiller les soupçons. Des ouvriers provenant de l'État de New York, prêtés par nos frères de l'ACRUSA[19], ont effectué les travaux. Vous comprendrez qu'il était préférable de ne faire affaire avec aucune entreprise de la région. Personne n'est au courant de ce que cet emplacement peut dorénavant représenter. Et il en restera ainsi. Tu dois maintenant te douter, Édouard, de la raison pour laquelle je t'ai fait venir ici. Bien que cela m'apparaisse encore comme pure folie, je n'ai d'autre choix que celui de te demander d'aller là-bas, pour tirer au clair les réelles circonstances de la mort de Bowen Dinsmore. De plus, si ton enquête devait confirmer l'existence d'un nouvel *Agrippa*, tu devras faire tout ce qui est en ton pouvoir pour nous le rapporter. Comme à l'habitude, si tu acceptes cette mission, l'évêché, assisté de l'ARC, organisera ton transport et défrayera les coûts occasionnés. Mais si la poursuite de tes objectifs t'entraînait dans une situation qui risquerait de compromettre l'intégrité de l'organisation, nous pourrions nous voir forcés de renoncer à te venir en aide. Sois assuré que je regrette déjà ces mots.

Laberge opina de la tête, donnant son consentement par ce simple signe. Il baissa ensuite les yeux vers le verre de cristal qu'il tenait. Son regard se perdit dans la couleur jaunâtre du vin et, pendant un instant, il se retrouva marchant entre les vignes du Val de Loire, les rangs s'alignant devant lui à flanc de coteau dans le bassin du Layon.

Il s'arracha à ses visions pour rencontrer le regard de ses trois compagnons qui le dévisageaient sans discrétion.

— J'irai Monseigneur, dit-il froidement, je sais que ma décision ne pourrait en être autrement. Je trouverai qui a tué Bowen Dinsmore et rapporterai l'*Agrippa*. Si bien sûr, il y en a un à rapporter.

— Je n'en serais pas surpris, mon ami, répondit Coppegorge pour l'évêque. Tu dois aussi savoir que ce Griffith, le propriétaire du manoir, a lui-même subi un violent choc nerveux pour une raison qu'il n'a pu expliquer. Ce serait d'ailleurs sur les instances de sa femme qui s'était liée d'amitié avec Bowen et qui était venue lui demander de l'aide que notre pauvre ami se serait retrouvé piégé dans la crypte de Bective. La femme de Griffith n'a pu donner aucune explication supplémentaire puisqu'elle s'était rendue à l'hôpital avec son mari au moment où Bowen a pris sur lui de descendre dans les sous-sols du manoir. Ce fut là sa dernière erreur. Et elle lui fut fatale comme on le sait.

— Pourquoi Griffith n'a-t-il pas expliqué les raisons de ce qui l'a terrifié? demanda aussitôt Laberge, intrigué.

— L'homme est interné dans un établissement de santé au bord de la mer, près d'un village nommé Laytown.

— Il n'est pas retourné au manoir?

— Oh! il en était bien incapable. Sa femme a fait condamner le bâtiment.

— Mais il n'a rien raconté?

— Comme je te le disais, il en est bien incapable… Griffith semble s'être terré au fond de lui-même et refuse complètement d'en sortir.

— Que voulez-vous dire?

— Il n'a pas prononcé le moindre mot depuis ce jour.

Les discussions avaient été bon train autour de cette nouvelle mission que s'était vu confier Édouard Laberge. Le curé s'était assombri graduellement au cours des dernières minutes. Il écoutait maintenant plus qu'il ne parlait.

Albert profitait toujours de ses passages à l'évêché pour poser les questions qui lui brûlaient les lèvres, bien qu'il lui arrivât souvent de garder certains détails pour lui. Il n'aurait su dire ce qui le poussait à rester discret sur certains points. Peut-être préférait-il être sûr de ce qu'il avançait. Il avait questionné Coppegorge sur les Êtres de la Lune qu'il savait toujours dans les parages. Ils l'avaient toutefois laissé tranquille depuis leur dernière rencontre deux ans plus tôt dans les bois de Saint-Urbain-Premier, jugeant probablement lui avoir assez fait peur[20]. Il n'en restait pas moins sur ses gardes et avait plutôt rejeté son attention sur cette montée discrète du fascisme qui l'inquiétait de plus en plus.

Monseigneur Langlois semblait toujours aussi calme et en contrôle. Son visage trahissait néanmoins l'inquiétude face à ces multiples menaces qui surgissaient comme les orages au terme d'une canicule de juillet. Il ne lui plaisait guère d'envoyer Laberge en Irlande. Avec un océan qui les séparerait, il pourrait difficilement lui venir en aide.

Coppegorge, lui, venait d'ouvrir une troisième bouteille.

Il avait abordé un sujet délicat quelques instants plus tôt et avait décidé de créer une pause dans le but de détendre les esprits.

Au cours des semaines qui avaient précédé, l'archiviste avait reçu maints colis et enveloppes de la part de celle qu'il tenait en grande estime malgré l'aura de mystère dont elle aimait s'entourer. Il s'agissait d'Élizabeth Montjean.

La femme de quarante ans, membre de la Confrérie de Tiffauges[21] au même titre que Coppegorge et Laberge, était rentrée depuis peu d'un voyage de recherches qui l'avait menée de l'Europe jusqu'à l'Afrique du Nord. Elle avait retrouvé son bureau, abrité au cœur des vestiges des thermes gallo-romains, dans les sous-sols du musée de Cluny, rue du Sommerard, à Paris, et avait fait parvenir ses derniers envois à Coppegorge en début de mois. Elle savait l'homme avide

d'informations, de documents et d'artefacts de toutes sortes. Depuis des mois Élizabeth avait effectué des travaux pour le compte de l'Église, suivant en partie le parcours du naturaliste Charles Darwin, cherchant tout à la fois indices et failles dans sa théorie évolutionniste. Tout avait commencé à l'ombre d'un détail dans l'ouvrage du Britannique, *De l'origine des espèces par voie de sélection naturelle*.

La commande passée quelques années auparavant avait été précise : découvrir la raison naturelle ou surnaturelle qui fait de certains individus des êtres doués d'une capacité accrue à percevoir et à manipuler les énergies plus ou moins puissamment.

En gros, on lui demandait ni plus ni moins de trouver la raison pour laquelle certaines personnes se savent investies du pouvoir divin par ce fluide magique qui coule dans leurs veines.

On l'exhortait donc à expliquer pourquoi elle était ce qu'elle était.

Ce que toute sa vie Élizabeth avait justement cherché à savoir.

Enfant, on l'avait repoussée, rejetée, injuriée. Femme, on l'avait désirée et crainte tout à la fois.

Car la force et le pouvoir donnent la confiance. Et en plus de cultiver la confiance, elle avait cultivé la force physique et le pouvoir de son esprit.

Coppegorge savait tout de ses recherches. Dans quelques instants, il dévoilerait à Édouard Laberge l'une des hypothèses les plus incroyables, mais pour l'instant des plus vraisemblables, sur les origines de sa magie.

Il étira le temps encore un peu en versant le vin dans les verres.

— Je m'arrangerai pour t'obtenir une place au mois d'août sur le grand dirigeable britannique *R-100*, qui viendra inaugurer les nouvelles installations de l'aéroport de Saint-Hubert. Il repartira quelques jours plus tard pour Londres. Avec toi à son bord, il va sans dire. Ce qui nous laisse au moins deux mois pour tout préparer. Je ferai en sorte qu'Élizabeth t'attende à Cardington. Elle connaît bien le pays et les agents de l'ARC là-bas. Elle saura te conduire jusqu'en Irlande et facilitera ton passage de façon rapide et sécuritaire.

— Et clandestine aussi, glissa Laberge en ravivant un sourire.

— Bien entendu… merci de l'avoir spécifié…

— Ne nous aviez-vous pas promis quelques explications intéressantes, Théodore, continua Laberge, il me tarde de les connaître…

Coppegorge suspendit un instant son mouvement. Il se décida enfin à prendre une gorgée de vin avant de répondre.

— Chose promise, chose due, déclara-t-il d'un ton solennel. Il me reste une dernière plaquette à insérer dans la lanterne magique concernant de nouvelles révélations sur les travaux de recherches entrepris par l'ARC. Je vous ferai grâce des détails fastidieux et je vais tenter de vous faire un résumé succinct. Ces révélations en surprendront certains et risqueront de les troubler. Aussi, je compte sur votre absolue discrétion. Ce qui se dira ici dans les instants qui vont suivre ne doit pas quitter cette salle.

Il traduisit le silence des trois hommes par un assentiment de leur part. Il se faisait tard, mais personne ne paraissait en faire de cas.

Albert avait déjà convenu de passer la nuit à l'évêché et il était fort intéressé par tout ce qui se discutait. Il ne pouvait s'empêcher de craindre encore pour son ami qui allait devoir partir à l'été pour une nouvelle assignation de l'autre côté de l'Atlantique. Tout ce mal qui semblait faire surface partout à la fois et qui adoptait différents visages le répugnait.

Coppegorge le tira tout à coup de sa rêverie.

— Comme vous le savez déjà, l'Église, appuyée de l'ARC, mène une quête importante depuis plusieurs années déjà. Le but en est à la fois simple et complexe. Prouver aux adeptes de l'évolutionnisme que leur thèse comporte des lacunes qui ne peuvent être comblées que par le créationnisme et qui, de ce fait, rapprochent les deux thèses contradictoires. L'une de ces lacunes nous est apparue tout naturellement en observant certaines personnes qui possèdent des dons bien spéciaux. Je parle bien sûr des mages. D'où leur viennent donc cette faculté naturelle, ce lien étroit avec le cosmos, cette capacité à capturer et à remodeler l'énergie? Nul ne le savait jusqu'à tout dernièrement. Il semble que nous soyons bien près du but de notre quête. Le seul problème, c'est qu'il nous sera probablement

impossible de l'exposer au grand jour… Et lorsque je vous aurai expliqué et montré – il désigna l'écran du doigt – ce que je m'apprête à vous révéler, vous comprendrez trop bien pourquoi. Notre amie Élizabeth est récemment revenue en France à la suite d'un long et parfois dangereux voyage qui l'a menée dans différents pays, mais tout spécialement en Jordanie où elle a fait une découverte stupéfiante.

— Vous attisez notre curiosité, cher ami, l'interrompit Laberge, tout cela paraît bien important.

— Oui, venez-en au fait, Théodore, renchérit l'évêque.

— J'y arrive. Il y a quelques années, en Terre sainte, furent découverts des manuscrits attestant l'existence de « géants ». Après traduction, les chercheurs ont d'abord cru à une figure de style ou à une expression pouvant désigner une quelconque race ancienne. Ce n'était pas tout à fait ça. Le nom qui leur était assigné était celui de Néphilims, ou *Nephel* en hébreu, qu'ils traduisirent par le mot « Géants ».

— Tout cela n'a rien de nouveau, Théodore, lança monseigneur Langlois, certains textes juifs et même l'Ancien Testament parlent des Néphilims…

— Et voilà où est le lien, ou devrais-je dire où le conflit avec la théorie de l'évolution entre en scène. Les textes anciens, bien qu'apocryphes, avancent que ceux que l'on appelle les Néphilims seraient en fait une sorte de progéniture hybride issue de l'accouplement d'anges déchus avec les filles des hommes. Ces Néphilims, qui possédaient à la fois des caractéristiques divines et humaines, se seraient répandus sur la terre et Dieu, vu leur statut illégitime et aussi à cause de leur comportement, aurait dès lors trouvé une raison plus que valable pour provoquer le Déluge. Mais hélas, le Déluge universel ne fut pas suffisant. Les anges, qui semble-t-il trouvaient les filles des hommes trop belles, recommencèrent leur manège. Une autre légende dit qu'un Néphilim se serait accroché au toit de l'arche de Noé pour échapper à la noyade au cours du Déluge. Peu importe le comment, les Néphilims furent bel et bien présents sur terre. Ils furent les héros et les demi-dieux de toutes les mythologies de l'Antiquité. Et ils se scindèrent en deux races. Ceux qui avaient le

pouvoir de manipuler les énergies et d'utiliser la nature selon leurs connaissances approfondies, et les autres, les Géants, qui prirent le nom de Réphaïms. Dans une antique guerre qui les opposa, les Réphaïms furent vaincus et éliminés par les Néphilims. Mais voyez plutôt toutes ces histoires de géants qui peuplent l'imaginaire de toutes les nations! N'est-ce donc pas clair?

L'archiviste alla se placer contre la grande table de monastère et leva les yeux au plafond vers la toile dépeignant l'affrontement de David contre Goliath. Puis il continua.

— Que dire du géant Goliath que David tua d'une pierre de fronde? Il serait donc un Réphaïm? On dit de lui dans la Bible qu'il avait une taille de six coudées et un empan.

— En admettant que la coudée équivaille à la distance qui sépare le coude de l'extrémité du majeur, calcula Laberge, ce qui donne environ dix-huit pouces, et qu'un empan équivaut à neuf pouces, soit la distance entre l'extrémité du pouce et celle du petit doigt dans leur écart maximum, notre Goliath accuserait une taille de neuf pieds neuf pouces! Ce qui lui donnait tous les droits de se faire appeler Monsieur…

— Tout à fait. Ce qui nous amena donc à penser et même à croire que l'explication qui servirait à prouver l'existence des Néphilims était toute simple.

— Je vous vois venir avec vos gros sabots, le coupa Laberge visiblement troublé, vous n'allez tout de même pas essayer de me faire croire que s'il y a des mages et des sorciers en ce monde, et ce, depuis la nuit des temps, c'est parce qu'il y a eu des anges qui sont venus forniquer avec les femmes mortelles!

— C'est l'explication la plus viable qu'il nous ait été donné à ce jour… Si le fluide magique coule dans tes veines, Édouard, c'est que tu es une ramille de l'une de ces lignées. Tu es un Néphilim…

— Vous dites n'importe quoi, Théodore…

Laberge s'agitait dans son fauteuil. Cette raison trop simple, cette affirmation gratuite basée sur le simple fait qu'on voulait lui passer les « détails fastidieux », cette confirmation que l'on acceptait trop facilement à partir de textes apocryphes, tout cela lui donnait

soudainement mal à la tête. Il se devait de confronter l'archiviste.

— Et si vous vous basez sur ces textes anciens pour affirmer vos dires et prouver ce qui est écrit dans l'Ancien Testament sur les Néphilims, pouvez-vous alors prouver l'existence des Géants? Si vous êtes convaincu qu'une preuve vivante de ces êtres de pouvoir existe aujourd'hui à travers par exemple l'homme que je suis, où est donc votre preuve de l'existence de vos Réphaïms? Je ne connais l'existence d'aucune race de géants en ce vingtième siècle!

— Je te l'ai dit tout à l'heure, ils ont été exterminés dans une guerre contre les Néphilims.

— Alors, il n'y a aucune preuve de leur passage en ce monde…

— Il n'y avait aucune preuve de leur passage en ce monde…

Coppegorge se dirigea vers la lanterne magique et retira la plaque qui diffusait depuis un bon moment déjà l'image des ruines de l'abbaye de Bective. Une dernière plaque était enveloppée dans un velours noir. Il la déballa délicatement et l'inséra dans l'appareil.

L'intérieur de ce qui semblait être une chambre funéraire apparut aussitôt sur l'écran. L'archiviste enchaîna de ses commentaires.

— Cette photographie fut prise par Élizabeth Montjean il y a cinq mois environ dans la ville d'Amman en Jordanie. Il y a de cela très longtemps, un sobre édifice fut construit au-dessus du temple encore plus ancien à l'intérieur duquel cette image fut captée sur pellicule par notre amie. Il va sans dire qu'Élizabeth a risqué gros pour arriver à prendre ce cliché. Un gardien interdit l'entrée au temple, qui ne comporte aucune indication à l'extérieur. Il lui fallut apparaître tel un homme afin d'approcher le gardien et d'utiliser sa magie afin qu'il « ferme les yeux » sur son passage. Élizabeth a dû faire très vite. Voyez, elle a pensé à déposer son sac contre le lit funéraire afin que nous puissions avoir une échelle de dimensions. J'adore cette femme!

À mesure que les trois hommes scrutaient l'image projetée contre l'écran, leurs yeux s'écarquillaient et leur bouche s'entrouvrait. Les objets tout comme le mobilier qui figuraient sur cette photo étaient de dimensions démesurées. Et ce qui restait du corps reposant sur le lit funéraire ne laissait aucun doute sur sa taille. Le crâne enfermé dans un casque de guerrier était à lui seul bien plus gros que le sac

qu'Élizabeth avait déposé au sol. Ce squelette abîmé par le temps reposant dans ce temple caché avait de quoi flanquer la trouille. Par ce simple détail, on pouvait juger de la trempe d'Élizabeth Montjean.

Un grand fauteuil de fer, des armes, lances, épée, bouclier, tout était démesuré. À droite, on pouvait voir en partie de grandes statues représentant des guerriers qui avaient possiblement fait office de gardiens pour accompagner la dépouille dans l'au-delà. Bien qu'immobiles, leur taille et leur allure donnaient froid dans le dos même sur la photo.

Coppegorge rompit le silence, ses compagnons étant visiblement ébranlés par cette révélation fascinante.

— L'image parle d'elle-même, n'est-ce pas? Élizabeth a même mesuré au pas la longueur du lit funéraire avant de sortir. Elle m'a écrit avoir compté quatre grands pas plus la moitié d'un autre. Ce qui donne au bas mot treize pieds et demi! Et maintenant, si vous regardez l'inscription dans la pierre sur le mur de gauche au dessus de la dépouille, vous y verrez simplement écrit ce nom : Og.

— Est-ce le nom de ce guerrier? questionna l'évêque fasciné par les propos de Coppegorge qui lui réservait toujours des surprises de taille.

— Nous en sommes sûrs…

— Comment pouvez-vous avancer cette découverte comme preuve de l'existence des géants? explosa Laberge. « Og » peut bien vouloir signifier n'importe quoi et le fait de trouver un homme de grande taille ne signifie pas qu'il en existait toute une race. Vous n'en avez trouvé qu'un seul, que diable! Et aujourd'hui encore, il arrive de rencontrer des caprices de la nature qui font de certains hommes, victimes de malformations, des géants par rapport au standard auquel nous sommes habitués.

— Je crois qu'Édouard a raison, l'appuya Albert, prenez le géant Beaupré par exemple! Il mesurait quand même huit pieds et deux pouces!

— Mais ça n'a rien à voir avec le géant Beaupré, s'impatienta temporairement Coppegorge, je parle ici d'un des derniers, sinon le dernier d'une race ancienne que Dieu lui-même aurait été poussé à

décimer. Ce lit funéraire fait presque quatorze pieds! Le géant Beaupré aurait paru petit aux côtés de cet homme! Et puis il y a ce mot. Cette dénomination, « Og »…

— Je trouve intéressant qu'ils aient, dans cette ville de Jordanie, conservé cette tombe intacte durant tant de siècles, conclut Laberge. Mais selon moi, ce n'est qu'un pauvre homme mort trop jeune à cause de son infirmité.

— Et tu crois qu'on lui aurait fait pareil tombeau et qu'on se serait donné la peine de le préserver jusqu'à nos jours s'il avait été question d'un pauvre infirme comme tu le dis? Ne vois-tu pas plutôt un homme d'une grande importance?

— Je ne sais trop…

— Dieu du ciel, Édouard! Tu es le premier à savoir que notre monde est peuplé d'autant de mystères qu'il y a d'hommes! Que fais-tu de ce qu'Élizabeth nous a raconté l'année dernière alors qu'elle séjournait en Éthiopie? Elle a passé deux ans à suivre les traces de l'Arche d'alliance dans une quête suicidaire, avant que ses recherches et ses conclusions ne la mènent dans la ville d'Aksoum en Éthiopie au péril de sa vie. Elle a obtenu une rencontre avec le *Nebura-ed*, le doyen des prêtres, pour avoir la permission d'être présente aux cérémonies de *Timkat*. Elle a rencontré le gardien de l'Arche…

— Mais elle ne l'a jamais vue… On ne lui a pas permis de la voir, on n'a pas répondu à ses questions…

— Tu veux savoir, Édouard, pourquoi j'affirme que cette race de Géants a existé? Et que si elle a existé, on ne peut mettre en doute l'existence des Néphilims?

— Oui, je veux savoir! Vous attendez toujours le moment où je m'y attends le moins pour me balancer vos réalités à la figure. Parfois je vous déteste pour ça…

— Allons, Édouard! s'interposa Langlois pour calmer Laberge qui se laissa retomber contre le dossier de son siège.

— Bien! répondit Coppegorge sans tenir compte de la remarque de l'évêque, au moins éprouves-tu quelque chose à mon endroit!

— Cessez, messieurs, les interrompit à nouveau Langlois.

— Je vais te le dire…

Coppegorge pointa l'écran du doigt.

— « Og » est-il inscrit dans la tombe du géant?

Il se dirigea ensuite vers une petite table où était exposée ouverte une Bible reliée de cuir brun et aux bords de pages dorés.

— Le Pantateuque, ou Torah, car c'est ainsi que les Juifs le désignent, est le nom donné par les traducteurs grecs aux cinq premiers livres de la Bible : la Genèse, l'Exode, le Lévitique, les Nombres et finalement le Deutéronome. Je sais que jusqu'ici je ne vous apprends rien.

Il tira sur le signet de tissu rouge attaché à la reliure pour atteindre une page qu'il avait marquée auparavant.

— Deutéronome 3.11, lut-il à haute voix. « Og, roi de Basan, était resté seul et dernier survivant de la race des Réphaïms. Voici son lit, un grand lit de fer. Sa longueur est de neuf coudées et sa largeur de quatre, en coudées d'homme. N'est-il pas à Rabbath, la ville des enfants d'Ammon? »

La surprise était de taille. Aussi grande que celle du géant couché sur l'image projetée contre l'écran, et qui commençait à trembloter et à s'assombrir à cause du manque d'huile dans la lampe de la lanterne magique.

— Rabbath, la ville des enfants d'Ammon, continua le Français, se trouve dans l'actuelle Jordanie. On la nomme aujourd'hui Amman. L'une des plus anciennes cités du monde. C'est là qu'Élizabeth Montjean a tiré ce cliché.

La lampe à pétrole qui produisait la lumière dans la lanterne magique s'éteignit soudain, laissant l'écran entièrement blanc.

— Tirez vous-mêmes vos conclusions, ajouta Coppegorge avant de se laisser tomber dans son fauteuil.

Après que le fond de la troisième bouteille de coteaux-du-layon eut terminé de dissiper les tensions, un moment de silence s'installa entre les quatre hommes, brisé uniquement par la sonnerie de l'horloge trônant sur la tablette de la cheminée. Albert tira par réflexe

sa Waltham pour en comparer l'heure avec celle de l'horloge. Il était deux heures du matin.

Il souleva machinalement le couvercle arrière de la montre et enfila la petite clé suspendue au bout d'une chaînette dans l'orifice prévu pour tendre le ressort, comme il le faisait chaque soir avant d'aller au lit.

— Je vous ai parlé récemment de mes inquiétudes, commença-t-il à l'intention de Coppegorge tout en tournant la clé de montre, et vous m'aviez affirmé avoir bientôt de nouvelles informations sur le sujet. Je sais qu'il est tard mais… je ne suis pas vraiment pressé d'aller dormir…

— En effet, je sais que le sujet des Êtres de la Lune te tient à cœur, mon ami, tu ne parviens pas à les oublier n'est-ce pas? Je tiens à m'excuser auprès de vous trois. Édouard me l'a fait remarquer tout à l'heure, il est vrai que j'ai tendance à attendre les réunions favorables, afin que les gens concernés soient tous présents, pour rendre mes comptes ou mes explications. Ne le prenez pas mal s'il vous plaît, mais je trouve plus intéressant d'exposer les détails dont je suis informé à une assemblée qu'à un seul individu. Il nous est ainsi possible d'en discuter, de faire le point ou de trouver des solutions.

— J'ai suivi vos instructions, le coupa Albert en rangeant la Waltham dans sa poche, et je me suis tenu à l'abri des problèmes. Je n'ai pas cherché à prendre contact avec les Êtres de la Lune bien que je trouve pénible de rester à l'écart alors qu'ils préparent possiblement quelque chose qui finira bien par nous sauter à la figure. Mais comme je vous le disais, depuis quelque temps déjà, j'observe des mouvements de recrutement dans la région.

— De recrutement? s'enquit Langlois.

— Tout à fait, Monseigneur. Je regarde d'un œil lucide ce qui se passe autour de notre village, je demeure discret, mais je trouve difficile de rester impuissant et de laisser ainsi aller les choses.

— Va au fond de ta pensée, Albert, l'encouragea l'évêque.

— Depuis un an je dirais, je surveille de loin deux frères nommés Nicholson, qui possèdent un vaste domaine à Saint-Urbain-Premier. Ils élèvent quantité de bovins revendus pour la viande. Je sais de source

sûre qu'ils tiennent des assemblées au sein de l'un de leurs bâtiments et qu'ils recrutent des hommes de tous âges pour assister à ces rencontres. Le problème, c'est que je n'ai aucune idée de ce qui se trame dans ces réunions. Mais ça m'irrite royalement! On m'a laissé entendre qu'il pourrait bien s'agir d'une question de politique frôlant le sectarisme. Et je sais que le fascisme a tendance à s'allouer les services les plus obscurs pour arriver à ses fins.

— Et tu crains que les frères Nicholson ne soient en train de fomenter un quelconque complot fasciste appuyés des Êtres de la Lune? Je crois, mon ami, que tu pousses un peu loin dans le dramatique. Les accusations de nature politique sont graves, Albert, et il faudrait être formel, avec preuves à l'appui, pour bazarder les deux frères aux autorités.

— Je sais…

Laberge, qui semblait plongé dans une réflexion interminable, émergea soudain. Le compte qu'il avait à régler avec Fenrir et les mages rouges constituant les Êtres de la Lune était toujours en souffrance. Et il attendait encore le moment où il pourrait s'acquitter de sa dette. Il savait qu'il ne fallait pas bousculer les événements. Fenrir viendrait à lui le moment venu. Mais il ne pouvait s'empêcher de ressentir un puissant dégoût lorsqu'il entendait prononcer le nom de la confrérie des hommes-loups.

— Êtes-vous toujours certain de ce qu'ils cherchent en Amérique, Théodore?

— Les choses ont bien changé de ce côté-là aussi, admit Coppegorge en replaçant sur son nez ses discrètes lunettes, et le bureau de l'ARC à Paris a fait des avancées fulgurantes sur la question. Certains détails sont gardés secrets mais je peux du moins vous révéler ce que je sais.

L'homme d'une soixantaine d'années quitta sans effort son fauteuil près du feu pour y ajouter quelques morceaux de bois.

Albert l'observa, admirant son physique pour un homme de son âge. Il savait qu'à cet instant précis, il songeait comment il allait aborder le sujet pour en faire un résumé clair et rapide. Ajouter du bois à la cheminée lui donnait un temps de réflexion suffisant.

Coppegorge se dirigea ensuite vers le mur pour relever l'écran blanc. Les uns à la suite des autres, huit autres rouleaux rétractables de la même largeur que celui-ci se trouvaient fixés au plafond par un support métallique. Il en choisit un et l'abaissa pour révéler la carte géographique du diocèse.

— Nous avons longtemps cherché la raison première qui avait amené les Êtres de la Lune à quitter l'Europe pour venir s'établir ici. Il fallait qu'il y ait quelque chose de très important à retracer pour pousser des hommes possédant une instruction supérieure et une grande maîtrise de la magie à venir s'enterrer ici, si vous me permettez l'expression. Le marquis de Beauharnois, Charles de la Boische, qui s'était vu concéder en 1726 par le roi Louis XV la seigneurie de Villechauve, dont nous occupons présentement le territoire, et qui se prétendait descendant de l'alchimiste Nicolas Flamel, fait depuis nombre d'années l'objet de toutes sortes de recherches. Certains sont convaincus qu'en tant qu'héritier de Flamel, lui-même soupçonné d'avoir conçu l'élixir de transmutation ultime que les scientifiques se plaisent à appeler la « pierre philosophale », Charles de Beauharnois aurait apporté avec lui en Nouvelle-France le secret de son aïeul afin de le soustraire aux chercheurs par trop indiscrets.

— Et vous croyez que ces Êtres de la Lune sont ici sur les traces de ce secret? demanda l'évêque. Mais si cela est, à quoi leur servirait-il? Pour le compte de qui l'utiliseraient-ils?

— Le rapport avec la politique n'est peut-être pas si improbable, répondit Albert. Les tendances ou les guerres, tout comme les obstinés qui veulent devenir maîtres du monde, nous proviennent toujours d'Europe. Si un trésor se cache ici et qu'il représente pouvoir ou menace, ils le ramèneront en Europe, c'est certain. Et qui sont ceux qui sont assez fous pour avoir des vues sur la conquête du monde? Les fascistes! Et croyez-moi, ce qui sera fait en Europe sera systématiquement singé ici par un groupe d'illuminés dangereux!

— C'est une vision bien sombre et négative, Albert, glissa Langlois, mais néanmoins pas impossible.

— Croyez-vous vraiment à cette histoire de pierre philosophale?

demanda soudain Laberge à l'intention de l'archiviste.

— Nous avons pris cela au sérieux pendant un bon moment jusqu'à ce que l'ARC à Paris eût terminé de fouiller la vie de Flamel. Le rapport émis laissait apparaître un tout autre genre de découverte qui, bien que n'ayant rien à voir avec la transmutation des métaux vulgaires en métaux nobles, faisait appel au fer comme base théorique. Le fer de toute la terre… Le fait que le marquis de Beauharnois ait rapporté avec lui l'héritage de Flamel n'est pas à négliger, puisque les mages rouges sont ici pour le chercher.

— Et ils savent que nous possédons les *Agrippa*, renchérit Albert, je les ai moi-même entendus.

— Mais je ne crois pas qu'ils soient ici pour les livres d'Agrippa, lui répondit Coppegorge, au départ, c'est autre chose qu'ils cherchent, car leur magie est basée sur la mutation et le changement, tout comme les cellules qui saturent notre sang et le reste de notre organisme.

— Et s'il leur venait à l'esprit de s'emparer aussi des *Agrippa*, suggéra l'évêque.

— C'est là qu'ils nous trouveront sur leur route, lança Laberge, pas vrai Albert?

— Oui, je reprendrais bien cette dernière discussion avec Fenrir… j'aurais encore deux mots à lui dire.

— Messieurs, cessez vos bravades, les coupa Coppegorge, et écoutez plutôt ce qui suit. Je tenterai de résumer l'explication à son plus simple…

— Vous êtes passé maître dans l'art de réduire les explications, s'introduisit Laberge en faisant rire les autres.

— Très drôle. Écoutez-moi maintenant.

Le Français s'éclaircit la gorge avant de se lancer dans sa théorie.

— La force ultime de mutation que recherchent les Êtres de la Lune n'a rien de nouveau. Elle existe en fait depuis la naissance de l'univers, à une époque à laquelle on ne saurait même pas remonter. L'univers s'est alors scindé en deux matières : la matière ordinaire, composée de l'ensemble des particules pouvant entrer dans la composition de tout ce qui nous entoure, et la matière sombre, dont nous ignorons complètement la composition. Entre les différentes

particules s'exercent des forces qui les amènent à réagir. Bien que ces forces soient connues au nombre de quatre pour le moment, je ne m'attarderai que sur l'une d'elles : la force électromagnétique.

Les trois autres se regardèrent, interloqués, sans comprendre où leur ami voulait en venir.

— C'est dans une région proche de la Grèce appelée la Magnésie que l'on avait trouvé pour la première fois des pierres ayant la propriété naturelle de se repousser ou encore de s'attirer quand on les approchait l'une de l'autre. Les Anciens nommèrent cette force étrange « magnétique ». Ils appelaient déjà « électrique » la force qui avait la capacité d'attirer de petits objets quand on frottait ensemble des morceaux d'ambre jaune, que l'on appelait en grec *elektron*. On crut jusqu'au XIX^{e} siècle qu'il s'agissait là de forces complètement opposées, jusqu'à ce que l'on réalise qu'il ne s'agissait en fait que d'une seule et même force : la force électromagnétique. Je vois vos mines allongées mais ne vous en faites pas, ce n'est pas mon intention de vous entraîner dans un cours de physique.

— Tout cela est très intéressant, Théodore, mais il nous tarde de savoir où cela va vous mener, répliqua Langlois de son ton toujours calme et serein.

— Donc, en un mot, la force électromagnétique interagit ou est responsable des phénomènes atomiques et moléculaires, aussi bien qu'astronomiques.

— C'est un peu comme la gravité si je comprends bien, supposa Laberge, c'est une force universelle qui agit partout, dans toutes les sphères de l'univers connu.

— Si on veut. Alors, si cette force peut maintenir les électrons en orbite autour des noyaux atomiques et maintenir les atomes à l'intérieur des molécules, elle contrôle toutes les réactions chimiques ou biologiques de notre corps.

— Seriez-vous en train d'affirmer, émit Laberge, que les Êtres de la Lune, qui possèdent la capacité de modifier leur apparence ou leur morphologie, auraient en fait le pouvoir de contrôler l'électromagnétisme de leur propre corps?

— À une échelle réduite, oui. Mais s'ils parvenaient à trouver le

moyen d'agir sur un phénomène magnétique, disons, à l'échelle planétaire… car, en son centre, le magnétisme de notre Terre est provoqué par d'immenses mouvements de matière ferreuse chargée électriquement; je vous laisse imaginer ce qu'il pourrait en résulter. Le pays qui possèderait cette arme, ayant le pouvoir de détruire la totalité de la planète, serait indiscutablement maître du monde… jusqu'à en choisir sa propre destruction.

— Bon Dieu Théodore, s'exclama l'évêque, parfois vous me faites peur! Mais quand toute cette folie meurtrière cessera-t-elle? Comme si nous n'avions pas assez des *Agrippa*! Le but de l'homme se devrait d'être de construire et d'aider son semblable! Non de le détruire ou de l'assimiler.

— Si vous me permettez, Monseigneur, pour terminer, je vous dirai que le nom donné au fluide magique de transmutation, tel qu'utilisé par les Êtres de la Lune, est « sombressence ». Puisqu'il est issu de l'énergie sombre, qui exerce donc une influence de répulsion sur la matière.

— Personnellement, c'est aussi ce qu'ils m'inspirent, ironisa Albert. De la répulsion.

— Rien ne pouvait confirmer l'existence de pareille force jusqu'ici, conclut enfin Coppegorge, mais il semble maintenant que ce que le marquis de Beauharnois a rapporté dans ses bagages en descendant ici en 1726 ne doive sous aucune considération se retrouver entre des mains hostiles à notre monde moderne. Car celles-ci pourraient définitivement en changer la face.

— Il y a tout de même une question qui me vient à l'esprit, lança Laberge le regard dans le vague. Qu'est-ce qui fait tant croire à Fenrir et sa bande de loups que ce qu'il cherche est ici? À ce que je sache, Charles de la Boische est retourné en France lorsque le Régime français est tombé.

— En fait, répondit Coppegorge, Charles de la Boische est retourné en France pour cause de maladie avant la chute du Régime français. Et il a tout abandonné derrière lui. Il vendit la seigneurie de Beauharnois à un certain Michel Chartier, seigneur de Lotbinière, qui la céda plus tard à Alexander Ellice, riche négociant britannique. Vous

me suivez?

— Oui, enfin je crois, répondit Laberge devant le silence des deux autres.

— Ellice meurt en 1805 et laisse en héritage son fief à son fils Edward qui administre la seigneurie depuis la Grande-Bretagne. Toutefois, après la rébellion manquée de 1837, des patriotes réfugiés dans le nord des États-Unis fondent la société secrète des Frères Chasseurs. Leur but est simple : organiser un nouveau soulèvement contre les autorités britanniques. Les Frères Chasseurs recrutent des milliers de membres le long du Richelieu et dans les seigneuries de Châteauguay et de Beauharnois. L'insurrection est prévue pour le 3 novembre 1838 et devrait éclater partout à la fois. Si les patriotes parviennent à prendre le contrôle d'une partie du territoire suffisamment longtemps, les Américains devraient reconnaître la nouvelle république instaurée. C'est du moins ce qu'ils espèrent. Dans la nuit du 3 au 4 novembre, plus de quatre cents Frères Chasseurs de Châteauguay, Sainte-Martine et Saint-Timothée foncent vers Beauharnois, faisant prisonniers sur leur chemin plusieurs loyalistes. Un groupe commandé par un imposant barbu nommé François-Xavier Prieur s'empare du manoir Ellice, prenant en otage Edward Ellice fils et sa femme Jane, alors en visite dans la seigneurie. Dans la journée du 4 novembre, fort de l'annonce de Robert Nelson qui, à Napierville avait proclamé un peu trop tôt l'indépendance du Bas-Canada et sa constitution en nouvelle république, Prieur et ses hommes pillent le manoir Ellice avant de le quitter. Nous savons que cette révolte s'est aussi soldée par un échec et que François-Xavier Prieur a été déporté en Australie. Au cours de son exil, Prieur écrit *Notes d'un condamné politique de 1838*, où il relate la rébellion dans ses moindres détails. Il y décrit une petite boîte en bois noir d'une longueur d'environ un pied, scellée et collée, apparemment impossible à ouvrir, qu'il a trouvée dans le faux fond d'un bahut que ses hommes avaient brisé à coups de hache. Il l'a emportée avec lui.

— Voilà donc ce que les Êtres de la Lune rechercheraient avec tant de convoitise, glissa Albert pendant que Coppegorge reprenait son souffle.

— Si Prieur a été arrêté peu de temps après, poursuivit Laberge, on peut supposer qu'il a eu le temps de remettre la boîte à quelqu'un ou de la placer lui-même en lieu sûr.

— Ou encore de la jeter! s'exclama Coppegorge offusqué.

— Il est vrai, messieurs, que nous vivons sous le contrôle d'un empire colonialiste dirigé par les Anglo-Saxons, avoua Langlois à la suite de cet exposé. Mais n'oubliez pas que la nature de nos actions envers ce monde nous dicte un devoir non seulement de réserve, mais aussi de grande prudence. Oui, les conflits et les guerres divisent la race des hommes, même si au fond nous devrions tous nous considérer comme étant une seule et même race. Nous devons garder l'esprit clair afin de détecter tous les pièges que Satan s'évertue à tendre sur toute la surface de la terre, semant la zizanie entre les peuples. Qu'il soit question d'idéologie, de racisme, de castes, de classes sociales, de politique ou de religions déformées pour servir la cause de faux prophètes, Dieu dans son infinie sagesse a donné le pouvoir pour un temps seulement à cette ancienne tribu d'Israël. Sachant que malgré l'orgueil et les défauts, nos amis anglais avec qui nous partageons dorénavant ce pays restent un moindre mal, avec une philosophie permettant tout de même justice et liberté de mouvement. Ce n'est pas le nombre de soldats, les armes ou les chars de guerre qui garantissent la victoire à l'issue d'un conflit. C'est Dieu qui fait gagner ou perdre les batailles. Il se tient au-dessus de la mêlée et combat pour ceux qui lui sont fidèles et qui mettent leur confiance en Lui. Il est écrit dans l'Apocalypse : vous entendrez parler de guerre et de bruits de guerre, mais gardez-vous d'être troublés, car il faut que ces choses arrivent. Y sommes-nous déjà, mes amis? Les temps que nous vivons font-ils partie du Plan Divin? Depuis le tout début de l'humanité, les rois et les empires se sont succédé. Le déroulement de l'histoire humaine est le tracé obligé du Plan Divin jusqu'à son aboutissement final. Et qu'ils soient amis ou adversaires, tous y ont un rôle à jouer. Mais je tends à m'éloigner du sujet qui nous préoccupe. Je crois qu'une nouvelle mission nous incombe à présent, mes amis. En plus des *Agrippa* qui semblent refaire surface en nos temps, voilà qu'il nous faut composer avec cette sombressence convoitée par les Êtres de la Lune, qui

pourrait bien dormir ici quelque part sur nos terres, depuis plus de deux siècles. Je ne sais trop par où commencer! Planifions d'abord le voyage d'Édouard vers l'Irlande. Et nous songerons ensuite à l'élaboration d'un plan de surveillance du Nouveau Monde. Si le vieux continent déclenche dans les années à venir une nouvelle guerre fratricide, je crains qu'il nous soit malheureusement impossible de leur venir en aide. Nous aurons ici notre propre guerre à livrer.

Ils sursautèrent lorsque l'horloge sonna trois heures du matin.

Albert jeta sa chemise sur une chaise et alla ouvrir la porte de sa chambre. Laberge s'inséra à l'intérieur et l'autre referma aussitôt.

— Tu n'es pas fatigué, chuchota Viau.

— Un peu, répondit le curé, toute cette information me fait tourner la tête. Je t'avoue être partagé ou secoué, je ne sais trop, à la suite des explications données par Théodore sur ces Géants ou encore ces Néphilims dont je serais descendant… J'ai besoin d'une seconde opinion… Et je crois que je sais à qui je m'adresserai. J'ai parfois l'impression que l'ARC nous tient à l'écart de ses découvertes jusqu'à ce qu'elle soit acculée au pied du mur et obligée de nous fournir des détails. Et en plus, elle nous garde d'agir. Tu en penses quoi, toi?

— Je partage ton avis. Je crois qu'on attend bien trop longtemps pour bouter les fous furieux hors de nos terres. Qu'ils soient mages à tête de loup, sorciers, communistes ou fascistes. Je ne comprends pas pourquoi il faut toujours attendre, être prudent, voir venir, ne pas faire de vagues, ne pas éveiller de soupçons, ne pas se faire remarquer, ne pas…

— Bon ça va, Albert, arrête! J'ai compris!

— Combien de temps ça va leur prendre, tu crois, à élaborer leur damné plan de surveillance du Nouveau Monde? Il n'est plus nouveau ce maudit monde, il a quatre cents ans et il veut juste qu'on lui fiche la paix! Que tous ces déments qui viennent d'Europe nous laissent tranquilles! Les Anglais ont commencé par venir nous soumettre, puis ils ont apporté leur gros *Agrippa* ici pour s'en débarrasser, puis c'est

Black qui s'est ramené d'Angleterre pour le déterrer! Ensuite tu as dû te rendre en Roumanie pour récupérer un autre de ces maudits livres qu'un autre imbécile avait libéré, pendant que des mages scandinaves ou germaniques viennent chercher une sombressence ramenée ici encore par un Européen! Et maintenant, il faut que tu te rendes en Irlande, où probablement d'autres fous essaieront encore de te tuer, pendant que les fascistes de l'Europe tenteront de convertir ou forcer notre monde à leur doctrine!

— Arrête-toi Albert, ça ne sert à rien de délirer. Le monde est ce qu'il est et il faut composer avec. C'est la loi de la jungle et le plus fort l'emporte, ça s'arrête là.

— Alors moi je sais ce que je vais faire, répondit Albert les yeux brillants de rage, je vais me faire mon propre plan de surveillance pour mon propre monde. Il n'est pas dit que je resterai sans agir, à regarder tranquillement se faire anéantir ce que mes ancêtres ont mis des siècles à bâtir.

— Et que comptes-tu faire?

Viau mijota un instant sa réponse. Elle fut on ne peut plus claire.

— Appliquer la loi de la jungle.

5

Montréal, Québec.
Le dimanche 8 juin 1930.

Le coupé Chrysler vert d'Édouard Laberge s'engagea sur la voie élevée menant au pont du Havre[22] en provenance de Longueuil. Il pressa l'accélérateur pour donner plus de force au moteur dans la montée et bifurqua sur la voie de gauche au sortir d'un tournant pour dépasser une voiture tirée par deux chevaux. Il ralentit ensuite, avant de finalement s'arrêter au poste de péage qui donnait accès au pont.

— C'est complètement idiot, s'écria Albert, non seulement tu nous fais rouler pour rien, mais en plus il en coûtera quarante cents pour traverser ce pont!

— Allons, Albert, répondit le curé en riant, ne t'inquiète pas, je vais les payer les quarante cents!

— J'espère bien…

— Mais n'est-ce pas extraordinaire! Nous allons rouler sur un pont tout neuf! Ça ne fait même pas un mois qu'il est ouvert à la circulation!

Laberge immobilisa la Chrysler puis s'étira le bras pour tendre le droit de passage au préposé. Il redémarra aussitôt.

— Regarde-moi un peu cette construction gigantesque, continua-t-il en passant la seconde, tu te rends compte du pouvoir que Dieu a mis entre les mains des hommes? Juste de penser que des individus ont imaginé, dessiné et par-dessus tout réalisé un pareil ouvrage relève du miracle! C'est magnifique!

Laberge roulait à vitesse réduite afin de savourer pleinement la vue et la traversée.

— C'est assez haut, risqua Albert un brin d'inquiétude dans la

voix alors qu'ils passaient sous la superstructure.

— Mais quelle vue de la ville! Comme c'est beau!

— Il faut avouer que c'est assez impressionnant en effet… Dieu que le fleuve est grand…

Laberge observa Albert du coin de l'œil et vit son sourire.

Ils vivaient un moment historique.

Le pont du Havre était flambant neuf. Et le vert de son acier luisait et se reflétait dans les eaux du Saint-Laurent sous le soleil de cette douce matinée de juin.

Aucun véhicule n'apparaissait dans le rétroviseur. Pas plus qu'en avant.

Le pont leur appartenait.

Laberge avait insisté pour qu'Albert l'accompagne. Il avait débarqué chez lui la veille et avait demandé la permission à Emma Tremblay de lui emprunter son mari pour une journée. Bien que de prime abord elle eût été surprise de constater que le curé manquerait la messe du dimanche, elle s'était ravisée lorsque celui-ci lui avait avoué le but de leur expédition vers Montréal.

Homme, prêtre, mage, il ne savait plus du tout ce qui venait en premier. Il était une entité multiple qui souffrait de solitude. Il se devait donc d'être un homme.

Laberge n'avait pas eu recours à la magie depuis un bon moment déjà. Il en était presque parvenu à se hisser au titre d'homme normal. Mais bien qu'il n'en fît guère usage, les endroits qu'il visitait, les gens qu'il côtoyait, et les objets avec lesquels il prenait contact lui rappelaient tous qu'il était en quelque sorte un canal récepteur. Il ne pouvait faire abstraction du fait que ce fluide magique qui coulait dans ses veines le rendait différent de la grande majorité des hommes.

Les révélations sommaires que Coppegorge avait divulguées une semaine auparavant le hantaient nuit et jour. Et sur ce sujet, son ami amérindien Francis Fall Leaf ne pourrait le conseiller. Il avait besoin de contacter quelqu'un comme lui. Quelqu'un qui pourrait lui donner

un avis réfléchi. Qui pourrait contredire ou confirmer ce que Coppegorge affirmait.

— Tu as bien fait de nous faire passer par le pont du Havre, avoua tout à coup Albert en l'arrachant à ses pensées, c'est une construction magnifique et la vue du fleuve à cette hauteur est imprenable. Je pourrais m'arrêter là à regarder le passage des eaux pendant des heures…

— Et c'est un peu plus gros que le ruisseau Norton qui passe derrière ta maison…

Ils échangèrent un sourire complice.

— Est-ce qu'il nous attend? demanda Albert qui venait de retrouver son sérieux.

— Je suis sûr que oui…

— Tu sauras où le trouver?

— Bien sûr.

— Je ne saurais dire pourquoi, mais je suis un peu anxieux à l'idée de le rencontrer.

— Tu verras, ce sera très bien. Et puis je tenais à ce que tu fasses sa connaissance. C'est un homme très spécial.

— Cela ne fait aucun doute…

Au sortir du pont du Havre, Laberge avait bifurqué vers l'ouest afin d'éviter de se retrouver sur la route 11 qui traversait Montréal et menait au pont Viau en direction de l'île Jésus. Les nouvelles infrastructures n'étaient pas vraiment complexes et il n'y avait pas lieu de se tromper.

Au bout de quelques minutes, l'intersection du chemin Queen Mary apparut enfin et le curé y engagea son véhicule. Le vaste chantier de la basilique de l'oratoire Saint-Joseph amorcé en 1924 se dévoila soudain, les laissant de nouveau sans voix. Laberge gara son coupé dans le vaste stationnement qui longeait le chemin Queen-Mary et coupa le contact. Albert ouvrit sa portière et descendit aussitôt.

— Bonté divine, s'exclama-t-il en admirant l'œuvre, il y a longtemps que je n'avais pas vu le chantier! Les travaux ont drôlement avancé! Mais c'est énorme! Ce n'est que maintenant que l'on peut juger de la dimension du bâtiment! C'est insensé…

— Cela tient assurément du miracle, ajouta Laberge. Ce qui est insensé, c'est de quelle façon ils arrivent à trouver le financement! Mais j'ai bien peur que la crise ne ralentisse la construction.

À cent cinquante-cinq mètres au-dessus du niveau du chemin Queen-Mary, la basilique qui se voulait inspirée du style Renaissance italienne s'élevait avec grâce en cet endroit le plus haut sur l'île de Montréal. Même de loin, on pouvait voir en certains endroits que les murs de béton se paraient déjà de leur recouvrement de granit argenté provenant des carrières de Lac-Mégantic. Sur la façade, de superbes colonnes de style corinthien d'une hauteur de dix-huit mètres supportaient l'entablement toujours en construction qui devrait en définitive entourer tout le bâtiment et couronner les bas-côtés. Au-dessus de la colonnade, une immense fenêtre en demi-centre était surplombée d'un fronton classique dans le pignon du toit. Des échafaudages cachaient partiellement les deux tours qui s'élevaient de part et d'autre de cette façade.

— Ils en sont presque au toit, lança Albert d'un ton admiratif.

— Et c'est bien ce qui risque de prendre du temps, répondit son compagnon. Le dôme qui doit fermer tout ça est censé être aussi élevé que ce qu'on peut voir présentement. Si les travaux sont complètement stoppés par manque d'argent et à cause de la crise, les intempéries pourraient bien abîmer ce qui a déjà été fait et faire grimper les coûts de construction.

Tandis qu'ils marchaient lentement en direction de l'oratoire, ils eurent tout le loisir d'admirer le résultat de ce qui apparaissait comme le souhait ardent d'une seule personne : celui qu'on appelait le frère André.

Ils n'eurent même pas à chercher l'homme. C'est lui qui vint vers eux.

Il apparut tout à coup, comme sorti de nulle part, alors que leur attention était tournée vers le chantier de la basilique.

Pendant qu'une foule de fidèles étaient déjà réunis dans la crypte[23] pour l'office, le frère André, lui, se baladait à l'extérieur. Malgré ses quatre-vingt-cinq ans, son pas alerte défiait à lui seul les assauts du temps.

Ouvrier non spécialisé exposé à l'exploitation des plus grands, le frère André, de son vrai nom Alfred Bessette, avait été l'homme aux mille et un métiers. Après s'être retrouvé garçon de ferme, manœuvre sur les chantiers, boulanger, cordonnier, ferblantier et forgeron, il avait suivi l'immigration des Canadiens français vers les États-Unis pour y passer quatre ans dans les manufactures. De retour au pays, Bessette s'était inscrit au noviciat de la congrégation de Sainte-Croix à Montréal, pour, dès lors, porter le nom de frère André.

Assigné portier au collège Notre-Dame, le frère André avait commencé à recevoir les malades et les déshérités. Et peu de temps après, les rumeurs de guérisons inexplicables et même de miracles lui valurent une réputation de thaumaturge. Mais toutes ces guérisons qui se multipliaient, il les attribuait à saint Joseph, à l'intention duquel il était parvenu à faire construire une petite chapelle sur le mont Royal en 1904. La chapelle était vite devenue insuffisante pour recevoir les nombreux visiteurs, et malgré deux agrandissements successifs, quelque chose d'encore plus grand devenait nécessaire pour honorer saint Joseph. C'était ce que le frère André s'employa à faire sa vie durant : ériger le plus grand sanctuaire du monde dédié au saint.

Il les aborda tout sourire et s'empressa d'embrasser Laberge.

— Édouard! Ah, mais quelle surprise! s'exclama-t-il visiblement heureux de revoir le curé. Tu ne m'avais pas annoncé ta venue!

— J'espère que je ne vous gêne pas, frère André, répondit Laberge.

— Mais pas du tout! Tu me fais très plaisir! Et présente-moi donc ton ami!

— Voici Albert Viau, s'exécuta Laberge. Mon meilleur ami.

Albert dut paraître surpris de se voir attribuer ce qualificatif de la part du curé car le frère éclata de rire.

— Je suis enchanté, Albert, dit-il en lui serrant la main, les amis d'Édouard sont mes amis. Soyez le bienvenu.

Albert ressentit un malaise pendant que le frère gardait sa main dans la sienne. Ses yeux semblaient le scruter jusqu'au tréfonds de son être et analyser jusqu'à la plus petite de ses pensées. Mais le malaise céda rapidement la place à un bien-être immense, qui le fouetta

comme une vague de chaleur poussée par un vent d'été.

— C'est… c'est un plaisir… merci, balbutia-t-il.

— Venez! Quittons les alentours du chantier et la poussière! leur dit-il soudain. Allons dans le parc derrière la chapelle. J'y ai mon banc préféré. Nous y serons plus à l'aise pour discuter. Et il fait tellement beau aujourd'hui! Pas question de nous enfermer à l'intérieur.

Le frère était déjà parti avec Laberge sur ses talons.

Albert, qui les suivait, ne put s'empêcher d'observer une certaine similitude entre les deux hommes. Ce côté déterminé, cette malice dans le regard, cette sensibilité… Mais plus que tout c'était ce sentiment qu'Albert percevait à seulement les voir ensemble. Un peu comme deux frères qui sont heureux de se retrouver après avoir été trop longtemps séparés.

Le frère André se laissa tomber au bout d'un long banc de parc et les deux compagnons l'imitèrent. Une douce brise faisait bruire les arbres tout autour d'eux et les écureuils roux à la queue touffue étaient déjà à la recherche d'une cachette oubliée qui pourrait encore receler quelques graines ou fruits séchés.

Laberge en vint à raconter de long en large la soirée de discussions ayant eu lieu à l'évêché la semaine précédente, ainsi que les raisons qui devaient l'amener bientôt à se rendre en Irlande. Le frère André l'écouta patiemment sans jamais l'interrompre. Il semblait absorbé par le récit du curé, bien qu'il ne le regardât jamais en face, appuyé qu'il était contre le dossier du banc de parc.

— Tes inquiétudes, ou interrogations, sont simples et légitimes, commenta-t-il finalement. Tu es en droit de remettre en question ce qui t'a été raconté. Tu n'as pas du tout à te sentir coupable de douter des affirmations de Théodore Coppegorge. Je n'ai jamais rencontré cet homme mais à ce que tu m'as dit, il est d'une grande érudition et c'est aussi grâce à lui que tu as trouvé ta route. Je n'ai pas la prétention d'avoir ses connaissances ou son instruction. Tu sais que je n'en ai aucune.

— Vous avez toujours été de bon conseil, frère André. Vos paroles valent pour moi bien plus que celles du plus grand des érudits.

— C'est gentil, Édouard. Aussi serai-je honnête avec toi puisque

tu viens vers moi. Il est inutile de cacher à ton ami Albert que toi et moi sommes semblables, puisqu'il l'a déjà deviné. Mais j'ai choisi une autre voie que la tienne. Tu cherches à contrer les desseins de ceux qui veulent détruire. Alors que moi, je n'ai d'autre but que de construire. Construire mon sanctuaire à saint Joseph. Construire un endroit où les pèlerins du monde entier pourront venir. Qui sait, peut-être construire mon propre tombeau. Comme toi je sens la magie couler dans mes veines mais je suis incapable de m'en servir à des fins purement combatives. Ce n'est pas en moi.

— Mais mon frère, l'interrompit Laberge, vous êtes en train de réaliser une œuvre immense, intemporelle! C'est bien plus que je ne pourrai jamais accomplir!

— Chacun doit accomplir ce pour quoi il a été préparé.

— Mais qu'en est-il de cette histoire de Néphilims? Y croyez-vous?

— Je me plais à croire que l'histoire des Néphilims est bien réelle, mon ami. Et si j'en suis moi-même un, tout comme toi, je ne peux faire autrement que de servir l'ange qui fut à l'origine de la naissance du Fils de l'Homme.

— Que voulez-vous dire?

— Que Joseph lui-même eût pu avoir été un ange déchu. Non par choix, mais par sacrifice. Je ne prétends pas posséder la vérité absolue Édouard, mais voici ce que moi j'ai vu. Ce que j'ai compris.

— Ce que vous avez vu…

— L'Un, ou notre Dieu, lui a demandé de faire le sacrifice de devenir humain pour engendrer son fils avec une femme mortelle. Bien que fils de Dieu tout comme les anges, Jésus a lui aussi vécu une vie de mortel.

— Mais pourquoi tous ces sacrifices? Qu'ont-ils changé à notre existence actuelle? Qui est l'Un?

— Beaucoup de questions fort complexes qui comportent une multitude de réponses possibles encore plus compliquées! Que pourrais-je te dire! Au début il y avait la Conscience. L'Un. L'Innommable. Nul ne sait de quelle façon Il a pris connaissance d'exister. Pour une raison qui nous échappe, Il prit conscience de la

formidable énergie dont Il était fait. Mais Il n'avait aucun moyen de s'exprimer. C'est alors que pour se faire entendre dans le vide qui l'entourait, Il explosa, créant ainsi un univers et son expansion. Tout cela se passait bien sûr à l'échelle astronomique, l'Un n'ayant aucunement conscience de la dimension ou de la mesure. Son expression se poursuivit avec la création d'entités pensantes qu'Il pouvait percevoir mais non pas voir… Car la Conscience était aveugle… elle ne faisait que ressentir son expansion…

— Vous voulez parler des anges? demanda le curé buvant tout comme Albert les paroles du frère André.

— Il s'écoula des millions d'années de notre temps mais tout cela n'avait aucune importance pour l'Un… Des amas de matière et de gaz finirent par former des planètes qui naturellement s'organisèrent en système autour d'une étoile qui s'était enflammée selon un mystérieux processus purement lié au hasard. C'est alors que l'Un, qui s'imaginait toucher et se déplacer par des extensions de lui-même, voir et penser d'une façon qui situait le siège de ces facultés au-dessus de sa capacité à toucher et à se déplacer, engendra de sa propre énergie, ou volonté, une forme de vie qui, après des millions d'années d'évolution, arrivait à se déplacer, prendre et toucher par des extensions de son propre corps.

— Dieu avait créé l'homme à son image…

Laberge comprenait tout. Son cerveau fonctionnait à plein régime et d'entendre ainsi parler celui qui était à l'origine du projet de l'oratoire le renversait. Lorsqu'il se tourna vers Albert, ce fut pour voir son compagnon la bouche ouverte, stupéfié par l'explication du bon frère.

— Oui mon ami, poursuivit le frère André, les anges, ou les fils de Dieu si l'on peut les appeler ainsi, sont venus à la rencontre des femmes mortelles car ils les trouvaient belles et que cette féminité tout humaine n'existait pas dans leur réalité. Les anges s'engendrèrent à travers des nouveau-nés dans leur désir de se faire mortels et d'aller vers les filles des hommes. Mais le fluide divin coulait déjà dans leurs veines et les lignées qu'ils engendrèrent à leur tour furent à jamais marquées de leur empreinte. Nous sommes, Édouard, les bourgeons

terminant les ramilles de cet arbre généalogique…

— Torrieu, dit simplement Albert en se levant pour faire quelques pas.

— C'est mon ami Coppegorge qui aurait bien aimé vous entendre, ajouta Laberge qui était agité d'imperceptibles tremblements.

— Tu sais, Édouard, reprit le frère André, quand j'étais jeune j'étais frêle et fragile. J'ai été malade et presque déclaré mort. Mais c'est là que j'ai tout vu. Que j'ai compris que mon destin était de servir l'Un. Car c'est lui qui a fait de moi ce que je suis. Qu'il le veuille ou non. Et toi-même, mon ami, tu le sers aujourd'hui. Que tu le veuilles ou non…

— Vous me dites toutes ces choses maintenant, bredouilla Laberge d'une voix tremblotante alors que des larmes grosses comme des pois roulaient sur ses joues. Il jeta un regard en direction d'Albert qui avait préféré aller plus loin, pour ne plus entendre.

— Tout est énergie, mon ami, ajouta le frère. Tu le sais car tu t'en sers. Cette énergie nous vient des confins de l'univers et nous l'utilisons toi et moi dans un but noble, pour aider nos semblables. Moi pour soigner et pour suggérer la construction du plus grand sanctuaire dédié à celui qui a fait le sacrifice de se déposséder de son privilège d'être fils de l'Un… Toi pour combattre le mal et les doctrines qui pourraient empêcher que pareil projet se réalise…

— Mais pourquoi ne pas m'avoir instruit avant aujourd'hui, frère André? Pourquoi devons-nous toujours nous cacher?

— Parce que nous sommes différents… Et que l'homme déteste la différence…

Laberge se leva d'un bond et tira son mouchoir de sa poche.

Plus loin, Albert faisait semblant de ne pas le voir pleurer.

— Mais pourquoi ici, dit Édouard Laberge à l'endroit du frère, pourquoi construire le sanctuaire justement ici?

— Pour la même raison que les autres! Sainte-Anne-de-Beaupré, Notre-Dame du Cap, Notre-Dame de Lourdes, de Paris, Chartres, le Sacré-Cœur, le mont Saint-Michel, le Taj Mahal, les pyramides de Gizeh, Stonehenge… Depuis la nuit des temps, les hommes ont cherché l'énergie. Celle qui vient du ciel tout comme celle qui vient de

la terre. N'as-tu jamais vu un vieillard prendre un arbre centenaire à bras le corps et y rester collé de longues minutes? Les deux sont aussi vieux l'un que l'autre, mais l'arbre peut fournir à l'homme l'énergie de la Terre Mère car ses racines y puisent en son sein. Les grands lieux manifestement sacrés comme celui qui s'élève ici sont la représentation terrestre de l'union des forces telluriques et célestes. C'est pour cette raison que les hommes y viendront toujours pour y chercher l'espoir, le recueillement, le réconfort et la guérison.

— Et pour nous, frère André… que représentent ces lieux?

— Le ressourcement, mon ami, le fil conducteur avec la Conscience universelle! C'est un émetteur et un récepteur, un catalyseur de force qui fait en sorte que ce monde qui fut mille fois menacé déjà est encore debout.

Le frère André se leva et serra Laberge dans ses bras.

— Je prierai pour toi, mon ami, afin qu'il ne t'arrive rien au cours de ton long voyage.

— Je crois que je prierai saint Joseph un peu plus ardemment à l'avenir, blagua Laberge après avoir retrouvé un semblant de sourire.

Albert vint les retrouver et le frère André leur mit à chacun la main sur l'épaule.

— Que Dieu vous protège, mes amis, dit-il avec sincérité. Que vos entreprises se soldent en réussites et que vos aspirations en ce monde puissent un jour y prendre forme.

Des gens s'étaient amassés devant la chapelle. L'office devait être terminé et le frère André était attendu.

Son regard apparut soudain brouillé de larmes, comme celui d'un homme mélancolique et fatigué.

Un homme qui ne s'appartenait plus.

Les deux amis descendirent l'allée menant devant le chantier.

Au bout d'un moment, Albert se retourna pour faire un dernier signe à celui qui à partir de rien avait provoqué la construction d'un sanctuaire qui lierait les hommes, la terre et le ciel, pour les siècles à venir.

Le frère André avait disparu.

Et Albert ne put s'empêcher de sourire.

Alors qu'ils descendaient toujours l'allée en direction du stationnement, et que la majestueuse basilique en construction contre laquelle ils passaient semblait vouloir s'arracher au sol pour foncer vers le ciel, il mit la main sur l'épaule de son compagnon qui s'était refermé comme une huître.

Ce simple geste valait mille mots.

6

Saint-Hubert, Québec.
Le dimanche 10 août 1930.

Plus d'un million de personnes s'étaient déplacées pour fouler le terrain de l'aéroport de Saint-Hubert au cours des dix derniers jours. Jamais de mémoire d'homme n'avait-on observé pareil mouvement de foule au Québec. La folie semblait s'être emparée de toute la population de la grande région de Montréal.

Le *R-100*, le plus grand dirigeable à avoir été construit, était amarré ici, à Saint-Hubert.

Avec ses 219 mètres de longueur et ses 41 mètres de diamètre, le *R-100* méritait amplement son titre de géant du ciel.

Une foule bigarrée se pressait nerveusement entre les six cents militaires assignés à la sécurité et les multiples panneaux publicitaires érigés par toutes sortes d'entreprises qui espéraient profiter de la visite du dirigeable britannique pour mousser leurs ventes. Une vingtaine de petits avions baladaient les visiteurs, sillonnant le ciel de l'aéroport en un bruit assourdissant qui se mêlait à la musique diffusée à tue-tête par de douteux haut-parleurs fixés à la tour d'observation.

Édouard Laberge claqua la portière de son coupé Chrysler. Il leva aussitôt les yeux vers la gigantesque structure retenue par le nez au mât d'amarrage, et qui flottait dans l'air grâce aux cent quarante-six mille mètres cubes d'hydrogène contenus dans ses ballonnets. Il se rappela le *USS Los Angeles* à bord duquel il était monté deux ans plus tôt. Mais le *R-100* était franchement plus imposant.

À son tour, Albert Viau descendit du véhicule et attrapa les clés que son compagnon lui lança.

— Bonté divine, dit-il béatement, mais comment diable un engin

de cette dimension peut-il se tenir dans les airs…

— N'est-il pas magnifique? répondit Laberge alors qu'un sourire se dessinait sur son visage.

— Tu ne me feras jamais monter là-dedans! Tout ce qu'on lance en l'air finit par retomber!

— Allons, Albert, ne sois pas si négatif et rétrograde! C'est le progrès! N'est-ce pas fantastique de penser qu'on peut transporter des tonnes de marchandises en plus d'une centaine de personnes par la voie des airs?

— Un paquebot peut transporter des tonnes de marchandises et bien plus de cent personnes à son bord.

— Mais il prend beaucoup plus de temps pour le faire! Et puis je ne suis pas certain que la voie des mers soit plus sécuritaire… Tu devrais demander aux survivants du *Titanic*…

Ils marchèrent en silence, se frayant un chemin au milieu de la foule excitée qui était venue assister au départ du dirigeable. Les haut-parleurs crachaient une chanson spécialement composée pour l'occasion.

— Le monde est fou, lança Albert en observant tous ces gens réunis sous le *R-100* qu'ils vénéraient presque au même titre qu'une divinité descendue du ciel.

Il comprenait fort bien que la participation du Canada à l'aviation et au transport transatlantique pouvait s'avérer prospère pour le pays et le tirer à moyenne échéance de la crise économique dans laquelle il était plongé. L'initiative était celle du premier ministre Mackenzie King qui voyait là une occasion de mousser les exportations dans tout l'empire de Grande-Bretagne. Malgré l'opposition rencontrée à la Chambre des communes, Mackenzie King avait réussi à trouver les fonds nécessaires à la construction d'un aéroport et d'un mât d'amarrage, créant ainsi la seule base de dirigeable dans l'est du pays.

Le mât d'amarrage était une structure titanesque de plus de soixante mètres de haut. Tout l'équipement nécessaire à l'entretien ou au ravitaillement en hydrogène ou en carburant pour les moteurs s'y trouvait intégré.

Ils pénétrèrent finalement au comptoir d'enregistrement où

Laberge attendit pour faire estampiller sa carte d'embarquement. Un peu plus loin, Albert observait les employés affairés à trier une quantité impressionnante de courrier et de colis en provenance des États-Unis. Une femme au regard tendre qui vidait un grand sac de toile rempli d'enveloppes lui décocha un sourire enjôleur auquel il s'accrocha quelques instants.

Il sursauta lorsque Laberge lui mit la main sur l'épaule.

— Tu sais quoi? lui dit le curé. Les passagers ont le droit de faire monter un invité pour une visite du dirigeable! Tu montes avec moi? Il reste encore trois heures et demie avant le départ.

— Je ne suis pas certain de vouloir grimper là-dedans…

— Allons, Albert, s'il te plaît! Ce ne sera pas long et puis tu resteras accroché au sol, puisque le *R-100* est amarré à la grande tour…

— Bon d'accord… si tu y tiens…

— Tu n'as pas été trop difficile à convaincre pour un type qui disait il y a à peine quelques minutes ne jamais vouloir monter là-dedans!

— Tu ne m'y feras jamais voler alors!

Les deux comparses éclatèrent de rire et se dirigèrent vers la sortie.

Albert jeta un dernier coup d'œil vers la femme aux yeux coquins. Il crut lire une certaine déception sur son visage lorsqu'il franchit la porte. Rien au monde ne pouvait se comparer au regard admiratif d'une femme charmante. Cette flatterie l'apaisa.

Le vent soufflait plus fort au sommet du grand mât. À soixante mètres, la perspective n'était plus la même.

— Ça me rappelle la bénédiction des cloches de l'église de Saint-Rémi, cria Laberge à l'endroit de son compagnon pour couvrir le bruit des avions qui continuaient de tourner autour du dirigeable.

La passerelle d'accès située tout en haut du mât d'arrimage donnait directement sur le nez du dirigeable où se trouvait une porte

actionnée comme un pont-levis. Toutefois, un espace d'une soixantaine de centimètres donnant sur le vide séparait la passerelle de la porte abaissée du dirigeable.

— Je trouve ça un peu primaire comme méthode d'embarquement, s'exclama Albert en sautant pour rejoindre son compagnon qui était rendu de l'autre côté. Un homme accusa sa réception en le prenant par le bras. Albert se dégagea aussitôt dans un geste d'orgueil mal placé.

— Viens! lui lança Laberge qui s'enfonçait déjà dans le corps du dirigeable.

Ils traversèrent sur une passerelle qui leur permit d'admirer une partie de la coque. La structure métallique de poutrelles longitudinales et transversales semblait trop légère pour constituer pareil bâtiment. Des milliers de mètres de filins d'acier renforçaient les supports alors qu'une toile vernie par souci d'imperméabilité recouvrait le tout. Ils passèrent tout près d'un gros ballonnet chargé d'hydrogène, un gaz bien plus léger que l'air.

— Ce n'est pas le moment de t'allumer une pipe, lança Laberge par-dessus son épaule sachant qu'Albert le suivait de près.

Ils aboutirent à la salle à manger qui couvrait la plus grande partie du pont inférieur. Cinquante-six personnes pouvaient y manger en même temps. De chaque côté, un corridor comprenant des cabines à deux couchettes menait à un poste d'observation paré de grandes baies vitrées inclinées. Un escalier menait au pont supérieur qui comprenait un balcon donnant sur la salle à manger ainsi qu'un autre petit poste d'observation et dix-huit cabines à quatre couchettes.

— C'est donc le poste de pilotage qui se trouve dans la nacelle sous le dirigeable, conclut Albert en s'appuyant sur la rambarde au-dessus des baies vitrées du poste d'observation.

— Oui. Et si je me souviens bien, il y a une échelle qui monte de la nacelle jusqu'au sommet du dirigeable et qui sert au navigateur pour calculer la position au besoin.

— Tu as vu la dimension des moteurs?

Installés derrière la nacelle de pilotage, trois tandems de moteurs Rolls Royce douze cylindres de six cent cinquante chevaux

propulsaient le géant.

— J'ai l'impression que ce ne sera pas le silence complet pour dormir, ironisa Laberge en jaugeant les gros moteurs.

— Tu n'auras qu'à t'enfoncer du tissu dans les oreilles…

Le silence s'installa quelques minutes entre eux, comme s'il avait été lui aussi appuyé à la rambarde. Le ton d'Albert se voulut inquiétant lorsqu'il se décida enfin à parler.

— Honnêtement Édouard, je suis inquiet de te voir partir pour cette mission. La dernière fois, tu as eu de la chance. Mais t'accompagnera-t-elle toujours?

— C'est pour ça que tu ne viens pas avec moi. Pour lui laisser la place…

— Ne te moque pas, répliqua Viau, je suis sérieux. Je n'ai aucun moyen d'avoir de tes nouvelles et je ne voudrais pas que tu finisses comme Dinsmore.

— Je ne finirai pas comme lui, ne t'inquiète pas. L'homme qui parviendra à m'occire n'a pas encore vu le jour…

— Je te trouve bien sûr de toi.

— C'est justement ce qui me maintient en vie. De croire qu'il m'est toujours possible d'en sortir…

— Alors, continue d'y croire et reviens vite…

Laberge serra son compagnon dans ses bras avant de prendre sa main pour y déposer quelque chose. Albert baissa les yeux pour découvrir au creux de sa paume un couteau Joseph Rodgers nº 6 à double lame.

Il leva la tête pour rencontrer le regard du curé.

— J'ai remarqué que la lame de ton canif était assez ébréchée…

— Merci, dit Albert d'une voix altérée par l'émotion. Mais ton retour sera pour moi un cadeau de plus grande valeur.

— Ne t'en fais pas, je reviendrai.

Le jour déclinait et les passagers achevaient de prendre place à l'intérieur. Chacun s'était vu assigner une cabine et y avait déposé ses effets personnels. Les deux hommes s'étaient rendus jusqu'à l'entrée du corridor menant vers le nez du dirigeable.

Albert serra une dernière fois la main de son ami.

— Est-ce que tu crois vraiment à tout ce que le frère André a raconté au sujet de l'identité de Dieu et de cette filiation d'anges déchus?

— Qui sait? Je vois que la question te turlupine toi aussi. Je ne suis pas très à l'aise avec tout ça, tu sais, bien que je n'ose émettre aucune opinion en ce sens. Ça vient remettre en question toutes nos croyances et les fondements de notre éducation. Quant à moi, les gens de l'ARC auront beau y passer des années, tout ce qu'ils trouveront restera matière à interprétation. Ce ne sera que des hypothèses. Non des preuves.

— Eh bien moi, je souhaite que ce soit vrai. Ne serait-ce que pour m'assurer que tu reviendras sain et sauf. Sois prudent, Édouard.

— Je le serai. Et fais de même…

— Je continuerai ma surveillance. Il y a des gens qu'il faut dorénavant garder à l'œil.

— Notre monde a besoin de nous…

— Et il est bien comme il est maintenant… Je ne le voudrais pas autrement.

— Dieu te garde, Albert! Je penserai à toi.

— Qu'il te garde aussi.

Viau tourna les talons et emprunta le corridor, laissant le curé seul dans la salle à manger. Il quitta le *R-100* d'un pas assuré et sauta agilement sur la passerelle du mât d'arrimage.

Sans hésitation.

Allongé sur sa couchette située juste en-dessous de celle d'un voisin ronflant, Édouard Laberge comptait les heures plutôt que les moutons. C'était la dernière nuit passée en vol. Grâce au Gulf Stream, il était prévu que le gros dirigeable puisse parcourir les quatre mille huit cent kilomètres en environ cinquante-huit heures. Au matin, les passagers seraient en vue de la base de Cardington en Angleterre.

Le ronflement des gros moteurs Rolls Royce se révélait moins important qu'il ne l'aurait cru. Les cabines avaient été isolées et le

bruit qui lui parvenait était en majeure partie étouffé de façon à ne pas être dérangeant. Les mains croisées derrière la tête, il contemplait le matelas enfoncé par le corps lourd de son compagnon de cabine qui dormait profondément.

Le *R-100* avait d'abord survolé le sud de l'Ontario pour que l'on remarque sa présence. Ottawa, la péninsule du Niagara ainsi que Toronto s'étaient trouvés sur son parcours. Tout se passait relativement bien. Un moteur avait bien perdu son hélice, qui s'était retrouvée dans le fleuve, et un court-circuit dans le système électrique obligeait peut-être les passagers à se laver à l'eau froide et à se contenter de repas froids; mais outre ces détails, aucun accident sérieux n'était venu jusqu'ici troubler la traversée.

Bien malgré lui, Laberge songeait à ce qu'il s'apprêtait à rencontrer. Il sentait le danger, l'inconnu, l'étrange, envahir tous ses sens jusqu'à l'angoisser sérieusement. Il s'intima à se relaxer et retrouva un calme partiel en revivant les yeux fermés la cérémonie qui avait en quelque sorte scellé le destin de l'œuvre maudite d'Henri Corneille Agrippa. Laberge avait beau chercher la raison qui avait poussé le scientifique qu'était Agrippa à faire un acte aussi inepte, il ne la trouvait pas. Il avait eu de l'aide ou avait été contraint, mais dans les deux cas le résultat était catastrophique. Et parmi tous les êtres humains qui peuplaient cette terre, c'était sur lui que s'était arrêté le choix du destin pour empêcher la propagation du mal inutile mais combien menaçant.

Il n'avait vraiment pas eu de veine.

Au cours des deux dernières années, l'ARC avait financé un projet de réclusion perpétuelle pour les deux livres de magie occulte en possession de l'évêché de Valleyfield. Il fallait une terre sacrée, une terre retirée qui n'attirerait jamais les curieux. Un lieu saint, bénit, oublié et inviolable. Un tel lieu ne pouvait exister. Il fallait le créer.

Il avait été décidé de faire construire une chambre forte qui isolerait les *Agrippa* du reste du monde et empêcherait tout être

humain de pouvoir s'en emparer facilement. Le pouvoir de contact des *Agrippa* devrait aussi être circonscrit afin d'en limiter, voire annihiler la propagation. Le choix du site, après maintes discussions avec le pouvoir anglican, s'était arrêté sur l'église St. Matthew à Saint-Chrysostome, abandonnée depuis plusieurs années déjà, et conservant en ses entrailles le tout premier grimoire découvert voilà bientôt soixante-quinze ans[24].

C'était dans sa crypte qu'avait été construite la chambre forte, puissamment bétonnée et armée de fer. La porte avait spécialement été conçue pour résister à l'effraction ou l'agression en étant blindée de l'intérieur et de l'extérieur par des plaques d'acier de plusieurs millimètres. L'espace compris entre ces deux plaques se trouvait rempli par des éléments de fer noyés dans le béton. En cas de tentative de violation, un dispositif spécial appelé « délateur » déclencherait un système de verrouillage automatique actionné par un gaz sous pression qui pousserait des ergots permettant d'encastrer la porte définitivement. De plus, le gaz comprimé utilisé par le « délateur », toxique, provoquerait des effets incapacitants sur l'organisme qui y serait exposé.

Un pareil système se voulait inviolable, peu importe l'effet de l'agression.

Les deux *Agrippa* y avaient été enfermés avant de consacrer l'espace sacré. Laberge avait lui-même procédé au rite, saupoudrant tout autour de l'église quelques poignées de terre du Golgotha, expressément rapportée de Jérusalem pour la circonstance.

L'énergie de consécration qui entourait maintenant l'église St. Matthew était si vivace et soutenue qu'elle garderait ce lieu à l'abri tout comme à l'écart, pour des siècles à venir.

Mais malgré toutes ces précautions, Laberge n'était pas sûr que ce fût la bonne chose à faire. Le fait d'engranger au Québec les livres de magie noire ne risquait-il pas d'entraîner des conséquences impossibles à prévoir pour les temps futurs?

Deux ans plus tôt en Roumanie, il avait risqué gros pour rapporter le second *Agrippa*[25]. Il avait eu de la chance de seulement pouvoir retrouver son chemin dans les ténèbres de la nuit des temps.

Il extirpa son porte-monnaie d'une poche arrière de son pantalon et tira d'un petit compartiment le papier de fibres naturelles fort abîmé. Il le déplia méticuleusement, comme il l'avait déjà fait des centaines de fois, pour redécouvrir l'écriture fine et tracée à la hâte.

Quand Édouard Laberge avait quitté Sânziana à la cour de Târgovişet, il avait prononcé la formule lui permettant d'ouvrir la porte sur le temps en faisant abstraction de tout sentiment. Il l'avait prononcée machinalement et avait appuyé son dos contre le mur en pierre de la salle des chevaliers du palais de Târgovişte pour être ensuite violemment aspiré dans un tunnel qui lui avait semblé traverser un univers noir de perdition. Il avait fermé les yeux et serré l'*Agrippa* contre lui en tentant de reconstituer dans son esprit le visage de la belle Tzigane pour éviter de l'oublier. Un peu plus tard, alors qu'il était enfin sorti indemne des ruines du palais dans le jour naissant, agité de tremblements et couvert de givre par endroits, il avait aperçu son ami Christian Cartarescu courir vers lui. Il se souvenait de l'avoir entendu crier aux autres d'apporter une couverture. Christian l'avait entraîné un peu plus loin vers leur campement auprès d'un feu qu'il s'était empressé de raviver pour lui.

— Tu… Tu m'as attendu… Tout ce temps, avait articulé Laberge avec difficulté.

— Je t'avais dit que je t'attendrais aussi longtemps qu'il le faudrait, avait déclaré le Roumain en le frictionnant vigoureusement. Je te l'avais dit, Édouard, tu ne croyais quand même pas que j'allais t'abandonner!

Un sourire avait forcé son chemin sur le visage du curé, rassuré d'entendre de nouveau l'accent savoureux de son vieil ami qui roulait les « r » de façon prononcée.

— M'abandonner…

Alors que son corps était lentement parvenu à se réchauffer, son cœur lui avait paru se refroidir. Sans ne jamais se départir de la besace qui contenait l'*Agrippa* et qu'il gardait en bandoulière, Laberge avait marché entre les Tziganes qui s'affairaient maintenant à lever le camp. Bientôt, ils partiraient pour rejoindre le village des nomades dans la forêt.

C'est en glissant les mains dans ses poches qu'il avait découvert par hasard la lettre. Écrite de la main même de cette femme qu'il avait aimée immédiatement et qui avait voulu perpétuer sa propre mémoire à travers le temps.

Le curé avait couru vers Christian la lettre à la main et la lui avait tendue, accompagnée d'un regard suppliant, dans l'espoir qu'il puisse lui traduire.

Christian avait d'abord admiré le papier fait main, dont on pouvait distinguer les fibres en relief. Il avait ensuite parcouru le texte d'un œil avisé, et d'un visage surpris.

— Tu peux la traduire, s'il te plaît? avait insisté Laberge.

— C'est magnifique, lui avait simplement répondu son ami. De la conception de ce papier jusqu'au vocabulaire utilisé.

— Mais qu'en est-il du texte?

— Il est lui aussi magnifique…

Cartarescu les avait entraînés un peu plus loin, là où ils pouvaient apercevoir les ruines du palais de ce qui avait été autrefois la cour royale de Valachie. Il avait secoué la tête dans une expression d'incrédulité avant d'entamer sa traduction.

— *Când vei ceti aceste slove, iubitul meu, eu voiu fi trecut pragul tăceril veşnice*… avait-il d'abord lu à voix basse comme pour lui-même. Quelle phrase sublime digne d'une poétesse!

— S'il te plaît, Christian…

L'autre, perdu dans ses pensées, s'était aussitôt ravisé. Il avait inspiré profondément avant de plonger dans le texte, comme s'il s'agissait d'un lac de montagne.

— « Quand tu liras ces mots mon amour, j'aurai passé depuis longtemps déjà le seuil de la porte qui s'ouvre sur le silence éternel. »

Marquant une pause, il avait levé les yeux vers Laberge pour voir une larme tracer sa route sur l'une de ses joues.

— « Je suis maintenant résignée à partager avec Dieu tous les secrets que j'aurais souhaité partager avec toi. J'ai tenu, par cette trop courte lettre, à ce que ma voix te rejoigne une toute dernière fois, par delà le silence de mon tombeau. Je me suis crue folle au moment d'écrire ces lignes. Folle de peur, folle de toi que je connais à peine ou

depuis si longtemps. Je maudis ce peu de moments ou de paroles échangés. Je maudis le temps qui t'arrache à moi et me prive de ton regard. Mais je sais. J'en ai la certitude. Cette certitude de t'avoir compris, malgré le cruel destin qui nous sépare si brusquement. Je ne t'ai jamais jugé. Je t'ai aimé. Quand tu te souviendras de moi, rappelle-toi que ma force ne me sert qu'à cacher ma fragilité. Souviens-toi de moi dans tout ce que tu trouveras beau. Ainsi, tu me remettras tout l'amour que dorénavant je t'enverrai chaque jour. Il est temps pour moi de te dire adieu. Mais sache que c'est vers toi que s'enfuira ma dernière pensée, avec mon tout dernier souffle. »

Christian avait gardé le silence quelques secondes.

— Et elle a signé, Sânziana…

Il avait tendu la lettre à son compagnon, se sentant trop indigne de tenir quelque chose d'aussi personnel qui ne lui appartenait pas.

— Je veux rentrer chez moi… avait fait le curé pour toute réponse.

Une zone de turbulence secoua doucement le gros appareil, faisant grincer les couchettes et se plaindre les structures. Laberge se leva et quitta la cabine pour se rendre vers l'un des postes d'observation. Il n'arrivait pas à dormir.

Il cherchait à comprendre ce qu'il était. Ce qu'il était devenu. Pouvait-il seulement aspirer à avoir un chez-soi? Il ne possédait rien, sinon son coupé Chrysler et le vieux sac de cuir poussé sous sa couchette. Les quelques objets personnels auxquels il tenait avaient été confiés à Albert et Emma.

En le gratifiant de son don, Dieu lui avait tout enlevé. Et il ne savait toujours pas s'il devait le bénir ou le maudire pour ça.

Il ne s'appartenait même pas.

Les vents se voulaient plus inquiétants à l'approche des côtes de Grande-Bretagne. Le *R-100* tanguait doucement, les bourrasques mettant à l'épreuve sa stabilité. La pluie se mit à tomber, percutant partout à la fois la toile protectrice en un nouveau bruit déplaisant.

Écrasé dans un fauteuil contre l'une des baies vitrées, Laberge sombrait maintenant dans le souvenir de ce jour pluvieux où lui et Albert s'étaient rendus à Caughnawaga un mois plus tôt, pour visiter leur ami et chaman mohawk Francis Fall Leaf.

Le prêtre ressassait ses souvenirs pour éviter de songer à ce qui l'attendait. Il ne voulait pas y penser pour l'instant. Il préférait analyser certains événements un à un dans le but d'y trouver de nouveaux indices. Mais le chemin des souvenirs laisse parfois un goût amer par ce qu'on y découvre.

Laberge n'allait pas souvent à Caughnawaga. Il rendait visite à son ami aux changements de saisons ou de situations. Comme lorsqu'un départ vers une destination lointaine se pointait à l'horizon.

Fall Leaf avait l'effet d'un tranquillisant sur Laberge. Il se voulait rassurant et apportait un nouvel éclairage dans les recoins sombres de son esprit torturé, ou de nouvelles réponses à ses questions cornéliennes.

Laberge constatait que l'étendue ou l'utilisation de ses pouvoirs propres s'était altérée avec le temps et les rencontres. Se frotter à des mages puissants le poussait non seulement à puiser dans des forces jusque-là insoupçonnées, mais l'amenait aussi à absorber comme une éponge de mer le fluide énergétique qu'ils dirigeaient contre lui. Il pouvait aujourd'hui accomplir des prodiges auxquels il n'avait jamais rêvé avant. Il était un accumulateur qui pouvait être chargé.

Il s'était presque habitué au cours des deux ou trois dernières années à vivre avec la présence en son esprit de l'un de ses vieux ennemis : William Black.

Le reflet brouillé que lui renvoyait la baie vitrée confirma son sentiment manifeste de ne pas être seul. À quelques pas derrière lui se tenait dans la pénombre la silhouette de celui qu'il avait farouchement combattu cinq ans auparavant. Pourtant, il savait trop bien qu'en se retournant, il ne verrait personne.

Il avait expliqué de long en large les apparitions régulières de ce qu'il qualifiait de fantôme à son ami Fall Leaf. Ce dernier, nullement impressionné comme à son habitude, lui avait suggéré une expérience. Il irait pour lui à la rencontre du fantôme pour connaître les raisons de sa présence entre les méandres de son esprit.

Le chaman avait affirmé qu'il ne pouvait s'agir d'une angoisse ou d'une peur récurrente. Il était ici question d'infestation, de présence, de maléfices démoniaques au pouvoir d'occasionner des troubles qui frappent la sérénité de l'homme ou son équilibre.

Albert, qui avait connu Fall Leaf grâce à Laberge et qui lui achetait de temps à autre des préparations d'herbes médicinales, avait accepté de participer à l'expérience en tant que témoin.

Au milieu de la seule pièce qui constituait la petite maison de Fall Leaf, les trois hommes s'étaient assis face à face pour former un triangle. Le chaman avait bourré un calumet qui faisait presque cinquante centimètres de longueur, la tige dirigée vers l'extérieur, conservant le silence et des pensées pures, reconnaissant les quatre directions, et visualisant la raison de l'action qu'il s'apprêtait à poser. Il l'avait allumé avant d'enfin le faire passer à ses compagnons, suggérant à Albert de moins fumer, afin de mieux gérer son rôle d'observateur.

Il ne s'était pas écoulé beaucoup de temps lorsque le mélange d'herbes commença à faire son effet. Laberge avait alors tout compris, sombrant dans ce qu'il imaginait comme un profond mystère, avec une douce incapacité à résister. Les effets ressentis s'apparentaient à ceux que le mage Octavian avait provoqués chez lui en utilisant l'amanite. Mais Fall Leaf n'utiliserait jamais l'amanite. C'était trop dangereux.

Son esprit s'était ouvert complètement dans un désir de communion totale et de plénitude absolue. Il avait accepté en lui la présence de son ami dans une confiance parfaite, le sachant parcourir les corridors de sa réalité pensante pour atteindre la porte de son subconscient.

Il s'abandonna complètement pour ne devenir qu'un simple canal dont il ne percevrait que des bribes de transmissions. Il voyait par

moments le chaman marcher dans la forêt de sa grâce, vierge, sombre et silencieuse. Au cœur d'une clairière, le Mohawk s'était arrêté pour lancer son appel.

— Je fais partie de la communauté de Ceux qui se Ressemblent! Je suis en équilibre avec la nation des animaux et celle des plantes! Mais je ne suis pas l'un d'eux. Alors, viens vers moi Corbeau Errant, toi qui es perdu dans la forêt. Car tout comme Deganawidah[26], je suis le messager de l'Esprit; celui de mon ami Édouard qui cherche des réponses… Corbeau Errant, je t'appelle!

L'effet du mélange d'herbes et de tabac avait chuté d'un cran dans le corps d'Albert qui avait entendu l'appel de Fall Leaf. Ses yeux s'agrandirent lorsque le visage de son ami se transforma et que sa voix nuancée adopta l'accent britannique.

— Corbeau Errant…

Le rire se fit entendre, pervers, trouvant son chemin du fond de la gorge d'Édouard Laberge, figeant Viau sur sa chaise. Dès cet instant, William Black parla à travers la voix d'Édouard Laberge. Albert était fasciné par l'intensité du regard de ses deux amis. Ils n'existaient plus dans cette réalité. Ils étaient loin, ailleurs. Seules leurs voix trouvaient une place en ce monde.

— Je suis là, sauvage, avait lancé Black à l'endroit de Fall Leaf en franchissant la lisière de la forêt pour venir le rejoindre au centre de la clairière.

Bien qu'accompagné de son seul sourire provocateur, Black restait fidèle à lui-même. Il affichait toujours la même assurance, utilisait le sarcasme à foison, et vrillait du regard tout homme osant se tenir devant lui. Le noir de ses cheveux tout comme celui de ses yeux lui avaient sans contredit valu le nom dont Francis Fall Leaf l'avait affublé tout naturellement.

Black semblait calme et en contrôle. Son teint pâle et vilain contrastait furieusement avec ses longs cheveux et son accoutrement sombre et baroque.

Il s'arrêta à deux mètres de l'Amérindien.

— Je t'écoute, Sauvage, qu'as-tu à me dire? Où sont ton tambour et ton totem?

— Comme tu vois, je ne porte sur mon corps aucune peinture de guerre, ironisa Fall Leaf. Je viens donc en paix et il est de ce fait inutile de m'insulter.

— C'est bien, tu viens en paix, je suis d'accord. Fumons un petit calumet de chanvre alors!

— Je suis ici parce que je savais que je t'y trouverais. Tout ce que je voudrais savoir maintenant, c'est pourquoi tu t'y trouves et…

— Et comment j'y suis arrivé, bien sûr…

Fall Leaf avait décidé de se taire afin d'inciter l'autre à parler pour briser le malaise.

Albert, ressentant les derniers effets de ce qu'il avait fumé plus tôt, fixait Laberge fasciné par ce qu'il entendait.

— Je me suis projeté, si tu tiens tant à le savoir! cria Black en postillonnant jusqu'au visage de Fall Leaf. C'est le curé qui t'envoie n'est-ce pas? Tu pourras lui dire d'aller au diable! Tout ça est de sa faute! Il était ma seule porte de sortie pour éviter la mort!

— Tu veux dire éviter l'enfer, la damnation éternelle, le pic des fers de lance de tes ennemis!

— Ah! ça va, fiche-moi la paix avec tes leçons de morale… J'ai tenté le tout pour le tout sans savoir ce qu'il en adviendrait… c'était un geste désespéré, mais je me demande ce qui était mieux! Être damné ou me perdre dans l'inconscient dépeuplé et abandonné de ce maudit curé?

— Son inconscient n'est pas vide, Corbeau Errant… tu y es enchâssé à un niveau inférieur encore vierge. Comme l'image de cette forêt le représente. Ainsi, tu erres dans la forêt, tu es perdu entre les mondes et l'intellection. Tu n'es qu'une pensée qui, parce que tu es un mage, te permet parfois de te frayer un chemin vers l'extérieur.

— Écoute-moi bien, Géronimo, fit Black en pointant le doigt vers son interlocuteur, tu cesses de m'appeler Corbeau Errant, d'accord? Ensuite, je ne suis pas seulement une pensée, je suis moi! Dans son intégrité la plus totale! Je suis un mage puissant! Et par surcroît, je suis anglais! Alors, je trouverai le moyen de sortir d'ici! Car si tu y es entré, je peux en sortir!

— C'est là toute ton erreur… William. La différence entre toi et

moi… c'est la mort. Moi je suis vivant, toi non. En prends-tu seulement conscience? Tu ne peux ni m'atteindre, ni revenir avec moi, car tu es mort! Tu n'es qu'une forme-pensée, un résidu d'âme qui erre dans une forêt au cœur de laquelle tu es entré et où tu t'es perdu! La seule façon pour toi d'en sortir sera de travailler à racheter ton âme, accepter la mort et éviter la damnation. Tu dois cesser de tourmenter Édouard. Ne comprends-tu pas que tu te dois de l'aider? Sans t'être racheté, s'il meurt, tu seras damné pour l'éternité et ton effort désespéré pour survivre n'aura servi à rien!

Black s'était radouci. Il réfléchissait.

Fall Leaf continua néanmoins de le talonner.

— Je suis l'homme-médecine, j'ai la connaissance du monde des esprits et de tous ses niveaux! J'en suis le trait d'union! Je suis le messager du Grand Mystère! Et toute ma force réside dans le fait que je ne possède pas le pouvoir. Je lui appartiens! Tires-en leçon, l'Anglais! Écoute-moi! Ton sort n'est pas encore scellé en cette vie, tu as encore une chance de sauver ton âme du grand marais que nul homme ne saurait franchir…

— Alors, pourquoi ne fais-tu rien pour moi, homme-médecine?

— J'en ai déjà fait beaucoup…

Black recula, surpris. Fall Leaf s'était rapidement métamorphosé en aigle royal pour s'élever haut dans les airs, puis disparaître derrière le faîte des arbres, emportant avec lui le secret permettant de franchir le marais que nul homme ne saurait franchir…

C'était du moins ce que William Black était porté à croire, alors qu'il passait lentement ses mains dans ses longs cheveux en se frottant le crâne pour contrôler sa frustration.

Le silence complet régnait à nouveau en maître dans la forêt.

Il n'était qu'une forme-pensée.

Une fois l'effet du chanvre dissipé, Albert Viau avait raconté tout ce qu'il avait vu et entendu à ses compagnons. Laberge avait retenu des images, des parties de dialogues, alors que Fall Leaf s'était contenté de vomir à l'extérieur avant de vider d'un trait un grand verre d'eau.

Laberge continuait de fixer sa réflexion dans la vitre du poste d'observation. Plus personne ne se tenait derrière lui. Et le jour se levait lentement, dévoilant la pluie poussée par le vent qui ne cessait de tomber à verse.

La logique de Fall Leaf revenait dans les pensées du curé : au printemps, les jonquilles qui percent le sol à peine dégelé pointent toutes dans la même direction qu'empruntent à l'automne les outardes pour effectuer leur migration.

Que dire de plus?

Une vibration continue secoua le grand dirigeable alors qu'une bourrasque soutenue le faisait tanguer. Laberge mit la main sur la rambarde près de la fenêtre et un bruit de torsion métallique se fit entendre au point de réveiller tous les passagers. Il pouvait voir les côtes de l'Angleterre au-dessus desquelles ils s'apprêtaient à passer.

La tempête éclata.

Au moment où il se levait pour se rendre à la salle à manger, le choc d'une rupture de structure le jeta au sol contre un fauteuil vissé au plancher. Il ne put réprimer un cri de douleur mais se remit aussitôt sur pied. Les vitres du poste d'observation volèrent en éclats et Laberge eut tout juste le temps de bondir dans le corridor. L'ancrage d'un filin d'acier qui avait cédé à l'extérieur s'était fiché dans le mur, projeté par la tension, après avoir passé à travers les baies vitrées.

Laberge ferma la porte du poste d'observation pour empêcher l'air d'entrer dans le dirigeable qui tanguait maintenant dangereusement comme si la maîtrise des commandes était perdue.

Il déboucha dans la salle à manger où des gens paniqués commençaient à s'amasser.

Un nouveau bruit discordant, à tout rompre, fit basculer le *R-100*. Une partie du plafond de la salle à manger s'effondra et Laberge eut tout juste le temps de saisir une femme qui s'était embarquée comme journaliste pour couvrir la traversée, afin de lui éviter le pire. Il courut vers le corridor qui menait au nez du dirigeable dans le but d'emprunter l'escalier qui descendait vers la nacelle de pilotage.

Autour de lui, les murs se lézardaient et les toiles se déchiraient. Le dirigeable qui semblait à tout moment prêt à s'éventrer était accompagné par un bruit de fin du monde constitué du son des moteurs, de l'orage extérieur, des coups de tonnerre et des cris des passagers. C'était incroyablement assourdissant et angoissant.

Laberge se jeta dans le petit escalier métallique en colimaçon qui descendait à la verticale vers la nacelle de commande. Arrivé là, il tira la poignée de la trappe pour l'ouvrir et sauta à l'intérieur à la surprise des trois hommes d'équipage présents.

— Mais qui êtes-vous? lui cria le commandant qui s'affairait à soigner un autre membre de son équipe de pilotage qui semblait fort mal en point. Vous n'avez rien à faire ici! Retournez avec les autres passagers!

Laberge sentit le plancher de la nacelle se tordre sous ses pieds. De cet endroit, qui se trouvait sous le dirigeable, la vue était spectaculaire. Il aperçut les toiles déchirées sous le nez de l'appareil.

— Mais bon Dieu! cria-t-il pour couvrir le terrifiant tumulte, qu'est-ce que vous comptez faire?

— Je n'ai plus de navigateur au sommet du dirigeable! lui répondit l'homme d'une voix de stentor en montrant l'homme couché sur ses genoux avec une blessure à la tête. Il a été frappé par un lambeau de toile qui a entraîné avec elle un morceau de l'armature! Je devrai piloter à l'aveuglette pour joindre Cardington et j'aurai besoin de mon copilote pour tenir le second gouvernail lors des manœuvres d'approche! Si vous voulez vous rendre utile, remontez là-haut et allez aider les autres membres du personnel à sécuriser les passagers!

Laberge jaugea l'échelle droite à l'arrière de la nacelle.

— Et si moi je monte là-haut, comment pourrais-je vous aider?

— Vous avez du cran, mon ami, mais je ne devrais pas avoir le droit d'ainsi risquer la vie d'un passager.

Une partie de la toile s'arracha tout à coup avec fracas sous le nez du dirigeable, entraînant avec elle un segment de la structure.

— À terre! rugit le commandant.

Ils se précipitèrent à plat ventre juste avant que les baies du côté gauche de la nacelle n'explosent sous l'impact. Laberge agrippa le

commandant par la manche alors qu'ils étaient encore à quatre pattes au fond du poste de pilotage. Il cria pour couvrir le bruit du vent qui s'engouffrait maintenant dans la nacelle.

— Si nous ne faisons rien, c'est la vie de tous les passagers qui sera en danger. Et croyez-moi, je n'ai pas du tout l'intention de mourir aujourd'hui!

Le commandant se releva et constata l'étendue des dommages à l'avant du *R-100*.

— Grand Dieu! Voyez les ballonnets avant! Ils sont à découvert et se font malmener par le vent qui les pousse contre la structure! S'ils se rompent, non seulement nous perdrons de l'hydrogène mais aussi de l'altitude! Sans compter les risques d'explosion!

— Commandant, écoutez-moi! lança Laberge hors de lui. Combien de temps nous reste-t-il avant d'arriver à Cardington?

— Nous sommes à un peu moins de 40 kilomètres, ce qui veut dire que nous y serons dans à peu près vingt-cinq minutes si le dirigeable ne s'éventre pas avant.

— Eh bien, arrangez-vous pour que cela n'arrive pas! Je vais monter là-haut et tenter de guider vos manœuvres d'approche vers le mât d'amarrage une fois à Cardington. Il y a une radio?

— Oui, vous trouverez un casque d'écoute équipé d'un microphone. Je vous donnerai mes instructions. Soyez prudent.

— Foncez! Il faut arriver là-bas avant que la tempête ne détruise complètement le dirigeable!

Le géant bascula soudain, entraînant violemment Laberge et le commandant contre les vitres brisées à gauche de la nacelle. L'ancien militaire responsable du *R-100*, qui était de forte stature, se saisit du curé et le ramena vers lui pour l'empêcher de s'ouvrir une artère sur l'une des pointes de verre brisé encore fichées dans le cadre en métal de la baie vitrée. Le copilote qui peinait sur l'un des grands gouvernails se tourna vers eux, le visage paniqué.

— Le gouvernail s'emballe, commandant, j'ai du mal à le tenir! Les dérives fixes à l'arrière doivent être atteintes et influencent la tenue!

Laberge et le commandant se regardèrent un instant avant de

foncer chacun de leur côté. Le commandant saisit la seconde roue de gouvernail et libéra le mécanisme de blocage afin de reprendre le contrôle manuel.

En jetant un coup d'œil par-dessus son épaule, il eut tout juste le temps de voir disparaître Laberge qui passait le niveau du plafond par l'échelle verticale.

Le curé poursuivit son ascension par un étroit conduit pour atteindre une plateforme métallique juste au-dessus de pont supérieur. La gigantesque structure interne du *R-100* ainsi que les ballonnets gonflés d'hydrogène lui apparurent, éclairés faiblement par des puits de lumière constitués de portions de toiles semi-transparentes. Il eut l'impression désagréable d'avoir été avalé par un monstre mythique dont il ne pourrait jamais s'échapper.

Il emprunta une étroite passerelle qui l'amena à une seconde échelle qui s'élevait jusqu'au sommet de la structure. Il s'y agrippa vivement lorsqu'une violente secousse fit plonger le dirigeable.

Laberge s'efforça de grimper alors que des bouffées d'air froid qui s'engouffraient par l'avant de l'appareil lui fouettaient le corps sans ménagement.

Il atteignit enfin la trappe donnant accès à l'extérieur du mastodonte qui était restée ouverte. Prenant appui sur la petite plateforme de navigation, il mit le nez dehors, et remarqua l'ampleur des dégâts.

Son espoir qu'il avait d'arriver vivant à la base de Cardington diminua d'un cran. À travers le petit parebrise fissuré qui protégeait sensiblement l'espace du navigateur, il voyait de grands pans de toile arrachés à l'avant du dirigeable se faire malmener sans pitié par le vent déchaîné, altérant du coup sa stabilité. Faisant demi-tour sur lui-même, il constata avec stupeur que la grande dérive supérieure à la queue de l'appareil était gravement endommagée. Là aussi, des pans de toile accrochés à des pièces de structure avaient été arrachés, et pendaient dans le gouvernail de gauche, nuisant à son opération. La

visibilité était toutefois nulle, le dirigeable étant prisonnier de la tourmente, des épais nuages et de la pluie.

Laberge s'empara nerveusement du casque d'écoute et ajusta les couverts de cuir sur ses oreilles. Il étudia un instant le microphone fixé sur une tablette juste devant lui et la voix forte du commandant le fit sursauter.

— Mais où êtes-vous, nom de Dieu! Il n'y a pas de temps à perdre! J'ai besoin de vous tout de suite! Nous sommes tout près de la base!

Laberge avança la main pour se saisir du pied du microphone où se trouvait le bouton qui lui permettrait de répondre. Au même moment, le *R-100* dans sa descente trop rapide creva le plafond de nuage comme un titan chutant du ciel.

D'un geste brusque, le curé essuya l'eau de pluie qui lui pinçait le visage et lui brouillait la vue. Le terrain de la base de Cardington lui apparut, ainsi que son gigantesque mât d'amarrage de soixante-quinze mètres de haut qui trônait en son centre.

Et tel un bolide dont on avait perdu tout contrôle, le *R-100* lui fonçait droit dessus.

Laberge enfonça nerveusement le bouton du microphone.

— La base! cria-t-il les yeux exorbités, je peux voir la base et le mât!

— Notre approche est trop rapide! répondit aussitôt le commandant. Nous allons droit vers la tour!

— Mais… n'est-ce pas ce que nous sommes censés faire? risqua le curé qui entendait à présent les gros moteurs Rolls Royce s'arrêter l'un après l'autre.

— J'ai stoppé les moteurs, gueula de nouveau le commandant. Les gouvernails et les dérives sont endommagés, je ne pourrai jamais amarrer le dirigeable dans ces conditions! L'arrêt de la propulsion nous permettra peut-être de dériver suffisamment pour éviter de percuter la tour!

— Mais… après? Que ferons-nous ensuite?

— Une fois la tour contournée, je relancerai les moteurs pour éviter l'écrasement et je tenterai de nous stabiliser un peu plus loin.

Le dirigeable ralentit son avancée mais perdit encore de l'altitude.

Et le vent continuait de le pousser de façon quasi intentionnelle vers le grand mât d'amarrage.

Laberge pouvait maintenant voir les hommes au sol qui couraient dans tous les sens pour fuir les environs de la tour. Ceux-ci savaient trop bien que si le dirigeable rempli d'hydrogène entrait en collision avec la tour, elle-même porteuse d'une réserve importante de carburant pour le réapprovisionnement des moteurs, le spectacle serait mémorable. Et personne ne tenait à voler les premières loges aux passagers du *R-100*.

Laberge se ressaisit et empoigna à deux mains les montants du petit parebrise qui le protégeait vainement des intempéries. Il se devait de faire quelque chose sinon ils seraient tous brûlés vifs avant même d'avoir touché le sol.

Il chassa de son esprit toute image négative et dérangeante et imagina le *R-100* flotter dans le sens du courant du fleuve d'énergie universelle qui se déversait sur la Terre. Il inspira profondément et retint son souffle. Il se pencha sur la gauche, fouetté par les gouttes de pluie qui lui fonçaient dessus, visualisant le cours de ce fleuve sur lequel flottait le grand dirigeable dévier en ce sens. Il le voyait bifurquer lentement, des vagues énergétiques le frappant sur sa droite pour le faire tourner.

Le mage ne respirait plus. Il ne sentait plus rien. Même le bruit de la tempête semblait lointain face à sa profonde concentration.

Passagers, structure, tout lui apparaissait comme une seule entité destinée à survivre et non pas à mourir. La voix du commandant criait dans ses oreilles mais il l'entendait à peine. Il n'y prêtait aucune attention. Le sang commença à s'écouler de l'une de ses narines pour venir s'infiltrer malicieusement dans sa bouche entrouverte. Ses yeux brouillés de larmes et d'eau de pluie ne voyaient presque plus.

Le *R-100*, symbole moribond de l'Empire britannique, glissa de côté en continuant de perdre vitesse et altitude. Il passa juste au côté du sommet de la tour, la frôlant de sa structure fragilisée. Le bout de l'un des gouvernails fracassa au passage les baies vitrées de la salle d'embarquement.

Le dirigeable piqua du nez, fonçant à présent vers le flanc de la

colline qui fermait l'extrémité de la base comme un mur d'enceinte.

Laberge continuait de serrer le cadre du parebrise comme s'il tenait ainsi à lui seul l'appareil tout entier. La plus vaste forme énergétique qu'il eût jamais déployée guidait le dirigeable vers le sol malgré les bourrasques qui s'acharnaient à le déséquilibrer.

Les câbles stabilisateurs furent libérés et tombèrent sur le terrain. Les hommes qui avaient suivi le parcours du géant en difficulté s'en emparèrent dès qu'ils le purent pour les attacher à des camions.

Captif à dix mètres du sol, en bordure de cette colline qui semblait monter la garde sur la base telle une sentinelle immuable, le *R-100*, celui-là même que l'on avait qualifié de cathédrale du ciel, était enfin maîtrisé.

Une perceptible fuite d'hydrogène à l'avant pressa le personnel à évacuer les passagers avec un camion porte-échelle. Ceux-ci fuyaient ensuite en courant vers le plus proche hangar, entraînés par des miliciens de la base.

Quelques minutes plus tard, Laberge se laissa glisser le long d'un câble par la porte de la soute arrière avec son vieux sac de cuir à l'épaule.

Sale, les vêtements déchirés et trempés, le visage maculé de sang, il atteignit le hangar le pas lourd et le souffle court, pour s'arrêter devant Élizabeth Montjean abritée sous un parapluie malmené par le vent. Elle considéra un instant le curé de son regard neutre et sans expression.

— Il me semble que le pilote a manqué le mât d'amarrage, dit-elle soudain en guise de salutation.

Laberge s'essuya le dessous du nez pour y décoller quelques traces de sang séché.

— Croyez-moi, dans les circonstances, c'était préférable…

La jeune femme inclina la tête sur la droite et esquissa l'ombre d'un sourire. Le curé eut encore la force de la trouver charmante.

— Venez, lui dit-elle, un taxi nous attend pour nous amener à Londres. Nous prendrons le train ce soir pour Édimbourg.

— Édimbourg? Mais… c'est en Écosse! Ne sommes-nous pas censés nous rendre en Irlande?

— Cela vous donnera l'occasion de voir des hommes en kilt! répondit-elle ironiquement avant de tourner les talons.

— Oui… moi aussi je suis heureux de vous revoir, eut-il pour toute réponse avant qu'une large main vienne se déposer sur son épaule.

— Nous avons eu une sacrée veine mon ami, affirma le commandant du *R-100* visiblement éprouvé. Je ne saurais dire ce qui s'est produit exactement mais nous l'avons échappé belle. Tous sont sains et saufs. Et c'est ce qui importe.

Il tendit la main à Laberge qui la serra sans trop de force.

— Bienvenue en Angleterre, monsieur…

Le curé hocha la tête, incapable d'assigner la moindre expression à son visage.

Il quitta l'homme sans regarder en arrière pour aller rejoindre Élizabeth Montjean.

7

Sainte-Clotilde-de-Châteauguay, Québec.
Le mercredi 20 août 1930.

Après avoir embrassé Emma, Valérie, Anita, Lucien, Léo, et avoir passé sa main dans les cheveux hirsutes d'Arthur, Albert Viau sortit par la cuisine à l'arrière de la maison en pierre.

En cette fin du mois d'août, les matins étaient magnifiques. La fraîcheur d'une nuit précédant une journée ensoleillée en cette période de l'année laissait traîner de petites nappes de brouillard que le soleil illuminait avec la rosée couvrant les champs. Albert s'accorda quelques instants pour admirer ce décor, baigné de la lumière orangée du soleil levant.

Un rêve étrange l'avait tiré de son sommeil. Un rêve angoissant où Édouard le rejoignait après s'être échappé d'une situation dangereuse. Le curé l'avait rassuré. Tout danger était écarté. Albert ne parvenait plus à se souvenir des détails du songe, celui-ci s'estompant graduellement depuis son réveil.

Le hennissement d'un cheval le tira de sa rêverie et lui fit tourner subitement la tête.

À l'autre bout du terrain, près de la grange, un cavalier se tenait sur une monture nerveuse qui piétinait sur place. Albert reconnut Will Cunningham, Grand Maître de la loge des francs-maçons de Hemmingford. Il marcha vers lui, accompagné du chant des oiseaux cachés dans les érables centenaires qui entouraient la maison.

Lorsque Albert avait rencontré Cunningham au Frontier Inn à Hemmingford en compagnie de Laberge et de Coppegorge après les funérailles de Dinsmore, il avait préféré ne pas avouer qu'il connaissait l'homme depuis déjà fort longtemps. Il ne tenait pas

nécessairement à être associé aux francs-maçons, sachant trop bien que certaines personnes craignaient cette appartenance qu'ils avaient à une société secrète issue du fond des âges. Il avait néanmoins paru devant leur conseil dans le secret du temple de Hemmingford pour sceller une alliance, car la menace revêtait un visage de plus en plus reconnaissable : celui du fascisme.

Et cette politique de contrôle n'était ni plus ni moins qu'associée à un groupe de mages dangereux venus d'Europe pour soit préparer quelque chose, soit chercher quelque chose.

C'était ce qu'il fallait découvrir avant que tout cela n'aille trop loin.

Arrivé à sa hauteur, Albert salua l'homme qui retira son chapeau par pure politesse.

— Tu es bien matinal, Will, lui dit Albert en guise de salutation.

— Tu sais que je dors peu, Albert. Je suis venu depuis Barrington à travers la forêt en suivant les sentiers de bûcherons. J'avais besoin de communier avec la nature…

— Tu devrais être plus prudent. Les loups sont parfois dangereux la nuit au cœur des forêts… As-tu obtenu de nouveaux renseignements concernant ce dont nous avons discuté l'autre jour?

— Peut-être bien… Mais les renseignements, ça se paye…

— Arrête de te moquer de moi, Will. C'est tout autant pour la sécurité de votre obédience que pour celle de la population en général que je vous ai mis sur la piste.

— Et nous t'en sommes reconnaissant, Albert. Tu sais bien que je blaguais. Tes soupçons sur les frères Nicholson de Saint-Urbain semblent bel et bien fondés. Tout indique qu'ils seraient en train de fomenter un vilain complot et de tenter de recruter une petite armée de miliciens fascistes. Ils approchent principalement les anciens soldats, les chômeurs et les jeunes.

— Mais où diable vont-ils chercher ces idées? réagit Albert, déçu.

— Ah, mais tu ne savais pas? Ils conspirent avec tes amis, les Êtres de la Lune… Et ce sont tous des Européens…

— Es-tu bien sûr de ce que tu avances, Will?

— Tout à fait. Mes frères sont sur leur garde. C'est bien connu, les

fascistes n'aiment pas les maçons… Nous voici donc avec un nouveau mal à abattre, mon ami…

— Il n'y a encore rien à abattre pour l'instant, Will. Contentons-nous de les surveiller.

— Le jour où ils passeront aux actes, il sera trop tard, Albert. Nous devrons être prêts. Et s'il le faut, tuer l'oiseau dans l'œuf.

— Ne serait-ce pas plutôt aux autorités concernées de s'occuper des troubles politiques?

— Et s'ils ne font rien? Je te le dis, il faudra les avoir à l'œil.

— C'est bien ce que je compte faire.

— As-tu réfléchi à ma proposition, Albert? Ne voudrais-tu pas joindre la loge? Cela ne t'empêche nullement d'être un coopérant de l'ARC.

— C'est tout réfléchi, Will. L'ARC est mon obédience. Et une seule me suffit amplement pour l'instant.

— Alors, qu'il en soit ainsi. À bientôt Albert! Sois prudent.

Cunningham ajusta son chapeau et poussa son cheval fringant vers la route avant d'emprunter la direction du village.

Il était passé treize heures et Albert venait de ranger derrière le siège la boîte de métal noire qui lui servait à transporter nourriture et boisson au cours de la journée. Le morceau de glace qui se trouvait à l'intérieur pour conserver la fraîcheur avait partiellement fondu pour imbiber la triple épaisseur de coton dans lequel il était enveloppé.

Albert était stationné en bordure de la route menant à Saint-Urbain-Premier. Il s'était attardé plus qu'il ne le fallait à la réparation d'un accotement qui s'était affaissé au cours de l'été.

La ferme des frères Nicholson se trouvait juste un peu plus loin. Il avait surveillé ce qui s'y passait une bonne partie de l'avant-midi sans toutefois détecter rien d'anormal.

Sauf que maintenant, un camion Ford Modèle A tout neuf quittait la ferme pour venir dans sa direction.

Albert saisit une pelle et fit mine de replacer la poussière de roche

au bord du fossé. La voiture passa lentement près de lui, les deux frères à son bord. Il ne leur adressa pas le moindre regard lorsqu'ils arrivèrent à sa hauteur et la voiture disparut en haut d'une côte en direction de Sainte-Clotilde.

Albert lança la pelle dans la benne de son Ford et sauta d'un bond le fossé avant de traverser le champ menant vers la ferme en retrait de la route. Il n'y avait personne aux alentours et il ne ferait qu'une toute petite incursion, juste pour voir.

Il avança entre les bâtiments qui formaient un ensemble cohérent, chacun ayant été construit en fonction de l'autre en un cadre qui rejoignait la maison. Les constructions avaient été faites à des époques différentes, mais l'agencement avait été soigneusement réfléchi par les ancêtres des propriétaires actuels.

Albert fit rapidement le tour des bâtiments et pénétra finalement dans ce qui apparaissait comme une grange, la façade s'insérant entre deux bâtisses, mais s'allongeant vers les champs sur une distance de vingt-cinq mètres. Avec surprise, il découvrit l'espace entièrement vide, muni seulement d'une tribune à son extrémité située près de l'entrée. Au-dessus de sa tête, à environ six mètres, une forte structure de bois aux poutres équarries à la hache supportait la toiture de tôle.

Un bruit de moteur l'arracha soudain à ses observations. Constatant qu'une seconde porte se trouvait à l'arrière du long bâtiment, il ferma lentement celle par laquelle il était entré après avoir constaté qu'une voiture qui n'était pas celle des frères Nicholson remontait l'allée.

À travers les vitres sales de l'unique fenêtre, Albert observait du coin de l'œil la voiture qui faisait demi-tour au milieu de la cour, pour ensuite s'arrêter. L'homme qui en descendit, solide gaillard aux larges épaules, se dirigea aussitôt vers la porte derrière laquelle se trouvait Albert.

Ce dernier courut se cacher derrière l'estrade de bois juste avant que l'homme n'ouvre la porte pour entrer. Derrière celle-ci, une petite boîte de bois était fixée au mur. Le grand homme en souleva le couvercle pour y insérer un pli.

Avant de sortir, il jeta un coup d'œil à la ronde, comme s'il avait

détecté quelque chose. Albert craignit pendant un moment d'être découvert mais l'autre vida les lieux en refermant bruyamment la porte de bois.

Lorsque le bruit de moteur se fut éloigné, Albert sortit de derrière la tribune pour avancer vers la fenêtre. Il suivit la voiture des yeux, qui tourna sur la route pour accélérer doucement avant de ralentir de nouveau pour s'arrêter. Juste à côté de son camion.

— Torrieu… jura Albert tout bas alors qu'il voyait l'autre examiner le camion abandonné.

La voiture redémarra et disparut.

Albert s'empara du pli que l'homme avait glissé dans la petite boîte accrochée au mur. Il le déplia nerveusement, inquiet de savoir si quelqu'un le surveillerait lorsqu'il retournerait à son camion.

L'écriture était gracieuse, d'un style apparenté à celui du XIX^e^ siècle : par souci d'esthétique, la calligraphie des bourgeois allongeait les lettres de multiples lignes courbes qui s'entremêlaient à travers le texte.

Soyez fins prêts pour le dernier vendredi du mois. Sur le coup de minuit, anciens et nouveaux se réuniront pour recevoir les ordres de nos maîtres.

Albert replaça le pli dans sa boîte.

Il devait maintenant retourner discrètement à son camion sans éveiller de soupçons. Mais il était peut-être trop tard. L'idée d'abandonner camion et équipement n'était pas la meilleure qu'il eût eue jusqu'à présent.

Il quitta le bâtiment par l'arrière, s'assurant du coup de laisser la porte non verrouillée, puis rejoignit la bordure de la forêt avant de se rendre à la route.

Il n'y avait personne à l'horizon.

Assis dans son camion, Albert réfléchissait à la note qu'il venait de lire.

L'avant-dernière journée du mois se trouvait à être le samedi 30.

Il fallait coûte que coûte qu'il assiste à cette réunion.

C'était la seule façon de savoir ce qui se tramait vraiment entre les Êtres de la Lune et les frères Nicholson.

Il devait savoir.

8

Édimbourg, Écosse.
Le jeudi 21 août 1930.

Après une série de mésaventures qui avaient retardé leur voyage à travers le pays de Galles, Édouard Laberge et Élizabeth Montjean avaient été contraints de passer deux jours à Carlisle, non loin du mur-frontière d'Hadrien, que les Romains avaient construit à partir de 120 après Jésus-Christ afin de contenir les hordes de Pictes et de Scots qui tentaient régulièrement de descendre vers le sud.

Ils étaient finalement parvenus à leur destination, épuisés par le trajet dans les « boîtes à tonnerre », ces wagons de train métalliques construits en Allemagne et reçus en dommage de guerre, ainsi surnommés en raison de leur bruit de roulement caractéristique.

Élizabeth avait en main les billets qui leur assuraient une place dans un autocar en partance pour Linlithgow. C'était la dernière étape à franchir.

Trois joueurs de cornemuse arborant le kilt aux larges carreaux de couleurs diverses soufflaient sans se fatiguer dans leur instrument, pour animer une petite fête qui se tenait dans le parc adjacent à l'embarcadère.

Une fois installé au fond du long véhicule, Laberge la questionna encore.

— Tout au long du voyage, j'ai respecté votre silence, argua-t-il soudain. Vous avez lu, écrit, réfléchi… Allez-vous maintenant finir par me dire ce que nous allons faire en Écosse, que diable!

— Ne vous fâchez pas, nous sommes presque arrivés.

— Je ne suis pas fâché.

— Impatient alors.

— Vous réagiriez comment à ma place?

— Nous nous rendons à Linlithgow, aux bureaux de l'ARC. D'abord parce que j'aimerais que vous soyez informé sur les recherches qui sont menées là-bas, car je considère que cela pourrait vous intéresser. Et ensuite parce que j'ai là un moyen de transport qui nous permettra de vous faire passer en Irlande discrètement.

— Vous voyez, ce n'était pas si difficile…

Élizabeth afficha un mince sourire sans toutefois regarder le curé. Elle semblait tirer une certaine satisfaction à le voir s'exaspérer. Elle replongea néanmoins dans sa lecture.

Sachant que quelques kilomètres seulement séparaient Édimbourg de Linlithgow, Laberge se laissa aller au fond du banc rigide de l'autocar. Contre lui, il pouvait sentir la chaleur de l'épaule d'Élizabeth qui malheureusement semblait tout aussi rigide que le banc sur lequel ils prenaient place. Il ne devrait éprouver que de l'indifférence à l'endroit de cette femme, aussi fermée qu'une huître qui sent le danger. Et pourtant, il n'arrivait pas à lui en vouloir.

Après avoir parcouru une trentaine de kilomètres sur une route fort bien entretenue, ils débarquèrent à l'arrêt situé en plein centre de la petite ville de Linlithgow. Ils récupérèrent leurs bagages dans les compartiments réservés, puis regardèrent l'autocar s'éloigner pour poursuivre son itinéraire.

Laberge se tourna vers Élizabeth qui ne bougeait toujours pas, comme si elle venait de descendre dans un endroit dont elle ignorait absolument tout.

— Et maintenant? risqua-t-il d'une voix posée.

— Oui, c'est par là, tout près, environ quinze minutes de marche.

— Vous commenciez à m'inquiéter…

— Je suis la dernière personne pour laquelle vous devriez vous inquiéter, lui fit-elle pour toute réponse avant de s'éloigner encore une fois.

Élizabeth s'était arrêtée devant la grille d'entrée d'un imposant

bâtiment en pierre à deux étages, criblé de multiples fenêtres, possédant l'allure d'une fortification puisque parfaitement carré, avec une cour intérieure en son centre et une toiture en pagode recouverte de cuivre à chacun des coins.

— C'est là? demanda Laberge, incrédule.

— On viendra bientôt nous répondre.

— Mais c'est une distillerie!

— La distillerie St. Magdalene pour être plus précis. On y fabrique du scotch whisky.

— Et c'est dans une distillerie de whisky que l'ARC a installé ses bureaux?

— Tout à fait.

— Est-ce qu'il vous arrive de donner des réponses qui comportent plus d'une phrase?

Un homme trapu et moustachu, aux épaules solides qui se démarquaient dans un veston trop serré, apparut soudain et s'approcha de la grille.

— *Rare malt*, dit-il en soutenant le regard de la Française de ses yeux gris.

— *Rare old*, répondit-elle sans hésiter.

L'homme sourit, dévoilant du coup un côté visiblement sympathique. Il décrocha de sa ceinture un large anneau porte-clés avant de déverrouiller la grille et de la faire lentement pivoter sur elle-même. Il referma aussitôt derrière eux.

— Nous vous attendions, Élizabeth, dit-il dans un anglais chargé de politesse à l'endroit de la jeune femme tout en la délestant de son sac de voyage qu'elle portait à l'épaule, j'espère que vous et votre ami avez fait bon voyage.

— Sans incident majeur. Permettez-moi de vous présenter Édouard Laberge. Édouard, voici Aedan Bruce. Aedan voit au bon fonctionnement de… de l'entreprise.

— Enchanté, Édouard! Vous aurez sans nul doute la chance de goûter quelques-uns de nos délicieux scotchs!

— Ce sera avec joie! Mais il me fait aussi plaisir de vous rencontrer, Aedan.

— Venez, suivez-moi, leur dit aussitôt l'Écossais, vous devez être fatigués. Je vais vous montrer vos chambres et vous pourrez vous reposer un peu avant le repas du soir.

Ils traversèrent la cour intérieure de la distillerie et Laberge put admirer l'impression de force sans âge que dégageait le bâtiment. Il fut secoué au passage de quelques spasmes, imperceptibles aux deux autres, qui lui firent fermer les yeux quelques secondes pendant lesquelles des images de misères et de souffrances lui traversèrent l'esprit. Il ouvrit les yeux pour faire disparaître ces visions et aperçut au fond de la cour, devant une grande porte, deux hommes qui s'affairaient à charger des caisses de bois dans un gros camion.

— Dites-moi Aedan, demanda-t-il tout à coup, ce bâtiment a-t-il toujours servi de distillerie?

— Grand Dieu, non! Son histoire débute au XII^{e} siècle en tant que léproserie. Il fut plus tard transformé en hôpital général puis en couvent, avant de devenir une distillerie en 1765. La proximité du *Union Canal* en faisait un endroit de choix pour le transport par bateau de la précieuse boisson. En 1912, une compagnie entretenant des liens avec l'ARC et nommée DCL[27] racheta la distillerie au bord de la faillite et redressa sa situation précaire alors que l'ARC aménageait ses installations dans une partie de ses caves.

— Très intéressant…

Aedan déverrouilla une autre porte et s'effaça pour leur permettre d'entrer.

— Vous pouvez avancer jusqu'au fond du couloir, leur dit-il. Nous aurons quelques marches à descendre pour atteindre la partie des caves qui constitue les bureaux et les laboratoires de l'ARC ainsi que les appartements de ceux qui y travaillent.

Aedan les conduisit ainsi dans le labyrinthe des caves ancestrales, tel un guide marocain que l'on aurait payé pour se sortir des souks de Marrakech.

Il leur indiqua leur chambre et les avisa qu'il leur laissait le reste de l'après-midi pour se reposer. Il viendrait les chercher en début de soirée pour le repas du soir.

Édouard et Élizabeth restèrent quelques instants à se regarder, sur

le pas de leurs chambres respectives situées l'une en face de l'autre. Le couloir dans lequel elles se trouvaient était entièrement fait de pierre, les fils électriques courant contre les parois pour alimenter les pièces qui s'y trouvaient.

— Bon, alors je crois que je vais essayer de dormir un peu, dit Laberge pour briser le silence.

— Vous aurez le loisir de visiter, ne vous en faites pas. Nous serons ici quelques jours. J'ai besoin d'un peu de temps pour préparer notre moyen de transport.

— Notre?

— Enfin, le vôtre. Je vous accompagnerai jusqu'à la vallée de la Boyne pour être bien certaine que vous y serez largué.

— Largué?

— Êtes-vous donc incapable de formuler une question cohérente avec plus d'un mot?

Laberge sourit à la boutade.

— C'est juste que vous parlez de moi comme s'il s'agissait d'un colis, poursuivit-il.

— Vous êtes en effet mon colis à livrer. Et je vous larguerai tel que convenu aux abords de la Boyne, là où se trouve le manoir Griffith, non loin de Navan. En prenant soin bien entendu de ne pas vous échapper au-dessus de la mer d'Irlande.

— Bien entendu…

— J'espère que votre dernier voyage par la voie des airs ne vous a pas laissé de séquelles irréversibles qui vous feraient craindre les hauteurs.

— Ah non, c'est déjà oublié. Ce ne sont pas quelques petites turbulences qui risqueraient de m'affecter!

— Me voilà rassurée, conclut Élizabeth en se tournant pour entrer dans sa chambre.

— Oh, une dernière chose, demanda Laberge avant que la porte ne se referme. Est-ce qu'ils sont au courant que je suis un prêtre?

— Tout à fait.

— Zut… Moi qui ressentais tout à coup une irrésistible envie de vous inviter à venir discuter dans ma chambre… Cela pourrait être

mal vu…

— N'y songez même pas, monsieur le curé… ajouta la jeune femme, ce serait de toute façon mal vu même si vous n'étiez pas prêtre. Ici, les mœurs ne sont pas aussi libertines qu'en France.

Il la provoqua d'un large sourire qui parvint tout de même à se frayer un chemin à travers la carapace de l'historienne.

— À plus tard, lui dit-elle en répondant à son sourire de manière presque gênée avant de disparaître derrière la porte.

Laberge entra dans sa chambre légèrement sous le choc.

Elle sait quand même sourire…

Il se laissa tomber sur le lit qui prenait la majeure partie de l'espace de cette chambre qui avait toutes les apparences d'une caverne. Une légère lumière fusait d'un orifice recouvert d'un verre bombé, émergeant de la pierre au milieu du plafond. Un conduit rond en métal poli reflétait la lumière à partir de l'extérieur jusque dans la profondeur de la chambre, fournissant ainsi un éclairage naturel tout le jour.

Laberge ferma les yeux et sa tête roula sur le côté.

Il avait déjà sombré dans le sommeil.

La salle à manger recevait les invités dans une atmosphère magique.

Installée elle aussi dans les caves plusieurs fois centenaires de la distillerie St. Magdalene, elle avait remplacé le lieu où étaient entreposés jadis les crus de prestige, qui y sommeillaient durant de longues années, avant d'être destinés aux collectionneurs ou aux encans. L'éclairage exclusivement constitué de chandeliers sur pied se répandait sur toute la surface des parois pour rejaillir de manière diffuse et régulière partout à la fois.

Édouard et Élizabeth prirent place derrière la table à l'endroit qui leur avait été assigné.

Le curé avait été surpris de retrouver la jeune femme vêtue d'une robe noire qui lui seyait comme un gant. L'ajustement de la robe lui

cintrait parfaitement la taille pour en révéler les courbes subséquentes.

Aedan resta debout, jetant de discrètes œillades en direction d'Élizabeth Montjean, jusqu'à l'arrivée de celui qui devait vraisemblablement être son patron.

— Bonsoir, mes amis! dit l'homme vêtu d'une chemise blanche, d'un kilt en tartan et d'un sporran. Soyez les bienvenus dans les bureaux de l'ARC en Écosse. Mon nom est Craig Durell et je suis responsable de ce bras de notre organisation.

Il tendit la main à Laberge et serra chaleureusement celle de ce dernier.

Laberge détailla rapidement l'homme dans la force de l'âge et il lui parut aussitôt sympathique. Grand, mince, les membres longs, les cheveux en perte de vitesse et le teint clair, Durell respirait la confiance et le positivisme. Il était heureux de les rencontrer et son attitude n'était pas feinte.

— Vous êtes sans contredit Édouard Laberge, continua-t-il, votre réputation vous précède, mon cher et je suis honoré de faire enfin votre connaissance.

— Merci monsieur, répondit Laberge sincèrement heureux lui aussi de connaître l'homme.

— Et vous, chère Élizabeth, poursuivit Durell, vous êtes toujours aussi magnifique et remarquable. Je me réjouis de vous avoir ce soir à ma table! Buvons quelque chose, voulez-vous!

La soirée s'était déroulée dans la bonne humeur.

Laberge en était presque arrivé à oublier la raison de sa venue en ce pays. Durell lui donnait l'impression d'être un touriste en voyage qui s'émerveillait au cœur d'une contrée si ancienne.

Ils avaient fait honneur à la table et au plat national que leur hôte avait voulu leur faire découvrir : le haggis, un mélange d'abats de mouton hachés et de farine d'avoine, fortement épicé et cuit dans une panse de mouton.

Tout au long du dîner, la musique en sourdine d'un gramophone qui rendait des ballades gaéliques s'était mélangée au crépitement du feu dans l'âtre de la cheminée creusée dans la pierre.

Ils quittèrent la table vers vingt-trois heures pour faire une visite des caves qui renfermaient l'un des meilleurs *single malt whisky* d'Écosse.

Des centaines de barriques étaient alignées dans un ordre parfait, retenues par des supports en bois permettant d'en entreposer deux de haut. Elles reposaient en silence en ce lieu inviolable.

Craig Durell les attira autour d'une petite table ronde et les invita à s'asseoir. Il posa une bouteille sur la table et s'employa à l'ouvrir.

— Ce *single malt* est tout jeune, dit-il sérieusement, il n'a que dix-neuf ans. J'ose espérer que vous saurez tout de même l'apprécier.

— Oh, j'en suis sûr! répondit Laberge en jetant un œil du côté d'Élizabeth.

— Après notre dégustation, je vous ferai visiter les laboratoires, car certaines expérimentations se déroulent de nuit, car elles nécessitent des dormeurs.

— Des dormeurs? s'enquit Laberge, curieux.

— Nous verrons cela plus tard, mon ami. Ne soyez pas distrait par ce que je viens de dire, le plaisir de votre dégustation pourrait en être altéré…

— Loin de moi cette intention…

Durell tira trois verres d'une armoire et les déposa sur la table. De façon cérémonieuse, il versa doucement le whisky dans les verres parfaitement propres et souleva le sien pour en étudier la nuance.

— Voyez cette couleur, dit-il fort concentré en faisant tourner son verre, je peux déterminer l'âge et même le type de barrique dans lequel ce *malt* a vieilli juste en observant sa couleur…

Édouard et Élizabeth faisaient tourner le whisky dans leur verre tout en se regardant les yeux dans les yeux. Le rituel de Durell avait déjà quelque chose de sensuel, d'excitant.

— Vous allez maintenant humer les arômes qui se dégagent de votre verre. Non seulement avec votre nez, mais ensuite avec votre langue…

Laberge sentait le désir croître en lui. Impossible de le réfréner. Il s'obligea à quitter Élizabeth des yeux pour fixer le fond de son verre.

— Voyez-vous comment la forte teneur en alcool fait coller le liquide aux parois du verre? C'est ce qu'on appelle ses « jambes ». C'est sa viscosité qui est à l'origine de ces traces. L'écart entre les « jambes » permet aussi de déterminer l'âge du whisky…

Laberge voyait, à travers le verre, les jambes croisées de la Française couvertes seulement au-dessus des genoux par la robe noire et ajustée. Ses souliers ouverts à talons hauts achevaient de lui conférer une féminité hors du commun et la couleur chaude de sa peau ambrée laissait croire à une régulière exposition au soleil.

— Vous en avez senti les arômes, vous allez maintenant vous efforcer de toucher son goût avec votre langue. Faites passer une toute petite gorgée d'un côté à l'autre de votre bouche, laissez-la glisser sur votre langue…

Élizabeth pénétrait Édouard de son regard bleu acier. Une lame effilée n'eût pas fait mieux. Elle pouvait voir le curé faire passer le whisky d'un bord à l'autre de sa bouche sans jamais la quitter des yeux.

Durell, lui, avait les siens fermés, absorbé par le bien-être que la dégustation du spiritueux lui procurait.

— Avalez et gardez le verre sous votre nez, dit-il ensuite sans ouvrir les yeux, vous détecterez encore une foule d'odeurs et de sensations inattendues…

Laberge était subjugué par les sensations inattendues. Le *malt* lui brûlait la poitrine et activait tous ses sens. Il pouvait sentir la sueur s'imprégner tout autour de ses yeux et un frisson lui parcourir l'échine. Élizabeth se déplaça sur sa chaise en arquant le dos et entrouvrit la bouche de façon presque invitante. Le curé se demandait comment elle avait pu ranger au fond de son sac sans la froisser une robe pareille.

— À cette étape, rappliqua Durell, il faut ajouter de l'eau. Juste une goutte. Une seule. Car il ne faut que peu pour faire réagir beaucoup…

L'homme trempa un compte-goutte dans un bol d'eau fraîche posé

sur la table.

— Gardez votre verre sous votre nez, poursuivit-il à l'intention de la jeune femme, je vais jeter la goutte et vous sentirez la réaction… Les arômes d'herbes et de tourbe vous séduiront…

Durell laissa tomber la goutte dans le whisky d'Élizabeth et celle-ci prit une profonde inspiration sans quitter Laberge de ses yeux couleur de mer. Elle guetta l'excitation dans le regard du curé et goûta le moment en même temps qu'une nouvelle gorgée de liquide.

Laberge laissa à son tour le whisky infiltrer son organisme. Il pouvait voir les jambes magnifiques d'Élizabeth se frotter l'une contre l'autre en un mouvement furtif de satisfaction évidente. La tension lui passait sur le corps en le consumant aussi violemment qu'une coulée de lave. Il se leva pour faire quelques pas dans la cave en s'éloignant de la table, verre en main.

— Boire le whisky n'est pas un art en soi, enchaîna Durell d'une voix forte ayant pour but de rejoindre Laberge, mais ce rituel est le mien et il ne cherche qu'à améliorer la perception du goût. Ne me croyez pas prétentieux, il ne s'agit en aucun cas d'une règle générale…

Se tournant vers lui, Laberge pointa son verre de l'index de sa main libre.

— Croyez-moi, lui dit-il, vous êtes sans égal pour améliorer la perception du goût…

Craig Durell souleva une manette au côté de la lourde porte qui mettait fin au corridor qu'ils venaient de franchir. Ce qui semblait être l'extrémité d'une galerie n'était en fait qu'une entrée donnant libre accès aux laboratoires écossais de cette organisation baptisée Alliance des Religions du Christianisme. Le bruit continu d'un moteur électrique se fit entendre au-dessus de leur tête à mesure que la lourde porte glissait de côté pour libérer le passage.

Durell entra le premier, suivi d'Élizabeth Montjean et d'Édouard Laberge.

Ce dernier fut immédiatement conquis en même temps qu'ébahi

par le laboratoire de recherche qu'il découvrait.

— Bienvenue au premier et unique laboratoire de recherche consacré à une toute nouvelle science ayant pour but d'identifier la part physique de Dieu qui se trouve en chacun de nous. Nous l'avons baptisée bioabsolu[28].

Le curé était médusé.

Le laboratoire s'étendait sur une surface importante dans les caves de la distillerie. Il était évident que l'endroit où il se trouvait ne débouchait nulle part et que le seul moyen d'y accéder ou d'en sortir était d'emprunter la porte qui venait de se refermer sur eux.

Une vingtaine de personnes s'affairaient activement dans cet espace privilégié malgré l'heure tardive. Certains tapaient des rapports à la machine tandis que d'autres expédiaient ou recevaient des mémos par télégraphe. Un système électrique que Laberge n'avait jamais vu auparavant permettait d'imprimer au fur et à mesure les messages télégraphiques sur des rubans qui se déroulaient jusque sur le sol. Au centre de la pièce, dans une partie mobile et surélevée, un homme était assis dans un siège métallique, les yeux collés à ce qui semblait être un périscope permettant d'observer la surface.

— Que… que fait cet homme? demanda Laberge en le montrant du doigt.

— Il surveille simplement les alentours de la distillerie, répondit Durell. Cet instrument d'optique est constitué de lentilles et de prismes qui par leur réflexion totale lui permettent de voir à l'extérieur. Et même la nuit, car les murs de la cour sont éclairés par des lampes électriques. Vu du dehors, le périscope n'apparaît que comme un simple tuyau qui longe une cheminée.

— Fascinant…

— Venez par ici, voyez cette chambre d'observation. Les gens qui y dorment présentement font partie de notre équipe, mais ils participent aux travaux de recherche.

— Mais quelle est vraiment la raison derrière tout ceci? demanda Élizabeth qui appréciait tout autant la visite que Laberge.

— Quelle excellente question, chère amie! s'exclama Durell. Vous voyez, depuis la nuit des temps, l'homme a éprouvé le besoin de croire

en quelque chose de supérieur, quelque chose qui le dépassait. Et ce, peu importe son pays d'origine ou encore l'époque à laquelle il est né. Ce qui nous a poussés à nous poser une question d'ordre majeur : pourquoi l'homme a-t-il instinctivement le besoin de croire? D'où lui vient cette nécessité de communier avec l'Absolu?

— Je… Je n'en sais rien, répondit Laberge un peu confus, je n'étais même pas au courant que de pareilles recherches étaient menées…

— Si Dieu a créé l'homme à son image comme il est dit, poussa le responsable écossais de cette branche de l'ARC, alors il est obligatoirement concevable qu'une part de Dieu réside au fond de chacun de nous! Il doit donc être possible d'identifier cette essence métaphysique à l'intérieur d'un homme, et ce, peu importe ses croyances ou sa religion! Nous sommes à la conquête du parcours spirituel de l'homme! Tant par l'expression de sa foi à travers la prière, que par son rapprochement avec Dieu durant sa phase de sommeil profond. La suspension de la vigilance et le ralentissement de certaines fonctions physiologiques de l'organisme provoqués par le sommeil, et parfois des suggestions hypnotiques, permettent l'étude approfondie d'un sujet grâce à de fins capteurs électrosensibles enfoncés sous son épiderme. Ces capteurs sont reliés à un appareil, proche parent du polygraphe, inventé il y a quelques années par l'un de vos compatriotes d'ailleurs[29]. Nous recherchons la compréhension de l'intelligence divine en l'homme pour le bien de l'humanité. La recherche du bioabsolu dans un cadre théorique et pratique représente une science sacrée! Qui sait si selon les découvertes que nous ferons dans les années à venir, nous ne changerons pas le cours de l'histoire humaine?

Ils passèrent près d'une heure dans le laboratoire, posant des questions et recevant les explications.

La fatigue du voyage aidant, ils demandèrent finalement à se retirer alors qu'une horloge sonnait au loin deux heures du matin.

Laberge frôla délibérément Élizabeth au moment de la quitter pour entrer dans sa chambre. Il recherchait son contact et avait grand mal à se tenir près d'elle sans pouvoir la toucher.

Il aurait tant voulu être différent en ce moment même.

Juste un homme.

La porte de sa chambre lui donna l'impression d'être enfermé en cellule lorsqu'elle se referma.

Le sommeil lui procurerait le moyen de s'évader.

Il marchait dans un sentier étroit serpentant à travers les feuillus.

On lui avait dit que ce sentier menait au lac et il avait décidé de s'y rendre afin d'y lire son bréviaire, comme il s'efforçait de le faire chaque jour.

Il n'avait pas vu Élizabeth de la matinée et c'était tant mieux ainsi. Loin d'elle, il ne souffrait pas. Près d'elle, il subissait la torture.

Alors qu'il marchait lentement, gardant les yeux sur le sentier, les feuilles des arbres effleurant parfois son corps sans qu'il leur portât la moindre attention, il perçut un cri d'effort qui le fit s'arrêter net.

D'où il était, il pouvait voir le lac.

Et le saule gigantesque qui avait poussé un peu plus haut non loin du bord.

Suspendue par les mains à une branche basse, Élizabeth Montjean se soulevait à lentes répétitions par l'unique force de ses bras. La jeune femme faisait dos au curé et face au lac. Elle se soulevait lentement jusqu'à ce que son menton vienne toucher la branche à laquelle elle s'agrippait, avant de se laisser redescendre jusqu'à étirement complet pour recommencer.

Et Laberge restait là, figé de stupeur ou d'admiration.

Car la jeune femme était entièrement nue.

Mûe par le malaise ou encore par la surprise, Laberge quitta le sentier pour entrer dans la forêt.

Élizabeth stoppa son mouvement arrivé à étirement complet et tourna à peine la tête vers la droite.

Bon sang, elle sait…

Laberge gardait les yeux au sol. Les fougères recouvraient la terre cachée au soleil par les hauts arbres. L'odeur de l'humus accentué par

l'humidité persistante se frayait un chemin à travers ses narines alors qu'il s'efforçait de dresser ses remparts mentaux.

Le prêtre en lui était choqué, et refusait de voir.

Mais l'homme parvint à convaincre le prêtre de lever les yeux.

Élizabeth Montjean était quasi surnaturelle. Une héroïne mythologique. Une guerrière. Les comparaisons fusaient dans l'esprit d'Édouard Laberge alors qu'il admirait le physique à l'effort de la femme de quarante ans.

Son corps intégralement bronzé fit croire à Laberge que cet état de nudité revêtait pour elle un caractère d'une certaine importance. La relation avec une guerrière mythologique du passé prenait alors tout son sens. Les mouvements de remontée que la jeune femme imposait à son corps suspendu à cette branche par la force des mains le fascinaient. De là où il était, il pouvait observer la contraction de chacun de ses muscles; la séparation des deltoïdes, le gonflement des biceps, les veines courant juste sous la peau des avant-bras, ses jambes croisées vers l'arrière pour éviter de toucher le sol, jusqu'aux stries dans les parties latérales du haut de son dos…

Il sentit son désir gonfler au même titre que les muscles de celle qu'il observait secrètement avec la honte ou l'excitation d'un voyeur. Il détourna brusquement la tête et prit une longue inspiration lorsqu'il en vint à imaginer la fermeté de ses seins.

Élizabeth toucha le sol avec l'agilité d'une féline. Elle marcha lentement vers le lac droit devant elle et au moment de toucher l'eau, y plongea d'un bond calculé.

Laberge fixait la surface, guettant sa remontée. Plusieurs secondes s'écoulèrent avant qu'elle ne fasse surface au milieu du lac, lissant ses cheveux vers l'arrière, savourant la fraîcheur de l'eau.

Elle effectua un retour vers le bord, nageant rapidement, glissant sur l'eau avec la légèreté d'un voilier poussé par le vent.

Laberge la détailla encore une fois alors qu'elle marchait face à lui, avant qu'elle ne s'arrête sous le gros saule pour saisir sa serviette accrochée à une branche près de ses vêtements et s'y enrouler.

— Sortez donc de votre cachette au lieu de m'observer comme un adolescent en phase de découverte…

Laberge sentit le rouge lui monter aux joues. Il y avait longtemps qu'il ne s'était pas retrouvé dans une situation aussi embarrassante. Il n'avait d'autre choix que d'accéder à sa demande.

Penaud, il quitta la forêt pour paraître sur le sentier.

Pour la première fois, il vit Élizabeth Montjean éclater de rire.

Arrivée à sa hauteur, elle avait toutefois retrouvé son sérieux.

— Mais quel genre de femme êtes-vous donc? demanda-t-il dans le seul but de trouver quelque chose à dire.

— Le genre qui vous plaît! Est-ce que je me trompe? Vous détestez ne pas être en contrôle de la situation. Si vous pouviez voir la tête que vous faites!

— Arrêtez, vous n'êtes pas drôle. Comment pouvez-vous être si…

— Libérée? Bien sûr, un homme peut se baigner nu dans un lac… Mais pas une femme! Un homme peut être en contrôle de sa destinée… mais pas une femme! Un homme a droit au vote populaire, mais pas une femme[30]!

Laberge était statufié. Lui qui avait pourtant la répartie facile ne voyait maintenant que les gouttes d'eau se frayer un chemin sur la peau cuivrée d'Élizabeth. Son bronzage accentué faisait ressortir le bleu méditerranéen de ses grands yeux courroucés alors que ses cheveux mouillés modifiaient délicatement le contour de son visage. Le curé se força à réagir pour tenter de sauver la face. L'attaque lui sembla la meilleure solution.

— Comment osez-vous parler de la sorte ou même sous-estimer mon attachement à l'Église à laquelle j'ai juré fidélité! Ne subventionne-t-elle pas vos recherches? N'avez-vous pas accédé à la confrérie de Tiffauges grâce à elle?

— Ne détournez pas la discussion sur un terrain qui ne lui convient pas. Il n'a jamais ici été question de l'Église. Je m'adresse à vous, seulement à vous!

— Eh bien, vous saurez alors que j'en ai assez de vos manigances et de vos grands airs de Française érudite! Vous le faites exprès pour me cacher des choses sur les buts ou les objectifs de notre voyage et vous vous obstinez à jouer la femme fatale et inaccessible. Grand

Dieu, qu'avez-vous donc à cacher? Un passé de fille battue par un père veuf et alcoolique qui a décidé de tout mettre en œuvre pour réussir dans la vie sans l'aide de personne et qui s'est fermée comme une huître dans sa coquille pour éviter d'être blessée et qui a composé afin d'imposer le respect à travers cette attitude malsaine et une apparence physique qui défie le standard humain établi?

— Vous êtes odieux et vous n'avez rien compris, explosa Élizabeth en sortant de ses gonds, vous êtes bien comme tous les autres! Borné et sans cervelle! Je vous croyais un peu différent mais il n'en est rien! Et puisque la psychologie vous intéresse tellement, je dirai à mon tour que vous vous êtes fait prêtre pour cacher les apparences quant à votre vraie nature de mage suicidaire, dangereux et incontrôlable! Vous avez préféré agir ainsi pour vous faciliter les choses, pour être pris en charge! Vous! Le grand Édouard Laberge! Vous aviez besoin de quelqu'un pour décider de votre chemin à votre place! Car vous n'êtes rien! Vous n'êtes que ce que l'on vous a imposé! On vous a construit de toutes pièces!

Ils se regardaient à quelques centimètres de distance, les yeux en feu et le verbe acide. Laberge relâcha la tension qui soulevait ses épaules.

— Alors si moi je ne comprends pas, c'est que vous n'y comprenez rien non plus, répondit-il d'une voix qui se voulait plus douce. Il est vrai que je ne sais rien de vous et que je ne devrais pas vous juger comme je l'ai fait. Mais sachez que vous non plus, vous ne savez rien de moi et des raisons qui m'ont mené jusqu'ici. Quoi qu'il en soit, nous y sommes tous les deux et nous avons une mission à mener à bien. S'il vous plaît, je vous demande seulement d'être plus ouverte et de me faire confiance. Est-ce là trop vous demander?

Élizabeth, enroulée dans sa serviette, fixait Laberge droit dans les yeux. Sa poitrine se soulevait en mouvements rapides et réguliers et son corps tout entier était agité de légers tremblements, résultat de la colère qui l'avait un instant submergé, juste après les eaux du lac. Laberge l'avait blessée à vif et il le regrettait déjà.

— Allez-vous-en… eut-elle pour toute réponse.

Laberge réagit promptement. Il fit aussitôt demi-tour et retourna

vers le sentier qui menait à la distillerie.

— Édouard?

Il s'arrêta, soulagé qu'elle l'eût rappelé, et en même temps inquiet de ce qu'elle allait lui dire.

— Soyez prêt à six heures trente demain matin avec tous vos effets. Nous prendrons le petit-déjeuner et nous nous rendrons dans un village nommé Polmont qui se trouve à environ dix kilomètres d'ici. C'est de là que, grâce à l'un de mes amis, nous partirons par la voie des airs pour atteindre l'Irlande.

Elle avait parlé d'une voix calme et posée.

Le caractère ironique du curé eut pour effet de lui donner l'envie de souligner le fait qu'elle puisse avoir un ami. Mais il n'en fit rien. Inutile de jeter de l'huile sur le feu.

— Alors, soit! Je serai prêt à six heures trente et je vous rejoindrai dans la salle commune.

Elle eut pour toute réponse un signe d'assentiment et le regarda s'éloigner jusqu'à ce qu'il disparaisse à son regard, derrière les hauts feuillus.

Elle chassa l'air de ses poumons comme s'il eût été vicié au point de l'empoisonner.

La journée s'annonçait magnifique.

Malgré la mauvaise réputation que l'on faisait au Royaume-Uni de Grande-Bretagne quant à son climat pluvieux et changeant, Laberge trouvait le temps plutôt agréable en ce mois d'août. Il était conscient que la température jouait un rôle important sur l'état de son moral. Depuis le jour où l'on avait enterré Hélène, le temps gris et pluvieux avait toujours représenté pour lui un signe de mauvais augure.

Il se sentait confiant et le trajet vers Polmont avait passé trop vite, puisque chaque minute disparaissant à tout jamais le séparait un peu plus vite d'Élizabeth.

Ils descendirent de voiture en pleine campagne, devant un grand hangar sans indication. Le chauffeur les salua de la main en

s'éloignant, puis les laissa au bord de la route dans un petit nuage de poussière.

— Dites-moi que ce n'est pas…

— Un hangar d'aérostation, oui, confirma Élizabeth avant que Laberge n'eût le temps de finir sa phrase.

Élizabeth les entraîna vers l'arrière du hangar qui leur apparut entièrement ouvert. La haute structure métallique autoporteuse aux parois fermées par un remplissage de briques légères reposait sur une fondation de béton dont la partie centrale était dotée d'une fosse de service creusée d'un bout à l'autre.

L'aéronef à la longue enveloppe asymétrique gonflée à l'hydrogène et dont les extrémités rebiquaient vers le bas avait un aspect on ne peut plus curieux. Captif, il comblait le hangar, flottant au milieu de la structure tel un monstre endormi, avec sa nacelle imitant la coque d'un navire qui reposait au fond de la fosse.

— Mais… qu'est-ce que c'est que cet engin? demanda Laberge à voix basse comme pour éviter de réveiller le monstre. Ses yeux parcouraient le dirigeable de bout en bout, partagés entre la surprise et l'admiration devant ce nouvel appareil volant auquel il lui était impossible d'attribuer un nom ni même un âge.

Une voix leur parvint du fond de la fosse de service, nourrissant en toute humilité et dans un français impeccable l'ignorance du curé.

— Vous avez devant vous l'aéronat *Lebaudy*, affirma la voix aussitôt suivie de son porteur qui sortait de la grande fosse. Il fut construit en France en 1902 et vola officiellement jusqu'en 1910, ce qui est un record en soi pour un dirigeable de l'époque. C'est grâce à mon père qu'il fut amené ici et que j'en suis aujourd'hui l'unique propriétaire.

L'homme se dirigea vers eux d'une démarche dégagée. Grand et fort solide, les vêtements tachés de cambouis, tout comme ses mains et son visage, il s'arrêta à un pas de distance pour laisser émerger d'un coup un sourire accueillant qui illumina ses yeux bleus perçants. Sa chevelure blonde et annelée laissait transparaître l'image du gamin qu'il avait dû être.

— Élizabeth, ma belle amie, c'est une joie de te retrouver, dit-il

enfin sur un ton empreint de sincérité.

Ne sachant trop par quel bout le prendre, Élizabeth lui sourit avant de lui prendre la tête entre ses mains et de l'embrasser sur le front.

— La joie est partagée, mon vieil ami, lui répondit-elle d'une voix tout aussi vraie.

— Tu ne me présentes pas le voyageur? interrogea-t-il en s'essuyant les mains avec insistance sur une serviette grisâtre.

— Excuse-moi. Jocelyn Liwentaal, voici Édouard Laberge, répliqua aussitôt Élizabeth. Il est le colis à livrer en Irlande.

— J'aime cette façon que vous avez de me comparer à une lettre à la poste, répliqua Laberge en riant alors que Jocelyn lui serrait vigoureusement la main.

— Ne vous en faites pas, lança ce dernier, Élizabeth a un sens de l'humour plutôt douteux.

— Parce qu'elle en a un? ricana le curé qui appréciait déjà le sympathique aérostier.

— Il est bien caché!

— Ça va vous deux, les coupa Élizabeth en retenant tout de même un sourire, au lieu de te moquer, tu peux nous dire quand nous serons prêts à décoller?

— Dans une heure, nous volerons vers l'Irlande!

— Parfait! Chargeons nos choses dans la nacelle.

Jocelyn prit Édouard par l'épaule et l'entraîna vers l'aéronat.

— Venez, dit-il, Élizabeth vous montrera, ce n'est pas son premier voyage à bord du *Lebaudy*. J'en ai pour quelques minutes à finir mes dernières vérifications d'usage.

Assis au fond de la longue nacelle qui avait tout d'une coque de bateau attachée à un ballon long, Édouard et Élizabeth étaient penchés sur une carte.

En fait, le curé se penchait beaucoup plus vers la Française que vers la carte.

— Comment avez-vous connu Jocelyn? lui demanda-t-il à brûle-pourpoint.

— Oh, c'est une longue histoire. J'ai connu Jocelyn à Paris alors que j'étais encore adolescente.

— Ah bon?

— Son père, Alexandre Liwentaal, était ingénieur mécanicien. Suisse d'origine, il avait fait ses études à Paris et y avait longtemps travaillé dans le domaine de l'aéronautique. Il a d'ailleurs participé à la conception de l'aéronat dans lequel nous nous trouvons. J'ai connu Jocelyn à l'école Diderot. Son père a ensuite déménagé toute sa famille pour aller travailler ailleurs, sur un autre projet.

— Donc il n'y a jamais rien eu entre vous et Jocelyn?

— Quel curieux vous faites! Même si cela avait été le cas, vous n'auriez sûrement pas été dans la confidence… soyez attentif maintenant, voici notre itinéraire. Sitôt après le décollage, nous obliquerons vers le sud afin d'éviter de passer au-dessus de la ville de Glasgow. Nous traverserons ensuite le Lanarkshire, l'Ayrshire et le South Syrshire pour finalement atteindre la mer d'Irlande ici. Nous passerons au sud de l'île d'Arran et du Kintyre avant de rejoindre les côtes de l'Ulster en Irlande du Nord, que nous longerons en direction sud jusqu'au comté de Meath. Là, nous plongerons dans les terres vers l'ouest pour nous rendre jusqu'au manoir Griffith qui, je vous le rappelle, est présentement inhabité.

— Y aurait-il là un subtil message?

— Tout à fait. Voici une série de passe-partout qui vous permettra de forcer l'entrée du manoir. J'ai pensé qu'évidemment, vous iriez essayer de vous perdre dans les souterrains de cet endroit…

— Évidemment…

— Voici donc aussi une lampe torche à piles sèches qui vous permettra d'y voir plus clair.

— Vous pensez à tout. C'est bon de voir que vous vous inquiétez pour moi.

— Ce n'est pas de l'inquiétude, ne vous méprenez pas. Il est ici uniquement question de vous rendre plus efficace.

— C'est bien moi, ça, je comprends toujours tout de travers…

— Prenez aussi cette note, le coupa-t-elle aussitôt, elle renferme les coordonnées de l'unique auberge du village de Robinstown qui se trouve à environ vingt minutes de marche du manoir. Vous y avez une chambre réservée à votre nom. Pour y accéder, à partir du manoir, vous n'avez qu'à traverser le pont de Bective qui enjambe la Boyne à cet endroit. De l'autre côté, vous trouverez aisément la route conduisant à Robinstown.

— Ça me fait tout drôle de vous voir si sérieuse, vous habituellement si enjouée!

— Sur la même note, poursuivit Élizabeth le regard lourd de reproches, il y a aussi l'adresse du sanatorium où est interné Maitias Griffith depuis l'accident survenu au manoir. Juste au cas où vous souhaiteriez lui rendre une petite visite.

— Je me sentirai si seul là-bas, ironisa Laberge en plongeant dans les yeux bleus d'Élizabeth, que d'avoir quelqu'un à visiter me fera le plus grand bien.

— Je vous rappelle qu'il n'a pas prononcé le moindre mot depuis son internement.

— Je parlerai pour deux!

Au moment où Laberge frôlait la jeune femme, Liwentaal sauta d'un bond à l'intérieur de la nacelle et se dirigea à l'avant vers la cabine de pilotage.

— Nous sommes fin prêts!

Il revint aussitôt vers l'arrière pour procéder au démarrage.

— Pourriez-vous vous déplacer vers l'avant de la nacelle, s'il vous plaît? Juste au cas où le moteur exploserait au démarrage…

— C'est rassurant, dit Laberge à voix basse pour sa collègue.

Jocelyn dégagea l'étrangleur de l'unique moteur Mercedes de quarante chevaux qui faisait tourner deux hélices latérales en bois franc et mit le contact sur la batterie qui actionna le démarreur.

Il ne fallut qu'un tour pour lancer le moteur qui s'emballa dans un nuage de fumée bleue.

Le solide aérostier agrippa Laberge et lui cria dans les oreilles pour couvrir le bruit.

— Vous voyez cette poignée? hurla-t-il en lui indiquant une

poignée de fer encastrée dans le plancher au milieu de la nacelle. Je vais pousser les gaz et monter le régime à 600 tours. Quand je vous ferai signe, vous tirerez la poignée et cela aura pour effet de libérer les amarres. Je dois rapidement nous sortir du hangar car, une fois libéré, l'aéronat cherchera à prendre de l'altitude, vous comprenez?

Laberge lui fit signe qu'il avait compris et s'installa près de la poignée.

Une fois dans la cabine de pilotage, Jocelyn poussa la manette des gaz et le bruit devint infernal. Élizabeth plaqua les mains sur ses oreilles et Laberge l'imita en attendant le signal de Liwentaal. Ce dernier ne se fit pas attendre longtemps. Laberge saisit la poignée et la tira de toutes ses forces, agressé par le bruit du moteur qui continuait de se déchaîner, amplifié par la proximité des murs du bâtiment. Les six gros câbles qui retenaient captif le *Lebaudy* chutèrent ensemble vers le sol et l'aéronat fonça vers la sortie du hangar tout en s'élevant graduellement. Laberge perdit l'équilibre et tomba au fond de la nacelle. Il décida d'y rester, adossé contre le bord, avant de se boucher de nouveau les oreilles, doutant de la capacité du pilote à faire sortir l'engin volant sans toucher à la partie supérieure de la structure. Ils passèrent néanmoins la porte du hangar et la lumière matinale les inonda comme une cascade, leur faisant cligner des yeux.

Liwentaal se tourna vers eux et les fixa tour à tour de ses yeux malicieux pendant que l'aéronat prenait un peu d'altitude. À présent, le bruit du moteur était devenu parfaitement supportable, l'échappement se faisant complètement vers l'arrière.

Laberge se releva lentement en se retenant au rebord de la nacelle et ne put retenir un sourire d'étonnement et d'excitation à l'endroit de Jocelyn qui le lui rendit aussitôt.

Ce dernier poussa la manette des gaz à fond et fit basculer le gouvernail vers la gauche.

Le *Lebaudy* s'élança, plein sud.

Ils avaient quitté depuis une bonne heure les côtes de l'Écosse et

survolaient maintenant les eaux bleutées de la mer d'Irlande.

Jocelyn avait attaché le gouvernail et avait quitté la cabine de pilotage pour venir rejoindre Édouard Laberge à l'arrière de la nacelle. Élizabeth était plongée dans une lecture sérieuse et semblait ne pas vouloir être dérangée.

— Bon sang Jocelyn, dit-il à son nouvel ami, j'adore cet appareil! La sensation est grisante.

— Il faut dire que le temps est magnifique. Ça rend la traversée plus agréable. Élizabeth m'a raconté que vous étiez des passagers du *R-100* qui a frôlé la catastrophe à Cardington?

— Oui, en effet, j'y étais… mais dites-moi Jocelyn, poursuivit Laberge pour changer de sujet, comment êtes-vous entré en possession du *Lebaudy*?

— C'est un concours de circonstances. Mon père a voué sa vie à l'aéronautique. J'ai grandi avec les pionniers de l'air, entre les ballons, les dirigeables et les aéroplanes. Je me suis endormi des centaines de fois au son des moteurs à vapeur ou à essence! Vous savez, mon père m'a raconté maintes fois comment ses professeurs de technologie avaient conseillé Jules Verne pour son roman *Cinq semaines en ballon*.

— Vous voulez rire…

— Mon père fut l'un des concepteurs de cet aéronat. Mais avant, il était venu en Angleterre pour travailler avec l'Américain Hiram Maxim, l'inventeur de la mitrailleuse. Puisque cette invention l'avait rendu riche, il s'est intéressé à l'aviation. Curieusement, c'est le tsar Alexandre III de Russie qui a commandité à Maxim les travaux pour la construction d'une machine volante. Il a alors embauché mon père. Ils ont construit un gigantesque biplan propulsé par deux moteurs à vapeur sur un rail de cinq cent cinquante mètres, c'était en 1890. L'engin était bien trop lourd, mais une journée, poussé à fond, il a décollé et s'est élevé, à la surprise de Maxim et de mon père qui étaient à bord. Ils ont eu peur et ont coupé les moteurs! Le biplan s'est aussitôt écrasé pour être entièrement détruit. Heureusement, personne n'a été blessé gravement!

— Quelle histoire, c'est fou…

— Profitez-en donc pour dormir un peu si vous voulez. Nous en

avons encore pour quelques heures avant d'arriver à votre point de chute!

Laberge regarda l'autre s'éloigner vers la cabine de pilotage. Ses yeux croisèrent ensuite ceux d'Élizabeth qui les avait discrètement observés de loin. Il sentit tout à coup son essence glisser à l'intérieur de son être comme un parfum subtil et dressa ses remparts mentaux. Il savait qu'Élizabeth pouvait interpréter les émotions pour les décoder en pensées concrètes, et jusqu'à un certain point, devancer les réactions pour réagir en conséquence. Mais il détestait se sentir sondé. Il n'arrivait toujours pas à percer le « mystère Élizabeth » et s'attarda à son regard pendant quelques secondes qui lui parurent de longues minutes.

Il s'écrasa enfin au fond de son siège et glissa sur ses yeux son vieux chapeau qui l'avait déjà tant de fois accompagné aux quatre coins du monde.

Édouard Laberge s'éveilla en sursaut, pour se retrouver face à face avec Élizabeth.

— Vous dormiez plutôt bien, déclara-t-elle, vous avez besoin de sommeil. Le jour est déclinant et nous sommes presque arrivés au comté de Meath.

— Vous êtes sérieuse! dit Laberge en se levant d'un bond pour regarder par-dessus la nacelle. Le vent froid lui mordit le visage et il accusa un mouvement de recul.

— Nous y serons dans quinze minutes, continua Élizabeth, vous voulez rassembler vos affaires?

Laberge s'exécuta sans répondre. Il revint ensuite vers la belle Française, conscient qu'il ne la reverrait peut-être pas avant un bon moment.

— Quand vous reverrais-je? lui glissa-t-il comme un billet doux de la part d'un admirateur secret.

— Je n'en sais rien… Nos vies sont ponctuées d'étapes qui chaque fois nous laissent présumer que chacune d'elle pourrait bien être la

dernière.

— Dites-moi, sentez-vous que votre destin vous appartient? Votre vie est-elle le résultat de vos propres décisions?

— Je n'ai pas décidé de venir au monde… alors, peut-être est-ce que je ne m'appartiens pas.

— Que lisez-vous en moi présentement?

— Vous souhaiteriez que je vienne avec vous… mais vous n'accepteriez jamais même si je vous le proposais. Vous croyez être le seul à pouvoir vous tirer des dangers qui vous guettent.

— Les dangers auxquels je fais face n'appartiennent pas au monde des hommes. C'est pourquoi je dois les affronter seul.

— Alors, que Dieu vous vienne en aide, dit-elle simplement, si personne d'autre ne peut le faire… Quant à moi, je préfère encore faire face aux hommes. Même si la plupart du temps, ils sont décevants…

Laberge sourit.

Jocelyn leur cria que le manoir Griffith était en vue sur leur gauche. Ils s'approchèrent du bord de la nacelle et la Boyne leur parut comme un long serpent se faufilant vers la mer.

Le moteur ralentit et l'aérostier fit basculer les plans stabilisateurs pour faire descendre l'aéronat.

Après quelques minutes, ils passèrent juste au-dessus des ruines de l'abbaye de Bective et le *Lebaudy* se stabilisa à vingt mètres du sol, tournant lentement sur lui-même en un cercle serré, à bas régime.

Laberge mit son sac de cuir en bandoulière. Il grimpa sur le rebord de la nacelle et enfila son pied droit dans un support en fer attaché au bout d'un câble enroulé dans un treuil électrique.

Jocelyn, ne pouvant abandonner les commandes, lui fit un signe de la main en guise de bonne chance.

Élizabeth le perforait de ses yeux bleus, sans mot dire. Elle actionna sans plus tarder la commande du treuil pour le faire descendre rapidement. Laberge lui signala la proximité du sol et sa descente s'arrêta brusquement. Il sauta agilement dans l'herbe verte de la vallée de la Boyne.

Le câble se rembobina dans le treuil et il le suivit des yeux

quelques instants, réalisant du même coup que tout retour en arrière était maintenant impossible.

Il fit de grands signes de la main en guise d'au revoir lorsque l'aéronat s'éloigna lentement.

Élizabeth fut incapable de lui répondre.

Un sentiment de solitude inqualifiable le submergea comme un raz-de-marée.

9

Vallée de la Boyne, Irlande.
Le mardi 26 août 1930.

Le *Lebaudy* avait disparu au loin derrière la cime des arbres, et le bruit de son moteur s'était éteint peu à peu, laissant Édouard Laberge seul au milieu d'un champ, sur une île qui, à part le nom, lui était totalement inconnue.

Le curé fit un tour complet sur lui-même pour examiner les environs.

D'un côté, les ruines de l'abbaye de Bective, telles qu'elles lui étaient apparues la première fois sur la photo montrée par Coppegorge lors de leur dernière réunion à Valleyfield. De l'autre, le manoir Griffith, imposant et austère comme une forteresse imprenable.

Laberge se dirigea vers le manoir. Le soleil avait amorcé sa plongée vers l'Atlantique et la luminosité changeante faisait paraître la nature généreuse qui l'entourait encore plus ravissante.

Arrivé à la hauteur du manoir, il aperçut plus loin le vieux pont qui enjambait la Boyne.

Il serait plus sage de se rendre à Robinstown et de revenir le lendemain.

Mais il n'y avait pas âme qui vive aussi loin que le regard puisse porter. Et si Robinstown se trouvait seulement à vingt minutes de marche comme l'avait dit Élizabeth, il avait bien le temps de faire un saut au manoir avant la nuit.

Il grimpa les marches pour s'approcher de l'unique porte d'entrée et considéra un instant la serrure. Tirant de son vieux sac de voyage la série de passe-partout qu'Élizabeth lui avait remise, il en choisit un et l'inséra dans le verrou. En essayant différentes profondeurs pour

chercher le point exact où il pourrait faire coulisser le pêne hors de la gâche, Laberge révisa son plan de match. Il chercherait d'abord des indices ici avant d'aller rendre visite à Griffith. Il préférait plutôt voir les lieux avant de recevoir de possibles explications sur ce qui avait pu se produire ici.

Il parvint finalement à faire tourner le verrou et retira avec un peu de mal son passe-partout. Il ouvrit la porte pour se glisser rapidement à l'intérieur après s'être assuré qu'il n'y avait toujours personne aux alentours.

La froideur du manoir abandonné n'avait rien de rassurant. Il avait l'impression d'être un pilleur de tombe qui venait de s'infiltrer dans un sanctuaire inviolé. Certains meubles avaient été recouverts d'une couverture afin de les protéger de la poussière et les rideaux avaient été tirés dans l'unique fenêtre de la salle d'accueil, réduisant l'éclairage au minimum.

Sans ne jamais abaisser ses remparts mentaux, le curé jeta des leurres d'idées. Il avait développé cet artifice qu'il se plaisait à nommer ainsi, afin d'attirer, de repérer ou de tromper, tout esprit malin qui pourrait avoir l'intention de lui faire un mauvais parti.

Mais rien ne sembla mordre à l'appât.

Il passa l'ouverture sur sa droite afin de traverser dans une autre salle. Il tomba face à face avec les travaux de démolition qui avaient mis à jour l'accès à la grotte, juste sous la tour d'angle.

Évitant les pierres brisées qui jonchaient le sol, il s'approcha du trou noir que représentait l'ouverture dans le mur donnant sur l'escalier en pierre.

Se délestant de son sac qu'il tenait toujours en bandoulière, il le déposa au sol et en fouilla l'une des poches pour récupérer la lampe torche en laiton.

Chère Élizabeth, elle a pensé à tout…

L'éclairage artificiel lui donna vue sur l'escalier qui descendait dans les entrailles de la terre. Il se perdait plus bas dans un néant lugubre qui lui donna froid dans le dos.

Allons-y puisqu'il le faut…

Laberge s'engagea prudemment dans la descente en prenant soin

de bien regarder où il mettait les pieds. Il trouvait incroyable que des hommes aient pu avoir l'esprit de réaliser pareil ouvrage. Arrivé au bas de l'escalier, la lumière jaunâtre de sa lampe illumina la grotte humide qu'il s'employa à traverser, pour atteindre une seconde galerie, plus étroite, qui l'amena finalement à une nouvelle salle de forme quasi circulaire. Celle-ci avait dû faire office de barbacane pour défendre la porte qui s'ouvrait sur le tunnel menant vers l'abbaye.

Après avoir traversé le tunnel et les pièges à découvert qui s'y trouvaient, le curé accéda au but ultime de son voyage : la crypte de l'abbaye de Bective. C'était, du moins le croyait-il, le lieu où tout avait commencé, où Bowen Dinsmore avait trouvé la mort.

Et où Maitias Griffith avait découvert l'*Agrippa* et perdu la raison.

Fasciné, Laberge avança, assailli à chacun de ses pas d'images et d'idées qui surgissaient de derrière les piliers supportant les voûtes, comme autant d'ennemis sournois souhaitant sa perte.

Il accéda au puits sacré, creusé voilà des siècles pour un rituel ancien oublié de la mémoire des hommes. Un bout de chaîne rouillée pendait de la voûte juste au-dessus du puits, témoin de l'endroit précis où avait dû se trouver le livre dérobé.

Laberge avança la main pour toucher la chaîne. Il laissa tomber ses remparts et ouvrit son esprit comme le fond d'un entonnoir, là où les vestiges énergétiques que contenait cet endroit n'auraient d'autre choix que d'aboutir.

Lorsqu'il toucha la chaîne, l'image le frappa avec la force d'un bourreau abattant sa hache sur le cou d'un condamné. Ce qui lui sembla être un éclair l'éblouit violemment, pour le rejeter en arrière en lui arrachant un cri de surprise.

Tout son bras lui faisait mal. Le mage se ravisa car il avait agi trop hâtivement. Cet endroit était imprégné d'un passé de plusieurs siècles d'une histoire trouble. Il lui fallait filtrer sa recherche dans le temps sur des événements qu'il connaissait. Il était de toute façon venu ici dans un but bien précis et rien ne servait de se faire du mal pour rien avec un passé qui ne le concernait pas. C'était pure folie que de vouloir user de psychométrie dans pareil lieu, mais il ne voyait pas d'autre solution pour retrouver l'assassin de Dinsmore.

Une tache sombre attira son attention au pied du puits. Il s'agenouilla près d'elle pour mieux l'éclairer. Le sang de Dinsmore avait séché sur la pierre de la marche qui ceinturait l'élévation ronde protégeant le puits. Et juste à côté, le mot « Agrippa » ainsi que les lettres LAL étaient encore là, comme tatoués sur la pierre. Laberge inspira profondément et y posa le bout des doigts.

Il eut un léger haut-le-cœur, qui ne dura que l'espace d'un instant, lorsque sa vision se déforma pour adopter une nouvelle position. Maintenant, d'où il se trouvait, bien que toujours contre le puits, il pouvait voir l'entrée de la salle où débouchait le tunnel. Jamais auparavant il n'avait tenté pareille expérience. Ne s'en tenant habituellement qu'à des objets, c'était la première fois qu'il usait de ses pouvoirs de psychomètre sur une substance humaine. Il sentait à la fois les doigts de sa main gauche collés à la pierre et la froideur du sol pénétrer ses genoux. Malgré tout, il se voyait debout et la salle était éclairée tout autour par la lumière dansante du feu des lampes murales. Une jeune femme se tenait dans l'entrée du tunnel.

Le curé tenta de se ressaisir. Il observait la scène à travers les yeux de Bowen Dinsmore.

Il voyait bouger les lèvres de la jeune femme drapée d'une cape, le visage à demi caché par un large capuchon, mais n'arrivait pas à comprendre ce qu'elle disait. Les couleurs paraissaient diffuses, inexistantes, et une angoisse sans nom se frayait malicieusement un chemin à travers tout son être.

Malgré tous ses efforts, Laberge ne parvenait pas à s'arracher à cet état d'anxiété qui le gagnait. Il ne percevait aucun son et son corps tout entier lui donnait la désagréable impression d'être fragile et vulnérable. Le ton semblait monter à mesure que la femme avançait vers lui. Et certaines couleurs apparurent enfin comme de furtives vagues lorsqu'elle rejeta son capuchon vers l'arrière.

Un revolver s'était élevé juste devant ses yeux. Bowen avait une arme et tenait en joue la jeune femme.

Laberge s'appliqua à détailler l'étrangère. Il se devait d'enregistrer chaque détail de son apparence qui pourrait éventuellement lui permettre de la retrouver.

Une chevelure sombre et un teint clair. Des yeux magnifiques et un pendentif étrange mêlant verre, pierres précieuses et métaux attirèrent son attention.

L'arme s'était abaissée. Tout danger était peut-être écarté. Laberge avait du mal à croire que cette femme puisse être la meurtrière de Bowen Dinsmore.

Le prêtre fixait maintenant le pendentif avec fascination. Il eut tout son loisir pour l'étudier. Il pouvait voir en son centre, comme dans un médaillon cerclé d'or, une femme accompagnée d'un loup en bordure d'une forêt. Il fouilla ensuite dans les yeux de l'étrangère jusqu'à y plonger, s'ouvrant entièrement à son caractère farouche et résolu. Se concentrant sur sa respiration, il l'ajusta sur celle de la jeune femme pour entrer en contact avec celle-ci.

Les images affluèrent brusquement et il tenta de les enregistrer dans sa mémoire.

La voilà qui parle à un groupe de jeunes, qui marche au bord d'une rivière, seule au milieu d'hommes vêtus de blancs manteaux. Elle chante… et Laberge aurait voulu l'entendre mais rien n'y fit. Toujours ce silence.

Il se retira en fixant dans sa mémoire l'image de celle qui chantait. Car sa beauté semblait se transposer dans sa voix, il pouvait le voir…

Le revolver de Dinsmore refit surface et il s'approcha alors de la jeune femme comme pour chercher à la faire reculer mais en vain. Il s'arrêta aussitôt lorsqu'elle leva la main.

Le canon de l'arme disparut du champ de vision de Laberge.

La jeune femme continua de discourir avec son index pointé vers le haut. Laberge pencha la tête lorsqu'il sentit quelque chose s'appuyer contre sa tempe. Il put voir la femme s'emparer de l'Agrippa avec un sourire presque carnassier.

Il aurait voulu agir mais restait impuissant, prisonnier des visions de Dinsmore.

Sa respiration devint saccadée et s'accéléra au même rythme que les battements de son cœur. Une formidable angoisse lui enserra de plus en plus la poitrine alors qu'il regardait la femme s'éloigner et

passer l'ouverture donnant sur le tunnel. Il voulut crier mais n'y parvint pas. Ce sentiment de totale surdité qu'il expérimentait depuis qu'il avait sombré dans la mémoire de Dinsmore provoquait chez lui un malaise grandissant.

Il se sentit tout à coup abominablement seul.

Jusqu'à ce moment précis, alors qu'un coup le frappa en pleine tête pour l'aveugler complètement.

Édouard Laberge ouvrit les yeux.

Étendu sur le sol, il se releva lentement et aperçut sa lampe torche qui avait roulé un peu plus loin. Il s'était égratigné le dos de la main en tombant et s'était cogné l'épaule contre la base d'une colonne.

Bon sang, Bowen s'est tiré une balle dans la tête…

Il récupéra la lampe et se massa doucement l'épaule en regardant le puits.

Pourquoi cet *Agrippa* avait-il été enchaîné au-dessus de ce puits? Y avait-il une raison particulière liée au caractère sacré du puits et de ses eaux en ce lieu saint?

Quoi qu'il en soit, Bowen était descendu ici et cette fille s'était emparé de l'*Agrippa.* Il ne s'était sûrement pas tiré une balle en pleine tête pour cette unique raison. Il fallait que cette mystérieuse inconnue en fût responsable.

Il avait vu en elle, il avait capté son essence qui elle aussi continuerait de flotter en ces lieux pour des années à venir. La vision qu'il avait eue d'elle entourée d'hommes vêtus de blanc, probablement des druides, et sa présence en ces lieux pour prendre l'*Agrippa* ne laissaient aucun doute. Elle était mage de pouvoir. Et les forces liées à un *Agrippa* n'étaient destinées qu'à un mage de pouvoir capable de les maîtriser.

Ou espérant les maîtriser.

Constatant que sa lampe torche commençait à faiblir, Laberge décida de remonter le tunnel vers le manoir. Il avait récupéré

suffisamment d'éléments pour entreprendre ses recherches sur la mystérieuse druidesse. Car c'est ainsi qu'elle se définissait dans sa tête.

Il sauta la fosse hérissée de piques, traversa la salle ronde et la petite galerie pour atteindre la grotte. Il s'arrêta net au milieu de celle-ci.

La druidesse était chanteuse. Et elle semblait captiver son auditoire. Il avait vu l'affiche juste au-dessus de son épaule. Il l'avait vue clairement.

Wytchwood Pub, Drogheda…

Il commencerait par là. Et ensuite, il ferait toutes les écoles de Drogheda s'il le fallait. Il l'avait vue enseigner à des jeunes…

Mais d'abord, sortir d'ici. Cet endroit puait la mort et la tristesse.

Il remonta rapidement l'escalier et déboucha dans la salle du manoir avec soulagement, puis éteignit la lampe torche qui avait éclairé ses pas au cours de son excursion souterraine. Remettant son sac en bandoulière, il quitta les lieux en prenant soin de verrouiller la porte derrière lui.

Le soleil touchait l'horizon et l'air tiède le rasséréna.

Il se dirigea vers le vieux pont en pierre qui se fondait dans le décor naturel tellement il paraissait immuable. Ses arches devaient enjamber la Boyne depuis des siècles et Laberge prit plaisir à seulement le traverser.

Demain, il trouverait quelqu'un pour l'amener à Laytown et il rendrait visite à Maitias Griffith.

Il emprunta de l'autre côté du pont la direction qu'indiquait une petite pancarte blanche en forme de flèche. Robinstown ne devait pas être bien loin.

Il sauta de la boîte du camion, juste en face du sanatorium situé en bord de mer.

L'aubergiste de Robinstown était un chic type et l'avait aiguillonné vers l'un de ses amis faisant du transport de marchandises qui pourrait l'amener jusqu'à Laytown. Il s'était levé de bon matin

pour aller rencontrer l'homme qui se fit un plaisir de lui rendre ce service.

Laberge marcha jusque derrière l'établissement de santé et s'arrêta au bord de la falaise. La vue sur la mer d'Irlande était splendide. Ce mélange de couleurs constitué de l'herbe verte, des falaises de calcaire blanc et du bleu des eaux dans lequel se reflétait un ciel parsemé de nuages blancs s'étirant à l'infini avait quelque chose d'enchanteur.

Il revint sur ses pas, alors que des infirmières promenaient quelques patients en fauteuils roulants, dans le but bien légitime de leur faire prendre un peu d'air frais.

Il intervint auprès de l'une d'elles en s'excusant.

— Pardonnez-moi, madame, peut-être pourrez-vous m'aider. Je suis à la recherche d'un vieil ami qui, m'a-t-on dit, est interné ici. Il se nomme Maitias Griffith.

— Je peux en effet vous aider, répondit l'infirmière avec un large sourire, tout en étendant une couverture sur les genoux du patient qu'elle venait d'amener dehors. Monsieur Griffith est justement celui que l'on sort là-bas. Vous pouvez aller le voir si vous voulez.

— Merci beaucoup, madame…

— Une visite lui fera du bien, on ne vient pas le voir souvent…

— Ah bon? Et pourquoi?

— C'est que, voyez-vous, monsieur Griffith s'est terré dans un mutisme complet depuis un accident survenu dans son manoir il y a quelques mois.

— J'en ai entendu parler en effet… Mais peu m'importe, je ferai la conversation pour nous deux.

— C'est très gentil à vous. Je vous souhaite une agréable journée, monsieur.

— Vous l'avez déjà rendue agréable, croyez-moi…

Laberge s'éloigna alors que les joues de l'infirmière rosissaient autour d'un sourire épanoui.

Il récupéra au passage une chaise pliante en bois et s'approcha doucement de l'homme que l'on avait installé face à la mer. Le bruit des vagues ourlées d'écume venant se fracasser contre les rochers et le

cri des goélands planant sous le vent détournèrent un instant son attention vers cette nature contrastée qu'il appréciait déjà.

— Bonjour! Mon nom est Édouard Laberge, dit-il en guise de présentation tout en installant la chaise en face de l'homme muet. J'ai fait le chemin à partir du Canada pour venir vous trouver. Je sais que ça peut vous paraître étrange, mais je suis là pour vous aider.

Laberge parlait dans le vide. L'homme en face de lui regardait au loin, au-delà des eaux bleutées. Le temps était si clair qu'on pouvait apercevoir les côtes de l'Angleterre.

— Je sais, poursuivit-il, que vous avez vu le livre noir…

Quelques fugaces battements de cils attirèrent l'attention du curé qui scrutait la physionomie de l'homme en face de lui.

— Le livre, il était enchaîné n'est-ce pas? Et suspendu juste au-dessus du puits? Je sais que vous l'avez vu…

Une rapide intention parut illuminer le regard de Maitias Griffith l'espace d'un instant.

Laberge approcha sa chaise encore plus près jusqu'à ce que son genou droit entre en contact avec celui de Griffith. Il laissa son dos prendre appui au fond de la chaise et entreprit d'aller à la rencontre de l'homme qui refusait depuis plusieurs semaines de faire le moindre pas.

Si la montagne ne peut venir à toi, alors va vers la montagne…

Laberge scruta les yeux vides de Griffith. Il ne vit plus qu'eux et se concentra à passer derrière, comme pour accéder à un niveau où il pourrait retrouver l'homme qui semblait prisonnier à l'intérieur de lui-même.

Il sentit tout son corps s'appesantir et l'environnement devenir incertain. Le bruit des vagues luttant contre les falaises immuables lui parvenait de loin et la présence des autres patients laissés dans les fauteuils roulants sur le terrain de la maison de santé ne lui inspirait aucune gêne. Il n'était plus qu'une idée se frayant un passage dans la mémoire de Maitias Griffith, comme un oiseau libre d'aller où bon lui semble.

Laberge fut soudain libéré de toute sensation au moment où il projeta son essence. Il était perdu dans un monde bleu sombre où il

avait l'illusion de se tenir debout, ayant pour tout contact avec la nature extérieure ce bruit lointain et étouffé du retour des vagues qui continuaient de se briser inexorablement contre les rochers.

— Comment osez-vous faire ainsi irruption à l'intérieur de moi-même?

La voix de Maitias Griffith lui était parvenue de partout à la fois. Laberge se sentit tout à coup petit, au cœur de cette conscience aussi vaste qu'un univers.

— C'est l'unique moyen possible de prendre contact avec vous, Maitias.

— Ainsi donc, vous êtes Édouard Laberge…

— Ainsi donc, vous avez entendu ce que j'ai dit…

— Permettez-moi de prendre garde lorsque l'on s'insère dans mon esprit. Voyez le résultat de ce qui s'est produit la dernière fois… Je suis condamné à être reclus à l'intérieur de moi-même. Par la faute de Proserpine…

— Qui est Proserpine?

— Elle est la gardienne du livre enchaîné. Mais elle en est aussi la prisonnière, errant entre ses pages vivantes…

— J'ai du mal à comprendre… Dites-moi ce qui vous est arrivé.

— Tout a commencé avec les voix.

— Les voix?

— Je réalise aujourd'hui que Proserpine a lancé ces voix contre moi, afin de m'atteindre… de m'attirer.

— Racontez-moi, Maitias. Je dois comprendre. Je suis venu dans un but précis. Celui de récupérer ce livre, cet *Agrippa*, afin de le livrer à mes supérieurs.

— Et qu'en feront-ils? Savez-vous seulement ce que renferme l'*Agrippa*?

— Je ne le sais que trop bien. J'en ai déjà enfermé deux au fond d'une crypte…

— Vous n'avez toujours pas répondu à mes questions…

— Mes supérieurs ont à cœur le bien de la communauté. Je me dois de récupérer ce livre afin qu'il soit hors d'atteinte de tout individu mal intentionné. Un prêtre a été tué à cause de lui et vous

avez frôlé vous-même la mort de près.

— Et qui donc maintenant est en possession de l'*Agrippa*? Si je suis votre raisonnement, l'individu mal intentionné s'est déjà manifesté…

Laberge en avait assez de jouer au chat et à la souris avec Griffith. S'il n'arrivait pas à lui soutirer sa version des faits, il partirait et se concentrerait sur la fille.

— Écoutez-moi, Griffith, dit tout à coup Laberge, il est très important que vous m'aidiez. Parlez maintenant ou alors taisez-vous à jamais. Je trouverai tout de même le moyen de retrouver l'*Agrippa*.

— Ne soyez pas si impétueux…

Maitias Griffith se lança dans le récit de son aventure, appuyé de reconstitutions visuelles échappées à sa mémoire qui venaient se superposer dans un vide bleu qui entourait le curé, lequel cherchait à saisir les images fugitives qui apparaissaient et s'évanouissaient sans avertissement.

Laberge comprenait tout.

Il avait vu à quoi ressemblait l'archidiablesse, comme l'appelait Maitias, et ce dont elle était capable. Cette fois, la gardienne de l'*Agrippa* ne se limitait pas à une ombre rampante sur un mur. L'accès aux mondes cachés qui existent parallèlement au nôtre ne doit pas être accessible aux mortels en mal d'émotions fortes. Le livre occulte permettant d'ouvrir les portes sur l'ailleurs n'a pas été apporté en Irlande pour rien. Les druides et les bardes de l'Antiquité ont sans cesse cherché le moyen d'y accéder. Certains racontaient même être capables de s'y rendre et d'en revenir comme bon leur semblait.

Laberge réfléchissait à toute vitesse dans l'océan bleu de la conscience malade de Maitias Griffith. Il avait vu les images de la jeune femme entourée de druides. Il l'avait vue chanter devant une audience attentive… comme les bardes des temps passés.

Cette fille devait impérativement chercher le moyen de rejoindre l'Autre Monde. Et cet Autre Monde, celui qui avait racine ici, en cette terre d'Irlande, c'était celui de l'histoire même des Celtes et de leur mythologie ancestrale.

Mais c'était impossible, cela ne se pouvait…

Laberge se ravisa, fouetté par une poussée d'adrénaline.

— Je vais vous aider à vous sortir de vous-même, dit-il à Griffith. J'en conviens, vous avez été soumis à un violent choc nerveux. Mais vous pouvez revenir à l'extérieur avec moi.

— Votre sollicitude me touche, Édouard. Mais cela ne sera pas possible…

— Mais pourquoi dites-vous cela? Vous n'avez pas à rester enfermé ainsi!

— Je le sais très bien! Mais mon inconscient m'ordonne d'adopter ce qu'il considère comme un état de protection. Et je ne peux rien contre lui.

— Mais votre part de conscient qui me parle présentement peut lui faire entendre raison! Il est le seule à en être capable!

— Cette part de conscient qui est libre de prendre contact avec vous ne connaît pas le lieu où se trouve l'inconscient qui, pour protéger Maitias, l'a emmuré au fond de lui-même. L'inconscient ne veut pas que Maitias regagne l'extérieur. Le danger est trop grand.

— Mais le danger est écarté! Vous pouvez revenir avec moi!

— Le danger est trop grand…

Laberge s'évertua à crier pendant quelques minutes, tentant de raisonner cette part de Maitias Griffith qui lui avait pourtant semblé capable d'un certain discernement au cours de leur échange.

Fortement secoué par les épaules, il sursauta en retrouvant la lumière du jour et le corps immobile de Griffith qui continuait de scruter l'horizon juste en face de lui.

Une femme en colère l'invectiva sans ménagement.

— Qu'est-ce que vous faites ici? lui lança-t-elle alors qu'il s'efforçait de rassembler tous ses esprits.

— Je… je discutais…

— Vous discutiez! Mon mari n'a pas prononcé la moindre parole depuis des semaines! Je devrais appeler la sécurité! Vous n'avez rien à faire ici! Allez-vous-en! Tout de suite!

Laberge se releva, les jambes flageolantes. Il recula de quelques pas, réalisant qu'il avait affaire à Arlana, l'épouse de Maitias. Après une brève réflexion, il décida de quitter les lieux. Rien ne servait

d'essayer de lui expliquer qui il était. Il en savait déjà assez. Et puis il avait tenté le tout pour le tout avec Griffith. Il le considéra un moment, désolé de n'avoir pu le ramener dans la réalité des hommes, où malgré les malheurs, les drames et les peines, il était encore possible de rire et de s'émerveiller devant le spectacle que la nature pouvait nous offrir.

Arlana le fustigea du regard, jusqu'à ce qu'il lui ait tourné le dos, pour regagner la route.

Le Wytchwood Pub apparut à Laberge comme un endroit de recueillement. En cette fin de journée, sans le grincement du vieux plancher en bois sous ses pas, le calme eût été total. Plusieurs paires d'yeux suivirent curieusement sa progression dans l'établissement, jusqu'à ce qu'il parvienne au bar, orné de têtes de personnages fabuleux sculptées sur d'anciennes barriques de whisky. Au bout du long comptoir, des fenêtres à vitraux projetaient des couleurs chatoyantes à l'intérieur de l'établissement. De lourdes boiseries foncées et une multitude d'objets, tous plus hétéroclites les uns que les autres, surchargeaient l'endroit. Les plafonds de stuc, qui supportaient encore quelques vieux lustres à chandelles désormais remplacés par les lampes électriques, étaient assez hauts pour éviter une sensation d'étouffement. Ce décor, probablement inchangé au cours du dernier siècle, avait malgré tout fané avec délice.

Au moment où l'homme derrière le bar se décidait enfin à venir vers Laberge, ce dernier fut attiré vers une affiche publicitaire accrochée au mur un peu plus loin. La gravure d'une jeune femme assise sur un banc et s'accompagnant à la lyre remplissait la moitié de l'affiche. À son cou, un étrange médaillon était suspendu.

Ina Kassidy, the bard…

Revenant vers l'immense comptoir où l'homme l'attendait toujours d'un air désespéré, il s'enquit auprès de lui de l'identité de la chanteuse.

— Dites-moi, mon ami, cette Ina Kassidy dont vous faites la

publicité, elle chante souvent ici?

— Chaque semaine, répondit l'Irlandais avec un sourire amusé. C'est une artiste lyrique, une chanteuse incomparable, qui nous gratifie de son talent et de sa voix magnifique. Elle raconte les aventures du passé, chantant des poèmes oubliés, s'accompagnant à la lyre comme un barde des temps anciens.

— Mais vous ne tarissez pas d'éloges à son sujet! Je meurs d'envie d'entendre cette voix unique!

Laberge avait répondu au tenancier à la limite de l'ironie. Incorrigible, il l'avait fait exprès, sans que l'autre ne relève toutefois la moquerie.

— Revenez vendredi soir. Elle se produira ici. Mais arrivez tôt, car il y aura beaucoup de monde. Elle nous a promis son interprétation du *Chant d'Amairgen*.

— Ah bon… Et pardonnez mon ignorance, mais qu'est-ce donc que ce chant?

— Il invoque l'esprit même de l'Irlande!

— Alors, je ne manquerai pas cela pour tout l'or du monde!

Laberge salua à la ronde et fit quelques pas vers la sortie avant de se raviser. Il revint vers le bar en faisant craquer le plancher. Le tenancier l'observait avec amusement.

— On peut manger quelque chose dans cette maison?

L'autre éclata de rire et indiqua au voyageur une table libre au bord du mur.

— Allez vous asseoir, étranger, répondit-il en lui donnant une tape amicale sur l'épaule par-dessus le comptoir. Je vous apporte d'abord une bière et on verra ce qu'on peut faire ensuite pour votre ventre!

Se rendant à sa table, Laberge passa une fois de plus devant l'affiche à l'effigie de la chanteuse celte au mystérieux médaillon.

À vendredi, Ina Kassidy…

10

Sainte-Clotilde-de-Châteauguay, Québec.
Le vendredi 29 août 1930.

Le petit-déjeuner avait été copieux et avait fait en sorte de bien amorcer la journée d'Albert Viau. L'homme robuste de trente-cinq ans étirait tous ses muscles dans la douceur de ce matin ensoleillé qui transportait avec lui de subtiles odeurs d'automne.

Il paraissait difficile de songer que le mal puisse rôder en un monde si beau. Au fond, la nature, elle, n'avait rien à y voir. Tout ce qui la composait était là pour l'homme. Pour l'abriter, l'aider, le protéger, le chauffer, le guérir et le nourrir.

Oui vraiment, l'élément perturbateur, c'était l'homme.

Incapable d'utiliser décemment ce que la nature pouvait lui apporter de bon, l'homme cherchait maintenant à la maîtriser. À la remodeler, à la surexploiter.

Albert rejoignit Emma qui était déjà en train de préparer les aiguilles de pin qui serviraient à emplir le chapiteau du petit alambic.

Emma jeta un coup d'œil admiratif vers son mari qui avait confectionné pour elle l'alambic en cuivre qui lui permettait de produire ses propres huiles essentielles ou eaux florales. Elle était toujours surprise de constater à quel point Albert était imaginatif et trouvait les moyens de lui faire plaisir par le biais de divers procédés d'expérimentation.

Pour une raison qui lui échappait, les fleurs représentaient tout pour elle. Elle ne savait dire pourquoi, mais la culture des fleurs qui envahissaient de plus en plus les jardins autour de la maison produisait sur elle un effet bénéfique. Et jamais Albert n'avait montré la moindre objection. Bien au contraire, il l'aidait du mieux qu'il le

pouvait à embellir leur environnement et à en faire une oasis de paix, où plantes médicinales, fines herbes et espèces florales s'harmonisaient tout à fait, tant pour le plaisir des yeux que pour celui du nez.

C'est après la construction d'un fumoir à viande qui avait vraiment plu à sa femme, que le cantonnier avait fait modifier de vieux récipients de cuivre par un étameur pour construire un petit alambic de distillation par vapeur.

L'installation était pourtant simple mais donnait des résultats surprenants. L'ensemble comprenait d'abord une chaudière d'une capacité d'un gallon et demi avec un chapiteau en forme de colonne qui se fixait sur sa partie supérieure. Albert avait perforé une plaque de cuivre qui servait de tamis pouvant être fixé à la base du chapiteau, permettant ainsi d'y entasser plantes, herbes ou fleurs. Un tuyau connecté au haut du chapiteau s'étirait vers le bas, jusqu'à devenir un petit serpentin à l'intérieur d'un autre contenant prévu pour recevoir de la glace et ainsi faire office de réfrigérant. La chaudière reposait sur un petit foyer en brique où l'on allumait un feu. L'eau chauffée à l'intérieur de la chaudière produisait de la vapeur qui était forcée à travers le chapiteau rempli d'herbes, et qui venait se condenser dans le serpentin réfrigérant pour produire un liquide dont il ne suffisait plus qu'ensuite à séparer l'huile de l'hydrolat.

Après avoir empli la chaudière d'eau, Albert passa derrière Emma en laissant glisser une main baladeuse sur sa taille. Il revint peu de temps après avec une petite brassée de bois sec et s'affaira à allumer le feu.

— Tu ne m'as toujours pas dit ce que tu comptais faire avec de l'huile de pin, lui dit-elle à brûle-pourpoint.

— Tu sais pourquoi je n'aime pas répondre à tes questions?

— Je t'écoute.

— Parce que je suis incapable de te mentir.

— C'est bon de le savoir. Mais cela veut-il dire que tu peux mentir à d'autres?

— Cela m'arrive…

Le regard d'Albert se voulait coquin, presque provocateur.

Emma adorait ce regard.

— Cela a-t-il quelque chose à voir avec la note que tu as préparée au raphigraphe hier soir pour l'envoyer à l'évêché par le train de cet après-midi?

— Peut-être bien…

Il s'approcha d'elle pour l'aider à fixer par pression le chapiteau sur la chaudière. Il serra ensuite le raccord joignant le tuyau du chapiteau au serpentin.

— J'aime vraiment mon alambic.

— Je sais…

— Dis-moi ce qui te tracasse.

Le regard d'Emma se voulait insistant. Puisqu'il lui avait avoué qu'il était incapable de lui mentir…

— Je ne voudrais surtout pas t'inquiéter…

— Je déteste quand tu dis ça!

Il l'entraîna par la main un peu plus loin, là où un érable gigantesque avait pris racine bien des décennies auparavant. Une balançoire, constituée d'une planche assez large pour recevoir deux personnes et supportée par un gros câble relié à une branche, attendait le couple. Albert avait fabriqué la balançoire pour les enfants, mais il s'y assoyait souvent pour seulement se bercer et réfléchir.

Une fois qu'ils furent installés, il la prit par la taille et la serra contre lui.

— Je m'inquiète pour Édouard, lui avoua-t-il sans se douter que ce dernier s'apprêtait à assister au spectacle d'une mystérieuse chanteuse dans un pub irlandais, à des milliers de kilomètres de là.

— J'y pense moi aussi et je prie tous les jours pour qu'il nous revienne très vite.

— Je me demande où il est et ce qu'il fait. S'il est en danger ou si tout va bien.

Emma s'appuya contre Albert avec un peu plus d'insistance. Il sentit sa chaleur se déverser en lui comme si leurs corps eurent été des vases communicants.

— Est-ce qu'il n'y a pas autre chose?

— Peut-être…

— Je t'écoute.

— Mais tu dois me promettre de ne pas te fâcher…

Une grange en apparence inutilisée, à la fenêtre placardée, était pourtant de l'intérieur l'objet de tous les soins de la part de ses propriétaires, les frères Nicholson. La ferme importante qu'ils avaient héritée de leur père couvrait en surface plusieurs hectares du territoire de Saint-Urbain-Premier. Les voisins étant loin, ils avaient malgré tout condamné l'ouverture pour éviter qu'un curieux égaré puisse venir fouiner là où il ne devait pas.

L'intérieur du bâtiment avait été complètement réaménagé. Une grande tribune construite en bois siégeait toujours non loin de l'entrée et le plancher de ciment avait été soigneusement lavé et brossé. De longs bancs s'étiraient de chaque côté, près des murs, alors que de grandes bannières bleues étaient suspendues à la charpente de la toiture d'un bout à l'autre de la construction. On y avait aussi aménagé l'électricité, et quelques ampoules suspendues au bout de leur fil propageaient un éclairage superficiel qui donnait un aspect mystérieux à toute l'installation.

Seuls au milieu de leur salle de réunion qui servirait ce soir pour la première fois, les frères Nicholson admiraient le travail. L'aîné tira sa montre de sa poche et l'inclina vers la lumière pour y voir l'heure.

— Il est presque onze heures, dit-il gravement. Les recrues vont bientôt faire leur entrée. Je m'occupe du compte. Ils sont au nombre de seize. Pas un de plus ne sera admis, c'est ce qui était convenu pour l'instant.

— Je vais aller surveiller l'entrée.

On cogna bientôt à la porte et les hommes furent introduits l'un après l'autre. Quarante minutes plus tard ils étaient tous là, vétérans de la Grande Guerre portant leur uniforme et leurs décorations militaires, jeunes et vieux nationalistes et chômeurs, ils étaient tous venus dans l'espoir de vivre un jour dans une société supérieure et

corporative, où tous les services seraient étatisés et où il y aurait du travail pour tous, dans le but de faire évoluer le monde et de diriger les races inférieures, alors incapables de se prendre en charge.

Mal à l'aise au début, les dialogues décousus devinrent bientôt plus animés à mesure que les hommes faisaient connaissance et partageaient leurs espoirs et leurs aspirations. Ils se sentaient des pionniers, des précurseurs, dans l'élan naissant de cette nouvelle organisation qui, si la tendance se maintenait, dirigerait un jour le monde.

Un nouveau visiteur leur apparut soudain, sortant de l'ombre à l'autre bout de la salle. Il rejeta sur ses épaules le large capuchon de la longue cape rouge sombre qui lui servait de manteau. Un masque de cuir de même couleur qui lui collait à la moitié du visage dissimulait son regard et empêchait du même coup qu'il puisse être reconnu. Il imposait le silence et le respect. Les hommes s'écartèrent devant Fenrir, le mage qui commande aux loups, pour le laisser passer.

Il grimpa les quatre marches l'amenant sur la tribune dans un silence solennel, avant de se tourner pour faire face à son auditoire qui forma instinctivement les rangs pour l'entendre. Les frères Nicholson l'encadrèrent au bas de la tribune, de chaque côté du petit escalier.

— Bonsoir à vous tous, commença-t-il, et merci de vous être déplacés discrètement pour venir ici, entendre la vérité. Je suis Fenrir! Et je vous ferai voir l'avenir à travers le destin de notre monde et le rôle primordial que nous avons à y jouer. Pour ceux qui se questionnent sur mon identité, sachez simplement que j'appartiens à une confrérie très ancienne venue d'Europe et qui depuis longtemps a agi dans l'ombre des dirigeants bien-pensants, pour guider le monde vers l'unique voie possible et cohérente qui lui permettra d'avancer sans se perdre. Je suis un représentant parmi tant d'autres, disséminés à travers le monde occidental pour préparer les événements qui mèneront au Ragnarök! Cet inévitable aboutissement qui marquera par une dernière grande guerre la fin d'une ère et le début d'un temps nouveau!

Transportés par le charisme de l'homme qui se tenait devant eux,

les participants applaudirent et crièrent leur approbation. Ils se sentaient hors d'eux-mêmes, leur esprit devenant léger comme la brise et vif comme l'hirondelle. Ils comprenaient et acceptaient comme pure vérité de raison, ce que Fenrir leur disait, sans savoir que ce dernier usait déjà de magie pour s'infiltrer en chacun d'eux et y semer la mémoire de son savoir et de sa propre présence.

— Vous devez savoir ce qui se passe en Europe, poursuivit-il, car l'on vous garde ici dans l'ignorance complète. C'est là-bas que sont nos maîtres et c'est là-bas que se jouera notre destinée! Ils sont déjà en train de placer leurs pions sur l'échiquier de manière à contrer toute attaque et à lancer une offensive qui sera sans riposte! Le *Duce* Benito Mussolini a déjà le contrôle de l'Italie grâce aux *chemises noires* et en Allemagne, les *chemises brunes*, véritables sections d'assaut du parti national-socialiste, comptent déjà des millions d'hommes! Mais par-dessus tout, nous supportons celui qui se nomme Adolf Hitler et qui dirige le parti nazi, car en date d'aujourd'hui, il a recruté plus de 210 000 membres! Le règne des orgueilleux seigneurs tire à sa fin. Le monde doit revenir de droit à ceux qui le possédaient lors du commencement! Il ne peut y avoir qu'une race dominatrice! La race de l'origine! La race aryenne! Il nous faut très bientôt empêcher les envahisseurs impurs de contaminer notre monde et asseoir notre suprématie pour les temps à venir!

Un nouveau tonnerre d'applaudissements secoua l'assemblée. Les mots de Fenrir semblaient tout à fait logiques.

Un homme dans la cinquantaine sortit des rangs pour poser une question.

— Mais Fenrir, comment ferons-nous? Nous sommes bien peu et bien loin!

Les autres approuvèrent, se rendant à l'évidence.

— En moins d'un an, répondit Fenrir, le parti nazi a doublé le nombre de ses membres. Sachez que lorsque vous sortirez d'ici cette nuit, vous aurez en chacun de vous la connaissance des choses dont je vous instruirai et vous aurez la capacité de les transmettre et de les faire comprendre. Dans quelques mois, cette assemblée se sera multipliée par cent! Et cela, grâce à vous!

Ils applaudirent encore à grands cris, convaincus des propos du mage.

— La grande crise dans laquelle nous sommes plongés est le résultat d'une détresse dont d'autres sont responsables. Voyez où ils nous ont menés! Perte de production et d'échanges commerciaux, dégringolades des prix et des salaires, fermetures d'usines, banqueroutes, chômage, vente des biens, des fermes! C'est inacceptable! Voyez l'effondrement des prix agricoles! La vente de vos récoltes ou de votre bétail ne vaut même plus votre travail! Il nous faut des chefs qui sauront instaurer l'idée et la discipline nécessaires au redressement du monde, car ceux qui l'ont contrôlé jusqu'ici ont lamentablement échoué. Les nations vivent maintenant l'amertume de cet échec et il faut en finir avec les bavardages stériles! J'en appelle à la discipline, au sacrifice et à l'action! Et nous sommes ceux qui seront prêts à poser ces gestes d'action! Dites-moi, mes amis, êtes-vous prêts à vous soumettre à cette discipline? Pouvez-vous me prouver que vous êtes des hommes d'action?

Les vivats et les applaudissements fusèrent de nouveau. Les paroles de Fenrir étaient comme des images qui défilaient dans l'esprit des participants. Leur imagination leur projetait en pensée les choses passées, présentes ou futures. Certains souriaient béatement sous l'impact émotif que délivraient ces événements qui ne s'étaient pas encore produits et qui pourtant nourrissaient leur imaginaire avide d'un désir de conquête que le mage était sur le point de leur promettre.

— Dans moins de trois semaines, l'Allemagne ira aux urnes. Et croyez-moi, le résultat sera significatif. Dans peu d'années, le règne sera à notre portée. Et vous en aurez été les précurseurs. Votre récompense sera grande! Lorsque, grâce à l'exaltation nationaliste, notre doctrine sera bien établie sur les bases d'un régime hiérarchisé et corporatiste ayant conquis l'Europe, nous livrerons alors l'Amérique à nos maîtres pour fonder le plus grand gouvernement jamais créé par l'homme et une seule et même race pure pour le diriger!

L'hystérie gagnait l'assemblée qui était chauffée à blanc. Fenrir avait semé en eux la graine de la dictature et il n'avait plus qu'à ouvrir

la porte pour les libérer tous.

Une nouvelle question monta des rangs.

— Ceci revient-il à dire qu'une nouvelle guerre est inévitable? Doit-on s'y préparer?

— Que vous ai-je dit plus tôt, mes frères? demanda Fenrir. Êtes-vous prêts à vous soumettre à la discipline? Allez-vous me prouver que vous êtes des hommes d'action? Des hommes d'honneur? Le chemin de la liberté passe souvent par la guerre. Il n'y aura pas d'autres moyens. Mais cette guerre sera la dernière. C'est pour cette raison qu'on l'a baptisée le Ragnarök. Elle est l'apogée du drame humain, son Apocalypse…

— Et qu'est-ce qui vous fait croire avec certitude que nous gagnerons cette guerre?

Fenrir avait attendu la question. Il fixa l'homme droit dans les yeux à travers son masque de cuir.

— Une arme si puissante qu'aucun pays du monde ne parviendra à la contrer…

Ces mots jetèrent le trouble et la stupéfaction dans le petit groupe.

Une arme pareille ne pouvait exister.

— Mais quelle est donc cette arme, Fenrir, et qui la possède?

Pour la première fois de la soirée, le mage imposant se laissa aller à sourire.

— C'est justement là où j'aurai encore besoin de vous, finit-il par avouer.

— Il y a de cela très longtemps, au début du monde et avant que le grand Déluge ne submerge les fondements de l'humanité, existait au sommet de l'existence humaine une race dirigeante, supérieure, tant par ses idées que par le pouvoir qu'elle exerçait sur son environnement. Je fais ici allusion à la race des Aryens, tels qu'ils sont encore décrits dans les vieilles légendes nordiques. On ne peut douter de la véracité du Déluge universel qui a balayé la terre il y a des

milliers d'années. Tous les peuples du monde possèdent dans leur histoire une version de ce désastre naturel. Les fontaines du Grand Abîme se rompirent et les écluses des cieux s'ouvrirent et le déluge fût sur la terre… N'est-ce pas ce que l'on peut lire dans la Genèse? La race dominante des Aryens n'échappa pas au désastre. La nature eut le dernier mot…

Fenrir s'arrêta un instant, songeur et désolé. Il observa attentivement ce mélange d'hommes différents qui étaient venus ici trouver un point commun à leur existence. Ces hommes parés à le servir.

— Dans la mythologie nordique justement, poursuivit-il, on trouve un dieu guerrier nommé Thor, maître du tonnerre, qui frappait ses ennemis de son marteau magique…

Les frères Nicholson se regardèrent, incapables de comprendre où Fenrir voulait en venir avec son explication sur le dieu scandinave. L'assemblée restait attentive, par respect pour le mage européen qui se tenait devant elle.

— Nos recherches nous ont menés à la conclusion que la légende du marteau de Thor pouvait bien être le symbole d'une réalité bien plus surprenante. Toutes les légendes reposent sur des vérités oubliées. Le marteau de Thor ne peut être autre chose qu'une arme offensive électrique mise au point par les Aryens dans les temps anciens. Je peux déjà vous dire qu'en plus de nous, une équipe d'archéologues allemands recrutés par le parti nazi font des recherches depuis des années à ce sujet. Tout comme sir Arthur Evans ou encore Heinrich Schliemann découvrirent respectivement le palais du roi Minos en Crète et les ruines de Troie, en se basant sur des écrits légendaires – notamment ceux d'Homère – pour les localiser, les archéologues ont retracé l'existence du marteau de Thor en tant qu'arme véritable, dans d'anciens chants finlandais. Nous, mages de la confrérie des Êtres de la Lune, sommes là pour les appuyer et avons été envoyés aux quatre coins du monde pour retrouver la clé donnant accès à cette solution finale. C'est aussi la raison de ma présence sur votre terre du Québec…

Cette fois, les murmures se propagèrent entre les hommes et

Fenrir, semblant les ignorer, fit une pause en attendant de redevenir le centre de l'attention générale.

— Pendant que nous cherchons la véritable origine de cette arme de destruction massive, les scientifiques allemands travaillent déjà à la mise au point d'une solution de remplacement au marteau de Thor. Une arme d'une puissance incomparable, capable de neutraliser tous les systèmes électriques des troupes ennemies, leurs radars, leurs communications radio ou le fonctionnement de leurs véhicules.

L'affirmation de Fenrir avait porté. Cette fois, c'est le silence qui se propageait entre les participants.

— N'ai-je pas capté votre attention, messieurs? Qui ne rêverait pas de posséder pareille suprématie militaire afin d'établir l'ordre mondial? Car le but n'est nul autre! Les hommes ont besoin d'être conduits, dirigés. Laissés à eux-mêmes, ils courent à leur perte. Vous avez compris cela car c'est pour cette raison que vous êtes ici. Il est impératif que la race aryenne de laquelle nous sommes tous issus reprenne le contrôle de cette terre afin d'éradiquer tout ce qui nuit à son évolution. Même si cela signifie l'élimination d'autres races…

Les mots de Fenrir étaient lancés par sa bouche mais voyageaient jusqu'à la petite assemblée pour l'investir en entier comme une évidence absolue. Le mage possédait littéralement les hommes devant lui, il les enveloppait de ses propos qui s'inséraient dans leur esprit comme une vérité établie qui devait coûte que coûte être révélée au plus grand nombre.

— Dites-nous-en plus sur cette arme, supplia l'un des frères Nicholson, entièrement dévoués à la cause du mage des Êtres de la Lune.

— Comme je vous l'ai révélé tout à l'heure, répondit Fenrir dans le but de satisfaire le besoin de savoir d'un de ses hôtes, les recherches s'étalent sur deux plans. Celui de l'histoire et de la magie des Anciens, et celui de la science. En ce sens, les ingénieurs d'une firme allemande nommée Elemag affirment que très bientôt, la technologie leur permettra d'agir sur les constituants de la capacité isolante de l'atmosphère pour la transformer en une immense télécommande capable d'arrêter l'équipement électrique de l'ennemi ou même de

produire de gigantesques effets de répulsion sur toute matière. Certaines fréquences à ondes ultracourtes et vibrant électriquement peuvent développer une capacité à ioniser l'atmosphère qu'elles traversent pour inverser sa réaction électrique. En gros, ces fréquences modifient l'effet isolant de l'atmosphère pour le transformer en conducteur de courant. De notre côté, la recherche de la force originelle employée par les Aryens nous apparaît plus probante et plus réaliste. Et c'est là que je sollicite votre aide à tous.

Les hommes réunis devant Fenrir s'approchèrent naturellement, lui manifestant ainsi leur allégeance et leur loyauté. L'aventure promise était trop tentante et la seule idée d'être à la base d'un nouveau monde de progrès était grisante. Peu importe le défi ou l'ennemi à combattre.

Fenrir formula sa requête.

— Les légendes nordiques font état du marteau de Thor comme d'un objet bien réel, capable d'ouvrir et de réunir « toute l'énergie de la terre pour la lancer contre le ciel ». Cet objet se doit d'être un catalyseur chargé d'énergies magiques arrachées aux lois naturelles les plus anciennes par des hommes qui détenaient un savoir perdu depuis longtemps. Nous, Êtres de la Lune, pratiquons déjà le contrôle de l'électromagnétisme afin d'accéder à des processus de transmutation à échelle réduite. C'est ce fluide manipulable que nous nommons « sombressence ». Entrer en possession du marteau de Thor permettrait de libérer l'essence même de la puissance tellurique de notre planète qui réside en son cœur! Pouvez-vous seulement imaginer ce que cela peut représenter?

— Mais monsieur, risqua un jeune homme au regard brillant qui se tenait au premier rang, comment d'ici, pouvons-nous aider les recherches? Que pouvons-nous faire?

— Mon jeune ami, répondit Fenrir à travers un sourire acéré, c'est là où réside toute la beauté du destin tordu auquel nous sommes tous liés. Au XVII^{e} siècle, lorsque les colonies furent fondées dans les Amériques, une quantité incroyable de secrets furent transportés ici afin de les soustraire aux hommes d'Europe. Quand je parle de secrets, je parle aussi d'objets chargés de magies occultes, de livres dangereux

et même d'hommes incontrôlables. Les terres d'ici étant vastes et vierges, il serait facile de faire disparaître pour toujours ces menaces permanentes. Du moins le croyait-on. Nos études sur l'existence du marteau de Thor nous ont donc menés vers un homme du nom de Charles de la Boische, qui aurait apporté l'objet ici afin de le soustraire à ceux lancés à sa recherche. Cet homme, c'était le marquis de Beauharnois, celui-là même qui possédait toute l'étendue des terres que nous foulons présentement…

Les pièces du puzzle créé par l'explication filandreuse du mage se mettaient tout d'un coup en place. Le fil conducteur qui l'avait amené jusqu'ici venait de leur apparaître soudainement. Il surprit l'intérêt dans leurs regards et poursuivit son exposé.

— On aurait, bien sûr, pu perdre toute trace de l'objet à partir de là, mais voilà qu'une jeune Britannique du nom de Jane Ellice devait sans le vouloir nous remettre sur sa piste. Car lors de ce que vous avez appelé la rébellion des patriotes, cette jeune femme, excellente aquarelliste et écrivaine, avait été prise en otage avec son époux Edward Ellice dans leur propre manoir de Beauharnois alors qu'ils y étaient en visite. Car Ellice habitait bien sûr la Grande-Bretagne. La jeune femme a rapporté tant par écrit qu'en aquarelles les moindres détails de leur captivité[31].

Fenrir était un orateur hors pair et un grand conteur. Il savait comment maintenir l'intérêt de son auditoire et prenait plaisir à fignoler ses explications. Il se gardait des pauses volontaires afin de se concentrer sur l'imprégnation qu'il voulait imposer à l'esprit de chacun des hommes de l'assemblée qu'il avait déjà détaillés un à un. Ce qu'il leur avait dit ce soir ne serait pas oublié. Ils sauraient tous transmettre leurs nouvelles connaissances et posséderaient l'aura ou le charisme nécessaire pour convaincre ceux qu'ils approcheraient pour joindre leurs rangs. Alors que le mage reprenait son souffle en une longue inspiration, certains des hommes présents crurent voir une lueur étinceler dans ses yeux et sa mâchoire se déformer l'espace d'un instant.

— Il est consigné clairement dans son journal, continua-t-il, que les rebelles présents pillèrent le manoir et que leur chef découvrit dans

le faux fond d'un bahut ancien datant du régime français qu'il venait de défoncer, une étrange petite boîte noire en bois dur d'une douzaine de pouces de long, qui ne semblait montrer aucune ouverture. Il l'aurait brandie au visage d'Ellice sans que celui-ci puisse le renseigner quant à sa provenance. Ce chef rebelle s'appelait François-Xavier Prieur. Voilà où nous en sommes, messieurs. Et voilà aussi pourquoi je sollicite votre aide. Cette boîte est soupçonnée de renfermer le marteau de Thor. Elle est maintenant disparue depuis quatre-vingt-douze ans. Et il nous la faut!

Les hommes crièrent et applaudirent à nouveau, chauffés à bloc par les mots de Fenrir. Ils s'engageaient dans une aventure exceptionnelle qui, avec de la chance, les mènerait jusqu'à la conquête du monde.

— Le marquis de Beauharnois n'avait pas apporté ici le marteau de Thor dans le seul but de le soustraire au monde pour toujours, lança-t-il d'une voix forte pour couvrir le tumulte, car des recherches scientifiques menées par des spécialistes en archéomagnétisme, qui constitue la recherche d'un magnétisme terrestre précis dans un passé archéologique, a permis de mettre à jour en différents points du globe des canaux directement reliés à la sombressence totale du centre de la Terre. Ces canaux ont été aménagés en surface par les Aryens il y a des milliers d'années, et prouvent maintenant la suprématie qu'ils exercèrent sur tout le monde connu! Et l'un de ces canaux se trouve ici même, à quelques milles d'ici! Le marquis était un couard! Je suis certain qu'il connaissait l'existence du canal tellurique en ces lieux! Il sera mort sans jamais avoir osé l'approcher! Mais nous, nous oserons! Une fois que nous aurons retrouvé le marteau de Thor, nous libérerons la sombressence de la terre et nous la livrerons à nos maîtres! Nous mettrons fin à l'existence des sous-races et nous vivrons alors l'avènement d'un monde nouveau! Voilà notre mission véritable!

Fenrir brandissait les poings et provoquait la folie meurtrière dans l'esprit des dix-huit personnes qui l'entouraient. Il les avait instruites d'un savoir complexe et fabuleux, qui relevait de la légende.

Mais si les légendes étaient contées, c'était inévitablement qu'elles étaient fondées.

Lui, le loup Fenrir, était sur le point de fonder la sienne.

Une fois que les hommes présents à l'assemblée furent partis, Fenrir s'approcha des deux frères en tirant une enveloppe brune de sous sa cape.

— Merci encore, messieurs, pour cet accueil. Vous ne le regretterez pas. Soyez dédommagés.

— Merci monsieur, répondit l'aîné qui était le plus volubile des deux, cet argent sera convenablement investi.

— Mais je n'en ai jamais douté… Au fait, il y a un détail dont je voudrais vous parler… Vous vous souvenez de ce curé, praticien de magie, qui a déjà récupéré deux livres occultes pour le compte de l'évêché de Valleyfield?

— Vous voulez parler de Laberge, l'ancien curé de Sainte-Clotilde?

— C'est tout à fait ça… J'ai su que le curé était parti depuis peu pour se rendre en Irlande afin de récupérer un troisième volume… Ces livres, que l'on nomme *Agrippa*, sont aussi dangereux que convoités. Je sais que notre mission première ne concerne en rien ces *Agrippa*, mais si, par cas, il devait en rapporter un troisième, cela pourrait devenir intéressant… Soyez à l'écoute et ouvrez grand vos yeux. Nous allons continuer de surveiller de loin les actions de l'évêché et de ce Laberge.

— Je sais qu'il est très lié avec le cantonnier. Un certain Viau…

— Ne vous faites pas de souci, je me suis déjà personnellement occupé de lui il y a deux ans, alors que nous tenions une réunion nocturne dans la forêt en face, où se trouve la pierre d'autel.

— Je n'ai aucune confiance en lui, il a l'air d'un fouineur…

— Je crois qu'il se tiendra à l'écart pour un moment. Nous lui avions flanqué une bonne frousse. Mais s'il revient mettre le nez dans nos affaires, je serai moins indulgent…

— Bien, monsieur…

— Au revoir. Vous savez où me joindre s'il y a des développements. Il faut absolument trouver le marteau…

— S'il est ici, nous le trouverons.

— Mes braves garçons, conclut Fenrir en leur brassant l'épaule d'une forte poigne, soyez patients, vous aurez votre place…

Le mage passa entre les deux hommes pour se diriger vers le fond de la grange. Il disparut dans l'ombre dans un mouvement de cape théâtral.

C'est dans la noirceur totale qu'Albert Viau entreprit de descendre de sa cachette, entre les grosses poutres de la structure supportant la toiture de cette grange des frères Nicholson, là où à peine quelques minutes plus tôt, avait pris fin une assemblée extraordinaire.

Secoué par les propos qu'il avait entendus, il se laissa descendre le long d'une colonne équarrie à la hache dans le tronc d'un gros pin, au milieu de la bâtisse.

Une fois au sol, il se dirigea à pas feutrés vers le fond du bâtiment. Entièrement vêtu de noir, et dégageant une subtile odeur d'huile de pin, il mit la main dans son dos pour trouver la poignée de sa faucille qu'il avait précautionneusement attachée à sa ceinture. Il avait préféré ne pas se munir d'une arme à feu, pour éviter jusqu'à l'odeur de la poudre noire. L'outil était maintenant devenu une arme menaçante qui lui permettrait à tout le moins de parer à une éventuelle mauvaise surprise. Bien qu'il rêvât un jour de remettre la monnaie de sa pièce à Fenrir, il craignait tout à la fois de tomber face à face avec lui dans le noir.

Le bras étendu pour garder la faucille élevée et prête à frapper au moindre accroc, Albert continuait d'avancer tout en sentant la nervosité prendre toute la place à l'intérieur de lui-même. La position qu'il avait gardée tout au long de l'assemblée, en s'efforçant de rester immobile pour ne pas faire le moindre bruit, avait engourdi tout son corps. Ses muscles étaient raidis et parcourus de picotements, sans qu'il puisse affirmer si la conséquence en était l'immobilité ou l'angoisse qu'il ressentait présentement. Il ressassait dans sa tête les paroles de Fenrir, les séparant par étapes et faisant le compte de

celles-ci, dans le but de ne rien oublier. Il lui faudrait tout écrire une fois arrivé à la maison.

Mais d'abord, il lui fallait sortir d'ici.

Il s'appuya contre la porte arrière qui s'ouvrait directement sur l'extérieur, et y colla l'oreille pour tenter de capter quelque chose.

Rien.

Il décida de se risquer à ouvrir, incapable de se rappeler si celle-ci grinçait en tournant sur ses gonds. Il la poussa au minimum, juste assez pour pouvoir se faufiler à l'extérieur.

Elle ne grinça qu'au moment de la fermeture.

Espérant que le chant des grenouilles et des grillons ait pu couvrir le grincement des pentures, Albert se tint immobile quelques instants le dos appuyé contre le mur. La fraîcheur de la nuit le prit par surprise bien avant tout autre ennemi potentiel. Éclairé par la lune, un large champ s'étendait entre lui et la lisière de la forêt. Son cheval était attaché un peu plus loin, caché par les arbres.

La peur d'avoir une meute de loups sur les talons lorsqu'il arriverait en plein milieu du champ lui traversa l'esprit. Mais c'était impossible, il avait bien observé Fenrir et il était convaincu de l'avoir trompé. L'huile essentielle de pin avait non seulement masqué son odeur mais lui avait permis de se fondre à la structure en bois du bâtiment. Mais le mage était parti depuis un bon moment déjà, et il lui sembla inutile de vouloir tenter de retrouver sa trace.

Marcher ou courir?

Il courrait. Plus vite il aurait atteint l'autre côté, plus vite il serait soulagé.

Il se lança au pas de course à travers le champ au foin fraîchement coupé. L'herbe rase facilitait sa course et la lumière de la lune l'aida à repérer les deux gros ormes qu'il s'était donnés comme point de repère à l'arrivée. Il passa sans ralentir entre les deux arbres pour pénétrer dans la forêt et se prit les pieds dans quelque chose de tendu qui le fit chuter à plat ventre.

Sans hésiter une seconde et ignorant la douleur qui lui traversait un coude, Albert se releva, une main dans le dos sur la poignée de sa faucille. Une torche électrique l'éblouit un instant et plusieurs mains

se saisirent de lui pour le maîtriser et le mettre à terre.

L'acier froid du canon d'un fusil de chasse s'appuya contre sa gorge et lui rejeta la tête en arrière.

— Viau?

Albert reconnut la voix avec un soupir de soulagement. C'était Will Cunningham, le Grand Maître des francs-maçons d'Hemmingford.

— Torrieu, Will, tu peux dire à cet abruti de retirer le canon de son arme?

D'un signe de main, Cunningham fit signe aux hommes de relâcher Albert. Ils l'aidèrent même à se remettre debout.

— Désolé, Albert, reprit le Grand Maître d'une voix sourde, mais nous ne savions pas à qui nous avions affaire.

— Mais qu'est-ce que vous faites là, au fait?

— Je pourrais fort bien te poser la même question. Et puis qu'est-ce que c'est que cette odeur de sapinage?

— Ah, ça va, laisse tomber tu veux?

— Bon Dieu, Albert, tu ne vas quand même pas me dire que tu participais à cette assemblée fasciste!

— Jamais de la vie! Pour qui me prends-tu?

— Tu sortais quand même de là!

— J'y suis entré bien avant le début et je me suis caché dans la structure de la toiture.

— Tu es cinglé… Tu sais ce qu'ils t'auraient fait s'ils t'avaient découvert?

— Ils ne m'ont pas découvert…

— Fort heureusement pour toi. Ce qui revient à dire que tu as tout entendu ce qui s'y est dit.

— Exact.

— Il y a long à raconter?

— Que oui!

— Écoute, il est tard et il serait préférable de ne pas rester ici. Peut-être devrions-nous nous donner rendez-vous au temple à Hemmingford cette fin de semaine pour démêler tout ça. Et de mon côté, je te raconterai ce que nous faisions là. Qu'en dis-tu?

— Tu veux parler d'échange de bons procédés ou de pacte?

— Pourquoi pas une forme… d'association? Ça pourrait ainsi tout regrouper…

— D'accord. Nous discuterons.

— Dimanche matin, après la messe de dix heures. Au temple.

Albert se tourna vers la forêt et imita le ululement du hibou. Un hennissement contenu lui répondit un peu plus loin.

Il sourit à Cunningham étonné, puis récupéra sa faucille avant de s'enfoncer dans la forêt.

On entendit encore le hennissement du cheval qui cherchait à guider son maître jusqu'à lui.

Ramassant ses affaires, Cunningham secoua la tête, incrédule.

11

Drogheda, Irlande.
Le vendredi 29 août 1930.

Vêtu du même manteau et arborant le même chapeau de cuir qui l'avait déjà accompagné dans tant de voyages et d'aventures, Édouard Laberge poussa la porte du Whytchwood Pub avec la confiance d'un client régulier. Il traversa la salle encore à moitié déserte et se rendit droit au bar pour y retrouver le tenancier qui le reconnut immédiatement.

— Vous avez tenu compte de mon conseil, lui dit-il d'entrée de jeu, vous vous présentez tôt!

Laberge lui tendit instinctivement la main que l'autre saisit sans hésitation.

— Le ragoût en pâte que vous m'avez servi l'autre jour a aussi justifié ma décision! Je me suis dit que ce serait bien de profiter encore une fois de votre cuisine tout en faisant un brin de lecture avant le tour de chant de madame Kassidy.

— Et vous avez bien fait, mon ami! Rien n'est plus réconfortant pour le voyageur solitaire qu'une bonne platée bien fumante! À part peut-être les bras d'une charmante inconnue rencontrée au hasard de la route…

Il avait glissé sa dernière phrase à voix contenue en se penchant au-dessus du comptoir afin que seul Laberge puisse le comprendre.

— Vous me servez une pinte de cette délicieuse bière noire que vous m'avez fait découvrir?

— La Guinness? Il était temps que vous fassiez cette découverte! On la brasse ici depuis le milieu du XVIII^{e}!

Pendant que le tavernier remplissait son verre, Laberge repéra

une table libre le long du mur où il pourrait s'installer à son aise face à la petite scène pour la prestation d'Ina Kassidy. Les sentiments partagés qui le parcouraient quant à cette femme l'empêchaient de profiter pleinement de l'atmosphère chaleureuse du pub. Son expérience lui rappelait que certains individus en apparence inoffensifs pouvaient se révéler extrêmement dangereux. Et même si cette femme était, jusqu'à preuve du contraire, sans tache et innocente, il ne pouvait réprimer les images qu'il avait vues et le dégoût que lui inspirait le meurtre sordide de Bowen Dinsmore.

De plus, s'il s'avérait qu'elle possédait bel et bien l'*Agrippa*, elle ne serait plus seulement une meurtrière. Elle serait une menace.

Le bruit de la lourde pinte en verre déposée sur le comptoir le tira de sa rêverie. Il se força à sourire à l'homme qui se tenait de l'autre côté et glissa ses doigts dans l'anse, incapable de s'empêcher de saliver d'envie devant le généreux collet de mousse crémeuse et débordante qui coiffait la bière noire.

Il se dirigea vers la table sous les regards intrigués de la clientèle. Après avoir pendu son manteau sur un crochet mural poli par le passage du temps et des clients, il jeta sur la table un livre usé sur les débuts du christianisme en Europe.

Laberge s'installa confortablement dans le vieux fauteuil rembourré qui laissait apparaître çà et là coupures et déchirures.

Il y passerait encore quelques heures.

Ina Kassidy s'amena sur scène sous les applaudissements d'une salle bondée. Aérienne, sibylline, dégageant sur son passage mystère, admiration et parfum accrocheur, la belle Irlandaise tout de noir vêtue méritait sans contredit son titre de bardesse. Et ce, sans même l'avoir entendue chanter. Soulevé par une poitrine généreuse, le magnifique médaillon sauta aux yeux de Laberge, qui croulait sous le charme, comme tous les hommes présents ce soir-là.

L'assistance était variée. Alors qu'il fouillait l'endroit du regard pendant les applaudissements qui ne finissaient plus, il constata qu'il y

avait au moins autant de femmes que d'hommes venus l'entendre.

L'un de ceux-ci aida la jeune femme à s'installer, retirant une housse en tissu pour révéler une harpe imposante, alors que de son côté, l'interprète s'assoyait sur un banc avec entre les mains une lyre magnifique construite en bois sombre et ornée de dorures.

Avant qu'elle n'entreprenne sa prestation, Laberge lança vers elle des leurres d'idées afin de relever son attention. Il se devait de créer un intérêt inconscient qui ferait en sorte qu'elle le remarquerait dans la salle ou qu'elle accepterait de lui parler à la fin de la soirée.

La jeune femme réagit plus vite qu'il ne l'aurait cru en tournant brusquement la tête dans sa direction. Il dressa aussitôt ses remparts, surpris par la sensibilité de son pouvoir de perception, soutenant toutefois son regard, convaincu d'avoir semé en elle un germe de curiosité.

— Il me fait grand plaisir d'être encore parmi vous ce soir, commença-t-elle d'une voix qui se voulait posée et envoûtante, tout en parcourant le pub du regard. Vous entendrez de tout nouveaux poèmes chantés, mêlés à d'autres, déjà interprétés. Des chansons, des tensons, des musiques aux partitions tirées de feuillets anciens, et pour la fin, tel que promis, le chant d'adieu d'Amairgen, tiré du *Livre des invasions*, qui raconte, comme vous le savez, l'épopée mythique de l'Irlande. Pour ceux parmi vous qui seraient de passage – et elle jeta un furtif coup d'œil vers Laberge – et qui seraient moins familiers avec nos us et coutumes, sachez que notre mythologie est basée ou construite autour de cinq grandes invasions connues, qui se mêlent à notre histoire, jusqu'à notre réalité. Lors de chacune de ces invasions, notre île fut occupée par une race plus puissante qui chassa la précédente.

Puis, élevant la voix comme pour inviter les Irlandais présents à se manifester, elle enchaîna la liste des invasions. Ils la suivirent d'instinct dans ses palabres historiques, criant haut et fort les occupations passées de leur île, prouvant du coup la connaissance qu'ils avaient de leur propre histoire.

— Après le Déluge vinrent d'abord les Fomoriens! annonça-t-elle d'une voix forte. Les géants de la mer! Vinrent ensuite la première

conquête et la race des Partholoniens! La seconde conquête fut conduite par les Némédiens!

Laberge tournait la tête en tout sens, surpris par la participation joyeuse de l'assistance qui criait avec la bardesse la liste de ceux qui avaient dans des temps reculés conquis leur royaume. Tout cela avait l'air si réaliste, qu'il devait se convaincre que ces conquêtes ne relevaient que de la mythologie. Enthousiasmée par la participation des gens qui emplissaient le Wytchwood Pub et qui continuaient d'affluer, Ina Kassidy s'échauffait, les provoquant de son charisme.

— Puis arriva l'époque de la troisième conquête! La première bataille de Magh Tuareadh, les Firbolgs!

Les cris et les applaudissements fusaient de partout, les chopes de bière s'élevaient et s'entrechoquaient, dégageant avec celle du malt, l'odeur d'une heureuse fierté d'habiter cette terre sans âge.

— La seconde bataille de Magh Tuareadh détermina comme vainqueurs les Tuatha De Danann, lorsque Lug, armé de sa fronde, fit exploser la tête du chef fomorien, le cyclope Balor!

Toujours les vivats et les applaudissements. Certains frappaient les tables de leurs mains ou cognaient le plancher de leurs pieds.

— Puis vint la cinquième conquête! cria Kassidy en se levant. Celle de nos ancêtres, les fils de Milesius! Débarqués un premier mai, le jour de Beltane, conduits par le poète Amairgen!

Le tumulte emplit littéralement le pub jusqu'à le faire renverser, comme la mousse hors d'une chope pleine de Guinness. Ina Kassidy tenait sa lyre au bout de son bras droit et souriait comme une conquérante.

Une conquérante préparant une sixième invasion de son île.

Lorsque le calme fut revenu, elle retrouva son banc et avala quelques gorgées d'eau.

— J'aimerais commencer la soirée avec une chanson de la comtesse de Die qui nous fera remonter le temps jusqu'au XII^{e} siècle. Belle et noble dame, selon les écrits, on connaît d'elle quatre chansons qu'elle échangea avec son ami, le troubadour Raimbaut. Je lui rends ici hommage, puisqu'elle est à ce jour considérée comme la première femme troubadour.

Kassidy enchaîna aussitôt les arpèges sur sa lyre et le silence devint sépulcral. Laberge était saisi d'un mélange de haine et d'admiration pour cette manipulatrice sournoise, qui pouvait rendre les gens heureux ou encore les faire mourir, par sa seule voix.

— « Grande peine m'est advenue, commença-t-elle d'une voix enchanteresse et doucereuse qui sidéra Édouard Laberge avec le reste des gens présents. Elle poursuivit sur de nouveaux accords et pincements de lyre, les laissant tous pensifs quelques instants sur la signification de cette unique ligne, avant de se lancer, emportée par la force des vers.

Pour un chevalier que j'ai eu…
Je veux qu'en tous les temps l'on sache,
Comment moi je l'ai tant aimé;
Et maintenant je suis trahie,
Car je lui refusais l'amour.
J'étais pourtant en grand'folie,
Au lit comme toute vêtue.
Combien je voudrais mon chevalier,
Tenir un soir dans mes bras nus.
Pour lui seul il serait comblé,
Je ferais coussin de mes hanches;
Mon amour et mon cœur lui donne,
Mon âme, mes yeux et ma vie.
Bel ami, si plaisant et bon,
Si je vous retrouve en mon pouvoir,
Et me couche avec vous un soir,
Et d'amour vous donne un baiser,
Nul plaisir ne sera meilleur,
Que vous en place de mari.
Sachez-le si vous promettez,
De faire tout ce que je voudrai… »

Elle avait ainsi transporté toute la salle avec elle dans un monde perdu, où la séduction et la douceur de l'amour courtois ponctuaient la voix des troubadours.

Laberge se secoua pour s'arracher à cet état contemplatif propice

à la suggestion. Il renforça ses remparts mentaux alors que la bardesse, baignée par les applaudissements, le fixait de ses yeux verts du haut de la petite scène.

La performance vocale d'Ina Kassidy se prolongea sur plus de deux heures et demie, sans la moindre interruption. Sa voix bouleversante produisait chez celui qui y prêtait attention des émotions multiples qui donnaient le sentiment d'être à la fois heureux et triste, amoureux et abandonné, ou encore chaviré par une vague de nostalgie.

Les gens se levèrent tous, naturellement poussés à aller saluer ou toucher celle qui avait si habilement fait vibrer leur cœur.

Laberge était debout, seul contre le mur près de la table qu'il avait occupée toute la soirée. Une grosse horloge commerciale accrochée au mur indiquait vingt-deux heures trente.

Les gens allaient vers la chanteuse, la félicitant pour son talent et l'agréable soirée qu'elle leur avait permis de passer. D'autres quittaient l'établissement ou allaient se chercher de quoi boire question de se dégourdir les jambes.

Le va-et-vient confus des personnes donnait presque le vertige à Laberge qui tentait d'apercevoir la jeune femme. Il lui fallait l'atteindre, lui parler.

Il se dirigea lentement vers elle, alors qu'elle se tenait toujours devant la petite scène éclairée par quelques projecteurs. À mesure qu'il avançait, il sentait le rythme de son cœur s'accélérer sans raison. Ina Kassidy leva les yeux en sa direction tandis que les gens continuaient de passer entre eux. Ses remparts blindaient son esprit de manière insurmontable. Il avait l'impression d'être un morceau de roc détaché d'une falaise et fonçant vers le sol.

Et le sol l'attendait. Immuable, sans bouger.

Il s'arrêta une fois parvenu à sa hauteur, captivé par sa seule prestance, ce maintien fier et élégant qui lui allait si bien. La forme de son visage s'harmonisait parfaitement à ses cheveux coupés court et

faisait ressortir ses yeux verts et son teint lumineux. Il était pratiquement impossible de penser qu'une femme pareille puisse être capable de meurtre avec préméditation.

Elle sourit, pour l'affecter encore plus.

— Vous êtes un étranger, à n'en pas douter, fit-elle en lui tendant la main.

Laberge se ressaisit, conscient qu'il avait réussi à capter son attention. C'était à lui de jouer maintenant.

— Est-ce donc si apparent?

— Assez, oui!

— Accepteriez-vous de boire quelque chose? Si vous n'êtes pas trop fatiguée, bien sûr. Je suis venu vous entendre dans un but précis. Je suis enseignant au Canada et je travaille présentement à la rédaction d'un ouvrage sur le monde celte. J'aimerais vous poser quelques questions.

Kassidy le considéra un moment en le transperçant du regard. Le curé eut du mal à ne pas fléchir. Il avait beau être un mage puissant, il maudissait cette faiblesse qui le frappait parfois devant la gent féminine.

Et celle qui se tenait juste en face de lui avait tous les attributs de l'irrésistible magicienne.

Et aussi ceux d'une tueuse implacable.

Cette dernière pensée le secoua intérieurement et lui refroidit les idées.

— J'accepte avec plaisir.

— Vous voulez vous installer à ma table?

— Uniquement si vous me rapportez une bière.

— Je ne serai pas long.

Laberge la dirigea vers sa table près du mur et la débarrassa galamment de la cape qui lui recouvrait les épaules. Il lui tira ensuite la chaise pour l'inviter à s'asseoir.

Alors qu'il marchait vers le bar, les idées se bousculaient dans sa tête.

Il devrait s'en tenir à sa première idée. Il lui raconterait pourquoi il était là et quel était le but de ses recherches sur le monde celte. Il

fallait absolument qu'il trouve le moyen de tisser des liens avec cette magicienne afin de pouvoir la revoir pour qu'elle le mène à l'*Agrippa*. Il touchait déjà au but et il ne devait pas en être détourné. L'objet de sa quête se trouvait là, tout près, quelque part dans un endroit connu de cette femme.

Il posa deux chopes écumantes sur la table et s'assit face à Ina Kassidy.

Elle le fixait si fort qu'il savait déjà qu'elle se méfiait de lui. Il n'attendit pas longtemps après les présentations pour qu'elle pose sa première question.

— Ainsi donc, vous êtes écrivain? demanda-t-elle avec l'objectif précis de faire cracher à Laberge sa litanie de mensonges sur sa fausse identité. Aucun doute qu'elle en sonderait la logique avec le plus grand soin.

— En fait, je suis prêtre catholique, choisit-il de dire pour se donner de la crédibilité, et j'enseigne au grand séminaire d'une ville de la province de Québec au Canada, qui se nomme Salaberry-de-Valleyfield.

— Voilà pour la situation géographique, conclut-elle.

— L'an dernier, j'ai aidé un prêtre irlandais en stage d'enseignement chez nous. Cette année, c'est à mon tour et j'ai été accueilli par le diocèse de Dublin pour deux mois afin de m'aider dans mes recherches. Mon temps chez vous touche déjà à sa fin et j'ai entendu parler de vos prestations vocales sur les chants et les poèmes anciens. Mais après vous avoir entendue, je me dois d'admettre que votre voix ne peut être dépeinte par l'image des mots. Je crois qu'en fait, je vibre encore sous son timbre!

— Vous parlez bien, monsieur, vous êtes sûrement un écrivain fameux.

— Vous me voyez honoré par vos propos, mais aussi par votre magnifique médaillon, avoua Laberge pour détourner la conversation. D'où le tenez-vous?

— C'est une œuvre de René Lalique, annonça-t-elle avec fierté, un exemplaire unique.

Laberge se répéta le nom mentalement puis son sourire se figea.

Les trois dernières lettres que Dinsmore avait tracées de son propre sang sur la pierre du puits sacré de Bective au côté du mot *Agrippa* n'étaient-elles pas LAL? Bowen avait dû discuter avec sa meurtrière et faute de lui dire son nom, celle-ci avait tout aussi bien pu lui expliquer la provenance de son médaillon. Édouard Laberge tenait une piste, mais elle ne constituait pas nécessairement une preuve.

— Mais quel est donc l'objet de vos recherches? demanda la jeune artiste, et sur quoi écrivez-vous au juste?

— J'écris sur la période qui entoure la chute de l'Empire romain, confia-t-il, et l'émergence du christianisme qui déferla sur l'Europe du Nord pour faire disparaître les croyances païennes. En fait, j'ai déjà le titre. Mon livre s'intitulera *Le christianisme et l'Europe des Celtes*.

— Ça semble passionnant, en effet, déclara Ina Kassidy avec un sourire absent.

— Mais ça l'est, confirma Laberge, et c'est pour cette raison que j'aimerais vous poser quelques questions sur les bardes et le druidisme. Je suis certain que vous pourriez m'être d'un grand secours. Mais je ne voudrais surtout pas vous importuner, je sais qu'il est tard et peut-être préféreriez-vous que nous remettions cet entretien…

La druidesse l'interrompit, saisie du doute qu'elle n'avait rien à craindre de cet hurluberlu.

— Puisque j'ai toute cette pinte à boire, lui avoua-t-elle, nous avons bien le temps de discuter.

Laberge tenta de la troubler à son tour.

Il la gratifia de son plus séduisant sourire.

Ils discutèrent ainsi tard dans la nuit, jusqu'à ce que les derniers clients quittent le pub à l'heure de la fermeture. Ils saluèrent le tenancier et se retrouvèrent seuls dans les rues de Drogheda.

— Ne m'avez-vous pas dit que vous étiez hébergé à Dublin? demanda-t-elle alors qu'elle tournait le dos au curé.

Laberge réalisa à cet instant qu'il n'aurait pas dû lui avouer qu'il

était prêtre. Il venait de perdre ses chances d'être ramené chez elle.

— En effet, reconnut-il à contrecœur.

— Mais c'est à vingt-cinq milles d'ici!

— Ne vous inquiétez pas, mentit-il, je passerai la nuit à l'église catholique de St. Peter's. C'est à proximité d'ici sur West Street.

Ina Kassidy semblait réfléchir alors que Laberge voyait ses chances de revoir la druidesse s'envoler. Il avait beau chercher mais rien ne lui venait. Comme il ouvrait la bouche pour lui proposer de la raccompagner, la jeune femme vint vers lui. Il sentit alors le vent tourner.

— Je vais vous avouer quelque chose, hasarda-t-elle. Si vous n'aviez pas été prêtre catholique, je vous aurais ramené chez moi…

— Quelle guigne! laissa tomber Laberge qui voyait encore ses chances lui échapper.

— Ce fut un plaisir de discuter avec vous, Édouard, lui glissa-t-elle en guise d'au revoir.

Laberge la regardait s'éloigner d'un air atterré. Que devait-il faire? La suivre secrètement? Il ne pouvait la rejoindre à l'école où elle enseignait habituellement, les classes ne débutant pas avant la mi-septembre. Il n'avait aucune idée du lieu où elle habitait et s'imaginait mal poser des questions en ce sens sur une personne que bien du monde ici connaissait.

Il resta planté là, au milieu de la rue et de la nuit, à plus de vingt-cinq kilomètres de son auberge à Robinstown, avec comme seule âme qui vive cette femme qui s'éloignait devant lui, en faisant résonner ses talons sur le pavé.

Il sourcilla lorsque le bruit des talons s'arrêta et que la jeune femme revint une fois de plus vers lui dans une démarche souple et séduisante. Les pans de sa cape se soulevaient sous l'effet de ses pas, dévoilant à la lumière des réverbères le mouvement harmonieux de ses hanches vigoureuses.

Laberge se surprit à espérer de nouveau.

— Vous êtes un artiste, un enseignant, un homme de recherches, lui lança-t-elle presque comme un défi en se tenant bien droite devant lui. Je vais donc vous faire une invitation qui, j'en suis sûre, comblera

votre désir de connaissance et votre curiosité. Si vous tenez à assister à une cérémonie sur les bords de la Boyne qui rassemblera certains des plus grands druides d'Irlande, rendez-vous chez moi dimanche, à l'heure où le soleil est le plus haut dans le ciel. Vous trouverez là une occasion unique d'enrichir votre livre.

Elle lui tendit un carton.

— Voici mon adresse. Vous trouverez aisément. Je vous y attends! À dimanche!

Puis elle s'éclipsa, disparaissant rapidement dans une ruelle sombre.

Laberge avait peine à croire ce qui venait de se passer. Ina Kassidy venait de lui mettre dans les mains l'endroit possible où se trouvait l'*Agrippa*. Mais il ne parvenait pas à comprendre pourquoi il n'arrivait pas à sentir le mal en elle. Ce mal qui se répand dans l'humain qui manipule un *Agrippa* et qui transpire jusqu'à travers les pores de sa peau.

Finalement, il marcherait peut-être jusqu'à l'église St. Peter's pour y demander l'hospitalité.

Mais il était très tard.

Il se ferait chapitrer par le prêtre, c'est certain.

Laberge descendit rapidement l'escalier de l'auberge de Robinstown. Il se présenta à la salle commune pour prendre son petit-déjeuner, satisfait de se sentir en forme de si bon matin. Un regard par la fenêtre lui fit constater que la journée serait mi-figue mi-raisin. Un mélange de soleil et de nuages qui, somme toute, permettrait à la cérémonie extérieure à laquelle Ina Kassidy l'avait convié d'avoir lieu.

Il jeta un bref coup d'œil au carton que la jeune femme lui avait remis et mémorisa l'adresse. Elle vivait à l'est de Drogheda sur les bords de la Boyne, non loin de son embouchure.

Une bonne trentaine de milles.

Après avoir tout avalé et s'être enquis en vain auprès de l'aubergiste d'une possibilité de transport jusque là-bas, il décida de

partir à pied en direction de Navan. Avec un peu de chance, il rencontrerait sur sa route quelques bons Samaritains disposés à lui faire faire un bout de chemin.

Laberge ne fut pas déçu par les gens de la région. Il parvint jusqu'à Navan encore assez tôt dans l'avant-midi et flâna un peu dans les rues de cette ville qui, selon les historiens, correspondrait au site de l'ancienne capitale celtique d'Emain Mhacha, décrite dans les récits mythologiques du cycle d'Ulster.

À la sortie de la cité, il tomba sur un groupe d'hommes creusant et fouillant la terre. Curieux, Laberge s'approcha d'eux pour les regarder travailler. Il s'agissait sans aucun doute d'un groupe d'archéologues qui creusaient le flanc d'une butte pour en extirper les vestiges.

L'un d'eux vint vers lui en s'essuyant les mains sur un linge déjà sale.

— Salut à toi, étranger, lui dit-il avec un large sourire, tu sembles un peu perdu! Mais si tu n'as rien d'autre à faire de ta journée, nous avons toujours besoin de bras pour creuser.

— Je vous remercie de l'offre mais je ne suis nullement perdu. Je suis en route pour Drogheda. En revanche, si l'un d'entre vous doit s'y rendre et qu'il veuille bien me faire monter, je lui en serais très reconnaissant!

— Pas de chance, étranger, nous sommes ici pour la journée.

Laberge lui sourit en retour en guise de remerciement.

— Si je ne m'abuse, vous faites des fouilles archéologiques, demanda-t-il visiblement intéressé par les travaux en cours.

— Tout à fait. Nous sommes à la recherche de ce que l'on appelle ici dans notre histoire, le *Fort*. Construit vers 1100 avant Jésus-Christ selon les écrits, il aurait été tour à tour, au fil des siècles, un lieu sacré et une forteresse de défense. D'après ce que nous savons, il se serait trouvé de ce côté-ci de la ville. Et comme ce tertre semble trop seul pour dominer la campagne environnante, c'est ici que nous avons décidé de creuser.

— Très intéressant. Et vous avez trouvé quelque chose?

— Pour l'instant, rien.

Les deux hommes éclatèrent de rire simultanément et Laberge tendit la main à l'archéologue.

— Je vous souhaite sincèrement de découvrir ce que vous cherchez! lui dit-il en serrant la poigne solide de l'autre homme.

— Et je t'en remercie. Mais puisque tu vas à Drogheda, étranger, tu devras emprunter la route qui mène à Slane. Je te suggère de rejoindre le sentier juste là et de faire un bout de chemin en bord de Boyne. Le paysage est tout simplement magnifique. Tu pourras revenir sur la route facilement car elle suit le fleuve jusqu'à Slane.

— Je suivrai le conseil. Ce bain de nature me fera le plus grand bien. Ce fut un plaisir.

— Pour moi aussi. Bonne route, étranger!

Laberge le quitta sur un signe de la main et se dirigea vers le sentier qui suivait la Boyne.

Après quelques minutes de marche, il dut se rendre à l'évidence et admettre que l'archéologue avait tout à fait raison quant à la beauté de cette nature sauvage.

En cet endroit, la Boyne était littéralement protégée d'arbres géants qui semblaient la suivre pour la couvrir tout au long de son parcours. Comme sur un chemin menant vers un monde merveilleux, Laberge marchait sur ce sentier emprunté depuis longtemps par hommes et bêtes, baigné dans une verdure fraîche et luxuriante, nimbée de halos dorés générés par un soleil timide qui se faufilait entre les branches. Il suivait le cours d'eau juste sur sa droite, songeant que celui-ci guidait ses eaux vers une destination ultime.

Tout comme ses propres pas, qui le guidaient aussi vers l'ultime but de sa quête.

Après avoir traversé la ville de Drogheda et emprunté un pont pour passer au sud de la Boyne, Édouard Laberge s'était de nouveau retrouvé en pleine campagne. Il se savait près de la maison d'Ina Kassidy et pourrait très bien faire le reste à pied.

Un peu plus tôt, à Slane, il avait facilement trouvé un fermier

accompagné de sa femme qui partaient vers Drogheda pour se rendre au marché public. Le type, fort accommodant, avait bien voulu le faire monter dans la caisse arrière de son camion, et Laberge avait passé le voyage entre des bottes de légumes et des cages renfermant poulets et dindons qui gloussaient à chaque soubresaut.

La petite maison lui apparut soudain. Sa position dominante lui permettait à la fois de voir l'endroit où la Boyne déversait ses eaux dans la mer d'Irlande et les prés verdoyants qui couraient jusque-là. Alors que les nuages, au fil de leur passage, faisaient apparaître et disparaître l'éclat du soleil, les couleurs métamorphosaient le paysage pour en faire un véritable décor vivant.

Laberge se pointa sur le site sous les regards interrogateurs de plusieurs hommes en présence. Leurs habits aux couleurs multicolores, le bronze et l'or dominant toutefois, et les bandeaux aux signes complexes qui ceignaient leur tête, ne laissaient aucun doute quant à leur fonction.

Ils étaient tous druides d'Irlande.

Mal à l'aise, le curé s'était arrêté alors qu'ils le fusillaient tous du regard comme un intrus à abattre.

La voix d'Ina Kassidy le tira de ce mauvais pas.

— J'ai craint pendant un moment que vous ayez refusé mon invitation.

Elle apparut comme une déesse, vêtue d'un pantalon et d'une tunique qui lui allaient sous la taille, tous deux d'un blanc immaculé. En bandoulière, un étui en cuir foncé et retenu par des lacets venait troubler cette harmonie sans couleur.

Sondé de partout à la fois, Laberge éleva ses remparts mentaux comme une forteresse imprenable.

— Maintenant que j'y suis, je peux vous dire que je n'aurais manqué cela pour rien au monde!

— Et vous m'en voyez fort aise. Je suis certaine qu'après la cérémonie, vous aurez grande matière à écriture.

— Je vous ferai part de mon appréciation.

Se tournant vers le *Gorsedd*[32], elle leur présenta le prêtre invité et souligna sa passion enthousiaste pour le monde celtique, son travail

accompli dans l'enseignement et l'écriture et son ouverture d'esprit.

Ils acceptèrent Laberge bon gré mal gré, lui souhaitant la bienvenue du bout des lèvres et sans grande sincérité.

L'entraînant un peu à l'écart, Laberge se fit plus curieux.

— Mais qui êtes-vous donc à la fin? lui demanda-t-il. Et comment pouvez-vous faire en sorte de réunir tous ces druides?

— Sachez que je suis moi-même druidesse, lui lança-t-elle à la figure comme un seau d'eau glacée, l'une des rares! J'ai passé des années à étudier coutumes, savoir, connaissances, magie, médecine, divination, généalogie et rituels ancestraux. Car notre tradition est orale et ne peut être écrite. Je possède une autorité spirituelle et j'ai plein droit d'administrer le sacré au même titre que chacun de ces hommes et au même titre que vous, qui êtes prêtre! Pourquoi croyez-vous donc que je vous ai fait venir ici? Pour que vous puissiez voir, tout aussi fouineur et curieux que vous soyez, à quel point ce christianisme qui a supplanté nos rites anciens n'a pas su profiter de toute l'étendue de notre savoir! Cet après-midi, vous verrez tous à quel point l'autorité que je détiens aujourd'hui me permettra d'arriver à la connaissance suprême!

Laberge voyait maintenant à travers une toute petite fissure dans la personnalité de la druidesse. Il voyait la couleur de son âme véritable.

Celle du pouvoir et de l'ambition.

Celle d'un être en contact avec les forces d'un *Agrippa*.

Il réalisa soudain ce qui pouvait se trouver dans le sac de cuir qu'Ina Kassidy portait en bandoulière. En examinant bien, il constata que la large sangle, qui adoptait confortablement le corps de la femme, était bien peu usée, tout comme l'étui qu'elle supportait.

L'idée lui vint de s'en emparer de force et de fuir en courant.

Mais irait-il bien loin? Et tous ces hommes présents qui continuaient de le dévisager? Étaient-ils au courant de l'existence du grimoire? Étaient-ils de mèche avec leur druidesse pour cette cérémonie? Impliquerait-elle l'*Agrippa*?

Tout à ses réflexions, Laberge s'aperçut plus tard que la jeune femme s'était éloignée de lui.

— Je vous invite à vous approcher de l'omphalos[33]!

Laberge laissa Ina Kassidy s'éloigner, encore sous le choc de ce revirement subit de situation.

Et alors qu'il la regardait passer derrière une ancienne pierre levée gravée de spirales usées par le temps, et qui avait dû s'effondrer à la suite d'un tremblement de terre des siècles auparavant, Laberge fut convaincu que les autres druides ne savaient rien.

Elle avait dit « vous verrez tous… ».

Il s'approcha, à la suite des autres, plus près de la grande pierre qui se trouvait couchée au bord de la Boyne et qui ferait office de table de cérémonie.

On y avait déjà disposé des fleurs, des lampions, divers objets cérémoniels, ainsi qu'un encensoir qui dispensait dans l'air les effluves d'une quelconque résine aromatique.

— Messieurs, druides et devins, commença-t-elle en écartant les bras et avec une note d'impatience dans la voix, sans plus tarder, je vous dirai toute ma reconnaissance pour vous être déplacés à ma demande, afin d'assister à cette cérémonie spéciale en mon omphalos. Bien que nous tentions depuis des décennies de conserver la sagesse de nos ancêtres et le lien étroit qu'ils entretenaient avec les forces naturelles et surnaturelles, il semble que l'un de ces liens se soit rompu depuis longtemps déjà sans que nous n'ayons jamais trouvé la possibilité ou le moyen de le rétablir. Je veux parler de cette capacité à servir d'intermédiaires entre le royaume visible des hommes et celui invisible de l'Autre Monde. Celui des dieux et des esprits. Celui des héros disparus de ce que les ignorants appellent, sans savoir, la mythologie. Je veux parler du *Sidh*[34], qu'il se situe sous la mer, sous la terre, ou au-delà de l'horizon de l'océan. Pourquoi avons-nous perdu la faculté d'accéder à ses somptueux palais de cristal à travers ses entrées mystérieuses? Pourquoi notre magie reste-t-elle vaine face à des portes closes? Parce qu'un jour les portes se sont fermées de l'Autre Côté. Elles ont été condamnées à ne plus jamais s'ouvrir! Si une quelconque force obscure a barricadé l'Autre Monde et en a détruit les portes et les palais, je veux le savoir! Car tout comme nos

ancêtres qui vécurent des aventures incroyables en leur temps et qui parvinrent à acquérir un savoir dont nous ne pouvons même pas évaluer la portée, je veux moi aussi plonger dans la fontaine de santé, confectionner l'élixir d'oubli, contrôler le pouvoir de lustration de l'eau, le pouvoir d'égarer ou d'anéantir du vent, me déplacer dans le brouillard tout en demeurant invisible! Je veux accéder à toute l'étendue de ces connaissances et le seul moyen d'y parvenir est d'aller les chercher là où elles se trouvent! Dans l'Autre Monde!

Laberge était sidéré par le discours de la druidesse qui tombait dans le piège du pouvoir et de l'envie. Une autre créature qui serait bientôt perdue. Il sentait la fureur monter en lui face à cette folie qui avait déjà conduit au meurtre et il tenta de réfréner le sentiment de vengeance qui attisait la flamme de sa révolte. Il se refusait de plus à croire que les hommes d'âge mûr qui se trouvaient devant lui et entre lesquels couraient déjà des murmures d'objection adhéreraient à la démence de cette femme.

— Hors de notre portée se trouvent dorénavant les secrets permettant la stabilité des assises de notre monde en passant par l'Autre, cria l'un d'eux de manière provocatrice.

— Tout cela est perdu, Ina Kassidy, et ne peut être remanié, appuya un autre. Notre monde souffre depuis longtemps à cause de la perte de l'Autre Monde! Ne vois-tu pas que cette perte ne se résume qu'en des idéaux auxquels les hommes ont cessé de croire? Tout cela n'était que fables! Et en cessant d'y prêter foi, en les oubliant, celles-ci ont tout simplement cessé d'exister, emportant avec elles des valeurs méconnues des hommes modernes qui se sont détournés de la nature au profit de la science et du progrès! Ce que tu crois être perdu, Ina, n'est en fait que le fruit et l'aboutissement de l'évolution humaine!

Bouillante, la druidesse défit rageusement les cordons du sac qu'elle portait et en tira le livre ancien qu'elle brandit au-dessus de sa tête. Des ombres noires tourbillonnant autour d'elle et de la pierre couchée apparurent, faisant s'élever le vent venu de la mer, soulevant poussières et brindilles qui vinrent piquer les yeux des druides réunis.

— Voyez! Pauvres vieux fous qui vous vautrez dans l'immobilisme! Et sentez tout le pouvoir de l'*Agrippa*! Le livre noir des

portes sur les Autres Mondes! J'irai là-bas et je rapporterai la connaissance, le savoir, la solution finale! Et vous me supplierez pour avoir seulement le droit de vous tenir à mes côtés!

Ouvrant l'*Agrippa* qu'elle tenait toujours à bout de bras, Ina Kassidy se mit à réciter une incantation en gaélique qu'elle criait à pleins poumons.

Le vent provenant de la mer entraînait avec lui de lourds nuages menaçants chargés d'orage et l'une des ombres tournoyantes apparaissait en de courts moments avec les ailes géantes d'une chauve-souris, terrorisant l'assemblée qui commençait à se démanteler.

Confus, Laberge réalisa qu'aucun d'eux n'essaierait d'empêcher cette folie. Il devait agir mais semblait figé sur place. Si les autres ne bougeaient pas, ils ne tenteraient rien pour l'arrêter. Alors lui devait vers elle, lui balancer un globe d'énergie à la figure, puis s'emparer de l'*Agrippa* malgré la présence des démons.

Les ombres se déplacèrent soudain vers la Boyne pour tournoyer avec de plus en plus de force à la surface de l'eau, provoquant des remous qui se transformèrent en un tourbillon géant qui détourna le courant pour créer un puissant vortex.

Laberge était absorbé par la force des eaux de la Boyne qui s'ouvraient en leur centre en un mouvement tournant, formant un véritable maelström qui éclaboussait les deux rives.

Quand Ina Kassidy aperçut Laberge foncer vers elle, elle inséra avec force l'*Agrippa* au creux de son étui, serra les cordons, s'empara d'une sacoche qu'elle avait gardée derrière la pierre et courut à fond de train vers la Boyne. Arrivée au bord, elle plongea au centre du vortex, entourée des ombres mouvantes et protectrices, pour disparaître aussitôt avalée par la trombe.

Laberge, courant de toutes ses forces, bouscula quelques druides au passage, sauta sur la pierre couchée pour passer par-dessus et atteignit la rive du fleuve, n'hésitant pas une seconde à se lancer au-delà des eaux de la Boyne pour atteindre le tournoiement qui se referma en un violent remous, juste derrière lui, projetant les eaux à plus de quinze mètres à la ronde.

Alors que les vents d'est tombaient, les druides trempés et stupéfaits se regardèrent, incrédules.

Tombant en chute libre au milieu d'une large colonne d'eau mue en tourbillon par des vents forts, Édouard Laberge regretta son geste. Encore une fois, il avait agi sans réfléchir, comme si sa vie ne valait rien, comme si son corps était invincible et immortel.

Il plaça ses mains devant lui pour à la fois stabiliser sa descente et se protéger de l'eau qui percutait son visage avec force. Il s'appliqua du mieux qu'il put à s'entourer d'une énergie chaude et protectrice.

Le mystérieux éclairage qui illuminait la trombe d'eau au milieu de laquelle il tombait s'amenuisa peu à peu jusqu'à le plonger dans le noir complet. C'est à ce moment précis que sa chute lui apparut tout à coup comme une remontée vertigineuse. Ouvrant les yeux, il distingua une lueur devant lui qui se rapprochait rapidement. L'eau l'envahit soudain, juste avant qu'il ne débouche en surface, au milieu de flots tourmentés et malmenés par l'orage.

Reprenant ses esprits, Laberge se frotta les yeux pour constater qu'il se trouvait en pleine mer!

Une vague le frappa en pleine figure et il recracha l'eau salée en grimaçant, la panique s'emparant brusquement de lui. Le temps était noir, les nuages lourds et chargés d'électricité. Le vent soufflait avec force et les éclairs brisaient le ciel en zébrures éclatantes. L'eau de la mer, noire et froide, donnait la nausée au mage en une sensation brutale d'écrasement. L'idée d'être perdu en pleine mer ne lui plaisait guère.

Mais où diable est passée la druidesse?

En se retournant, il poussa un soupir de soulagement.

Une île mystérieuse se dressait devant lui, à environ soixante-quinze mètres en avant.

Et Ina Kassidy, fouillant dans la grande sacoche qu'elle avait traînée avec elle, changeait de vêtements sur la plage de sable noir!

Laberge se mit à nager vigoureusement en direction de l'île.

Alors qu'il était à mi-parcours, une créature se matérialisa derrière la druidesse. Elle déploya des ailes démesurées aux membranes translucides traversées de vaisseaux violacés et s'avança au bord de l'eau en entraînant la jeune femme à sa suite.

Proserpine, la gardienne infernale de l'*Agrippa*, désigna Laberge d'un doigt crochu à l'ongle long.

Le mage redoubla d'ardeur pour tenter de rejoindre la plage.

— Mais comment a-t-il fait pour arriver jusqu'ici? cria Kassidy, folle de rage.

— C'est un mage, répliqua Proserpine, je peux le sentir! Il est à la recherche de l'*Agrippa*! Il veut te l'enlever et me tuer! Use de ton pouvoir, Ina! Il se trouve amplifié dans l'Autre Monde!

La druidesse se concentra un instant. Son regard était sombre, sans pitié.

— Tue-le! ordonna Proserpine. Il ne doit pas se mettre en travers de notre route!

La voix s'éleva, d'abord claire et cristalline. Puis claironnante, presque hystérique.

À partir de la plage, la température de l'eau chuta radicalement pour changer celle-ci en glace. Le gel se propagea lentement vers le large.

Vers Édouard Laberge.

— Oui! hurla Proserpine. Tue le mage! Prends-le dans les glaces!

Laberge sentit d'abord le refroidissement. Puis ses mains heurtèrent une mince couche de glace qui, s'épaississant à mesure qu'il avançait, l'obligea à la briser à coups de poing. Se blessant les mains, puis s'immobilisant sous l'effet des glaces de plus en plus épaisses qui l'entouraient graduellement et de l'hypothermie qui le guettait, le curé fut contraint de plonger pour ne pas être broyé.

Glissant sous l'eau gelée, Laberge frappait la glace de ses poings et de ses pieds pour trouver une faille. En vain.

Il chercha en lui la concentration nécessaire pour se tirer d'affaire mais l'hypothermie le gagnant peu à peu, sa volonté s'en trouvait amenuisée.

Il sombra vers les ténèbres, retenant toujours son souffle, refusant

à l'eau d'entrer dans son corps, ses poumons sur le point d'exploser.

Alors qu'il ne pouvait plus penser à rien, sauf à ce jour où, encore enfant, il avait vu son meilleur ami se noyer, une voix brusque et exacerbée le secoua au plus profond de son être.

La voix de William Black.

— Remue-toi, par tous les diables! Tu ne vas quand même pas nous faire crever ici dans ce trou perdu! Si nous joignons nos forces, on peut sortir d'ici!

Laberge réagit violemment à l'invective. Inconsciemment, le sentiment de culpabilité qui le hantait depuis son enfance avait trouvé sa rédemption. Il n'avait qu'à se laisser aller et ainsi payer de sa vie pour acquitter sa dette[35]. Après, il ne sentirait plus rien.

Ouvrant tout à coup les yeux, il constata sa triste situation en avalant une gorgée d'eau qui lui brûla la poitrine.

Il était en train de se noyer.

Usant de ses dernières forces pour se propulser à la surface, il entreprit une remontée. Il força devant lui un globe d'énergie en se concentrant sur une force brute qu'il sentait à l'intérieur de lui-même, comme une chaleur croissante, venue pour combattre le froid.

Il nagea vers la surface, se fondant dans le globe qu'il avait créé, sentant sa vitesse augmenter, s'imaginant tel un projectile tiré d'un mortier, brisant tout sur son passage. La puissance augmentait avec la vitesse, l'eau glissait sur son corps, sa peau était dure et lisse…

La glace éclata devant lui et, crevant la surface, sa poussée le projeta cinq mètres plus loin, le laissant s'écraser sur l'eau gelée.

Lorsqu'il ouvrit les yeux, il eut l'impression d'avoir perdu connaissance pendant un moment. Il recracha un peu d'eau en toussant avec force, juste avant que son corps ne soit agité de tremblements. Il regarda en direction de la plage mais il n'y avait personne. Ina Kassidy et la créature qui l'accompagnait devaient le croire mort noyé.

À sa première tentative pour se remettre debout, la glace se mit à craquer. Tout se remettait à fondre! Tant bien que mal, se déplaçant maladroitement tout en glissant, il parvint au bord au moment où la glace s'effondrait sous son poids.

Il rampa sur le sable noir, souffrant du froid et de multiples contusions.

Puis il perdit de nouveau connaissance.

Le hennissement d'un cheval l'arracha au rêve à l'intérieur duquel il se trouvait.

Il était à Montréal, avec Hélène, dans une foire quelconque. Il avait acheté des nougats et lui en avait offert… Mais il n'y avait pas de cheval.

Il ouvrit les yeux sur une paire de sabots tout près de lui. Tentant de se relever trop brusquement, il retomba et en fut quitte pour s'éloigner en se repoussant sur les coudes.

L'homme avait beau porter une armure défraîchie, il n'en possédait pas moins un port altier et une fière allure. Sa seule vue inspirait le respect et Laberge ne sut alors s'il devait le craindre ou l'admirer.

Il parvint tout de même à se mettre à genoux alors que plusieurs hommes l'entouraient, épée ou lance en main.

Il leva les yeux vers l'homme à cheval, élevant lentement les bras de chaque côté de lui en signe de soumission.

— Je suis Mananann McClear, dit l'homme sur le cheval. Vous êtes ici sur l'île de Man, mon île! Et vous êtes mon prisonnier!

Laberge eut tout juste le temps de fixer le visage de l'homme dans sa mémoire.

Après, il s'effondra, à bout de force.

12

Île de Man, Autre Monde celtique.
Fin d'un cycle de jour.

Le relief accidenté des gorges du « vertige », à travers lequel les hommes d'armes menés par Mananann McClear se déplaçaient, finit par tirer Édouard Laberge de son inconscience. Les roues cerclées de fer du chariot sur lequel il était couché propageaient à toute la structure les coups reçus du chemin cahoteux et tortueux, qui semblait se glisser dans les entrailles mêmes de la terre.

Couché sur le dos et recouvert jusqu'au cou d'une épaisse couverture, Laberge voyait défiler au-dessus de lui un ciel tourmenté et inclément, obscurci de nuages orageux. Ceux-ci se déplaçaient rapidement, poussés en haute altitude par des vents tempétueux qui cinglaient aussi la terre, couvrant partiellement la voix des hommes qui l'entouraient. De chaque côté, plus de trois cents mètres de roc vertigineux les surplombaient.

Le curé mit un moment à réaliser où et en compagnie de qui il se trouvait. Il dut effectuer un bref retour en arrière sur le fil de sa mémoire, afin de se rappeler dans quel guêpier il avait mis les pieds.

Après un rapide inventaire de son état physique, il fut soulagé de constater qu'il n'avait rien de cassé. À part le froid qui lui transperçait les os, et qui continuait de le secouer de tremblements spasmodiques malgré la lourde couverture de laine et de peau de buffle qui recouvrait son corps, tout allait bien.

Dans la mesure où le fait de se croire perdu aux confins d'un monde mythique sans, pour l'instant, aucune possibilité de retour puisse malgré tout vous laisser supposer que tout puisse bien aller.

Laberge avait les poignets liés devant lui. Il tenta subtilement de

remonter ses mains vers son visage et se rendit compte qu'elles étaient retenues par un bout de câble à l'un des montants arrière du chariot. Toutes les précautions avaient vraisemblablement été prises pour le dissuader de toute tentative d'évasion.

L'homme à cheval qui se faisait appeler McClear et qui l'avait auparavant sommé de se soumettre comme prisonnier remonta la colonne pour parvenir à sa hauteur. Il le considéra un instant avant de lui adresser la parole.

— Le moment n'est pas encore aux discussions, étranger, déclara-t-il sans ambages, je t'interdis d'ouvrir la bouche. Nous aurons amplement le temps de faire connaissance. Je te conseille de préparer judicieusement tes explications. Ta vie pourrait bien en dépendre. Je te laisserai tout un cycle de jour et tout un cycle de nuit pour refaire tes forces.

L'homme éperonna son cheval qui détala aussitôt vers l'avant de la colonne. Celle-ci émergea de l'étroit défilé qui se faufilait entre de hautes falaises.

Laberge se retourna pour se mettre à genoux et c'est à ce moment que l'immense plaine jonchée de collines rocailleuses et déchiquetées lui apparut. Au sommet de la plus haute des collines escarpées, le château de Mananann McClear dominait les environs, majestueux et sans âge. Ce pays de l'île de Man, camouflé au cœur d'un Autre Monde perdu, apparut à Laberge comme un désert bordé de forêts lugubres et parsemé de roc, auquel le vent et les orages ne laissaient que peu de répit. Accrochés aux abrupts des falaises, quelques pins à crochets, tordus et inclinés, résistaient toujours aux éléments qui les avaient modelés comme autant de sculpteurs fous. Un peu plus loin, des paysans luttaient avec cette terre ingrate dans l'obsession d'y faire pousser quelque chose.

Laberge était aussi dévasté que cet Autre Monde. Lui qui n'avait entendu que légendes merveilleuses et boniments sur cet endroit caché aux yeux des hommes, et qui de toute façon ne devait nourrir que leur seule imagination, avait devant ses yeux un monde pauvre et jonché de ruines.

Ils atteignirent finalement la cour du château et les hommes

sautèrent presque tous ensemble à bas de cheval.

L'allure sombre et gothique du château de McClear avait de quoi donner froid dans le dos. Laberge ignorait s'il devait se sentir en danger ou en sécurité. On l'amena *manu forti* vers un appartement qui se situait en hauteur dans l'une des tours rondes du château et McClear en personne pénétra le dernier dans la pièce avant que l'on ne referme la porte derrière lui.

Planté debout au milieu de la chambre, sur un plancher en pierre qui laissait passer le froid jusque dans ses chaussures trempées, Laberge sentait tout le poids du regard de McClear. Il savait et tentait toujours de se convaincre que le noble et beau guerrier aux longs cheveux qui se tenait devant lui était un dieu marin, magicien et guérisseur, chef de l'Autre Monde. Par contre, l'état défraîchi de son armure tout comme de son monde laissait planer un doute solide quant à son rôle de mage déifié.

Le curé choisit de garder le silence et de voir venir.

— Déshabillez-vous immédiatement, ordonna McClear, et étendez-vous sur le lit.

Laberge obtempéra et alla se glisser sous les couvertures du lit à baldaquin placé au centre de la pièce.

McClear s'approcha de lui en élevant la main.

— Ne luttez pas, lui dit-il, laissez-vous aller. Dans deux cycles vous serez guéri.

Laberge eut tout juste le temps d'ouvrir la bouche pour émettre un commentaire avant de sombrer dans le sommeil.

McClear ramena les couvertures juste sous son menton et quitta les lieux immédiatement.

Le curé eut l'impression d'entendre au loin le bruit d'une porte que l'on referme. Mais il errait déjà dans un voyage sans fin, à la recherche de celle qu'il avait tant aimée, traversant des vallées et survolant des montagnes, dont les sommets se perdaient par-delà les brumes du paradis.

Laberge ouvrit les yeux quand une jeune femme déposa sur son front une serviette mouillée d'eau chaude. Il ne bougea pas, mais trouva néanmoins la force de lui sourire.

— Ne bougez pas, suggéra-t-elle dans un anglais à l'accent adorable, prenez le temps de vous remettre de vos émotions, de vous tirer de votre sommeil, de mettre toutes vos pensées en place. Seulement lorsque vous vous sentirez bien, vous pourrez vous lever. Et je serai là pour vous soutenir si besoin est.

— Vous êtes de loin le plus charmant geôlier qui m'ait retenu prisonnier, répondit Laberge faiblement.

— Comment vous sentez-vous? Avez-vous toujours mal quelque part?

— Ma foi je… je crois bien que non… puis-je me lever?

— Vous avez dormi tout un cycle de nuit et tout un cycle de jour ensuite. Ce qui m'a donné le temps de faire sécher vos vêtements. Ils sont là, sur la chaise.

— Un cycle de jour…

— Ils vous attendent tous pour le repas, trancha-t-elle, si vous êtes rétabli, je vais vous aider à vous habiller. Seulement si vous m'en jugez digne, bien sûr…

— Oh, mais… vous l'êtes, marmonna Laberge qui se savait complètement nu sous les couvertures.

La jeune femme essuya le visage du curé et après avoir jeté son linge un peu plus loin, entreprit de retirer les couvertures. Mal à l'aise, Laberge évita son regard alors qu'elle l'invitait à se lever.

— Puis-je connaître votre nom? demanda-t-il afin de briser le silence.

— Il vous est inutile de le connaître.

— Mais que ferai-je si je veux vous appeler?

— Je viendrai chaque fois que vous aurez besoin de moi, et ce, tant que vous vous trouverez entre ces murs. Vous n'aurez donc nul besoin de m'appeler.

— Voilà qui est rassurant…

La jeune femme habilla Laberge qui retrouva ses vêtements avec le soulagement d'un homme perdu qui retrouve son chemin. Son vieux

manteau de cuir ainsi que son chapeau avaient été séchés et traités avec une huile animale à l'odeur douceâtre qui leur avait redonné couleur et souplesse.

— Prêt?

— Oui, mais je ne sais trop à quoi.

— Est-ce vrai que vous venez de l'Autre Monde?

Laberge ne put s'empêcher de sourire malgré le stress qui le rongeait. Pour cette fille, il était celui de l'Autre Monde. Il décida de bonne guerre de lui remettre la monnaie de sa pièce.

— Il vous est inutile de savoir ça…

La jeune femme lui rendit son sourire tout en plongeant dans son regard.

Laberge lui, ne put s'empêcher de reluquer le décolleté de son corsage.

— Je vous conduirai donc de ce pas à la salle des méandres où ils vous attendent tous. Venez, suivez-moi.

Laberge emboîta le pas à la jeune femme et la suivit à travers les sombres couloirs du château.

— Mais dites-moi, releva Laberge pour faire suite à sa pensée, pourquoi définissez-vous le temps par cycles de jour et cycles de nuit?

— Lorsque le soleil a définitivement disparu derrière les nuages, répondit la jeune femme, et que nous avons tous été contraints de demeurer sur cette île, les cadrans solaires devinrent inutiles et nous perdîmes ainsi toute notion temporelle. L'ombre et la lumière sont maintenant les deux seules références qui séparent le jour de la nuit. La faim et la fatigue sont aussi devenues des guides de notre vie de tous les jours. Nous avons appris à vivre sans calcul du temps. Et nous survivons.

Ils traversèrent une grande pièce complètement déserte, aux cheminées vides et sans le moindre mobilier. Leurs pas résonnaient en écho entre les murs en pierre.

La jeune servante s'arrêta net devant une porte de bois à l'allure monumentale et à la ferronnerie ouvragée.

— Encore une question, risqua Laberge. Vous avez dit plus tôt que vous me conduiriez à la salle des méandres. Pourquoi cette

appellation?

— Il vous est…

— Je sais, l'interrompit Laberge, je sais. Il m'est inutile d'en connaître la raison…

La jeune femme le gratifia d'un sourire désarmant tandis que de fortes bourrasques de vent faisaient craquer la structure du château. Parfois, un lointain roulement de tonnerre venait combler le silence ineffable de ce monde mystérieux et agonisant qui s'acharnait encore à exister.

La jeune servante le quitta dans un froissement de robe et disparut à son regard à l'autre bout de la salle nue.

De l'autre côté de la porte, il pouvait entendre les voix fortes des hommes qui discutaient pourtant sur un ton monotone. La conviction de leurs mots ne cadrait pas avec le ton de leur voix. Ils avaient l'air désabusés, résignés.

Le front contre la porte, Laberge ne pouvait croire au triste sort qui l'avait amené si près de l'*Agrippa* et qui l'avait ensuite jeté au cœur de ce monde mythologique et abandonné. Il nageait en pur délire et devait chaque seconde se rappeler qu'il vivait présentement une réalité pourtant impossible. Toutes les histoires qui relataient l'existence de l'Autre Monde celtique vantaient les mérites de ses héros, les délices de ses femmes, les îles enchantées aux palais d'or et d'argent et les paysages superbes où coulent les sources d'hydromel. Qu'était-il arrivé? Ce monde lui apparaissait moribond et en péril. Du moins, Ina Kassidy avait-elle été exaucée. Elle avait atteint l'Autre Monde et détenait maintenant la preuve de son existence. Laberge osa espérer qu'elle se trouvait aussi entre les mains de McClear. Si elle était en détention dans ce château, il pourrait peut-être parvenir à convaincre l'homme de le laisser retourner chez lui avec l'*Agrippa* et sa prisonnière, afin qu'elle soit jugée comme elle le méritait. La pensée importune qu'il puisse être possible à Ina Kassidy de s'échapper en ce monde lui traversa l'esprit. Il devait à tout prix la retrouver. Le souvenir douloureux de Bowen Dinsmore, lâchement assassiné dans la crypte de Bective, le motivait dans sa quête.

Si seulement il pouvait être certain que la justice des hommes

puisse échapper à la justice de Dieu…

Pour l'instant, il devrait raconter la vérité et les convaincre de le laisser libre afin de ramener l'*Agrippa* et la druidesse. C'était sa mission. Et rien ne devait l'en faire dévier.

Pas même les dieux de l'Irlande oubliée.

Il manœuvra à deux mains le dispositif de fermeture qui se situait au milieu de la grosse porte, pour faire glisser les barres latérales hors des pierres de taille composant le cadre.

Puis il poussa.

Le silence tomba au milieu de la salle avec autant d'impact qu'un bloc de pierre lancé d'un trébuchet.

Édouard Laberge venait de refermer derrière lui la porte de la grande salle des méandres. Il se trouvait face à un spectacle hallucinant, voire déconcertant.

La salle des méandres tirait son nom de la construction de son plancher fascinant, aux innombrables insertions de pierres aux couleurs différentes formant des ornements courants et sinueux qui s'entremêlaient entre eux de façon chaotique et labyrinthique.

Une brève évaluation de la distance qui le séparait de l'autre extrémité de la salle lui permit d'affirmer que ses dimensions pouvaient se chiffrer aux environs de vingt-cinq mètres sur soixante. Gigantesque, la salle des méandres ne pouvait convenir qu'à des dieux.

La hauteur de la pièce était impressionnante et Laberge eut la vision d'une cathédrale en immédiate comparaison. Couverte par une charpente de bois massif noirci par le temps et les feux de cheminée, sculptée et lambrissée en berceau, avec solivages, entraits et poinçons apparents, la partie supérieure de la salle offrait une impression de dégagement qui défiait presque la gravité ou les lois de la construction. Attachés à la charpente, de chaque côté et d'un bout à l'autre de l'espace, de lourds chandeliers aux multiples chandelles produisaient une chaude et surprenante lumière. Alors que le mur sur

la gauche, recouvert de tapisseries usées, s'élevait en pierres taillées jusqu'à la charpente, celui de droite était percé sur toute sa longueur de hautes fenêtres se terminant en arcs brisés, ornées de remplages gothiques aux motifs trilobés. Une cheminée monumentale au manteau décoré de sculptures, que Laberge n'arrivait pas à distinguer à cause de la distance, trônait au centre du mur du fond, également lambrissé. De chaque côté de la cheminée, de hautes fenêtres à meneaux supportant d'autres réseaux de remplages allaient du sol jusqu'au plafond. Comme elle était entièrement composée de vitraux aux couleurs assombries par la nuit tombée, Laberge se dit que le coup d'œil dans cette salle inondée par le soleil devait être fabuleux.

Enfin, sur chacun des côtés, et installées sous les imposants chandeliers, d'un bout à l'autre de cette salle irréelle, s'étiraient deux longues tablées réunissant des dizaines de personnes, assises sur de longs bancs recouverts de tapis et de coussins.

À l'autre bout de la salle, la lumière produite par le feu de la cheminée fut partiellement obscurcie, ce qui attira l'attention du curé.

Mananann McClear se tenait devant le feu, les poings sur les hanches.

À sa seule vue, Laberge fut secoué par un spasme qu'il s'efforça de camoufler.

L'homme montra le sol du doigt juste devant lui et s'adressa à son prisonnier.

— Avance ici, étranger, ordonna-t-il sur un ton n'acceptant pas la réplique.

Laberge obéit et marcha lentement jusqu'au milieu de la salle sous les regards des personnes présentes, regards qui lui apparurent de prime abord mélancoliques.

Il retira machinalement son chapeau avant de s'arrêter non loin de McClear qui expira avec bruit, sans toutefois le quitter des yeux. Ses paroles furent directes et son ton de voix, acéré.

— Je te le répète, je suis Mananann McClear et tu es ici en mon château sur l'île de Man. Je suis chef divin à la tête du peuple des Tuatha De Danann dont tu peux voir ici plusieurs représentants. Alors, réponds-moi maintenant et ne me mens pas! Viens-tu oui ou non de

l'Autre Monde, celui d'Irlande et des fils de Milesius?

Laberge avait mal aux jambes et au bas du dos. Il avait beau avoir dormi pendant ce qu'il imaginait être vingt-quatre heures, et récupéré de manière surprenante à la suite de son arrivée brutale sur cette île, il n'en restait pas moins que la pression qu'il sentait sur ses épaules et son récit qui s'était étalé sur près de deux heures l'avaient fatigué. Il était resté debout tout ce temps, après s'être présenté, à raconter ce qui l'avait amené en ces lieux, sous le silence et les regards pensifs, ayant pour toute réponse l'écho de ses propres mots, que les hauts murs de la salle des méandres lui renvoyaient.

— Pourrais-je m'asseoir? demanda-t-il soudain en brisant le silence qui perdurait. S'il vous plaît…

— Non, pas tout de suite.

Un homme imposant s'approcha de Laberge. Torse nu, des bracelets de cuivre ceinturaient ses puissants biceps et ses longs cheveux teintés d'argent recouvraient ses épaules. Entre ses mains, une épée étincelante des couleurs de l'or et de l'argent dévoila une magie perceptible aux sens de Laberge. Une voix blanche et doucereuse semblait s'en échapper. Le curé recula, instinctivement, en élevant ses remparts mentaux.

— Voici Ogma, enchaîna McClear. Tu n'as rien à craindre de lui. Pour l'instant du moins. Ogma est dieu de l'éloquence et seigneur du savoir. Il est tout aussi bien poète que guerrier remarquable. Il a aussi, ou plutôt il avait, la charge de convoyer les âmes des défunts vers un Autre Monde où elles pouvaient se reposer en attendant une éventuelle renaissance terrestre. À la dernière et non moins terrible bataille de Magh Tuareadh que nous remportâmes, Ogma exigea en tant que récompense une épée magique fomorienne capable de raconter les exploits de celui qui la porte. Seulement s'il en est digne.

Les mains calleuses et tendues d'Ogma tenaient l'épée fomorienne qui continuait de relater sans se fatiguer la saga de ses exploits passés. Il fit un pas de plus vers Laberge.

— Prends l'épée, poursuivit McClear, et si tout ce que tu nous as dit est véridique, si tu es mage et portes en toi le courage et l'animadversion du mal, elle se soumettra à toi et chantera tes louanges.

Laberge jeta un regard à la ronde. Il n'avait jamais entendu prononcer le terme « animadversion » mais en saisissait néanmoins le sens. Tous les yeux étaient braqués sur lui et le silence qui régnait n'était maintenant rompu que par la voix délicieuse de l'épée enchantée.

Il s'avança vers Ogma qui l'observait d'un regard presque tendre. Le curé avait du mal à imaginer pareil regard dans le visage d'un guerrier si imposant. Il tendit les mains et McClear fit un signe de tête au seigneur du savoir, autorisant celui-ci à remettre l'épée à Laberge.

Au moment du transfert, l'épée se tut, et garda un silence complet une fois entre les mains du voyageur. L'assemblée l'examinait avec intensité et Laberge pouvait sentir tout le pouvoir de ce peuple reclus traverser son essence d'un sentiment d'espoir qu'il ne comprenait pas.

Le temps s'égrenait dans la salle des méandres et les hommes d'armes se regroupèrent autour de leur chef. Ogma posa la main sur la poignée de sa propre épée, paré à la tirer de son fourreau. La sueur commençait à perler sur le front de Laberge et la moiteur envahissait ses mains tendues et tremblotantes qui supportaient toujours l'épée silencieuse.

McClear s'avança vers lui et eut à peine le temps d'ouvrir la bouche.

La voix cajoleuse de l'épée l'interrompit et amorça le récit de la vie du prêtre et de ses exploits au service de l'Église et de tous les siens. Ses mains trempées glissèrent sur la lame lorsqu'il la serra de soulagement.

Pendant encore de longs moments, ils écoutèrent tous la voix de l'épée qui dévoilait les secrets et hauts faits du curé. Ogma vint le soulager du poids de l'arme et l'enfila dans son fourreau afin de la faire taire. Il confia ensuite la précieuse relique à un soldat qui l'emporta.

Sans dire un mot, McClear indiqua à Laberge un fauteuil

confortable tout près du sien.

L'autre s'y laissa choir sans demander son reste.

Quand il leva les yeux, Ogma l'observait toujours de son regard affectueux, ses énormes bras croisés sur sa poitrine.

— Vous me demandez d'être franc avec vous et de tout vous dire sans omission ni mensonge, exprima Laberge avec un brin de colère dans la voix, vous voulez tout savoir de moi mais vous ne me dites rien de vous.

— Patience, murmura McClear, vous n'êtes pas en mesure d'exiger quoi que ce soit. Nous parlerons lorsque nous jugerons le moment opportun.

La porte donnant accès à la salle des méandres s'ouvrit brusquement pour laisser entrer un personnage obèse à l'allure rustique, avec à la main une énorme massue. Il s'avança lourdement jusqu'au milieu de l'assemblée puis écarta les bras.

— Voici Dagda! lança McClear avec conviction, le dieu bon! Grand sage et érudit, chef de guerre implacable, il est tout comme vous, fort versé dans l'art de la magie.

— Mangeons d'abord, insista Dagda d'une voix bourrue, après, nous discuterons.

Le spectacle qui s'offrit ensuite au regard de Laberge lui décrocha presque la mâchoire.

Un groupe de guerriers vêtus de leur armure de guerre entrèrent par la porte en tirant et en poussant un gigantesque chaudron de cuivre monté sur un char. À lui seul le chaudron était une œuvre d'art magnifique, laissant apparaître sur ses parois nombre de gravures et de détails repoussés racontant les grandes batailles du passé par des scènes de guerres oubliées. Dagda lui-même y était représenté avec sa barbe taillée, entouré de chevaux ailés et autres créatures fabuleuses. Les convives qui emplissaient la grande salle s'exprimèrent par une explosion de joie et, pour la première fois, Laberge remarqua qu'il n'y avait là que des hommes. Tous guerriers Tuatha De Danann.

Le fumet se dégageant du chaudron merveilleux, dont Laberge évaluait le diamètre à au moins quatre mètres, se propageait dans l'air ambiant et ouvrait l'appétit. Laberge n'échappa nullement à cette règle et il réalisa qu'il n'avait pas mangé depuis déjà fort longtemps, accusant la faim pour sa faiblesse du moment.

Lorsque le grand chaudron eut atteint le milieu de la salle et que les hommes eurent installé des cales sous les roues du char, Dagda suspendit la louche à son rebord et invita les hommes à s'approcher, chacun portant son écuelle. Ils entourèrent tous le chaudron puis s'immobilisèrent en silence.

Mananann McClear se tourna vers Laberge et l'invita d'un geste en y joignant ses propos.

— Vous êtes notre invité, mon cher, à vous l'honneur de la première louche!

Tous les regards convergeaient encore vers le curé qui commençait à s'impatienter. Mais la faiblesse tout comme la faim qu'il ressentait lui dictèrent sa conduite.

Dagda l'attendait contre le chaudron, une cuillère de bois et une écuelle en étain à la main.

— Ce chaudron peut assouvir la faim de tout un chacun grâce à son contenu inépuisable, affirma-t-il sur le même ton bourru. Mais seul le cœur vaillant, seul le valeureux guerrier peut s'y nourrir. Nous en sommes! En es-tu, homme de l'Autre Monde? Tu devras nous le prouver. Et le chaudron de Dagda ne ment pas! Si tu es vraiment ce que tu affirmes être, tu goûteras aux vertus de ce délicieux porridge composé de lait, de farine, de graisse, de porc et de chèvre. Dépêche-toi, mage étranger! J'ai faim!

Laberge se leva, soutenu par ses jambes chancelantes. Tout autour de lui, les Tuatha se mirent à frapper leur écuelle de leur cuillère de bois sur un rythme entendu et régulier.

Laberge marcha lentement vers le dieu sage qui le fixait du regard dans une expression indifférente où débordait l'ironie. Le bruit du martèlement des écuelles devenait de plus en plus assourdissant et plongeait Laberge dans une sorte de transe où il sentait tout contrôle lui échapper. Il n'avait plus la force de garder élevés ses remparts

mentaux et il décida d'abandonner toute défense. S'il voulait avoir la chance de se nourrir à ce chaudron, et Dieu sait qu'il avait faim, il devrait s'y présenter le cœur pur et l'âme à nu. Il pria Dieu de lui accorder son aide en souhaitant qu'il puisse encore l'entendre et le retrouver, perdu qu'il était, dans ce monde fruste et méconnu.

Laberge s'empara de l'écuelle que Dagda lui tendait puis décrocha la louche du rebord du gros chaudron qui lui arrivait à hauteur du cou. Le porridge fumant le faisait saliver d'envie malgré son apparence douteuse, et les guerriers qui l'entouraient joignaient maintenant les cris d'encouragement aux battements de cuillères sur les écuelles. Laberge inspira profondément et déversa ses émotions dans le néant, affichant une neutralité et une individualité parfaite.

Il plongea la louche dans le porridge et les guerriers se turent aussitôt, gardant le silence. La louche était disparue sous l'épais ragoût et Laberge tardait à la remonter. Il se convainquit de sa vaillance et tira la louche vers le haut. Elle débordait de morceaux de viande et de porridge consistant. Il approcha l'écuelle et y déversa le contenu de la louche sous les cris, les applaudissements et les battements de cuillères.

Il se surprit à sourire alors qu'il s'éloignait du chaudron et que les nombreux guerriers Tuatha se ruaient sur la nourriture, le bousculant même au passage.

Il tomba face à face avec Manannann McClear, Ogma et Dagda qui, tous trois les bras croisés, l'observaient avec fascination.

Le curé était passé trois fois à l'inépuisable chaudron pour se resservir. Enfin repu, il avait pris place aux côtés des trois personnages mythologiques qu'il avait du mal à qualifier de dieux. Pour lui, il n'y avait que l'Un et cela était indiscutable. Ces pauvres êtres, prisonniers d'un espace-temps différent du nôtre, avaient dû à une époque lointaine évoluer sur terre, dans des temps où la magie et l'énergie de l'univers côtoyaient encore les sens et les émotions du commun des mortels. Issus de croyances païennes et provenant d'un endroit dont ils

avaient jusqu'à oublié le nom, ces créatures désespérées, depuis longtemps délaissées par les hommes, avaient au fil des âges, cessé d'exister. Les Tuatha De Danann se cramponnaient à un monde factice qui achevait de s'effondrer dans une mer glauque qui n'allait pas tarder à les engloutir pour toujours.

Édouard Laberge avait voyagé sur terre, sur mer et dans les airs. Il savait que ce monde tangible où il vivait était la seule réalité possible en un lieu et un temps présent. Tout comme le passé, vers lequel il avait aussi voyagé en transgressant des lois naturelles à cause d'un *Agrippa*, cet Autre Monde où il se trouvait présentement ne pouvait être que le résultat d'une empreinte d'énergie morte fixée dans l'espace. Il évoluait dans un temps figé et révolu, qu'il avait joint par-delà une brèche interdite, qui n'existait que grâce à la connaissance qu'il avait des histoires contées et à la capacité qu'il avait de rejoindre jusqu'aux racines de sa propre perception.

Tout cela ne pouvait être vrai.

McClear lui tendit une coupe d'hydromel qu'il accepta de bonne grâce.

— Tu as prouvé à tous la valeur et la vérité qui t'habitent, avança le chef de l'île de Man d'une voix retentissante afin que toute l'assemblée puisse l'entendre. Tu nous as offert ta vérité, celle qui t'a malencontreusement conduite en ces lieux. Mais sache que pour nous, ta présence en ces murs est source de réjouissance. Car elle pourrait bien se révéler l'accomplissement d'une prophétie issue des mots de notre barde et ami Taliesin, à la fois poète et devin doté d'une sagesse omnisciente qui lui a été conférée grâce aux quelques gouttes qu'il parvint à boire du fameux chaudron d'inspiration de Ceridwen. Taliesin est le seul à être capable de visions cognitives. Il acquiert ses informations en profitant de son parfait accord avec les forces de la nature. Et nous croyons en lui.

— Et quelle est donc cette prophétie? demanda Laberge, inquiet.

— Celle d'un homme qui vient de l'Autre Monde, celui où marchent encore les hommes sur la terre de l'Irlande depuis notre réclusion, et qui, grâce à sa quête, rendra à notre univers toute sa beauté et sa grandeur perdues.

— Et vous croyez que je suis cet homme?

— Tu es le seul à être parvenu jusqu'ici, mage, il ne peut en être autrement. Veux-tu maintenant entendre pourquoi et comment nous en sommes arrivés là?

Ogma fut celui qui entama le récit de l'histoire des Tuatha De Danann, sous l'oreille attentive de tous les hommes qui se rapprochèrent afin de ne rien manquer de cette version de leur odyssée.

— Tu dois d'abord savoir, commença-t-il, que la cause de tous nos maux nous vient d'une puissante déesse de mort et de guerre qui se nomme Morrigane. Mais nos relations ne furent pas toujours aussi… tendues, si l'on peut dire. Morrigane fut par le passé la protectrice de notre peuple et nous fut aussi d'un grand secours pendant les deux batailles de Magh Tuareadh qui nous permirent de vaincre respectivement les Firbolgs et les Fomoriens que nous chassâmes des terres conquises. Peuple marin, ces derniers se réfugièrent au fond de la mer pour ne plus jamais remonter à la surface. C'est par la suite que le commandant en chef de nos armées, Dagda ici présent, devint l'amant de Morrigane, et ce, avec notre consentement. Il faut dire que malgré toute la puissance de notre peuple, Morrigane restait une divinité à craindre. Le lien qui l'unissait enfin à Dagda nous assurait son aide et son concours, en toutes circonstances. Il est vrai que le temps aidant, nous devînmes tous un peu trop prétentieux et arrogants, négligeant les hommages dus à notre bienfaitrice. Même Dagda devint plus distant avec elle.

— Mais pourquoi, demanda Laberge qui tambourinait du bout des doigts sur le bras de son fauteuil. N'avait-il pas les meilleures raisons du monde de demeurer son amant?

— C'est-à-dire qu'il en trouva une pour ne plus l'être… et qui s'appelait Dana, jeune, belle et blonde…

— Je vois…

Dagda était enfoncé dans son fauteuil avec la tête au creux de la

main. Il détestait que l'on raconte cette histoire et tout le monde le savait. Mais la possibilité que par ses actes, l'étranger puisse être celui qui les libère des griffes de la déesse guerrière le forçait au silence. Ogma enchaîna.

— Morrigane se sentit rejetée, surtout lorsque Dagda annonça son mariage avec la belle Dana…

— On le serait à moins…

La réplique de Laberge en fit pouffer de rire plusieurs, qui s'arrachèrent momentanément à leur morosité.

Dagda leva lentement les yeux dans sa direction et lorsqu'ils rencontrèrent les siens, Laberge conclut qu'il serait peut-être préférable de garder le silence jusqu'à la fin du résumé.

— Folle de rage, Morrigane jura de se venger de ce traître qui portait le titre de dieu bon, de seigneur de sagesse, de soleil de toutes les sciences, de père de tous, de…

— Bon ça va, explosa Dagda à l'endroit d'Ogma, je crois qu'il a compris, inutile de retourner le fer dans la plaie!

— Le mariage fut reporté lorsqu'un Espagnol à la tête de toute une armada se présenta aux portes de l'Irlande, poursuivit Ogma sans retenir la remarque de son compagnon. Avec bien sûr comme intention de vouloir la conquérir. Il faut dire que précédemment, un de leurs émissaires, accompagné d'une délégation de quatre-vingt-dix compagnons, s'était rendu chez nous dans le but d'amorcer des pourparlers. Craignant une invasion-surprise, nous avions renvoyé son corps dans une boîte avec celui de ses compagnons. C'est donc l'oncle de cet émissaire, appelé Milesius, qui engagea les hostilités et attaqua notre île sans ménagement.

Laberge se mordait la lèvre au point de la faire éclater pour ne pas émettre de commentaires.

— Morrigane sauta évidemment sur l'occasion pour non seulement ne pas nous venir en aide, mais aussi pour nous nuire! Lors de la bataille finale qui opposa nos forces, et je vous passe les détails, Morrigane jeta sur nous un orage de feu et des torrents de sang qui transformèrent le sol sous nos pieds en un véritable marécage rouge et gluant. Elle permit ainsi aux soldats de Milesius de remporter la

bataille et de devenir les nouveaux maîtres de l'Irlande. C'était horrible après la fin des combats de voir Morrigane, revêtue des plumes d'un charognard nécrophage, se jeter sur les corps déchiquetés pour achever de les dépecer. Vaincu, le peuple des Tuatha De Danann n'eut d'autre choix que de se retirer. La magie permit à ceux d'entre nous qui avaient échappé à la mort d'être sauvés. La nature de cet Autre Monde nous fut malgré tout agréable et nous nous installâmes sur différentes îles qui parsemaient cette mer souterraine. Car l'on dit que cet Autre Monde se trouve sous le sol d'Irlande. Mais ce n'est là qu'une pure expression métaphorique…

— Alors où sommes-nous? demanda Laberge à brûle-pourpoint, ce qui fit même sursauter Ogma.

— Ma foi… je n'en ai pas la moindre idée… nous en avons perdu jusqu'au souvenir… ou la trace.

— Et qu'advint-il de Morrigane?

— Elle se retrouva avec nous, attirée en tant que déité par la même magie qui nous permit de nous retirer. Elle s'appropria une île qu'elle nomma Nechtan. Mais cette terre est mieux connue sous le nom d'« île frappée par les tempêtes ». Et les têtes tranchées de bien des guerriers se sont retrouvées enfoncées sur des pics pour décorer les rivages de son île. C'est ce qui accueille le voyageur qui, par folie ou perdition, arrive sur cette île frappée par les orages. Une forêt de pals couronnés de têtes aux traits encore figés dans des hurlements de terreur… Elle est ainsi devenue un repaire d'âmes en perdition. C'est sans contredit un endroit à éviter.

— Vous m'en voyez convaincu, reprit Laberge en rompant une fois de plus son désir de rester coi, mais le mariage de Dagda avec la belle Dana eut-il finalement lieu?

— Tout à fait, répliqua Ogma, et c'est justement là que les choses se sont gâtées. Car au cours du banquet donné en l'honneur des époux, alors qu'un grand nombre d'invités provenant des autres îles étaient tous réunis ici même, le mal a frappé d'une façon plus qu'inattendue. Morrigane, qui avait auparavant comploté avec les Fomoriens retirés au fond de la mer – qui n'attendait eux aussi qu'une occasion pour se venger – attaqua les royaumes et en massacra tous les habitants. Cette

déesse est extrêmement dangereuse et pour que tu comprennes bien toute l'étendue de son pouvoir, tu dois savoir qu'elle possède une seule âme féroce et sans pitié, qui gouverne trois entités distinctes.

— Dites m'en plus sur cette furie, murmura Laberge, intéressé.

— Elle est Macha quand il s'agit de sorcellerie ou d'élaborer des stratégies. Je l'ai déjà vue de mes yeux concocter des philtres magiques avec le sang des morts recueilli après les combats. Elle est Badb lorsqu'elle adopte une forme gigantesque pour te défier ou encore te révéler ton propre destin sur l'heure de ta mort. Et enfin, elle est Némon, celle qui se mêle au vol des corbeaux et des charognards qui se jettent sur les débris humains jonchant les champs de bataille. Que tu aies à affronter une de ses personnalités, ou les trois en même temps, elle reste terrifiante et ne ressent pas la pitié.

— Ça a le mérite d'être assez clair…

— On ne plaisante pas avec Morrigane.

— Loin de là mon intention. Mais s'il vous plaît, poursuivez votre récit.

— Comme je l'ai relaté un peu plus tôt, Morrigane, aidée dans ses noirs desseins par les amphibiens Fomoriens et leur chef Élatha, a massacré les quatre autres royaumes dirigés par les fils de Dagda, pendant que ceux-ci assistaient en compagnie de leur suite au mariage de leur père.

— Parce que Dagda avait des fils d'un précédent mariage?

— Bien sûr!

— Désolé, je ne voulais pas perdre le fil, c'est déjà assez compliqué…

— Le sort que Morrigane nous a réservé fut donc des plus terribles. Elle a proféré une « geis » sur nous tous.

— Une quoi?

— Une geis. On peut parfois la comparer à une sorte de sort. Il s'agit d'une interdiction produite par enchantement qui, si elle est brisée ou violée, peut entraîner la mort instantanée et, du coup, un déshonneur irréparable. Étant tous sur cette île sous l'emprise de la geis de Morrigane, notre monde autrefois si beau et magnifique se détériora rapidement pour atteindre le degré de désolation que tu

peux admirer présentement. Ce que Morrigane avait jadis donné aux Tuatha De Danann, elle l'a repris pour le donner aux difformes et violents Fomoriens qui gardent les eaux tout autour de son île.

Laberge était sidéré. Ce qu'il venait d'entendre relevait soit de la folie, soit du cauchemar. Tout ce qui l'entourait ne reposait qu'en une forme quelconque d'antique souvenir, condensé dans une bulle d'énergie qui pouvait tout aussi bien tenir dans le creux d'une seule main, au même titre qu'une de ces boules de verre remplies d'eau que l'on peut retourner pour faire neiger sur un paysage.

À un seul détail près. Il se trouvait prisonnier à l'intérieur.

La haine d'Henri Corneille Agrippa et d'Ina Kassidy remonta du fond de son être jusque dans sa gorge. Il avala péniblement, comme si tout ce qu'il venait d'entendre ne pouvait s'avaler qu'avec un goût amer.

Il leva les yeux pour tomber sur toute l'assemblée qui le dévisageait.

— Je dois impérativement retrouver cette fille et le livre qu'elle transporte, où qu'elle se trouve. Car ce qu'elle s'apprête à faire peut inévitablement avoir de lourdes répercussions sur le monde d'où je viens. Et peut-être aussi sur le vôtre. Pour cette raison, et pour toutes celles que j'ai évoquées lors de mon récit, et qui ont eu pour conséquence de m'amener jusqu'ici, je vous demande ardemment de m'aider.

— Et où donc crois-tu que cette fille et ton livre aient pu trouver refuge?

La voix venait de derrière la grosse cheminée. À moins que ce ne fût de l'envers de ces longues tentures écarlates qui couraient de haut en bas, de part et d'autre de la salle contre les fenêtres à meneaux.

— Je…

Laberge s'interrompit pour voir effectivement surgir un homme de derrière l'une de ces hautes tentures dans cette zone d'ombre non loin de la grande cheminée. Tout le long il était resté assis là, bien à l'abri, sans dire un mot, écoutant chacune des répliques, analysant les moindres paroles, faits et gestes. Il s'avança lentement, son regard profond le précédant d'un pas. Ses longs cheveux roux étaient rejetés

en arrière et son front semblait luisant, presque lumineux.

Arrivé à la hauteur du curé, celui-ci eut l'impression d'être scruté jusqu'au fond de son crâne. Il s'efforçait de conserver son calme et ses remparts mentaux infranchissables.

— Tu ne dis rien? As-tu la moindre idée de l'endroit où peut se trouver le puits sacré de la connaissance?

L'homme agrippa Laberge par le col et le tira à sa suite jusqu'à l'une des hautes fenêtres. Le froissement des larges manches de son survêtement rouge brodé de motifs celtiques dorés résonna en écho renvoyé par le haut plafond.

— Voilà où se trouve le puits. Vois où ta pauvre folle devra aller pour s'abreuver de toute la connaissance du monde. Crois-tu honnêtement qu'elle y parviendra?

Au loin, au-delà des flots sombres et profonds, un ballet d'éclairs fulgurants, qui se produisaient dans le ciel aidé d'un tonnerre roulant, découpait la silhouette lugubre d'une île solitaire et escarpée.

L'île de Nechtan, inquiétant repaire de Morrigane la déesse guerrière.

— Sais-tu seulement ce qu'il en coûterait à un mortel de vouloir s'aventurer jusque-là? demanda encore l'homme qui ne s'était toujours pas présenté. La vie de cette druidesse vaut-elle le risque de perdre la tienne?

— Je n'ai que faire de la vie de cette femme, répliqua Laberge, agacé. Tout ce qui m'intéresse, c'est le livre qu'elle transporte. Mais puisqu'en plus elle est obsédée par ce damné puits, je n'ai d'autre choix que de l'empêcher coûte que coûte de s'y abreuver. Sauf votre respect, Dieu seul sait quelle malédiction elle pourrait en rapporter si elle parvenait à ses fins. Vous comprendrez donc mon désir de lui mettre la main au collet. Et par le fait même, de vous demander votre assistance.

L'homme à la tunique rouge délaissa Laberge et alla rejoindre Ogma, Dagda et Mananann McClear qui se tenaient côte à côte, l'air affecté. Comme pour tirer profit de la faveur de ses compagnons, il se tourna vers Laberge pour faire réponse à sa demande.

— Il nous est malheureusement impossible de t'aider, mage,

avoua-t-il. Si tu tiens à t'assurer par toi-même de la mort de cette femme, car elle mourra c'est certain, tu devras y aller seul. Et à ton tour perdre la vie. Voilà ce qu'il t'en coûtera pour essayer de rejoindre cette île.

Le silence pesait lourd dans la salle des méandres. Et encore une fois, tous les yeux étaient rivés sur Laberge.

— Alors, j'irai seul, finit-il par dire enfin. Mais je suis consterné de voir autant de soi-disant valeureux guerriers se défiler devant une juste cause.

— Tu ne sais pas de quoi tu parles, étranger, déclara McClear. Tout découle de la geis, ce mauvais sort que Morrigane nous a jeté. Ogma te l'a dit pendant son récit.

— Mais il a omis de dire en quoi il consistait.

McClear avait vraiment l'air navré. Il aurait préféré avaler ses mots plutôt que de les laisser franchir ses lèvres.

— Il nous interdit tous de quitter cette île, déclara-t-il gravement.

— Tu comprends maintenant pourquoi il nous est impossible de t'accompagner dans ta quête, poursuivit Dagda. Ne crois-tu pas que nous aurions déjà tout fait ce qui est en notre pouvoir pour éliminer Morrigane? Vois notre monde en perdition, vois ce qui advient de nous! Nous sommes voués à disparaître si la geis n'est pas levée.

— Et la prophétie est claire, enchaîna l'homme aux cheveux roux et au front luisant. Un étranger du monde des mortels viendra pour nous délivrer de Morrigane. Et cet étranger peut être toi. Mais peut-être pas.

— Alors pourquoi es-tu si sûr que j'y perdrai la vie? demanda Laberge sur un ton défiant, toi dont je ne connais même pas le nom.

— Parce que Morrigane elle-même a bu au puits de la connaissance. Et que son âme noire a révélé une nature dangereuse et destructrice qui a causé la ruine de notre monde autrefois si beau. Nous n'avons plus revu le soleil depuis des cycles et nous ne faisons que subsister dans ce climat délétère. Dagda a raison, mage. Si la geis

n’est pas levée, nous disparaîtrons. Et si par malheur, la femme que tu pourchasses parvient au puits sacré de la connaissance, je plains dès lors le monde des hommes.

Laberge s’avança vers l’homme au front lumineux, dont les broderies d’or sur sa tunique rouge étaient assombries et par endroits effilochées par le passage des époques.

— S’il te plaît, demanda-t-il en le prenant affectueusement par les épaules, dis-moi ton nom.

— Je suis ancien, je suis nouveau; j’ai été mort, j’ai été vivant. Je suis Taliesin, barde, prophète et magicien. Sois le bienvenu parmi nous, Édouard Laberge. Nous ferons tout ce qui est en notre pouvoir pour t’aider à rejoindre l’île de Nechtan.

13

Île de Man, Autre Monde celtique.
Cycle de nuit.

À l'abri dans une grotte percée à flanc de falaise sur une hauteur de plusieurs centaines de mètres au-dessus du niveau de la mer, Ina Kassidy tentait tant bien que mal de se réchauffer auprès du feu que Proserpine avait allumé. Elle avait retiré le gros de ses vêtements ainsi que ceux contenus dans son paquetage pour les faire sécher. Fatiguée et au bord des larmes, la druidesse avait le menton appuyé sur ses genoux ramenés tout contre elle, qu'elle serrait de ses bras.

Proserpine, l'archidiablesse gardienne de l'*Agrippa*, entourait de ses ailes la mortelle qu'elle avait transportée jusqu'à l'île de Nechtan. Avec un œil sur le sac contenant le grimoire qui était suspendu à une racine aboutissant dans la grotte, la créature tentait du mieux qu'elle le pouvait de relever le moral de sa protégée qui était au plus bas.

— Allons, ma belle amie, il ne faut pas adopter cette attitude de perdante! Nous venons à peine d'arriver! Le plaisir ne fait que commencer! Nous allons vivre plein d'aventures dans ce bas monde et en revenir grandies!

— Vraiment, Proserpine, je te trouve bien confiante. Vois-tu la même chose que moi?

Ina montrait du doigt l'entrée de la grotte qui donnait sur la mer. Au loin, la silhouette austère d'une île se dessinait au milieu des coups de tonnerre et des éclairs aveuglants.

— Ce n'est pas exactement l'idée que je me faisais de l'Autre Monde, figure-toi! Rien de ce qu'il y a ici ne ressemble à ce que l'on m'a enseigné. Ici, c'est l'enfer, la ruine, la désolation! Même le temps est exécrable! Comment puis-je croire que nous sommes bien au bon

endroit?

— Calme-toi, Ina, murmura Proserpine en resserrant son étreinte pour réchauffer et rassurer sa compagne, je t'assure que nous y sommes. Bien que l'on puisse affirmer qu'il y a plusieurs Autres Mondes, on ne peut accéder qu'à un seul selon la culture. Le monde celtique peut encore aujourd'hui être rejoint par la Bretagne, l'Écosse, le pays de Galles, les Cornouailles et l'Irlande. Et peu importe l'endroit où tu aurais ouvert le passage, tu te serais retrouvée ici.

— Mais l'Autre Monde est un paradis de héros et de dieux! Même les âmes viennent s'y reposer avant de renaître dans une autre vie!

— Cet Autre Monde n'est plus. À cause de l'arrogance de ses dieux, il fut détruit par une déesse vengeresse. Et puis qu'avons-nous à faire de cet Autre Monde, nous sommes ici pour le puits de la connaissance et c'est tout ce qui compte.

— Et tu veux me faire croire que c'est sur cette île bombardée par les éclairs que se trouve le puits!

— Pire encore! C'est le repaire de la déesse vengeresse!

— Tu es complètement folle! Tu crois peut-être qu'il suffira de lui demander la permission pour se rendre au puits? « Pardon madame la déesse vengeresse, je m'appelle Ina et j'apprécierais beaucoup que vous et vos hordes de démons assoiffés de sang me laissiez traverser votre île inaccessible et frappée par les orages afin que je puisse m'abreuver au puits de la connaissance et ensuite rentrer chez moi… »

— Arrête-toi, Ina Kassidy!

La voix de Proserpine s'était voulue tranchante. Même les traits de son visage avaient changé pour adopter une expression obscure et pénétrante. Prisonnière entre ses bras, Ina n'eut d'autre choix que de lui faire face.

— Je t'ai tout donné pour que tu puisses venir jusqu'ici, poursuivit Proserpine, ce n'est quand même pas ma faute si leur monde est en ruine. Et ce n'est pas ma faute non plus si ce damné puits se trouve sur cette île. Si c'est sur cette île qu'il faut aller, sur cette île nous irons ensemble. Et s'il nous faut combattre cette bâtarde de déesse guerrière, alors nous la combattrons et nous l'éliminerons de la surface de son île maudite! Comme nous l'avons fait pour le prêtre!

Es-tu avec moi, oui ou non?

— Il faut que je dorme un peu, marmonna Ina Kassidy en frottant ses yeux rougis à cause de la fumée qui s'échappait du feu. Demain, mes vêtements seront secs et je pourrai manger un peu avant notre départ.

— Tu avais vraiment tout prévu dans ta petite besace, n'est-ce pas?

— Être prévoyante, c'est ce qui m'a gardé en vie jusqu'à présent…

— Alors, ici, tu auras besoin d'être très prévoyante…

— J'ai totalement perdu la notion du temps depuis notre arrivée ici et ma montre est foutue…

— Aucune importance… le temps n'a plus aucun intérêt…

— Pourquoi dis-tu ça?

— Parce qu'ici, ma chère, il n'y a plus d'hier ni de demain. Il n'y a que des cycles de lumière et de noirceur. De plus, le temps ne s'écoule pas comme dans ton monde… mais dors maintenant…

Ina commençait à se réchauffer entre les ailes rabattues de Proserpine. Et le sommeil la gagnait graduellement. Elle se laissa aller contre la peau douce de la créature des enfers et sombra doucement, bercée par le bruit du vent.

Tout serait plus clair après un sommeil réparateur.

— N'est-ce pas que tout est plus clair après un bon cycle de sommeil?

— Je crois que j'y vois encore mieux en effet, confia Laberge à l'endroit de Dagda qui tentait de se faire rassurant.

McClear, Ogma, Dagda et Taliesin encadraient Laberge et l'entraînaient d'un pas résolu de l'autre côté de la cour intérieure du grand château où se trouvait l'atelier du forgeron. Il fut aussitôt présenté à Laberge.

— Voici Goibhniu, dieu forgeron, annonça McClear.

Laberge tendit la main à l'homme au torse musclé et dénudé, sceptique. Il ne semblait pas souffrir de la morsure de l'air frisquet.

— Goibhniu peut forger une épée ou encore une lance en trois coups de son marteau magique. Il est de plus un fameux brasseur de bière.

— C'est un plaisir, fraternisa Laberge.

— C'est ici que nous vous équiperons, enchaîna McClear. Goibhniu, qu'as-tu pour notre ami?

— Eh bien d'abord, vous allez retirer ce manteau et ce chapeau. Je les conserverai ici jusqu'à votre retour. En espérant bien sûr que vous reviendrez.

Laberge s'exécuta et tendit ses vêtements au forgeron qui les rangea dans une armoire. Lorsqu'il referma la porte, celle-ci disparut aussitôt pour se confondre au mur.

— Mais… où sont passés mon manteau et mon chapeau?

— Allons, ne vous en faites pas! Ainsi, on est certain de ne pas les perdre. Et puisqu'il est impossible de savoir le temps que vous mettrez avant de revenir… Si jamais vous revenez… Commençons donc par cette protection pour le corps. Elle est composée de cuir bouilli et de cuivre.

Il enfila la veste de cuir sans manches qui s'ajusta à la perfection au corps du curé. Malgré son apparence épaisse et solide, elle était très confortable et souple. Un petit ceinturon y était aussi attaché à sa base afin d'y suspendre un fourreau de dague ou d'épée ou encore d'y accrocher un baudrier. Les fermetures de cuivre achevèrent de la maintenir bien en place.

Le forgeron fixa, tel que l'avait prévu Laberge, une petite dague à son ceinturon et déposa sur sa tête un casque de guerre, tout de cuir bouilli, qui à son tour s'ajusta parfaitement, couvrant même le haut de son visage, jusque sous son nez. Il lui fit ensuite enfiler des guêtres de cuir, couvrant le bas de ses jambes jusqu'au-dessus de ses chaussures.

Ainsi transformé, Laberge avait l'apparence d'un véritable guerrier celte de l'Antiquité.

— Voici encore quelque chose qui pourrait bien t'être utile, Édouard, avança McClear en suspendant au ceinturon une petite aumônière que Laberge ouvrit aussitôt après. Il y trouva au fond un simple bâton, d'environ quinze centimètres.

Devant le regard interrogateur du mortel, Mananann McClear s'expliqua.

— Jette-le au sol en cas d'extrême nécessité. Il ne te servira qu'une seule fois. Quand tu auras besoin d'aide… En tout dernier recours… Je te cède aussi mon bateau magique, qui te transportera où tu le voudras et viendra à toi lorsque tu en auras besoin. Mais plus important encore est ce manteau qui te sera primordial.

McClear déposa sur les épaules de Laberge une grande cape brun foncé qui semblait faite de cuir extrêmement souple. Il l'attira ensuite devant un grand miroir encadré de bois, sale et à demi recouvert de toiles d'araignées.

Laberge retira son casque et le garda sous son bras.

— Ce manteau magique, mon ami, m'appartient depuis fort longtemps. Enveloppé à l'intérieur, il te permettra de nager sous l'eau à des vitesses surprenantes sans avoir besoin de respirer.

— Mais comment cela se peut-il…

— Les lois du monde des humains n'ont aucune emprise ici. Tu dois croire, avoir foi et accepter ce qui te semblait jusqu'à ce moment impossible. Vois!

McClear rabattit le capuchon du manteau sur la tête du curé.

Il disparut aussitôt.

— Je suis invisible! On ne peut me voir!

— En effet, mon ami. Lorsque tu rabattras le capuchon sur ta tête, tu deviendras invisible. Et ça, même ta magie de mortel ne peut le faire.

— Et la pièce de résistance, ajouta Ogma en lui tendant l'épée magique des Fomoriens. Garde-la toujours avec toi. Elle sera le prolongement de ton bras et de ta propre magie. Et puis, elle connaît déjà tes exploits!

— Je ne sais trop quoi vous dire, marmonna Laberge, merci à vous tous.

— Détruis Morrigane afin que soit levée l'interdiction dictée par la geis, et ce sera à notre tour de te remercier.

— Vous savez que je ne suis pas ici pour combattre Morrigane. Ma recherche est tout autre. C'est la fille que je veux. Elle a tué, volé

et dois être punie dans notre monde.

— Fais-moi confiance, Édouard. Si cette fille rejoint l'île de Nechtan, accompagnée ou non de son démon et de son livre, toi comme elle, vous n'aurez d'autres choix que d'affronter les trois personnalités de Morrigane! Et puisse le destin avoir pitié de vous!

— Voici une lettre, enchaîna McClear, qui te permettra de faire étape à la triste île du Moulin. Tu la remettras au meunier. Il te donnera les moyens de puiser en toi les réponses nécessaires à l'accomplissement de ta quête.

— Mais comment saurai-je où se trouve cette triste île du Moulin?

— Ne crains pas. Mon bateau magique t'y conduira. Allons au port d'accostage. Plus vite tu partiras, plus vite tu reviendras parmi nous.

— Mais ça, c'est s'il revient, insista Goibhniu.

Le bateau de Mananann McClear fendait les flots avec une stabilité déconcertante. Laberge s'y tenait debout en son centre et n'avait aucun mal à conserver son équilibre. Ce n'était pas une très grande embarcation, environ sept ou huit mètres en longueur, qui possédait un faible tirant d'eau et une fine étrave, une quille robuste et une proue fine et relevée. Mais aucune voile, aucun gréement. Le navire magique s'autopropulsait sans bruit avec une vigueur et une régularité qui n'avaient de cesse d'épater le curé.

Les brumes voilant la mer sombre sur laquelle naviguait Laberge s'écartèrent un moment pour le laisser entrevoir droit devant la triste île du Moulin.

Triste en effet l'île était, avec son allure de gros rocher dénudé émergeant des flots mouvants. Un gigantesque château, qui se fondait de par sa couleur et sa construction à la triste île, en recouvrait la majeure partie. L'une des tours, rondes et énormes, s'enfonçait même dans les profondeurs de la mer. Une haute porte d'entrée flanquée de deux autres tours, équipée d'une herse et protégée par un pont-levis, était parfaitement visible de là où le curé se trouvait. Une descente

sinueuse allait se perdre dans les eaux mugissantes derrière un petit défilé de rochers arides, polis par les vagues.

Le bateau semblait se diriger selon la pensée de son occupant. Il s'approcha doucement entre les rochers jusqu'à s'échouer au pied de la descente. Laberge lui ordonna mentalement de s'avancer un peu plus sur cette plage de fortune et le bateau la gravit facilement, glissant sur son fond plat. Il sauta sur l'île, soulagé d'avoir atteint la terre, inquiété par cette mer presque noire et remuée qui l'avait porté jusque-là.

Une volée de marches qui grimpaient tortueusement dans le roc sauvage s'offrit à son regard et évoqua à son souvenir ce jour de janvier 1912 où il avait hésité, tout comme en ce moment, à gravir les marches qui l'amèneraient à la chapelle du collège Saint-Thomas d'Aquin de Valleyfield, pour y être ordonné prêtre.

La veille, on lui avait remis un paquet de petites cartes-souvenirs qu'il pourrait distribuer à ses amis afin de commémorer cette journée.

Il n'en avait donné qu'une seule, treize ans après la cérémonie. À Emma et Albert.

D'un côté, une élégante gravure encadrée de feuilles de gui laissait apparaître toute la qualité de la carte. Un calice ouvragé surmonté d'une hostie frappée d'une croix rouge symbolisait le Dieu vivant. L'étole du prêtre entourait l'image et venait s'attacher juste sous le calice, dans une gerbe de rameaux et de blés mûrs. Une citation aux majuscules enluminées dont il avait oublié les grandes lignes concluait le tout.

Sur l'autre face, on pouvait lire qu'il s'agissait d'un *Souvenir de mon ordination sacerdotale, conférée par Mgr J.M. Émard, ce 6 janvier 1912.* Son nom figurait ensuite telle une signature pour stipuler qu'il s'agissait là de sa propre ordination.

C'était toutefois cette toute petite phrase en tête de l'endos qui avait fait naître en lui tant de tourments cette nuit-là. Au point de le garder éveillé jusqu'au matin.

Prêtre pour l'éternité!

Ces simples mots avaient déclenché toute la peur, tout le doute et tout le questionnement qui l'habitaient au fond de lui-même et qu'il s'était efforcé d'enfouir, de cacher, d'oublier.

Cette nuit-là, il aurait voulu courir dans la ville, crier son désarroi, se perdre dans l'alcool ou dans les bras d'une femme.

Mais il n'en avait rien fait.

Il avait pleuré tout son saoul, jusqu'à en être trempé de sueur. Comme si, par ce signe, Dieu lui avait permis d'expulser à sa façon toute la peine que cette vie lui avait causée.

Il avait gravi les marches du collège ce jour-là, convaincu que sa mission et sa force le liaient de manière indénouable à cette Église qui lui avait donné l'occasion de s'instruire, de développer ses talents, pour les mettre au service des siens.

S'arrachant à ses souvenirs, il releva le capuchon du manteau d'un geste prompt et résolu pour se rendre invisible.

Le pont-levis était abaissé. Comme si quelqu'un avait attendu sa visite.

Il passa sous la grande herse relevée et pénétra dans l'enceinte du château fort, qui couvrait de par ses dimensions imposantes toute la surface de cette île balayée par le vent.

Laberge sursauta lorsqu'il se rendit compte qu'un homme était au travail au centre de la cour intérieure. Mystérieusement, il ne l'avait pas aperçu au moment de traverser la monumentale porte d'entrée.

Malgré son invisibilité, il tira instinctivement l'épée fomorienne de son fourreau, lui intimant mentalement de garder le silence sur ses exploits passés.

Laberge dressa ses remparts mentaux et entoura son voile d'invisibilité d'une énergie dense qu'il projeta ensuite tout autour de lui pour repérer toute intention hostile.

Au centre de la cour du château se trouvait un moulin, constitué d'une pierre blanche d'environ un mètre de haut et taillée en une forme circulaire sur un diamètre d'un peu plus de deux mètres. Un axe de bois massif s'élevait en son centre percé, servant d'attache à un support et à un manche de poussée, retenant une seconde pierre de taille en forme de roue, qui pouvait ainsi se mouvoir sur la première,

pourvu qu'il y ait homme ou bête capable d'y produire une force motrice.

Un homme aux traits tirés, de lugubre facture, aux vêtements grisâtres et couverts de poussière, déversait des grains de blé noir sur la surface de la grosse pierre à l'aide d'une poche de tissu.

— Mais approche donc, étranger, suggéra-t-il d'une voix terne et touchante, sans même lever les yeux de son travail. Si tu viens avec de nobles intentions, tu n'as rien à craindre entre ces murs.

Après avoir jeté un dernier coup d'œil à la ronde, Laberge retira le capuchon qui lui recouvrait la tête. Il apparut aussitôt face à l'homme qui daigna enfin lever les yeux vers lui.

— Vous êtes le lugubre meunier de la triste île du Moulin, n'est-ce pas?

— On me désigne en effet comme tel.

Laberge sortit la lettre que lui avait remise McClear et la tendit au meunier.

— Je suis porteur d'une lettre pour vous. C'est Mananann McClear qui m'a chargé de vous la remettre.

— Ah, Mananann… Il y a bien longtemps que je ne l'ai vu… Depuis la geis proférée par Morrigane, nous sommes confinés sur nos îles. C'est bien triste…

D'une main épaisse, sèche et crevassée, le meunier prit la feuille de papier scellée à la cire rouge.

— À qui profite tout ce travail que vous faites? risqua Laberge intrigué, n'êtes-vous pas seul et incapable de quitter ce château?

— Je ne suis plus seul pour l'instant…

Laberge se força à sourire et retira son casque de cuir.

— Le blé, poursuivit le meunier, symbolise naturellement tout ce que les hommes peuvent s'envier les uns les autres. Il est depuis la nuit des temps à la base de l'alimentation de l'humanité. Il produit, avec le travail de meuniers tels que moi, la farine servant à cuire le pain. L'homme a toujours besoin de manger. C'est une question de vie ou de mort. Et celui qui manque de nourriture envie celui qui en a. Tout ce que tu n'as pas, guerrier, tu finiras par l'envier aux autres qui le possèdent.

— Je ne suis pas ainsi fait…

— Sottises! Il ne peut en être autrement… Et je broie tout ce qui peut être désiré, convoité… Mais toi, homme de foi, qu'envies-tu aux autres hommes… quel est ton plus secret désir? Ne me le dis pas! Je peux le sentir…

Le meunier indiqua de la main un espace sombre qui s'ouvrait dans le déambulatoire qui ceinturait la cour, supporté par de multiples piliers aux chapiteaux ornementés de motifs chimériques. Laberge eut un moment l'impression de se retrouver dans une abbatiale du XII^e siècle.

— Va! lui dit le meunier. Va à la rencontre de toi-même et de tes convictions…

Laberge le quitta et se dirigea vers le déambulatoire.

— Là-bas, tu trouveras des réponses… ou de nouvelles raisons de t'inquiéter…

Il effleura de la main un pilier qui semblait sans âge. Son contact rugueux lui donna une impression confuse, partagée entre le rêve et la réalité.

Le meunier s'appuya contre le levier et poussa pour faire avancer la pierre meule. Il entreprit ainsi sa ronde d'un pas lourd, accompagné du bruit sinistre des grains écrasés.

— Ne t'en fais pas, lança-t-il sans interrompre son mouvement, je broierai tes envies! Car jamais tu ne pourras être un homme comme les autres!

Choqué que le meunier puisse ainsi lire en lui, Laberge passa sous l'arc et ensuite dans l'ouverture sombre avant de s'arrêter. Grâce à une lueur diffuse et indécise, un corridor voûté d'arêtes, qui s'étirait à l'infini, s'offrit à son regard.

Au moment même où il s'avança, l'architecture de l'interminable coursive se métamorphosa sous ses yeux.

Poursuivant son avancée, le long couloir voûté se transforma progressivement en ce qu'Édouard reconnut comme la nef centrale d'un édifice sacré de style roman. De chaque côté, il percevait la présence de collatéraux, genre de bas-côtés, qui se perdaient dans l'ombre. Alors qu'il ramenait son regard droit devant, un homme vêtu

d'une soutane noire lui apparut, juste à la croisée des transepts. Il marcha vers lui, de plus en plus convaincu à chacun de ses pas qu'il ne s'agissait de nul autre que lui-même.

Troublé, mais conservant néanmoins son sang-froid, il s'arrêta à sa hauteur. Les deux hommes s'observèrent intensément, sous une tour lanterne qui s'élevait jusqu'à se perdre dans les ténèbres, au-dessus de la croisée. Derrière le prêtre en soutane, le chœur du bâtiment situé dans le prolongement de la nef se perdait lui aussi dans les ténèbres.

— Êtes-vous…

Le prêtre l'arrêta d'un geste de la main.

— Suivez-moi…

Laberge emboîta le pas à cet homme qui semblait en tout point de vue correspondre à une image miroir de lui-même. Il le suivit dans un bras du transept qui s'inonda sous leurs pas de la même lumière éthérée qui l'avait d'abord accueilli. Des fresques surréelles et diaprées se dévoilèrent à ses yeux, décorant cette partie du transept d'une multitude de dieux mythologiques tel un véritable panthéon.

Le prêtre en soutane s'arrêta pour ouvrir la porte d'un confessionnal, invitant Laberge à y entrer.

— Je suis… le Confesseur, dit-il simplement avant de s'enfermer lui-même dans l'espace qui lui était réservé.

Un petit grillage de bois foncé séparait les deux hommes.

— Pourquoi devrais-je me confesser à moi-même? murmura Laberge toujours sous le choc de se retrouver face à face avec sa propre conscience.

— Parce que tu sembles être parfois plus sévère avec toi que Dieu lui-même…

— Je suis son outil…

— Tu dois cesser de constamment te percevoir comme tel. Aux yeux de Dieu, tu n'es pas seulement un outil. Ta vie est un miracle! Tu ne dois pas négliger son importance.

— La vie n'est-elle pas en elle-même une maladie mortelle? Nous mourrons tous un jour.

Le Confesseur ne jugea pas pertinent de relever la remarque caustique de son interlocuteur.

— Selon toi, demanda-t-il plutôt, qu'es-tu pour tous ces dieux qui t'ont accueilli ici et t'ont donné leur confiance?

— Que pouvaient-ils faire de plus? Ils n'ont plus rien à perdre. Disparaître maintenant ou dans je ne sais trop combien de « cycles » revient au même.

— Tu dis cela comme si tu étais convaincu de leur éventuelle disparition…

— Que sont-ils au juste? Ils ne le savent même pas eux-mêmes…

— Et alors? Peu t'importe qui ils sont, qu'est-ce qu'ils sont et en quel lieu ils peuvent évoluer! Cet endroit se doit d'exister dans une autre sphère, une autre réalité, parce que tu t'y trouves, mon cher, que tu le veuilles ou non! Et tu y es jusqu'au cou! Tout comme n'importe laquelle des créatures de Dieu, ils aspirent à la vie! Et toi, tu leur apportes l'espoir! Ils ont mis leur confiance en toi et t'ont donné les outils qui t'aideront dans ta recherche de l'*Agrippa*. Ne vois-tu pas dans l'aide et les encouragements de ces dieux, le symbole de la motivation et du courage qui te manquaient pour aller jusqu'au bout? Sans eux, tu serais déjà mort… et jamais personne n'aurait su ce qui est advenu de toi. Tu as encore une chance de réussir et de changer la face de ce monde!

Laberge absorbait les paroles du Confesseur comme une éponge de mer tombée dans l'eau.

— Et qui, selon vous, se souciera de tenter de changer la face de mon propre monde? argua-t-il en fixant la silhouette du Confesseur de l'autre côté du grillage. Ne dois-je donc faire les choses que pour le salut des autres? Comment pouvez-vous ensuite me dire de ne pas me considérer comme un outil?

Le Confesseur marqua un temps d'arrêt. La tête basse, il semblait réfléchir.

— Tu marches sur une ligne aussi mince qu'un cheveu, mon ami, reprit-il finalement, il est plus que facile de se laisser tomber du côté le plus attirant. Mais tu n'as jamais relâché ta concentration et, malgré tes peurs, tu poursuis ton avancée sur ce fil ténu qui représente ta vie.

— Pourquoi la peur…

— Parce que tu es devenu prêtre dans le but de te protéger de toi-

même… Tu as enfoui dans l'excuse de la prêtrise et des ordres toutes tes peurs, tes frustrations, ta vengeance… ton côté obscur…

— Comment osez-vous…

— Comment, comment… Comment crois-tu qu'il soit possible qu'une âme sombre dont tu as toi-même causé la perte puisse vivre à l'intérieur de toi et te communiquer ses noirs desseins?

— Il ne communique pas, Black n'est qu'un souvenir amer projeté à l'intérieur de moi…

— Le souvenir amer ne se trouve pas là, il se trouve par-delà les ténèbres avec l'âme de cette femme que tu as autrefois aimée et que tu as brutalement perdue! Et c'est là aussi que se trouve la vengeance, le rejet, la frustration! Tu dois cesser de te cacher et de courir au-devant de la mort comme si la vie ne t'importait plus! Tu es un être humain à part entière et tu dois vivre!

Les larmes roulaient grosses comme des pois sur les joues de Laberge qui gardait le silence. Il avait toujours détesté avoir à se confesser. Et l'épreuve d'introspection qu'il vivait présentement puisait en profondeur dans les émotions douloureuses échouées sur les rivages de son âme à vif.

— Pourquoi te refuses-tu le plus possible à utiliser la magie, continua le Confesseur, pourquoi seulement en dernier recours?

— Parce que j'ai peur! explosa soudain Laberge dont la voix résonna en écho dans la basilique romane. J'ai peur d'y prendre goût! J'ai peur de ne pas l'utiliser à bon escient! J'ai peur de blesser, de commettre l'irréparable, de choquer Dieu, de changer des choses qui ne devraient jamais être changées…

— Alors, sois prudent car l'ampleur de tes pouvoirs se verra ici augmentée… Mais n'hésite pas à t'en servir. Car dis-moi, mon frère… où est la place de Dieu dans pareil monde?

Un silence recueilli s'installa entre les deux hommes.

Laberge s'autorisa une minute pour l'entendre. Il était sépulcral.

— Tu sais, poursuivit le Confesseur, qu'aucun élément de notre monde ne peut être entièrement maîtrisé. Tout comme l'eau ou le feu peuvent réduire l'homme à néant, bien qu'ils lui soient indispensables, le grand fleuve d'énergie qui se déverse jour après jour sur la terre

doit être utilisé avec parcimonie et seulement par celui qui connaît toute l'étendue de sa force. L'homme qui ignore comment construire un barrage ne pourra jamais détourner ou contenir une rivière. Tu comprends que ce rapport très ambigu entre l'être humain et les éléments est à la fois essentiel et dangereux.

— Et c'est pourquoi la druidesse ne doit absolument pas conserver l'*Agrippa* ni boire au puits de la connaissance.

Le visage de Laberge était dur, assombri.

— Tu ne seras jamais un homme comme les autres, ajouta le Confesseur. Et entre nous, ça n'a aucune espèce d'importance. Parce que de toute façon, tous les hommes sont différents…

Laberge se leva et quitta l'espace restreint de son isoloir. Il attendit le Confesseur qui ne sortait toujours pas.

Lorsqu'il ouvrit la porte du confessionnal, il le trouva vide.

Adossé au fond d'un fauteuil confortable dans une chambre tout en haut de la grosse tour du château, Édouard Laberge fixait à travers la fenêtre ouverte la succession d'éclairs qui illuminaient au loin l'île de Nechtan.

La pluie tombait dru et le vent la poussait dans une direction opposée à sa fenêtre.

Il venait de conclure un copieux repas composé d'un consistant porridge à base de flocons de blé, suivi d'une purée de farine de blé sucrée.

Qu'espérer d'autre d'un ermite vivant seul sur une île-rocher et qui, par surcroît, ne broie que des monceaux de blé?

Proche d'un seuil de relaxation complète, Laberge songeait à la discussion qu'il avait eue avec lui-même. Cette forme peu banale d'observation méthodique de ses états de conscience et de sa vie intérieure l'avait laissé perplexe. Les conseils qu'il savait s'être donnés à lui-même se devaient d'être pris en considération.

Rien n'était plus hasardeux que de ne pas frapper le premier.

Un sentiment obscur et mystérieux l'envahit et il dressa aussitôt

ses remparts. Tournant la tête en tous sens, il avait la désagréable impression que quelque chose s'était subrepticement glissé dans la pièce.

Pourtant, il ne voyait rien.

La voix creuse et incisive de William Black s'arracha au silence haché par le vent.

— Encore troublé? En questionnement? En quête de toi-même? *God damn it*, Édouard, ce n'est ni l'endroit ni le moment pour faire des réflexions sur ton avenir!

Bien que seul dans la pièce, Laberge se tourna lentement sur sa droite où se trouvait un grand miroir accroché au-dessus de la petite cheminée basse intégrée au mur en pierre. William Black s'y tenait bien droit, ultime reflet errant des sursauts ombrageux de l'esprit aigri du curé.

Laberge n'eut d'autre choix que de se lever pour faire face au miroir. En plus de sa propre réflexion, il pouvait admirer son vieil ennemi, comme s'il eût été tout près, juste à ses côtés.

— Qu'est-ce que tu veux encore, William?

— Ce que je veux? En voilà une question! Je veux avoir droit à ma rédemption! Et si je n'ai plus de place en cette vie, j'ai au moins le droit d'essayer d'éviter l'enfer.

— Je ne te reconnais plus! Toi qui ne voulais que ma fin, voilà maintenant que tu veux mon bien!

— Ne te moque pas de moi, faux prêtre! Tu t'es fourré dans un sale pétrin en venant ici et tu risques d'y rester.

— Et pourquoi t'inquiètes-tu donc autant à mon sujet, William?

— Parce que tant que ton âme ne quittera pas ton corps, je pourrai espérer ma rédemption. Aussi longtemps que tu seras en vie, je le resterai moi aussi. D'une certaine façon. Si tu meurs, je serai libéré dans l'éther et bon pour l'enfer! Et ça, je n'y tiens pas du tout!

— Je crois que tu as en effet vu l'enfer d'assez près… alors, tu dois m'aider! Puisque tu t'es déjà frotté à la magie des *Agrippa*, dis-moi comment je peux faire pour le récupérer.

— Pauvre fou, tu ne changeras jamais! Toujours aussi naïf! Tu te crois peut-être à la chasse aux grenouilles? Chaque *Agrippa* possède

des pouvoirs différents qui lui permettent de s'exprimer sur des sujets habituellement inaccessibles ou contre nature.

— De s'exprimer…

— Celui-ci a le pouvoir d'ouvrir les portes sur les Autres Mondes! Mais tout comme ses frères, il renferme un gardien, généralement un quelconque ange luciférien de bas niveau…

— Un démon…

— Si tu veux… qui lui permet de s'exprimer justement dans son environnement. Dans le cas qui nous concerne, il s'agit d'une sombre archidiablesse qui se fait appeler Proserpine.

— Tu en sais des choses…

— C'est l'avantage qu'il y a à être mort…

— Mais que dois-je faire?

— Tu n'es pas dans ton monde ici, Édouard. Tu dois donc agir comme tel. Les créatures qui vont croiser ta route seront redoutables et n'hésiteront pas une seule seconde à te faire la peau. Il faut qu'avant le lever du cycle de jour – pour reprendre leurs propres termes – tu te sois reconstruit une attitude. Tu dois oublier qui tu étais dans ton monde et faire toute la place à celui qui doit être ici pour mener sa mission à bien. Par-delà cette fenêtre, il y a la mer avant d'arriver à l'île de Nechtan. Et dans cette mer se trouve un peuple de dieux difformes et stupides que l'on appelle les Fomoriens. Plutôt les traiter de vauriens! Si tu tentes d'atteindre l'île sur ton beau bateau, ils le couleront et te mettront en pièces.

— Et que suggères-tu pour parvenir à éviter le pire?

— Tu l'as toi-même pensé tout à l'heure. Rien n'est plus hasardeux que de ne pas frapper le premier… C'est ce que tu devras faire. McClear t'a donné ce manteau qui te permet de nager sous l'eau. Utilise-le! Tue Élatha, le chef des Fomoriens! Attaque le premier et porte le coup fatal! Ils te laisseront tranquille et tu pourras atteindre l'île. Il ne doit y avoir aucune place pour la pitié. Car eux n'en auront pas la moindre pour toi. Tout ce qui se trouvera sur ta route devra être éliminé. Le mode défense ne doit pas exister dans ton esprit. Il ne doit y avoir que le mode attaque! Ce sera pour toi le seul et unique moyen de sortir d'ici!

— Et que ferai-je de la fille? Elle doit être ramenée et jugée pour le meurtre de Dinsmore.

— Ta mission première est de rapporter l'*Agrippa* et tu dois te concentrer sur ce point. La fille est négligeable, personne ne s'en soucie. En ce monde, un accident est vite arrivé… Tu ne pourras pas t'embarrasser de cette fille! Si tu meurs ici, alors je mourrai définitivement aussi. Et ma quête à moi n'est pas terminée. J'ai encore du travail à faire pour mériter mon ciel…

— Ainsi donc, les paroles de mon ami Francis Fall Leaf n'auront pas été vaines…

— L'Iroquois avait des arguments convaincants…

— Le Confesseur m'a laissé sous-entendre que si j'acceptais le contact avec ton esprit vagabond, c'était parce qu'un côté obscur de mon être résidait quelque part, tout au fond de moi…

— Le Confesseur n'est pas complètement idiot… cherche ce *damn* côté obscur! Récupère l'*Agrippa* et barrons-nous d'ici!

Laberge se tourna vers la fenêtre pour observer au loin les éclairs qui fracturaient le ciel de l'île de Nechtan.

Ses yeux parlèrent d'eux-mêmes alors qu'il laissait toute la place à ce côté farouche qui faisait surface.

— Prêt pour flanquer à Morrigane la vilaine la raclée de sa vie? demanda Black avec son fort accent britannique.

Un sourire parvint presque à se frayer un chemin entre les lèvres du curé.

— Allons lui éclater sa petite gueule de déesse guerrière…

Lorsqu'il se tourna de nouveau vers le miroir, William Black avait disparu.

14

Saint-Chrysostome, Québec.
Le 21 septembre 1930.

La clé tourna avec un brin de résistance dans la vieille serrure.

Elle permit néanmoins de déverrouiller la porte en forme d'arc brisé. Le style gothique du sanctuaire n'était véritablement apparent que dans les formes de ses ouvertures.

Albert se glissa à l'intérieur et referma la porte en chêne derrière lui. Il retira son chapeau et le secoua légèrement pour en faire tomber l'eau avant de le pendre à un crochet mural entouré de peinture écaillée.

Il avait appris depuis un bon moment déjà à apprécier le calme feutré et absolu qui régnait entre les murs de l'église St. Matthew.

Dehors, la pluie douce et bienfaisante venait se heurter à la toiture de tôle, pour ajouter à l'aura de mystère sacré qui enserrait le lieu de culte abandonné.

Bien qu'il sût pertinemment que le mal était enfermé à jamais dans sa crypte, Albert trouvait la vieille église agréable. Il s'y sentait hors du temps et à l'abri pour méditer, ou prier son Dieu à sa façon.

Emma se trouvait elle-même à la messe en ce dimanche gris qui annonçait l'arrivée de l'automne. Les enfants les plus jeunes étaient sous les bons soins des plus vieux – Arthur et Jeanne – et Albert en profitait pour faire une visite au lieu saint, afin de s'assurer que tout était en ordre.

Vu la proximité de sa demeure par rapport à l'église St. Matthew, l'évêché de Valleyfield lui avait aimablement demandé s'il accepterait de devenir en quelque sorte le gardien du lieu, afin qu'en tout temps il puisse conserver sa parfaite intégrité.

Albert avait accepté le rôle-clé, trop conscient de ce que la mise hors d'état des *Agrippa* pouvait signifier.

Le cantonnier retira son *drover coat* et le jeta sur le dossier d'un banc.

Il s'avança dans l'allée centrale et constata que le lampion suspendu qui brûlait habituellement en permanence était éteint et entièrement consumé. Entouré du seul bruit de la douce pluie qui continuait de cogner subtilement contre la toiture, Albert ouvrit la caisse de bois remplie de lampions de sanctuaire. Il en retira un nouveau puis grimpa sur une chaise pour procéder au remplacement dans le support en laiton suspendu à un filin d'acier. Il craqua ensuite une allumette pour y faire jaillir la flamme.

En descendant de la chaise, il prit soin de ne pas poser le pied sur l'antique dalle gravée d'une croix pattée, par simple respect.

Albert retourna vers l'entrée et se laissa tomber au fond d'un banc. Il ferma les yeux et se concentra sur les derniers moments qu'il avait passés avec Édouard, lorsqu'il l'avait conduit à l'aéroport de Saint-Hubert.

Depuis quelques jours, une triste nouvelle lui était parvenue par un message codé envoyé par le train. Il avait récupéré la capsule auprès du chef de gare et l'avait décryptée au raphigraphe avec l'aide d'Emma aussitôt arrivé chez lui. Les mots étaient tombés entre eux comme une brique se détachant d'un troisième étage.

L'ARC avait perdu toute trace d'Édouard Laberge sur le territoire d'Irlande. Les recherches n'avaient mené nulle part et l'aubergiste de Robinstown où il prenait le gîte et le couvert ne l'avait plus revu depuis le dernier jour du mois d'août.

Bien qu'au début fort inquiété par cette révélation inattendue, Albert s'était ensuite rassuré après avoir rêvé plus d'une fois à son ami. Il avait aussi le fort sentiment qu'il était toujours en vie quelque part et sentait, sans toutefois pouvoir l'expliquer, qu'un lien invisible lui suggérait au-delà de la distance qu'Édouard poursuivait sa mission.

Albert pria Dieu de lui venir en aide, de protéger sa famille, et de permettre à Édouard de revenir bientôt, sain et sauf.

Il avait, les premières fois où il s'était surpris à prier dans ce lieu

de culte anglican, éprouvé un certain malaise vis-à-vis de sa propre appartenance à l'Église catholique romaine. Si les prêtres refusaient les mariages entre les catholiques et les protestants, était-il péché pour lui de prier dans une église anglaise? Ses prières seraient-elles seulement entendues par Dieu? En tiendrait-il seulement compte?

Albert se refusait à croire en un Dieu vengeur et punitif. Dieu ne pouvait être comme tel. Peu importe le lieu, il se devait de respecter ses créatures, au même titre qu'elles-mêmes lui vouaient adoration.

De plus, l'Église catholique ne s'était-elle pas approprié ce lieu abandonné pour en faire l'éternelle prison des *Agrippa*? Ne l'avait-elle pas consacré comme tel? Albert avait touché à la terre rapportée du Golgotha avant qu'elle ne soit répandue sur le sol tout autour de l'église. Il avait senti toute la force dégagée par cette cérémonie secrète qui avait scellé le sort de l'endroit. Mgr Langlois y avait même béni Édouard en utilisant cette terre sur son front.

Il a pour toi donné ordre à ses anges,
De te garder en toutes tes voies.
Eux sur leurs mains te porteront,
Pour qu'à la pierre ton pied ne se heurte.
Sur le lion et la vipère tu marcheras,
Et tu fouleras le dragon…

Les paroles de l'évêque étaient restées gravées dans sa mémoire.

Non vraiment, peu importe le pays ou l'endroit, que ce soit le pèlerin en exil ou le fidèle en détresse, la prière exhortée par les mots de l'âme atteindrait Dieu d'une quelconque façon.

Depuis cinq ans, sa vie de tous les jours avait été chamboulée à bien des égards. Il avait côtoyé nombre de gens et de dangers, et appris des choses dont il ne connaissait même pas l'existence.

La folie collective que tentaient d'engendrer les Êtres de la Lune lui faisait peur.

Albert ne pouvait accepter que le monde dans lequel évolueraient ses enfants soit menacé d'extinction par un groupe de mages extrémistes qui en voulaient aux races et aux idées.

Trois semaines auparavant, il avait cogné à la porte de la loge des francs-maçons d'Hemmingford, comme convenu, le surlendemain des

événements qui les avait fait se retrouver nez à nez dans la forêt de Saint-Urbain Premier.

Plusieurs des membres s'étaient réunis après la messe du dimanche matin, attendant la visite de ce qui risquait bien de devenir un nouvel élément perturbateur dans leur étude secrète des Êtres de la Lune. C'est-à-dire Albert Viau.

Ce dernier avait pris place dans un fauteuil installé au centre de la salle à son intention. Les membres de l'obédience s'étaient assis en demi-cercle devant lui. C'était là une manière d'impressionner, de façon à faire en sorte que l'individu visé soit plus enclin à d'éventuels aveux. Un peu plus en retrait, un homme derrière un pupitre était paré à prendre des notes.

Will Cunningham, le Grand Maître de la loge, s'était éclairci la voix avant de laisser tomber sa première remarque.

— Albert, il semble que nous ayons un léger problème.

— Je dirais plutôt que nous avons un souci commun, avait répliqué Albert. Je tiens à vous faire remarquer que je ne parais pas ici devant vous en tant qu'adversaire et encore moins pour y être jugé.

— Je veux bien le croire. Et ce n'est pas là que se pose le problème. Il réside dans le fait que nous cherchons depuis longtemps à coincer ces salauds et à savoir ce qu'ils font ici. Et toi, tu vas te jeter directement dans la gueule du loup – sans vouloir faire de mauvais jeu de mots – en te cachant dans le lieu même de leur réunion! Que serait-il arrivé, dis-moi, s'ils t'avaient découvert?

— Et que serait-il arrivé si je n'avais pas entendu ce qu'ils ont dit? Ce n'est pas en les surveillant derrière l'orée du bois que vous apprendrez ce qu'ils traficotent. Moi, je sais ce qu'ils cherchent ici…

Cunningham s'était avancé sur le bout de son siège. Même le scribe derrière son pupitre avait cessé d'écrire pour lever la tête.

Albert avait décidé de faire confiance à Cunningham et de raconter tout ce qu'il avait entendu ce soir-là. De cette manière, il espérait dissiper le doute que le Grand Maître entretenait à son endroit. À lui seul, serait-il en mesure d'enrayer la menace grandissante que représentaient les Êtres de la Lune? En revanche, avec l'aide des francs-maçons, ils pourraient peut-être retrouver le

marteau de Thor avant Fenrir et la meute de loups qu'il était en train de rassembler.

Les hommes l'avaient patiemment écouté durant de longues minutes. À la fin, sur un signe de Cunningham, on lui avait porté un verre d'eau.

— Je crois que je vous ai tout dit, avait conclu Albert après avoir vidé la moitié de son verre. Vous savez tous maintenant pourquoi ils sont en Amérique, mais plus particulièrement chez nous, et ce qu'ils recherchent.

— Te rends-tu compte que ce que tu as dit là, Albert, relève carrément de la fiction? Tout cela est pure folie! Crois-tu vraiment que la montée du fascisme puisse atteindre de pareilles proportions?

— Si cela se peut en Europe, je suppose qu'il pourrait en être de même ici. Et Fenrir est là pour y veiller. On ne peut laisser s'étendre ce fléau. Il nous faut leur damer le pion et retrouver ce damné marteau de Thor! Sinon la fin du monde tel que nous le connaissons pourrait bien avoir lieu avec l'avènement d'une nouvelle grande guerre.

— Tu as raison sur toute la ligne, Albert, mais… il y a tout de même un détail qui me chicote…

— Lequel?

Cunningham l'avait fusillé d'un regard inquisiteur.

— Si Fenrir comme tu le prétends, aussi charismatique soit-il, a en plus usé de magie pour enrôler à sa cause les hommes présents, pourquoi n'as-tu pas été affecté par son allocution?

— Dieu du ciel, Will, s'était écrié Albert insulté, que te faut-il donc pour que tu cesses de douter de moi? La confiance que je vous porte ne te suffit-elle donc pas? Les hommes qui étaient venus pour cette assemblée y allaient déjà avec la volonté de se rallier à une cause! Ils voulaient être convaincus, ils sont frustrés, révoltés! Fenrir leur a dit ce qu'ils voulaient entendre et ils étaient tous réceptifs à son message. Moi, je n'étais pas vendu d'avance à sa cause! Je suis complètement fermé à pareille folie et m'y oppose farouchement! Il était impossible que je puisse céder à ses idées, même si j'ai bien senti tout autour de moi l'énergie de son animosité.

— Va pour celle-là. Mais pourquoi alors n'aurait-il pas détecté ta présence?

— Je n'en sais rien. Il est vrai que j'ai tenté de camoufler ma propre odeur avec de l'huile extraite des aiguilles de pin. Un peu comme le font les chasseurs pour le gros gibier. J'étais bien caché dans la structure, dans l'ombre. Je suppose que pour ces raisons, personne n'a pu imaginer que je me trouvais là.

— Admettons que tu as eu beaucoup de chance…

— C'est possible. Mais ce qui compte, c'est que j'ai pu saisir leurs propos et leurs manigances.

— Il est vrai que l'information sur ce marteau de Thor est providentielle. Ça devrait nous permettre, comme tu le dis si bien, de leur damer le pion… Nous engagerons dès demain des recherches à ce sujet à la bibliothèque de l'ancienne loge de Châteauguay. Je ne serais pas surpris que nous puissions trouver dans les vieux bouquins quelque chose pour nous aider.

Albert avait enfin fini par sourire, imité par le secrétaire qui taillait son crayon de plomb.

— Depuis fort longtemps, nous sommes sur la piste des Êtres de la Lune, avait poursuivi Cunningham. Le tort qu'ils risquent de commettre pourrait être incommensurable pour la société occidentale tout entière. Ils sont surveillés par toute la franc-maçonnerie, tant en Europe qu'en Amérique du Nord. Grâce à toi, nous avons fait un grand pas. Il ne nous reste plus qu'à trouver ce fameux marteau de Thor. Et ce, même si nous n'avons pas la moindre idée de ce à quoi il peut ressembler…

— Je te remercie, Will, de m'accepter ainsi dans le secret de votre ordre.

— Notre ordre n'est pas secret, Albert. Il est fermé, c'est tout. Et il est au départ fondé sur la fraternité et vise à réunir les hommes de bonne volonté au-delà de leurs différences. C'est très simple au fond… et pourtant si compliqué…

— Beaucoup d'hommes perçoivent la différence comme une menace, avait argué Albert. Ceux-là sont beaucoup trop différents de nous. Et ils ne se rallieront jamais à aucune cause sinon la leur.

— Le visage géopolitique du monde risque encore une fois de changer si nous nous retrouvons confrontés à une nouvelle guerre mondiale. Le monde en crise ne peut se le permettre présentement et c'est aussi sur cette idée que les fascistes basent leurs campagnes de recrutement. Beaucoup de gens n'ont plus rien à perdre et optent pour un changement qui ne leur sera jamais salutaire. Sauf qu'ils l'ignorent. Nous ne pouvons rien pour ces pays, mais nous pouvons agir ici! Il faut faire taire ce groupuscule et le bannir à jamais de nos contrées.

— Il me semble bien plus difficile de chasser des mages que de chasser des hommes, avait noté Albert. Je sais ce qu'ils peuvent faire, j'ai affronté leur magie et il faudra agir avec une extrême prudence. Nous sommes confrontés à un véritable mystère…

Cunningham se leva, montrant du doigt une plaque de bois peinte d'une citation au fond de la salle.

— J'ai noté cette citation intéressante, avait-il déclaré, et j'ai cru bon l'avoir toujours sous les yeux. Elle dit, et je cite, que le mystérieux est la chose la plus noble dont nous puissions faire l'expérience. C'est l'émotion fondamentale qui se tient près du berceau de la véritable science. Celui qui ne le sait pas et qui ne peut plus s'émerveiller ni s'étonner, celui-là est comme s'il était mort.

Un moment de réflexion s'installa de lui-même. La citation était fort à propos.

— Alors, émerveillons-nous et étonnons-nous, avait continué le Grand Maître, et affrontons ce mystère qui veut nous envahir! Laissons notre émotion fondamentale nous guider afin de protéger notre patrie!

Les maçons avaient applaudi au discours de leur maître.

Albert n'avait pu résister à refroidir leur ardeur, incapable de retenir une remarque incongrue.

— Et quelle est-elle cette patrie? avait-il alors demandé en lorgnant tous les loyalistes anglais assis devant lui.

— La nôtre, avait gravement répondu Cunningham. À nous tous.

Le cœur en berne, Albert pianotait des doigts sur le dossier du

banc devant lui.

Inquiété par les temps à venir et les hommes qu'il devrait affronter, par l'absence d'Édouard et par le doute grandissant qu'il avait qu'un espion puisse se trouver à l'évêché, il se signa brièvement et saisit son manteau.

Oui, Fenrir savait trop de choses, songea-t-il, et il était au courant des recherches effectuées pour récupérer les *Agrippa*… Il devait y avoir une taupe à l'évêché, mais qui?

Ce doute, il s'était bien gardé d'en parler. On ne portait pas à tous les vents des accusations envers les membres du clergé…

Il sentait la nausée lentement l'envahir, comme si ses pensées avaient été un élément déclencheur tout aussi fort que du poison.

L'intérieur de l'église St. Matthew avait une odeur particulière.

Une odeur de vieux livres. De cuirs moisis et de vieux papiers ondulés d'humidité.

Il vida les lieux, refermant à double tour derrière lui.

Et il laissa un moment cette pluie de septembre inonder son visage afin d'y laver toute trace de mauvaise impression.

15

Autre Monde celtique, Irlande.
Amorce d'un cycle de nuit.

Tout le cycle de jour, Laberge avait préparé son plan.

Il l'avait retourné des dizaines de fois dans sa tête, sans arriver à trouver le concept parfait d'une frappe imparable pour le cas qui le préoccupait présentement.

Le lugubre meunier il avait même été voir, afin de demander avis et conseils. L'homme était resté interloqué devant cette soudaine humilité qui émanait de son invité. Il avait arrêté son manège, lui qui tournait sans relâche des cycles durant en poussant sur sa meule, pour broyer en des monceaux de blé tout ce dont les hommes pouvaient avoir envie. Les deux hommes avaient échangé et pris le temps de faire connaissance. Laberge admirait la sagesse de cet être qui vivait reclus. Il était presque parvenu à le faire sourire.

— Tu me trouves fort surpris de te voir ainsi venir me demander conseil, avait noté le meunier tout en chassant la poussière blanche de sa veste élimée, mais si je puis t'aider, je le ferai.

— Il m'est impossible de simplement partir d'ici pour tenter d'atteindre l'île frappée par les tempêtes par la voie des mers, avait expliqué Laberge. Les Fomoriens du dieu Élatha sont terrés au fond des eaux sombres entre ici et Nechtan, et ils me couleront avant même que j'aie atteint la moitié du parcours. J'ai donc décidé d'attaquer le premier et de passer sous l'eau, par leur monde, pour me débarrasser d'eux afin de garantir ma route. Et j'ai besoin que vous m'expliquiez en quoi consiste le monde sous-marin des Fomoriens.

Le meunier s'était frotté le menton pour s'accorder quelques instants de réflexion.

— Tu es bien sévère, cher Édouard, et bien dur de t'attaquer ainsi à tout un peuple. Mais les Fomoriens n'ont-ils jamais été un peuple? Ou bien ne sont-ils qu'un ramassis de barbares difformes? La seconde option est celle qui m'apparaît la plus juste…

— Alors, vous allez m'aider?

— Je vais te guider…

— Dites-moi comment atteindre le royaume des Fomoriens.

— Les Fomoriens représentent les forces obscures de notre monde. Avant leur défaite aux mains des Tuatha De Danann, ils opprimaient le peuple d'Irlande par leur cruauté. Mais quand les Tuatha furent à leur tour défaits et repoussés ici-bas par les fils de Milesius, les Fomoriens se cachèrent au fond des mers. La geis de Macha leur a permis de refaire surface!

— Mais comment reconnaîtrais-je leur repaire?

— Tu devras user de ton manteau d'invisibilité qui te permet aussi de nager sous l'eau. Dans la partie la plus profonde de la mer, à mi-chemin entre ici et Nechtan, tu trouveras leur île sous-marine.

— Une île sous-marine…

— Tout à fait. Cette île comprend de multiples constructions et la plus grande de toutes, de couleur bleutée, est le palais d'Élatha, leur chef. Contrairement aux autres Fomoriens qui sont violents, laids et difformes, Élatha se distingue par sa grande beauté et ses longs cheveux blonds.

— A-t-il l'apparence d'un homme?

— Absolument. Il te sera facile de le reconnaître. Mais pas aussi facile de l'éliminer. Si tu parviens à occire Élatha, j'ose espérer que tu jetteras la déprime dans les créatures barbaresques… Et tu parviendras à t'enfuir pour rejoindre les rivages de Nechtan.

— Vous croyez que c'est faisable?

— Avec un peu de chance…

— Je partirai donc bientôt, avait conclu Laberge sur un ton neutre. Je vous remercie, meunier, de m'avoir hébergé entre les murs de votre château.

— Je te souhaite succès et réussite dans ton entreprise. Car notre monde pourrait bien s'en voir transformé selon les gestes que tu

poseras dans les cycles à venir.

— Alors, qu'il en soit ainsi! Adieu meunier!

— Adieu…

Laberge n'avait pas encore quitté la cour du château que, derrière lui, le bruit de la meule tournant lourdement sur la pierre avait repris. Elle broyait sans ménagement et sans qu'il le sache l'envie farouche qu'il avait eue plus tôt de retourner dans son monde.

Sorti par la plus haute fenêtre de ce véritable donjon, et se tenant debout sur une étroite corniche le dos contre la pierre, le curé regardait à ses pieds les remous dangereux de la mer qui venaient se fracasser au pied de la gigantesque tour.

Il devrait plonger, s'enfoncer au plus profond des eaux, faire confiance à sa pensée, au bateau qu'il appellerait plus tard à venir le rejoindre, et au manteau qu'il portait et qui devait lui permettre de se déplacer sous l'eau.

Mais par-dessus tout, ce dont il avait le plus besoin présentement, c'était d'avoir la foi.

Au loin, devant lui, l'île frappée par les tempêtes continuait de mériter son appellation. Les éclairs la foudroyaient en continu à travers le grondement lointain du tonnerre.

Laberge eut la désagréable impression que Morrigane lui envoyait un message d'avertissement.

Il n'avait pas la moindre idée de l'endroit où pouvait se trouver Ina Kassidy mais le barde lui avait assuré qu'elle était toujours en vie. Alors, il ne fallait pas hésiter. Que la druidesse ait ou non l'aide du démon gardien de l'*Agrippa* qui risquait de s'interposer entre eux ne devait nullement faire ingérence dans son jugement ou sa détermination. Il devait arriver là-bas le plus vite possible et se trouver sur les lieux pour leur faire face, afin d'éviter qu'Ina n'atteigne le puits.

Il releva le capuchon sur sa tête afin d'obtenir l'invisibilité.

Si ce simple geste permettait à son corps de disparaître des sens

humains, il n'y avait aucune raison – si seulement la raison trouvait sa place en cet autre monde – pour que le manteau ne lui permette pas de se déplacer sous l'eau.

Il s'enveloppa du mieux qu'il put dans ce tissu indéfinissable tout en prenant une profonde inspiration. Puis il sauta en bas de la tour.

Alors qu'il fonçait vers la mer comme un bolide, le manteau parut se durcir autour de lui pour l'enserrer d'un peu plus près. Un voile se referma sur son visage et il perdit tout contact avec la réalité.

Le choc lorsqu'il atteignit la surface l'arracha à ce triste sentiment.

Il ne parvenait pas à bouger à l'intérieur du vêtement qui formait maintenant comme une coque légère tout autour de lui. Il se concentra sur son objectif, tout comme il l'avait fait pour faire avancer le bateau de McClear, et il se retourna sur lui-même pour foncer vers les profondeurs de la mer, telle une torpille lancée du *Nautilus*, ce formidable bâtiment sous-marin raconté dans l'un des romans de Jules Verne.

Ce monde mystérieux était plus que sombre et il n'arrivait pas à voir le moindre relief dans la noirceur de cette nuit éternelle.

Il continua néanmoins de se concentrer sur une image de cette île sous-marine, royaume obscur des Fomoriens et de leur chef, Élatha. Il entretenait régulièrement ces pensées pour éloigner le sentiment oppressant de la claustrophobie qui le guettait et aussi parvenir le plus vite possible à ce palais bleuté. Abandonnant toute sa confiance à ce merveilleux manteau qui lui permettait de réaliser ce vieux rêve de l'homme de se déplacer sous l'eau, Édouard Laberge ajouta une nouvelle image à la visualisation qu'il se faisait du palais bleu. Celle d'un homme grand, admirable, aux longs cheveux blonds. Il chassa aussitôt le qualificatif « admirable », sachant fort bien que le chef de ces créatures hideuses était aussi cruel et sanguinaire que toute leur communauté réunie.

Élatha, chef des Fomoriens, était le fils de Delbaeth.

Contrairement au reste de son peuple, qui souffrait d'importantes malformations tant physiques que mentales, Élatha aurait pu faire pâlir de honte le plus beau des hommes.

C'était du moins l'impression que lui rendait le reflet du grand miroir qu'il y avait devant lui.

Ses cheveux longs de couleur d'or, sa peau marmoréenne, son visage gracieux aux traits fins et ses larges et robustes épaules que l'on devinait aisément sous son manteau bleu lui conféraient indéniablement la filiation divine.

Les Fomoriens avaient été repoussés au fond des mers depuis longtemps déjà, par les Tuatha De Danann, après la dernière bataille de Magh Tuareadh. Forcées de se cacher et de fuir les Tuatha parce que plus faibles qu'eux, les créatures difformes n'eurent d'autres choix que de disparaître de la surface de ce monde, où même les dieux des Tuatha avaient été repoussés par les fils de Milesius.

Morrigane la déesse guerrière, qui avait pourtant aidé les Tuatha à les vaincre dans un lointain passé, leur avait redonné le contrôle des mers et des grands espaces laissés sur les îles abandonnées par les fils de Dagda, qu'ils ne fréquentaient toutefois qu'occasionnellement.

Plus de guerres, plus de combats, plus de massacres – ce qui était en soi malheureux – et plus aucune adversité. De quoi pleurer d'ennui. Mais peu lui importait les larmes, car au fond de l'eau elles ne pouvaient se voir.

La chambre d'Élatha était située dans la partie la plus élevée du palais et se trouvait complètement asséchée. Des murs d'eau fermaient les ouvertures faisant office de fenêtres ou encore de portes d'accès. Cette eau était mouvante et se déplaçait sans cesse dans un bruit constant mais discret, formant une barrière verticale semi-translucide qui permettait à Élatha de vivre selon son désir, dans des lieux commodes. Ces ouvertures pouvaient bien sûr être traversées, ce qui ne manquait jamais de laisser le sol souvent détrempé.

Mais pas aujourd'hui.

Élatha n'était pas sorti depuis un bon moment déjà. Et à part les serviteurs qui lui avaient porté son dernier repas composé de crustacés marins et d'anguille de mer, il n'avait reçu la visite de personne.

Le temps était peut-être venu d'aller faire une petite reconnaissance à la surface. Son bateau, un peu à l'image de celui de Mananann McClear pour ce qui était de la forme, était par contre entièrement recouvert de feuilles d'argent.

Élatha se glissa entre les sangles de son baudrier afin de ceindre sa fidèle épée.

Au moment d'attacher les sangles à sa ceinture, il remarqua les traces de pas laissées par l'eau sur le sol dallé de pierres polies.

Il recula lentement vers le mur supportant le gros miroir qui lui avait renvoyé un peu plus tôt sa si élégante réflexion. Si sa cruauté et son esprit retors avaient eux aussi pu être reflétés, le miroir en aurait probablement éclaté.

De quelle magie pouvait-il s'agir ici, songea-t-il, alors qu'aucun ennemi ne s'était plus manifesté à lui depuis fort longtemps?

Cela se devait d'être l'intention de l'une de ses créatures.

Et pourtant, il ne la voyait pas.

— Qui que tu sois, montre-toi, ordonna-t-il d'une voix qui, de par sa seule intonation, n'entendait jamais le refus ou la réplique.

L'homme apparut devant lui, à l'autre bout de la pièce, rejetant en arrière le large capuchon d'un manteau qui le couvrait jusqu'aux chevilles. L'eau ruisselait toujours le long du vêtement imperméable pour se répandre doucement sur le sol autour de lui. Aucune expression dans son visage ne pouvait trahir la moindre émotion.

La première réaction d'Élatha fut d'éclater de rire.

— Je suis vraiment scié en deux, échappa-t-il en se prenant les côtes. Voilà une quelconque créature venue d'on ne sait où, qui surgit comme ça devant moi! Mais cela faisait une éternité que je n'avais vu autre chose que des Fomoriens. Ne crains-tu donc pas la geis proférée par Morrigane?

— La geis de Morrigane n'a aucun effet sur moi.

Le sourire d'Élatha quitta momentanément son beau visage.

— Donc si la geis n'a aucun pouvoir sur toi, c'est que tu dois sûrement être mort! C'est cela! Tu es un revenant! Une de ces âmes perdues qui errent sur l'île frappée par les orages!

— Je ne suis pas un revenant, ni une âme perdue…

— Alors, qu'es-tu? Instruis-moi! Qu'es-tu donc venu faire en mon palais?

— Je suis venu pour te tuer.

Le rire d'Élatha mugit comme l'eau chutant d'une cascade se fracassant contre les rochers.

— Ne sais-tu pas que je suis frappé d'immortalité? reprit-il sûr de lui en s'avançant doucement tout en rapprochant sa main de la poignée de son épée.

Le geste n'avait pas échappé à Édouard Laberge qui rejeta aussitôt le pan du manteau qui couvrait son épée fomorienne.

— C'est bientôt la mort qui te frappera, dit-il sur un ton nonchalant.

Élatha s'arrêta net, les yeux rivés sur l'épée magique forgée par son propre peuple. La seule arme capable de le blesser mortellement.

— Où as-tu eu cette arme?

Puis d'un mouvement incroyablement brusque, il tira sa propre épée de son fourreau et se rua sur Laberge. L'autre eut tout juste le temps de tirer sa lame et de bloquer l'attaque. Le combat s'engagea aussitôt avec une brutalité exceptionnelle.

Laberge conjuguait magie et coups de lame, tentant vainement d'atteindre Élatha qui se défendait fort bien au maniement de l'arme blanche, distribuant tout aussi bien les coups de garde et de pommeau que ceux d'estoc et de taille.

Laberge était comme une machine. La précision de ses parades et des coups qu'il portait laissait son adversaire ébahi. À un moment donné, ce dernier fonça vers l'un des murs d'eau qui faisaient office d'ouverture dans la pièce où ils se trouvaient. Laberge lança une supplique énergétique vers la sortie pour la transformer instantanément en glace.

Élatha s'y frappa tête première, avant de reculer de quelques pas, visiblement sonné par l'impact. Sentant peu après Laberge l'attaquer, il se retourna juste à temps pour bloquer sa lame.

Les coups résonnaient en autant de clairs tintements générés par le choc de ces alliages de métaux inconnus. Mais bientôt Laberge put percevoir les cris rauques des bêtes fomoriennes qui venaient au

secours de leur prince.

Après avoir violemment repoussé Élatha contre une excroissance de pierre et lui avoir fait cracher son sang bleu, Laberge frigorifia les autres entrées, s'emmurant délibérément dans la salle avec son adversaire, bien décidé à en finir le plus rapidement possible. Il s'était convaincu de la valeur nulle de ces créatures qui ne servaient strictement à rien dans cet univers, excepté à faire le mal. Et son travail pour l'ARC consistait à éradiquer le mal sous toutes ses formes. C'était ce qu'il ferait, sans hésitation, sans aucun remords.

Les Fomoriens cognaient maintenant à coups redoublés pour tenter de briser la glace qui condamnait les ouvertures donnant accès aux appartements d'Élatha.

Il fallait en finir.

Élatha enchaîna les coups en tenant la poignée de son épée à deux mains. Il frappait vite et fort afin de déconcentrer son attaquant et de donner le temps à ses créatures de défoncer la paroi gelée. Laberge se retrouva projeté contre le mur de glace que les Fomoriens étaient en train de briser. Élatha lui appuya son avant-bras sous le menton et lui cogna la tête contre la glace. Laberge remercia intérieurement Goibhniu pour son casque de cuir qui l'avait protégé du choc.

Le tranchant d'une hache traversa la glace juste sur sa droite, à la hauteur de son épaule. Il repoussa Élatha avec toute la colère qui l'habitait et utilisa sa main libre pour le maintenir à distance dans une emprise invisible qui le privait de tout mouvement.

— Tu n'as pas le droit, mage, hurla le dieu réduit à l'impuissance, je suis immortel! Tu n'as aucun droit d'utiliser ta magie contre moi!

— Je suis venu pour te tuer, lui répondit Laberge, je m'octroie donc tous les droits.

Il porta le coup fatal à Élatha en frappant d'estoc à travers l'emprise qu'il avait lui-même créée. L'épée fomorienne traversa le corps du dieu qui dévisagea son assassin d'un regard presque contrit lorsqu'il tomba sur ses genoux.

Le curé se tenait devant lui, le fouillant sans vergogne de son regard froid, alors que derrière lui, les coups répétés commençaient à affaiblir l'épaisse couche de glace qu'il avait provoquée.

Élatha essaya de parler mais le sang jaillit de sa bouche. Ce même sang qu'il voyait couler le long de la lame de l'épée fomorienne qui se dressait dans la main de l'inconnu.

Cette même épée qui ajoutait déjà aux exploits de l'homme la mort prochaine du chef des Fomoriens.

L'existence quitta doucement le dieu déchu. Il eut une dernière pensée pour son immortalité perdue de la main d'un parfait étranger, dont il ne connaissait pas même le nom ni la provenance.

Peu importe l'importance du mal que l'on peut faire, ou la gravité des actions que l'on se donne le droit de poser. Le balancier, à son retour, peut faucher avec autant de force que la lame affilée d'une rapière.

Élatha s'effondra aux pieds de Laberge. Jamais plus il ne se relèverait.

Le curé se refusait systématiquement à croire que la vie puisse avoir animé le mythe qu'il venait d'annihiler jusque dans la mémoire même des hommes.

La glace céda juste derrière lui sous les efforts des créatures amphibies.

Enjambant le corps d'Élatha, Laberge se dirigea vers le bloc de glace qui bloquait la sortie opposée et se positionna un peu en retrait. Il remonta son capuchon afin de se dissimuler à leur regard.

Les premiers à entrer allèrent droit vers le corps de leur prince. Ils étaient profondément hideux avec leur peau noire semblable à celle d'une anguille et une tête pourvue de deux petites cornes. Leur large bouche laissait apparaître une inquiétante dentition alors que des branchies étrangement constituées se trouvaient à la base de leur crâne. Des bracelets de métal rouillé encerclaient leurs bras et des lambeaux de vêtement pendaient à leur corps.

Laberge s'arracha à l'étude des créatures qui semblaient maintenant détecter sa présence, bien qu'elles ne fussent pas en mesure de le voir.

Il se concentra sur l'ouverture gelée jusqu'à la faire éclater, en ayant pris soin de se mettre à l'abri d'un coin de mur. L'eau s'engouffra dans la salle en projetant les Fomoriens contre le mur

opposé.

Lorsque la salle fut remplie d'eau, Laberge décida de s'échapper. Mais le perceptible sillon de son déplacement ne passa pas inaperçu aux yeux des violentes créatures qui engagèrent aussitôt la poursuite.

Laberge fonçait maintenant droit vers la surface, protégé de son manteau magique, avec toute une légion de Fomoriens à ses trousses. Plus il accélérait, plus son sillon devenait apparent. Il avait espéré que la mort de leur chef puisse changer leur comportement mais il n'en était rien. Ils le poursuivaient avec acharnement, armés de harpons et de tridents.

L'étonnante agilité des Fomoriens contrastait avec leur allure de créatures délabrées. Il ne fallait jamais se fier aux apparences et Laberge s'avoua en son for intérieur qu'il avait peut-être sous-estimé ses poursuivants, en les jugeant trop vite sur leur seul aspect repoussant et difforme.

Les ténèbres cédaient lentement la place à une lumière diffuse, lui confirmant du coup qu'il approchait de la surface. Il lança tout à la ronde une supplique au bateau magique de McClear, pour qu'il puisse le rejoindre au plus vite.

Il les sentait sur ses talons et une panique subite le submergea, alors qu'il crevait les eaux pour se retrouver à l'air libre. C'est à ce moment qu'un coup de trident l'atteignit aux jambes et déchira le tissu mystérieux qui constituait le manteau protecteur.

Un harpon passa tout près de lui, fendant l'eau dans un sillon blanc et écumant.

Et lorsque le manteau lui colla au corps et que le voile recouvrant son visage eut disparu graduellement, l'eau l'envahit et il fut contraint de cracher l'air restant dans ses poumons en nageant de toutes ses forces pour crever la surface de la mer.

Il se retourna dans l'eau avant même de prendre le temps de respirer et concentra toute l'énergie qu'il put trouver en une seconde pour la propulser autour de lui en une unique onde de choc.

Les pointes de tridents à moins d'un mètre de lui furent aussitôt repoussées au loin avec une violence proportionnelle à la peur qu'il avait ressentie.

— Bateau, cria-t-il en s'étouffant, bateau! Où es-tu, nom de Dieu?

Il entreprit aussitôt de nager en direction de l'île de Nechtan qui se trouvait droit devant. Il savait que les Fomoriens ne tarderaient pas à se remettre à sa poursuite. La fatigue le gagnait déjà et il ressentait en lui les effets d'avoir été quelques instants plus tôt l'épicentre du petit séisme marin qui avait rejeté ses poursuivants. Créer une pareille onde de choc revenait à projeter l'énergie hors de soi de façon intense et brutale. Il sentait la douleur s'insinuer dans ses muscles et ses articulations.

— Bateau! J'ai vraiment besoin de toi! Tout de suite!

Le son grave du souffle d'un oliphant lui parvint derrière lui. Le bateau était là.

Laberge nageait de toutes ses forces, propulsé tant par la peur que par ses membres, pour mettre le plus de distance possible entre lui et les créatures aquatiques. La mer tourmentée ne l'aidant pas, il mit tous ses espoirs dans l'arrivée du bateau de McClear.

Passe près de moi, bateau! Ne t'arrête surtout pas!

Jetant un coup d'œil par-dessus son épaule, il vit le bateau s'approcher, fendant les flots mouvants, sans ne jamais ralentir son allure. Lorsqu'il arriva à sa hauteur, Laberge s'agrippa au bord.

— Fonce, bateau, fonce!

Le bateau accéléra subitement au moment même où le curé saisissait le bord de sa deuxième main.

Deux harpons vinrent se planter l'un après l'autre dans la coque du bateau enchanté. Le cœur de Laberge ne fit qu'un bond dans sa poitrine.

Il parvint à se hisser par-dessus le bord de l'embarcation et tomba lourdement à l'intérieur.

Fonce, bateau! Direction Nechtan!

Couché tout au fond, il chercha le moyen de se débarrasser des tenaces Fomoriens. Son regard tomba sur la poignée de l'épée magique accrochée à sa ceinture.

Elle sera l'extension de ton bras…

Un harpon siffla dans l'air pour venir se planter dans le bateau, tout près de lui.

Laberge se déplaça et se leva prudemment tout en tirant l'épée de son fourreau. Celle-ci se mit aussitôt à relater ses exploits et à chauffer doucement la poignée dans la main du mage.

Le bateau glissait agilement sur la mer lugubre et de plus en plus courroucée, à mesure que l'île frappée par les tempêtes se dessinait entre les nuages en furie et les éclairs éblouissants. La pluie se mit à tomber à verse, crevant de milliers d'impacts la surface démontée.

Laberge, debout à la poupe du navire qui venait de lui sauver la vie, souleva l'épée fomorienne haut dans les airs. Il ferma les yeux, oubliant les harpons et les tridents que ses poursuivants lançaient malhabilement contre lui, puis chercha à regrouper toute la force disponible en ce monde élémentaire dans la lame de cette épée. Elle deviendrait un contenant, une réserve accumulée, une ressource utilisable. Une extension de son bras.

— Par le nom de l'Un et l'existence de toute chose! cria-t-il. En ce monde et dans tous les autres! J'invoque le Tout et le Complément! Qu'ils viennent à mon secours!

L'épée continuait de raconter les exploits de Laberge mais sa voix s'accéléra soudain. Elle parlait si vite que les phrases devenaient incompréhensibles. La lame s'illumina d'un coup, chauffée à blanc, éclatante de lumière. Une lumière unique et incomparable. La lumière de l'Un.

Le regard de Laberge devint aussi brillant que l'acier de la lame qu'il tenait à bout de bras.

Il visualisa d'avance ce qui s'apprêtait à se produire. Comme une réelle vision du futur.

Puis, tombant à genoux au fond du bateau, il plongea la lame dans les eaux, illuminant la mer d'un seul éclair aveuglant.

Tous les Fomoriens à sa poursuite qui nageaient en surface furent instantanément pétrifiés. Ainsi transformés en pierre, ils disparurent sous la surface, coulant vers le fond pour s'y abîmer parmi les rochers.

L'épée s'était tue. Il ne restait que le bruit de l'eau qui frappait la coque du navire et le craquement de son bois. La poitrine en feu, Laberge arracha le harpon planté dans l'embarcation tout près de lui et le jeta à la mer en un geste de dégoût.

Le roulement plus insistant d'un tonnerre menaçant le fit se retourner. Il avança vers la proue et prit appui contre le petit bastingage.

L'île frappée par les tempêtes était là, juste devant, dévoilant au curé ses rivages inhospitaliers.

Ina Kassidy s'accrochait du mieux qu'elle pouvait au corps de Proserpine qui volait à toute vitesse dans le ciel ténébreux entre l'île de Man et celle de Nechtan. Le battement des puissantes ailes de l'archidiablesse produisait un son inquiétant qui allait se perdre dans les hauts vents de ce monde isolé. La gardienne de l'*Agrippa* était sérieuse et n'avait pas prononcé le moindre mot depuis leur départ de la grotte où elles s'étaient réfugiées sur l'île de McClear. Ina enfonçait son visage contre le corps de sa protectrice, préférant ne pas voir l'étendue de la mer cendrée qui défilait à des centaines de mètres en dessous, ou le ciel embrasé d'éclairs à travers lequel elles progressaient.

Proserpine volait de toutes ses forces vers l'île de Nechtan qui se découpait plus en avant. Elle se questionnait encore, et depuis un bon moment déjà, sur les raisons qui l'avaient poussée à agir de la sorte envers cette mortelle ambitieuse. Les démons gardiens des *Agrippa* prenaient habituellement plaisir à perdre les mortels qui s'aventuraient malencontreusement à vouloir briser les chaînes du livre. Ces derniers n'avaient pas été enchaînés pour rien. Les hommes qui s'en étaient donné la garde savaient trop bien que c'était de l'intérieur de ces livres que s'ouvrait le passage menant aux enfers. Et c'était par là que le Maître pouvait agir. Ainsi, une entité assignée à la garde d'un *Agrippa* y avait accédé de l'intérieur, par la seule et unique volonté du Maître. Mais comment comprendre l'attitude de Proserpine qui, au départ, avait simplement voulu entraîner cette mortelle vers sa propre perte, et qui maintenant s'obstinait à lui prêter main-forte pour atteindre l'objet de sa quête?

Le Maître serait en désaccord, c'était prévisible.

Elle s'était attachée inopinément à la druidesse et de façon plus qu'inattendue. Et ce trouble qui la propulsait en avant par moult battements d'ailes ne devait couvrir que l'envie de perdre une multitude d'êtres vivants plutôt qu'un seul. C'était du moins ce dont elle essayait de se convaincre. Les souvenirs d'une existence passée, loin derrière elle, traversèrent brièvement sa mémoire. Elle chassa aussitôt ces images de blancheur et de pureté qui l'avaient autrefois habitée dans des temps reculés. Des temps où certains anges avaient refusé que les hommes puissent s'élever jusqu'à leur niveau.

Alors qu'elles atteignaient les plages de sable noir de l'île de Nechtan, Proserpine attira l'attention d'Ina Kassidy.

Au sol, tiré sur la plage d'une petite baie qui apparaissait comme une anse entre les rochers au pied d'arbres séculaires, un bateau gisait là, abandonné.

— C'est le bateau du dieu de l'île de Man, cria-t-elle à sa protégée pour couvrir le bruit du vent et du grondement du tonnerre. Le prêtre est ici!

— Mais comment est-ce possible? Nous l'avons vu se perdre sous les glaces!

— Il est un mage puissant! Il aura trouvé le moyen de se tirer d'affaire et obtenu l'aide des consignés de l'île.

— Maudit soit ce damné Canadien! Qu'il aille au diable!

— Et nous l'y enverrons s'il fait l'erreur de se mettre en travers de notre route. Mais pour l'instant, trouvons un endroit sécuritaire pour nous poser. Il ne sera pas le seul ennemi que nous rencontrerons ici.

Proserpine se laissa descendre dans un vol plané en prenant bien soin de serrer Ina contre elle en utilisant bras et jambes. Tous ses sens de créature surnaturelle étaient aux aguets et le rythme évolutif de la foudre qui s'évertuait à déchirer ce ciel hostile ne laissait aucun doute sur la véracité de ses dernières paroles.

Morrigane savait déjà qu'elle avait de la visite.

16

Autre Monde celtique, Irlande.
Au cœur d'un cycle de jour.

Caché derrière les grands arbres aux cimes froissées par le vent, Édouard Laberge n'avait rien manqué de l'arrivée par la voie des airs de la femme qu'il était venu chercher. Il n'avait pas bravé pour rien tous les dangers associés à l'état pitoyable dans lequel se trouvait l'Autre Monde. Il se devait maintenant d'arriver au puits avant Ina Kassidy.

Sauf qu'il n'avait pas la moindre idée de l'endroit où il pouvait se trouver sur l'île.

Il tira rapidement l'épée fomorienne qui, lui avait-on dit, pourrait servir tout aussi bien de guide que de raconteuse de saga. Il la planta dans le sol et mit un genou à terre pour se retrouver à la hauteur de sa garde.

— Dis-moi, épée magique, murmura-t-il comme s'il avait l'intention de l'amadouer, comment puis-je faire pour atteindre le puits sacré de la connaissance? Celui que l'on surnomme aussi le puits du bout du monde. J'ai besoin de ton aide et de tes conseils pour me guider jusque-là! Et j'en ai besoin très vite!

La voix douce et féminine se porta au secours de son nouveau maître sans trop se faire attendre.

— Le puits de la connaissance, expliqua-t-elle, est une source merveilleuse, dont l'eau, cet élément présent dans la nature, ce liquide incolore, inodore, transparent, limpide, insipide…

— Oui, oui, je sais, s'impatienta Laberge, je sais ce qu'est l'eau! Ce que je veux savoir, c'est où diable se trouve ce maudit puits!

— Cette source de tout savoir se trouve au pied d'un grand chêne

qui perd ses feuilles. On dit que ses glands, bien enchâssés dans leur cupule, renferment un savoir important au même titre que l'eau du puits. Cet ensemble existe en ces lieux, sur un haut plateau ceinturé d'une ancienne muraille dont personne ne connaît l'origine des constructeurs. Ce plateau est désertique et ne comprend que ce seul arbre couvrant le puits de ses branches. Il se trouve aux abords d'une plage située de l'autre côté de l'île. C'est là que tu dois aller.

— Ton savoir m'émeut, épée, mais cette île est grande et je risque maintenant d'arriver trop tard!

— Ne sais-tu pas ouvrir les portes de transplanation?

— Oui je sais, mais…

— N'as-tu pas juste derrière toi un arbre imposant en ce moment précis? L'arbre, cette grande plante ligneuse vivace, dont la tige retenue au sol par des racines n'est chargée de branches et de feuilles qu'à partir d'une certaine hauteur?

— Oui, en ce moment précis, il y a bien une de ces grosses plantes juste derrière moi, répondit Laberge agacé, et je suppose qu'il sera encore là tout à l'heure. Mais que veux-tu insinuer?

— Utilise-le comme porte de transport! Et émerge au puits! En nous concentrant tous les deux, nous y arriverons!

— Je ne maîtrise pas entièrement les portes de transplanation…

— As-tu d'autres choix? Je sais que tu peux le faire, j'ai confiance en toi…

Laberge arracha l'épée au sol et alla s'appuyer le dos contre le hêtre imposant qui devait bien faire quarante mètres de haut. Tenant l'épée à deux mains contre sa poitrine, il murmura pour lui-même les détails de leur destination.

— Un haut plateau ceinturé d'une antique muraille dont personne ne connaît l'origine et qui se trouve de l'autre côté de l'île aux abords d'une plage. Ce plateau est désertique et ne comprend qu'un seul arbre, un chêne, couvrant le puits de ses branches.

— C'est là que tu dois aller…

Le curé laissa son dos s'appuyer entièrement contre le tronc du gros hêtre. Sa tête bascula en arrière pour venir toucher l'écorce lisse et il ferma les yeux, se concentrant sur la description qu'avait faite

l'épée de l'environnement du puits sacré. S'il n'y avait qu'un chêne sur ce plateau, il l'atteindrait. Sa concentration devint réflexion, puis relaxation. Les bruits extérieurs ne lui parvenaient plus que de très loin, filtrés par son désir unique de ne plus voir que ce chêne avec un puits à ses pieds.

Curieusement, la phrase qu'il avait utilisée deux ans auparavant en Roumanie pour traverser le temps par les ruines du château de Târgovişet[36] s'imposa d'elle-même à son esprit.

Lorsqu'il eut atteint la certitude de ne plus exister que pour cette unique destination et de sentir qu'il ne faisait plus qu'un avec l'arbre contre lequel il était appuyé, il prononça la phrase de manière posée mais déterminée, comprenant bien chacun des mots comme s'ils avaient été les derniers à franchir ses lèvres.

— Porte, ouvre-toi et guide-moi jusqu'à destination…

Le sentiment désagréable d'être mort, ce sentiment qu'il détestait par-dessus tout, l'envahit aussitôt après qu'il eut été aspiré par le gros tronc.

Puis vinrent l'appréhension, le froid, la douleur.

Ina trouvait l'attitude de Proserpine différente depuis leur arrivée. Elle ne parvenait pas à comprendre ce qui avait pu se passer dans l'esprit tordu de sa compagne entre l'île de Man et cette île, frappée par les tempêtes.

Bien à l'abri d'une anfractuosité dans la titanesque muraille en ruine qui gardait le haut plateau, Ina questionna Proserpine.

— Qu'est-ce que tu as, demanda-t-elle, tu sembles troublée. Dis-moi ce qui se passe!

— Il y a qu'à partir de maintenant, tu devras te débrouiller seule pour atteindre le puits. J'avais promis de t'amener jusqu'ici, ce que j'ai fait. Car l'*Agrippa*, lui, ne te permet que de venir et de repartir. J'ai fait plus qu'il n'en fallait pour te guider jusque sur cette île maudite. Tu devras dès maintenant ne compter que sur tes talents pour parvenir jusqu'à la source. Une fois que tu auras bu au puits de la connaissance,

tu sauras comment revenir de façon sécuritaire dans ton monde. En fait, tu sauras tout…

— Mais toi, insista Ina, où iras-tu?

— Je vais retourner là où je dois résider. Au cœur de l'*Agrippa*. C'est là la mission que m'a confiée le Maître.

— Le Maître…

— Tu dois gravir la muraille en ruine pour accéder au haut plateau. Mais tu ne peux le faire d'ici. Il te faudra longer la plage et traverser les mâts de Macha pour atteindre une section du mur à demi effondrée qui te permettra une ascension plus aisée. Une fois là-haut, cours vers le puits et ne perds pas de temps pour t'y abreuver.

— Mais comment reconnaîtrai-je le puits?

— Il est tout ce qu'il y a sur le terrain plat que tu trouveras là-haut. Et il gît au pied d'un grand chêne qui perd ses feuilles… Va! Tu y arriveras!

La jeune femme tomba dans les bras de l'entité qui la serra fort contre elle.

— Bonne chance, Ina Kassidy. Nous nous reverrons.

— J'y compte bien…

Proserpine recula de quelques pas pendant qu'Ina extirpait le petit *Agrippa* de son étui en bandoulière. Elle ouvrit le livre et observa l'archidiablesse se dématérialiser sous ses yeux pour rejoindre en une brume éthérée les pages du grimoire occulte.

Ina referma l'*Agrippa* et le pressa contre son cœur avant de l'enfiler dans l'étui de cuir puis d'en rattacher les cordons. Elle respira profondément pour se donner du courage et surtout ralentir son rythme cardiaque qui ne lui donnait aucun répit depuis son arrivée.

Elle devait coûte que coûte arriver au puits avant Laberge.

Après chaque bataille passée, Macha, l'une des personnalités les plus horribles de la déesse guerrière Morrigane, revêtue d'un manteau de plumes noires tel un charognard, examinait un à un les cadavres qui jonchaient le sol. Les guerriers ennemis morts étaient dépecés sans

égards et leurs têtes décapitées étaient empalées en cercles sur des pieux de bois plantés sur la plage en l'honneur de la redoutable déesse. Les intempéries tout comme les oiseaux se chargeaient de bien nettoyer les crânes. Cette forêt de pals que l'on appelait les « mâts de Macha » constituait un avertissement plus que convaincant pour quiconque tenterait de rejoindre l'île par ce côté.

Marchant sur la plage de sable noir d'un pas hésitant, Ina Kassidy atteignit les mâts de Macha. Elle s'arrêta net face à la multitude de crânes blanchis qui la regardaient de leurs orbites évidées. La quantité incroyable de pals qui recouvraient la plage défiait toute logique.

Ina se glissa entre eux, poussée par la crainte et le vent. Elle se déplaçait lentement, incapable de détourner son regard de ce spectacle immonde et effrayant.

Elle leva les yeux au ciel lorsque des oiseaux noirs volant très haut se mirent à tourner au-dessus de la plage. Le vent qui se glissait insidieusement entre les pals produisait un bruit terrifiant à glacer le sang.

La druidesse se surprit à entonner un chant ancien pour se donner du courage. Le souffle frais qui semblait poussé par la mer accompagnait sa voix en se faufilant à travers les espaces creux des multiples crânes empalés, comme l'air s'échappant des tuyaux d'un orgue macabre.

Ina s'efforçait de garder les yeux au sol pour se déplacer entre les piques, afin d'éviter de rencontrer tous ces regards vides en proie au désespoir le plus profond.

Après plusieurs minutes de marche, alors qu'elle arrivait presque au bout de la forêt de pals, la pluie se mit à tomber, par gouttes éparses chassées par le vent, soulevant les restes de chevelures sur les crânes blanchis. Cette vision absurde donnait une allure vivante aux têtes coupées et la druidesse accéléra le pas pour se sortir du site maudit. Mais avant même qu'elle n'atteigne les derniers pals, l'air sembla se raréfier tout autour d'elle jusqu'à rendre sa respiration difficile. Ce qu'elle avait d'abord attribué à la peur ou à la pression qui pesait lourd sur ses épaules lui parut comme quelque chose de réel, tangible et menaçant.

Dans un souffle aussi géant que la déesse elle-même, Morrigane lui bloqua le passage sous les traits de l'une de ses plus redoutables personnalités : Macha, la glaneuse des champs de bataille.

La vision dantesque de cette chose qui la dépassait de deux têtes et dont l'abondante chevelure noire ébouriffée se mêlait à son manteau de plumes de corbeau la cloua sur place. Les yeux levés vers le visage blafard aux joues creuses et aux lèvres rouge sombre, Ina Kassidy poursuivit son chant mélancolique tout en s'efforçant de garder le contrôle de sa voix qui tremblait légèrement malgré elle. Elle regarda la déesse droit dans les yeux tout en chantant, chassant sa colère, enveloppant son manteau de plumes d'une illusion de tristesse et d'abandon.

Les deux femmes restèrent ainsi un bon moment à s'observer mutuellement. Ina reprenait sans cesse son chant, portant les mots de sa voix magique vers l'esprit primal de l'effroyable déesse.

Macha qui se mouvait subtilement vint s'agenouiller devant la druidesse. L'expression sévère de son visage avait changé pour adopter un air se rapprochant de l'extase.

Ina avait la gorge sèche et cherchait, tout en continuant de chanter, le moyen de vaincre la créature de cauchemar qui se tenait juste devant elle. Avançant très doucement, sans jamais la quitter des yeux, elle glissa la main droite sous son manteau et jusqu'à sa ceinture, avant d'insérer son index sous le cordon de cuir qui retenait le manche de la petite serpe d'or qu'elle avait cru bon d'apporter pour ce voyage initiatique. Le reste de ses affaires avait été abandonné dans la grotte de l'île de Man, pour ne conserver que le strict minimum.

Macha était hypnotisée par la voix de la jeune femme. Depuis trop longtemps elle avait perdu la mémoire des chants anciens de la terre d'Irlande, car elle ne régnait plus que sur un monde vide et dévasté. C'était le prix à payer pour assouvir une seule et unique vengeance.

Une fois le cordon desserré, Ina laissa sa main remonter le long du court manche de la serpe. Elle ne fonctionnait plus que par instinct, par impulsions. À part sa voix, le reste de son corps ne répondait qu'à des réflexes nerveux aux conséquences imprévisibles. Elle attendit

d'être encore plus près de la déesse qui reprenait maintenant de sa voix rauque la cantilène oubliée.

D'un geste furieux, elle tira l'outil tranchant et frappa de toutes ses forces le cou de Macha qui se jeta aussitôt en arrière dans un vol de repli. Surprise, la déesse porta la main à son cou pour toucher la blessure superficielle qui laissait s'écouler un sang épais et foncé. Le cri qui s'ensuivit fut étouffé jusqu'à un certain point par la douleur ressentie dans son cou, mais la rage qui l'anima, elle, se fit ressentir jusque dans les entrailles de la druidesse qui courut aussitôt se réfugier entre les hauts pals.

Macha survolait les piques, incapable de plonger pour attraper Ina qui courait en zigzaguant entre les trophées de guerre. Par des gestes vifs, elle tentait en vain de mettre la main au collet de la femme qui l'avait si habilement trompée.

Dans sa course, la jeune femme se frappa contre un poteau de bois noirci par les intempéries et perdit l'équilibre pour chuter au sol dans un cri de terreur. Couchée sur le dos, elle vit Macha prendre de l'altitude avant de lui foncer dessus. Son regard se posa un instant sur la lame recourbée de la serpe. Une goutte de sang, essence même de la déesse, se détacha de la pointe et Ina l'attrapa au vol. Le précieux liquide glissa au creux des plis dans le fond de sa main.

Le cri fut instantané.

Manifestes, perçantes, âcres et discordantes, les vibrations sonores composant la voix unique de la bardesse furent dirigées vers ce liquide vital et essentiel.

Et la blessure de Macha ne fut qu'explosion de sang.

Le corps tout entier de la déesse fut saisi de spasmes violents et tomba en chute libre.

Ina Kassidy courut à quatre pattes pour éviter le corps massif qui vint se ficher sur les piques dressées.

Macha la glaneuse s'était empalée sur son propre champ de trophées lugubres.

Ina se releva, sa serpe d'or à la main, couverte du sang de la déesse. Sa connaissance des cris bardiques, qui pouvaient tout aussi bien attirer que repousser, venait de lui sauver la vie. Le pouvoir

qu'elle avait grâce au contrôle de sa voix devenait en ce monde une arme redoutable. Il pouvait charmer, ou tuer.

Dans un accès de rage aveugle, elle détacha à coups de serpe la tête disproportionnée du corps inanimé.

En pleurant de colère, elle la traîna vers la mer jusqu'à la dernière rangée de pals, avant de la soulever pour l'enfoncer sur l'un d'eux laissé vide. Elle marcha ensuite un moment sur la plage et lava la lame de sa petite serpe de druide du sang sombre et des lambeaux de chair qui la recouvraient.

Les larmes qui se faufilaient entre ses lèvres lui apparaissaient aussi salées que l'eau de mer. Elle les essuya du revers de sa manche et glissa dans son fourreau la petite serpe d'or.

Le souvenir de son mentor, le druide McCarthy, lui revint en mémoire. Il était celui qui lui avait offert la serpe, au cours d'une cérémonie tenue dans un nemeton[37] non loin de Dublin. La serpe d'or symbolisait le pouvoir du druide, pouvoir qu'il avait de cueillir le gui ou toute autre plante médicinale. Elle avait chéri cet outil tout au long de son existence et le chérissait encore plus aujourd'hui.

Mais qu'aurait dit le professeur McCarthy des actions qu'elle avait posées jusqu'ici pour s'approprier savoir et sagesse? Lui qui lui avait fait jurer de ne jamais cesser d'apprendre approuverait-il le fait qu'elle en soit venue à tuer pour nourrir son esprit?

Elle jura à voix haute en frappant du pied le sable noir.

Trop près du but. Trop près pour reculer.

Elle courut vers la muraille en ruine et en entreprit l'escalade pour atteindre au plus vite le haut plateau.

Laberge ouvrit lentement les yeux, comme si la peur d'apercevoir quelque chose de terrible l'eût forcé à être prudent. Le froid paralysait encore partiellement ses articulations et il toucha sa tête pour constater qu'il avait perdu le casque lors du transfert.

Couché à plat ventre au bord d'un petit plan d'eau, il contemplait la réflexion d'un homme usé au visage noirci par une barbe de

plusieurs jours. Tout à coup troublée, l'eau laissa apparaître, à la place de son visage, les yeux étonnés d'un gros poisson.

Laberge sursauta et se releva d'un bond.

La vision qui s'offrit dès lors à son regard le stupéfia.

Le puits sacré de la connaissance se trouvait là, à ses pieds. D'un diamètre restreint d'environ deux mètres cinquante, le puits cerclé de pierres était parfaitement rond et à l'égalité du sol. En ses eaux nageait un gros poisson que Laberge identifia possiblement comme un saumon, alors que juste à côté se trouvait un chêne gigantesque, qui perdait continuellement ses feuilles et ses glands. Le sol était recouvert d'une herbe verte et touffue, couvrant une surface d'environ dix mètres carrés.

Et tout autour, le même paysage désertique auquel le curé avait été habitué depuis des cycles reprenait ses droits sur cette île frappée par le mauvais temps. Il se trouvait sur une plaine dénudée placée sur un plateau qui s'élevait à moins de dix mètres au-dessus de la plage et dont les restes d'une muraille n'assuraient plus que l'empêchement des éboulis.

Des montagnes ravinées dominaient en toile de fond vers le centre de l'île, créant une nature sauvage et indomptée frappée en permanence par des éclairs fulgurants.

Un peu plus loin, au bout du plateau, la mer cendrée s'étalait sur une étendue infinie nappée de brouillards stagnants.

Laberge se dirigea dans cette direction, conscient que le bord de l'escarpement lui offrirait une vue sur la plage. Mais cet état à découvert ne lui plaisait guère et il accéléra le pas, songeant que les endroits pour se cacher autour du puits étaient pour ainsi dire inexistants.

Quelle ne fut pas sa surprise, quand il atteignit les bords du haut plateau, d'apercevoir en contrebas Ina Kassidy en train d'escalader le reste des remparts en ruine!

Plus loin, la forêt de pals couvrait la plage. Sa seule vue donna froid dans le dos au curé qui alla se placer juste au-dessus de celle qu'il avait si attentivement écoutée chanter dans un pub de Drogheda, à peine quelques jours auparavant.

Concentrée sur son ascension, la jeune femme ne l'avait pas remarqué. Ce n'est que lorsqu'elle parvint au haut de l'escarpement et qu'elle leva la tête qu'elle rencontra le regard du curé qui lui tendait la main.

— Comme on se retrouve, déclara-t-il sur un ton aussi abrupt que la pente qu'elle venait de gravir.

— Vous! Mais comment est-ce possible?

— Je trouvais qu'à notre arrivée sur cette île, notre relation s'était amorcée sur une note un peu trop froide. Il me tardait de vous retrouver pour conclure ce différend…

— Vous êtes immonde! Loin de moi était l'intention d'en arriver là. Vous m'y avez forcée! Vous n'aviez qu'à ne pas me suivre jusqu'ici!

— Je suis immonde, bien sûr… et tout est de ma faute… avez-vous cru une minute que je vous laisserais boire à ce puits? Mais vous êtes cinglée, ma parole!

— Je suis beaucoup plus forte que vous ne le croyez. J'ai déjà détruit Morrigane! J'ai été plus forte qu'elle! Ce n'était qu'une créature préhistorique sans la moindre intelligence! Et tous ceux qui sont confinés sur l'île de Man ne valent guère mieux!

Un puissant bruit de branches brisées attira leur attention. Au loin, la cime des arbres au cœur de la forêt semblait malmenée par quelque titan encore caché à leur regard.

— Qu'est-ce que c'est que ça? interrogea Kassidy qui venait d'abréger son sermon à l'endroit du curé.

— Sûrement une autre créature préhistorique sans la moindre intelligence et dont vous nous débarrasserez sans le moindre mal!

Les arbres gigantesques qui composaient cette forêt sans âge continuaient de s'agiter sous d'invisibles bousculades. Laberge et la druidesse suivaient la progression du mouvement, conscients qu'un nouveau danger allait bientôt les menacer.

— Faites quelque chose, nom de Dieu!

Laberge eut envie de la frapper mais il retint son geste.

On ne frappait pas une femme. Mais le désir de faire une exception pour celle-ci le brûlait.

Il devait constamment rappeler à son souvenir que l'Irlandaise qui

se tenait à ses côtés était une voleuse et une meurtrière. Qui plus est, elle avait essayé de le tuer.

Il tira de son fourreau l'épée magique des Fomoriens et Ina Kassidy recula instinctivement. Laberge la planta au sol d'un geste rageur. Il pouvait voir au loin sur le plateau, un groupe important de formes blanchâtres et éthérées qu'il associa à des âmes perdues. Celles-ci l'observaient et tentaient d'attirer son attention par des mouvements suppliants de détresse extrême.

— Épée, dis-moi, supplia-t-il en retrouvant sa concentration, quelle est cette créature qui se dirige vers nous en provenance de la forêt?

Les couleurs d'or et d'argent poli de l'épée changèrent subtilement de teinte avant qu'elle ne s'exprime de sa voix pure et réfléchie sous le regard surpris de la druidesse.

— Qui d'autre que Morrigane! Et à entendre bouger le feuillage des arbres, elle aura emprunté la forme lourde et monumentale de Badb, la messagère du malheur…

— Mais explique-toi, épée! Qui est cette Badb et comment pourrais-je l'arrêter?

— Badb est la forme gigantesque de l'une des trois personnalités de Morrigane. Son corps géant à la musculature masculine reste toutefois celui d'une femme aux traits durs, creusés, et à la longue chevelure rousse.

— Tu ne réponds pas à ma question épée, hurla Laberge pour couvrir le bruit du vent et d'un roulement de tonnerre inopportun, je t'ai demandé ce que je dois faire pour l'arrêter!

— Tu m'as aussi demandé qui elle était, lui rappela l'épée fomorienne, tu ne m'as pas laissé le temps de compléter ma glose…

— Je me fous de ta glose, cria le curé en postillonnant jusqu'à la garde de l'arme plantée dans le sol, je veux simplement que tu me dises comment arrêter cette chose!

— Utilise le bâton…

— Le bâton?

— Oui, le bâton! Celui qui se trouve dans l'aumônière que t'a donnée McClear!

Laberge tâta la bourse attachée à sa ceinture.

— Mais, McClear m'a dit que ce bâton ne devait être utilisé qu'en tout dernier recours…

Ina Kassidy, qui n'avait pas quitté des yeux l'orée de la forêt, tapota l'épaule de Laberge d'une main hésitante.

— Croyez-moi, dit-elle mal assurée, vous pourriez l'utiliser sans hésiter…

Laberge se tourna en se relevant. Ses yeux et sa bouche s'agrandirent de surprise et un frisson traversa tout son corps comme une décharge électrique.

Donnant de l'épaule dans un grand arbre moussu afin de se frayer un passage hors de la forêt, Badb la géante les observait de loin. Une haute branche s'était emmêlée dans ses cheveux roux et elle tira la tête de côté pour la dégager. Vêtue d'une tunique souillée et dépenaillée retenue à la taille par un gros cordon, ses bras puissants étaient quant à eux cintrés de bracelets, tant à la hauteur des biceps que des avant-bras. Elle tenait dans une main un lourd gourdin et son visage bilieux, d'allure masculine, aux joues creuses et à la mâchoire taillée à coups de serpe, s'enfonçait dans une longue chevelure aussi sale que flamboyante.

Au moment même où Laberge sautait sur les cordons de son aumônière, la géante sortit de la forêt pour se diriger vers eux. Son pas était lourd et lent et Laberge se prit à espérer qu'il aurait assez de temps pour agir.

— Il est vraiment question de dernier recours, confirma-t-il à la druidesse. Mais dis-moi, épée, ce que je dois faire de ce bâton!

— Si j'étais toi, je le lancerais dans la mer, répondit l'épée, car c'est de là que te viendra l'aide d'une créature à la mesure du danger qui te menace. Mais n'omets surtout pas d'invoquer le lieu consacré aux sept arbres! Car les arbres sont le liant entre l'eau, la terre et l'air!

Laberge se tourna, perplexe, vers Ina Kassidy.

— De quoi veut-elle parler? Comprenez-vous ce qu'elle veut dire?

— Je crois qu'elle fait référence au bosquet sacré des druides.

— Vous croyez! Mais nom de Dieu, vous êtes druide!

— Mais pour qui vous prenez-vous, le fustigea-t-elle. Vous n'êtes

qu'un mage de bas étage camouflé en prêtre catholique! Honte sur vous!

— Je n'ai pas de leçon à recevoir d'une meurtrière et d'une voleuse! Ça, c'est du bas étage! Et de plus, vous ne savez pas de quoi vous parlez! Vous ne savez rien de moi!

— Oh, j'en sais assez pour savoir que vous m'avez trompée! Débrouillez-vous! Moi, je vais au puits! Une fois que j'aurai bu l'eau de la connaissance, je saurai comment éliminer Morrigane!

Alors que la jeune femme quittait Laberge pour aller au puits, ce dernier dans un accès de colère l'agrippa par les cheveux et lui appliqua la pointe de sa dague contre la gorge.

Les pas syncopés de la géante qui venait par la plage résonnaient dans le roc du haut plateau où ils se tenaient. Heureusement, elle se trouvait encore assez loin, de l'autre côté de la forêt de pals aux crânes nettoyés.

— S'il n'en tenait qu'à moi, déclara Laberge à l'oreille de sa prisonnière, je coifferais de votre tête l'une de ces piques! Mais je vous ramènerai, avec l'*Agrippa*, et je vous jure devant Dieu que jamais vous n'approcherez de ce puits! Vous allez maintenant me dire quels sont ces sept arbres! Tout de suite!

Il enfonça un peu plus la pointe de la dague dans la gorge de la jeune femme afin d'ajouter plus de poids à ses arguments. Kassidy accéda à sa demande d'un signe de tête.

La faisant pivoter vers la plage qu'ils dominaient tous deux en hauteur, et sans relâcher son étreinte, Laberge inspira profondément et chercha toute l'énergie disponible autour d'eux.

Il fallait improviser.

Il choisit d'appliquer sa formule pour la création des golems afin de tirer des eaux quelque chose qui puisse arrêter la géante qui atteignait presque les piques plantées dans le sable noir.

Relâchant brutalement Ina Kassidy, il plongea la dague dans son fourreau puis la main dans son aumônière pour en tirer le bâton que McClear lui avait donné.

Le vent marin chassait la pluie entre le roulement du tonnerre et les éclairs qui continuaient de partager le ciel, faisant à tout moment

sursauter le mage et la druidesse.

— Créature, cria Laberge de toutes ses forces en direction de la mer, je te conjure, esprit de ces eaux et quelque puissance qui t'ait été donnée par Dieu, je te contrains et te commande, bon gré mal gré, sous le joug même de ce bâton, sans faillance ni tromperie, et par les arbres sacrés des druides… récitez-les!

— L'aulne, le bouleau, le chêne, le houx, le noisetier, le pommier et le saule!

— Je te commande de te déchaîner en ce lieu!

Et le mage lança de toutes ses forces le bâton vers la mer.

Il tournoya longtemps dans les airs et frappa la surface de l'eau pour s'y enfoncer aussitôt.

— Au nom de Dieu qui est Alpha et Oméga, je te l'ordonne!

Au même moment, des éclairs explosèrent dans le ciel tourmenté et le tonnerre frappa à faire vibrer le sol. Badb défonçait la forêt de pals, les fauchant de sa trique et faisant voler les crânes dans toutes les directions.

Les yeux d'Édouard Laberge et d'Ina Kassidy allaient sans arrêt de la mer à la géante. Instinctivement, ils se mirent à reculer sur le haut plateau, terrifiés par Badb qui se rapprochait. Leurs cœurs battaient la chamade sous l'effet de ces émotions violentes et la jeune femme saisit Laberge par le bras.

C'est à ce moment que la mer, tout comme le ciel, se déchaîna.

Émergeant du lot de piques en jetant devant elle une nouvelle volée de crânes, Badb s'arrêta net, intriguée par les mouvements irréguliers des vagues. Véritable messagère de malheur, la déesse se tourna vers Laberge.

— Qu'as-tu fait, mortel? lui demanda-t-elle sur un ton qui trahissait la crainte d'un nouveau drame à venir.

Laberge n'eut pas le temps de répondre. Car ce qui s'arracha à la mer avec la vitesse d'un cobra le marqua d'une image qu'il n'oublierait jamais jusqu'à la fin de ses jours.

Un gigantesque monstre vert et serpentiforme jaillit des flots en glissant littéralement sur ceux-ci. Dépourvu de pattes, d'ailes ou de nageoires, il eût été possible de le confondre avec un serpent, mais la

texture de sa peau en écailles à l'apparence d'une cuirasse et sa tête de dragon surmontée de deux cornes et d'une gueule feignant un affreux rictus démentaient cette appartenance. La puissance développée pour lui permettre d'atteindre la géante projeta de l'eau jusqu'aux pieds des deux humains estomaqués.

— Dieu du ciel, s'étonna Laberge, mais qu'est-ce que c'est que ça?

Une lutte féroce venait de s'engager sur la plage. Eau, roches, pals et sable noir volaient dans toutes les directions. La longue créature s'était enroulée autour du corps de la géante en tentant d'accéder à son cou. Badb la retenait toutefois de sa main valide et essayait de la frapper de son gourdin avec l'autre. S'efforçant de gagner son visage, le monstre claquait dans le vide ses mâchoires gigantesques en un bruit sec et terrifiant.

— C'est une guivre, risqua Ina, j'ai vu des reproductions d'une pareille créature dans le *Manuscrit des paroles du druide sans nom et sans visage*.

— Une guivre? Je n'avais jamais entendu parler de pareil monstre marin. Il nous faut ficher le camp d'ici.

Bateau, je t'attends…

Le choc eut l'effet d'un bruit abrutissant dans sa tête. Pendant un bref instant, le silence l'envahit puis l'impression de tomber au bord du versant le saisit sans qu'il puisse l'empêcher. Il heurta le sol et bascula vers une corniche en contrebas.

À l'impact, il s'évanouit.

Ina Kassidy laissa choir la pierre au sol.

Elle s'avança au bord du versant pour voir Laberge, échoué un peu plus bas sur une corniche formée de pierres écroulées provenant de la muraille qui s'appuyait contre l'escarpement.

Elle répugnait à utiliser la force mais il ne lui en avait pas donné le choix. Elle n'avait pas voulu non plus qu'il bascule dans le vide. Heureusement, cette corniche avait freiné sa chute.

Après avoir jeté un bref coup d'œil au combat qui se déroulait sur

la plage avec une brutalité qui défiait l'entendement, Kassidy se rua vers le puits. Au milieu de ce plateau gardé par de hauts sommets dont certains laissaient voir des traces de neiges éternelles, le puits sacré de la connaissance attendait dans son petit écrin de verdure, à l'ombre du grand chêne qui n'avait de cesse de perdre ses feuilles. La vision bucolique d'un paysage d'automne de son Irlande natale lui traversa l'esprit l'espace d'un instant. Et elle douta à ce moment précis ne jamais pouvoir la revoir.

Elle se sentit soudain retenue, sans qu'elle puisse se l'expliquer, dans l'élan de sa course. Comme dans un rêve où l'on court à en perdre haleine pour fuir un quelconque danger, ses pas semblaient ralentis, gardant toujours au loin et hors de sa portée l'enclave du puits sacré.

Un brouillard noir s'interposa entre elle et le puits, allant jusqu'à le dissimuler complètement à son regard. La peur la submergea bien avant la brume glauque et elle s'arrêta, assaillie par un doute qui lui fit aussi mal qu'une blessure ouverte.

Une lugubre mélopée funèbre lui parvint, d'abord de loin puis de plus en plus près. Accompagnée de gémissements et de lamentations, la mélopée attira les esprits des morts qui se mirent à tourner autour d'elle. Les cris et les plaintes emplissaient l'air chargé d'électricité, se mêlant au grondement du tonnerre jusqu'à faire s'en retourner les vents soufflant du large.

Le croassement des corbeaux finit par s'ajouter à cette symphonie abominable, prélude à l'apparition dans le brouillard sombre de Némon, la déesse des lamentations, troisième et dernière personnalité de Morrigane.

La longue chevelure noire ébouriffée de la déesse – qui accusait la grandeur d'au moins deux hommes de haute taille – se mêlait au brouillard noir et dense qui formait son corps. Son visage blanc comme la pansélène était déformé, les chairs minces le faisant s'apparenter à un crâne mis à nu.

D'un geste du revers de la main, Némon gifla Ina Kassidy qui fut soulevée sur plusieurs mètres à l'impact. La druidesse s'écrasa au sol, son dos glissant sur la terre battue et les pierres, le sang chaud coulant

de sa lèvre ouverte comme après la vive morsure d'un vampire.

Furibonde d'avoir perdu une partie d'elle-même et de voir l'autre combattre pour sa survie, Morrigane sous les traits de Némon s'avança au-dessus du sol en direction de Kassidy, entourée d'âmes meurtries et ulcérées qui criaient leur souffrance de ne plus retrouver leur chemin.

Elle s'empara de la mortelle et la frappa rageusement à plusieurs reprises, avant de l'abandonner sur le sol comme une poupée que l'on rejette.

Ina posa la main sur la petite besace contenant l'*Agrippa*. Bien qu'elle ne puisse comprendre par quelle chance incroyable elle n'avait rien de cassé, elle souleva la tête pour voir où était Némon. Il lui fallait coûte que coûte se sortir de ce mauvais pas. Le puits était trop près pour perdre la partie maintenant.

La déesse lui fonça dessus avec la vélocité d'un boulet de canon. Elle la souleva de terre et la transporta dans les airs en la serrant avec force pour la laisser choir sur la plage. Une vague vint s'échouer sur elle et la bouscula à son tour.

Elle eut tout juste le temps de rouler sur le sable pour éviter la queue de la guivre qui vint s'abattre tout près d'elle. La créature aquatique attirait Badb vers la mer pour la noyer.

Némon fondit de nouveau sur elle et la traîna sur plusieurs mètres avant de la ramener sur le haut plateau pour la projeter contre un monticule.

Ina pleurait, ses larmes se mêlant à son sang qui tachait son beau visage. Avant d'abandonner et de se laisser mourir ici, il lui restait bien une dernière carte à jouer.

— Proserpine, je t'en conjure, hurla-t-elle pour couvrir le tumulte qui l'entourait, viens à mon aide! J'ai besoin de toi! Je ne veux pas mourir ici! Je t'en supplie, Proserpine, aide-moi!

Une chaleur subite provenant de la besace se communiqua à tout son être pour lui confirmer qu'elle avait été entendue. Puis une ombre grandissante s'interposa entre elle et Némon, démon hurlant ouvrant grand ses ailes pour se matérialiser en une créature féroce issue des enfers.

Proserpine plongea dans le regard noir de la déesse en s'élevant à

sa hauteur, la provoquant de façon haineuse et éhontée. Némon et l'archidiablesse se jetèrent l'une sur l'autre comme deux titans ennemis à l'aube des temps.

Ina, dépassée par les événements, consciente que tout ceci avait été trop loin, recula sur ses coudes pour s'éloigner du combat qui se déplaça un peu plus loin. Les deux harpies se battaient principalement dans les airs, soulevant parfois des mottes de boue ou encore des cailloux, lorsqu'elles frôlaient le sol de trop près.

Une quantité impressionnante d'âmes perdues vinrent entourer la druidesse qui parvint à se lever pour les chasser sans ménagement. Mue par une impulsion incoercible qui fit appel à ses talents de barde, elle poussa un cri aigu et vibrant qui les fit s'enfuir vers les montagnes.

Son regard se posa une fois de plus sur le puits. Il semblait cette fois l'attendre, sans qu'aucun obstacle ne puisse venir se mettre en travers de son chemin.

Elle courut avec l'énergie du désespoir jusqu'à l'enclave verdoyante, oubliant la douleur qui persécutait tout son corps.

Elle tomba à genoux au bord du petit plan d'eau et observa un instant sa triste réflexion dans cette eau si calme qui dormait au milieu d'un chaos généralisé. Une goutte de sang qui perlait au bout de son menton tomba dans l'eau du puits pour causer une onde légère qui s'étendit en cercles concentriques.

Ina plongea ses mains tachées de terre et de sang dans le puits sacré, inquiète d'y voir un sacrilège. Mais le temps n'était pas aux interrogations et aux remords de conscience. Elle avait atteint son but.

L'eau coula entre ses doigts, les lavant de toutes les salissures de ce monde incohérent. Son regard terni trahissait sa propre douleur d'être ce qu'elle était. Toute sa vie elle avait été formée. Toute sa vie elle n'avait fait qu'apprendre et se soumettre.

Son reflet dans le miroir composé de la surface de cette eau assoupie esquissa même un sourire.

Qui s'effaça aussitôt lorsqu'y apparut la silhouette d'Édouard Laberge.

Le curé la captura avec vigueur, lui enserrant le cou dans une clé

de bras qui l'immobilisa totalement. Il la tira jusqu'à l'extérieur de l'enclave de verdure sans relâcher sa prise. Ina tenta de crier mais en fut incapable. Elle n'en avait plus la force.

Laberge la jeta au sol sans ménagement puis saisit sa tête entre ses mains.

— Mais, nom de Dieu, quand allez-vous donc vous arrêter! Je ne sais ce qui me retient de vous tuer sur place! Vous êtes complètement folle!

Puis, la saisissant par le collet, il l'aida à se lever et glissa sa main autour de sa taille.

— Proserpine… je ne veux pas quitter Proserpine…

— Au diable Proserpine, cria-t-il impatient, elles vont s'entretuer et c'est ce qu'elles savent faire de mieux.

Laberge l'entraîna vers le versant du haut plateau qui donnait sur la plage. Il s'arrêta pour voir le serpent qui tenait sous l'eau la tête de Badb. La déesse se débattait faiblement, toute étincelle d'existence la quittant progressivement.

Bateau! Je t'attends! Viens!

— Il nous faut descendre. Je vais passer en premier et vous soutenir.

— Proserpine…

L'affrontement leur parut inégal. Ina songea brièvement à l'inquiétude de l'archidiablesse d'avoir à lui prêter main-forte en ce monde. Cette dernière ne faisait plus qu'accuser les coups sans aucune force pour en rendre. Son temps était compté.

Sauf si elle réintégrait l'*Agrippa*.

Mais alors Ina mourrait. C'est certain.

Cette décision que prit Proserpine à cet instant précis fut la dernière qu'elle eut à prendre. Regrets, remords, souvenirs, elle n'aurait pu dire ce qui l'avait poussé à agir de la sorte. Elle avait autrefois été un ange de lumière, une créature aimée par l'Un, libre de choix et de route. Son destin, elle l'avait jeté entre les mains de Lucifer, le Maître, celui par qui le mal avait été engendré. Influencée par la crainte de voir les hommes succéder aux anges, elle en avait suivi certains qui disaient pouvoir fonder leur propre royaume.

Le corps de Proserpine s'écrasa contre la paroi rocheuse que s'affairaient à descendre Laberge et Kassidy. La druidesse poussa un cri d'horreur en voyant tout près d'elle le corps désarticulé de celle qui l'avait accompagnée jusqu'ici. Laberge la retint, car vraisemblablement, toute vie avait quitté l'entité dont le dernier regard avait été pour cette mortelle qui avait causé sa perte. L'archidiablesse avait sûrement, elle aussi, rêvé d'immortalité, dans cet univers impitoyable où s'affrontaient ce que l'on croyait être bien et ce que l'on disait être mal. Jamais Laberge n'eût cru possible qu'on puisse ainsi détruire un démon de l'enfer.

Plus loin dans la mer, la guivre déchiquetait le corps de Badb.

Et ce qui restait de Morrigane approcha du mage et de la druidesse, accrochés à la paroi rocheuse qui retenait çà et là les restes de l'ancienne muraille.

La déesse se gonfla, parée à l'attaque.

Laberge lâcha Ina Kassidy et, d'un geste des deux mains, enveloppa la déesse d'un voile d'énergie qu'il voulut mêler au brouillard dense qui l'entourait. Agissant comme des chaînes invisibles qui la retenaient, la puissance du curé cloua de surprise la déesse guerrière.

Laberge fixa dès lors le ciel derrière l'entité et se concentra à y ouvrir une brèche. Si ce monde en était un « autre », alors c'est qu'il était fermé. Et s'il était fermé, c'est qu'il pouvait être ouvert. Il choisit de l'ouvrir sur les confins de l'univers et se concentra sur cette idée tout en retenant la déesse de son emprise invisible.

Il avait fait abstraction de tout ce qui l'entourait pour arriver à se concentrer sur ces deux idées. Il avait même chassé le risque de voir Ina Kassidy remonter la muraille pour retourner au puits. Rien n'existait plus. Il n'était qu'une source d'énergie dirigeable, au même titre que le projectile d'une arme à feu. Il n'avait qu'un but et qu'une seule chance d'atteindre sa cible.

Il entendit la voix étrange pousser un son qui lui parut sortir tout droit d'une échelle diatonique inconnue. Il se refusa à tourner la tête car toute sa concentration était nécessaire à ce qu'il s'évertuait à achever.

Au départ, il fut furieux d'entendre la voix puisqu'elle le déconcentrait.

Mais lorsqu'il réalisa que le chant affaiblissait la résistance de Némon – ou ce qui restait de Morrigane –, il redoubla d'ardeur dans son travail.

Le ciel s'ouvrit dans un tourbillon de nuages noirs et d'éclairs éblouissants. L'extraordinaire spirale atteignit une vitesse relativement lente qui demeura constante.

Apeurée par la vision de cette porte céleste qui attirait les nuages et l'eau de pluie, la guivre abandonna le cadavre géant de Badb et disparut dans les flots sombres et mouvants de la mer vaste et profonde.

Laberge s'efforçait toujours de ne pas être déconcentré. La déesse ou l'entité, quoi qu'il en fût, reculait lentement vers la spirale nuageuse qui s'ouvrait sur un véritable trou noir.

La vision de cette chose que Laberge avait créée inspirait crainte et respect à Ina Kassidy qui poussait de plus belle son chant mystérieux.

Pour la première fois depuis des siècles, un barde proférait le *glam dicinn*[38].

S'efforçant de ne pas entendre le cri que répétait sans cesse Ina Kassidy, le curé repoussa Némon jusqu'à ce que son corps vague et confus ait commencé à être aspiré par la spirale qu'il avait ouverte.

Les âmes se mirent à tourner autour d'eux en les suppliant de leurs lamentations déchirantes. Elles s'accrochaient à la paroi rocheuse en chantant une oraison funèbre qui venait s'associer à l'implacable *glam dicinn* chanté par Ina Kassidy.

Lorsque seule la tête de Némon resta hors de la spirale, Laberge poussa un cri furieux qui déchira les chairs de Némon comme le couperet d'un boucher déterminé. Sa tête explosa et fut aspirée par le trou noir qui se referma aussitôt dans un souffle brutal, laissant Laberge effondré entre les rochers.

La poitrine haletante, Ina Kassidy tendit la main vers lui pour seulement prendre contact.

Leurs regards se croisèrent.

Un haut-le-cœur lui souleva la poitrine et il vomit contre la muraille.

Ils rejoignirent le bateau de McClear venu les attendre sur la plage.

Les traces de combat étaient omniprésentes et Laberge eut du mal à traîner Ina Kassidy jusqu'à l'embarcation.

Lorsqu'il déposa la jeune femme au fond du bateau, après avoir roulé son propre manteau sous sa tête, Laberge s'arrêta net.

Quelque chose n'allait pas.

Les yeux rivés sur le fond de la coque, il paraissait songeur et cherchait à comprendre.

Kassidy le saisit par la manche pour attirer son attention.

— Regardez, dit-elle, le ciel!

Laberge se tourna et se leva, imité par la druidesse.

Les nimbus menaçants semblaient se retirer pour laisser apparaître une lumière nouvelle. Celle d'un soleil éclatant qui, libéré des nuages qui l'avaient obscurci pendant si longtemps, gratifiait l'homme et la femme de ses rayons chatoyants avant de disparaître derrière l'horizon tracé par la mer.

Le temps s'éclaircit et les autres îles se profilèrent au loin, se découpant sur cette magnifique toile de fond teintée de bleu, de violet et d'orangé.

Lorsque le ciel se fut entièrement dégagé, un silence bienvenu s'alloua toute la place. Le bruit incessant du vent et du tonnerre accompagné d'une mer constamment en furie et d'éclairs éblouissants n'était sûrement pas pour leur manquer.

Les âmes perdues se regroupèrent sur la plage, dérangeant par leur seule présence.

Debout à la poupe de l'embarcation, Laberge les considéra un moment alors que la nature même de l'île se transformait sous ses yeux pour être envahie par la verdure. Le chant des oiseaux se fit entendre et la muraille en ruine qui entourait les flancs du haut

plateau fut bientôt recouverte de lierres, de vignes sauvages et de lichens.

Laberge décida qu'il était temps de quitter cet endroit.

— Bateau, mon ami, dit-il sur un ton cérémonieux, en route vers la maison!

Il tira une toile du fond de l'embarcation pour couvrir Ina Kassidy qui venait de s'y installer, épuisée. La jeune femme aurait besoin de soins d'ici leur retour en Irlande.

Mais avant, il prit bien soin de défaire la boucle retenant la sangle de sa bandoulière pour lui retirer l'*Agrippa*. Confiant de trouver le livre inoffensif après la perte de son gardien, Laberge n'en ressentit aucune crainte.

Mais alors que le bateau quittait les rivages de l'île de Nechtan sur une mer calme, il était loin de se douter que le livre noir était en soi une porte sur les enfers qu'il traînait sur lui. Il ne savait pas qu'il était possible d'y accéder de l'intérieur.

Il ne savait pas que, déjà, le Maître avait assigné Alastor, exécuteur des hautes œuvres, comme nouveau gardien du troisième livre occulte d'Henri Corneille Agrippa.

Le bateau magique fendit les flots en direction de l'île de Man.

17

Autre Monde celtique, Irlande.
Tôt le matin.

Assis seul au bout de son lit, Édouard Laberge émergeait lentement d'une longue nuit de sommeil. Les coudes appuyés sur les genoux et la tête entre les mains, le curé traînait encore sa migraine depuis la veille. Mais il avait faim et peut-être, une fois repu, le mal de tête le quitterait-il.

La chambre dans laquelle il se trouvait était irisée de lumière. La haute fenêtre à meneaux habillée de tentures en velours pourpre laissait toute la place au soleil levant qui produisait un éclairage unique dans la vaste pièce. Les chauds rayons communiquaient toute leur chaleur au décor médiéval et aux murs en pierre.

Sans toutefois réchauffer le cœur du curé qui accusait seul les contrecoups de sa tumultueuse aventure.

Il avait eu peur. Son attitude face à la vie et à la relation qu'il entretenait avec les gens avait été affectée de façon malsaine. Influencé par l'Église, les assassins, William Black, ou encore les situations extraordinaires auxquelles il se trouvait confronté, il se sentait manipulé et ne s'appartenant plus. Il avait fait abstraction de tout pour récupérer l'*Agrippa* qui avait partagé son lit durant la dernière nuit. Il en avait même oublié ses propres valeurs.

Laberge se sentait retors d'agir ainsi pour mettre la main sur les livres occultes créés par Agrippa. Au cours des dernières années, il avait manié la ruse et l'épée avec une finesse tortueuse pour parvenir à ses fins.

Ses parents eurent été déçus. Et Hélène aussi.

Il tira le petit médaillon de sous sa chemise, puis l'ouvrit pour

faire apparaître la photo devenue presque méconnaissable d'une fiancée et d'une vie perdues.

Refermant le couvercle d'un geste machinal, ses yeux se posèrent sur l'armure de cuir qui l'avait protégé au cours de son périple sur l'île de Nechtan. Elle reposait sur un valet de bois, portant les marques indélébiles d'un vécu périlleux.

Laberge se leva d'un bond et frappa le valet pour jeter l'armure au sol.

Puis il frappa du poing le mur qui ne broncha pas.

Il se sentait transformé, différent. Il essayait à grand-peine de redevenir ce qu'il était avant mais n'y parvenait tout simplement pas. Ceux qu'il avait côtoyés en ce monde innommable avaient laissé leur trace au fond de son cœur. Ils l'avaient instauré d'une nouvelle sagesse et de nouveaux pouvoirs qui ne faisaient que confirmer le fait qu'il ne pourrait jamais être un homme comme les autres.

Plus il cherchait cette image et plus il s'en éloignait. Il était prisonnier d'un état évolutif qui le rendait différent à chaque nouvelle mission qui le confrontait à la magie des grimoires. Il se trouvait captif d'un cercle vicieux destiné à ne jamais être brisé.

Il se rappela les paroles du Confesseur, cet autre lui-même qu'il avait rencontré sur la triste île du Moulin. Il devait cesser de constamment se percevoir comme un outil. Il était un être humain à part entière, qui marchait sur une ligne aussi mince qu'un cheveu.

Aussi effilée que le tranchant d'une lame.

Cette étroite ligne de vie sur laquelle il se devait de conserver l'équilibre.

Contrairement à ce qu'il se serait attendu, son retour sur l'île de Man lui avait laissé un goût amer.

Le sourire avait pourtant illuminé son visage quand il avait vu les bateaux venir à sa rencontre. L'Autre Monde, jadis réduit à l'état de ruines, avait retrouvé sa gloire passée. Et ses habitants retenus prisonniers par une geis indénouable avaient enfin retrouvé la liberté.

Alors que les bateaux voguaient côte à côte entre les rires, les exclamations de joie et les commentaires grivois, Laberge n'avait pas manqué de voir comment Taliesin avait dévisagé la jeune femme

couchée au fond de l'embarcation.

Lorsqu'ils eurent mis pied à terre au port de Man, le barde s'était approché d'elle afin de l'aider à se lever. Ina Kassidy ne voyait plus que lui.

McClear, Dagda et Ogma l'avaient entraîné vers le château, l'obligeant du coup à abandonner la druidesse à Taliesin.

Le regard que ces deux derniers avaient échangé ne laissait présager que des embrouilles.

Trop fatigué pour discuter ou même s'interposer, Laberge s'était laissé conduire vers la forteresse, jusqu'à cette chambre où il se trouvait présentement.

Il s'approcha du mur auquel était fixée une cuve creusée dans la pierre et munie d'une vidange donnant sur l'extérieur. Aux côtés se trouvaient un contenant d'eau, un savon, un rasoir droit et une serviette.

Il se contempla dans le miroir de verre poli et passa les mains dans ses cheveux hirsutes.

Avant de repartir de ce monde, il devrait lui-même repartir sur de nouvelles bases. Il avait changé et il devait s'ajuster, s'adapter.

Il chercha les mots d'un autre pour se donner du courage.

Au lieu que c'est une vertu d'avoir pitié des moindres afflictions qu'ont les autres, c'est une espèce de lâcheté de s'affliger pour les nôtres propres…

C'est Coppegorge qui lui avait fait découvrir Descartes[39] et ses écrits.

Il devait se rendre présentable pour le conseil qui se tiendrait plus tard en fin de journée. On avait apporté ses affaires dans sa chambre et il se consola en se disant qu'une fois lavé, peigné, rasé de près, puis revêtu de ses propres vêtements, il retrouverait le sentiment unique d'être enfin redevenu lui-même.

Laberge parvint sous bonne escorte à la cour du jardin située derrière le château de McClear. Les hommes d'armes le quittèrent aussitôt après. Bien que seul pour l'instant, il savait pertinemment que

l'endroit se remplirait bientôt de courtisans curieux venus voir le mortel exprimer son ressenti. Mais le mortel n'avait qu'une idée en tête. Ramener l'*Agrippa*, qu'il portait déjà en bandoulière, puis la femme.

Il avait tenté en vain de croiser Ina Kassidy pendant la journée, sachant trop bien qu'elle devait se trouver sous les bons auspices du barde Taliesin. Il se doutait bien qu'il serait vite fixé sur les intentions de ce dernier. Il le savait un homme bon et l'avait tout de suite considéré comme un ami envers qui il éprouvait le plus grand respect. Mais l'inquiétude le rongeait devant ce silence et cette absence.

Les magnifiques et luxuriants jardins apparurent à Laberge comme une véritable petite représentation de ce qu'avait dû être l'Éden au tout début des temps. Flanqués d'un côté des murailles du château et prenant vue directement sur la mer, ils débordaient d'arbres verdoyants et majestueux où nichaient des oiseaux jaseurs, ainsi que de fleurs fraîches qui répandaient dans l'air un parfum doux et enivrant.

Le curé s'approcha d'une fontaine en pierre où coulait une eau légèrement jaunâtre. L'arôme émanant du liquide lui rappela le miel, l'incitant du coup à y tremper le doigt.

— C'est de l'hydromel.

Laberge fit volte-face pour tomber sur le barde. Taliesin le toisait d'un regard tendre.

— Vraiment? Vous me voyez étonné.

— Bien des choses encore pourraient vous étonner si vous restiez un peu plus longtemps parmi nous.

— Il me tarde de retrouver mon monde. Et l'on me cherche sûrement.

— Vous croyez?

Cette espèce de malaise qui s'était installé entre les deux hommes n'avait rien pour plaire à Laberge. Il décida sans attendre de crever l'abcès.

— Vous savez que je dois ramener la femme.

— Elle sera ici bientôt.

— J'y compte bien…

— Ne soyez pas hargneux, ce serait inutile.

— Je ne suis aucunement hargneux. Je fais ce qui est juste, voilà tout.

— Et selon vous, il est juste de ramener Ina Kassidy dans votre monde de mortels…

— Elle a commis une faute grave qui se doit d'être jugée.

— Alors, nous en reparlerons le moment opportun. Le conseil doit se réunir.

— Le conseil prendra la bonne décision, j'en suis certain.

— Oh, mais tout à fait, mon ami! Le conseil sait prendre les décisions qui s'imposent. C'est d'ailleurs pour cette raison que j'en fais partie.

Les chaises destinées aux membres du conseil furent toutes disposées en cercle au cœur d'un espace libre sous l'ombre des hautes branches des arbres exotiques. Nobles dames, seigneurs et courtisans représentant autant de divinités que la mythologie celtique pouvait en comprendre, vinrent s'installer un peu partout dans les allées fleuries afin d'entendre cette première réunion officielle depuis la renaissance de leur monde. Les quatre fils de McClear, qui avaient déjà récupéré leurs royaumes, prirent place autour de leur père. Le spectacle était grandiose, voire surréaliste.

Mananann McClear s'avança au milieu de l'assemblée pour amorcer son préambule.

— Il est venu parmi nous tel que la prophétie de notre bien-aimé barde Taliesin l'avait décrit. Après avoir douté, nous nous sommes ralliés à sa cause pour l'aider dans sa quête. Et l'inespéré s'est enfin révélé possible.

McClear s'éternisa dans un discours qui se voulut plus que préliminaire. De long en large, il raconta les événements qui les avaient menés au désastre et à la réclusion, jusqu'à l'arrivée prophétique du mage mortel Édouard Laberge, qu'il invita à venir le rejoindre sous un tonnerre d'applaudissements.

D'abord gêné, Laberge finit par distribuer des sourires. Il se prêta de bonne grâce aux remerciements et aux marques de considération. Il croisa le regard de Taliesin, qui tenait dans sa main celle d'Ina Kassidy, assise juste à ses côtés.

Son dernier sourire s'effaça aussitôt.

Il éleva les bras pour demander le silence.

— Vous savez d'ores et déjà que votre sollicitude me touche. Et vous connaissez tous la raison première de ma présence parmi vous. C'est pour moi un grand plaisir d'avoir pu aider à rendre à votre monde sa grandeur et sa liberté d'antan. Et un grand honneur d'avoir côtoyé des hommes, ou devrais-je dire des dieux, de la trempe de ceux qui m'ont prêté main-forte dans l'accomplissement de ma quête. Mais puisqu'il est fait mention de celle-ci, vous devez savoir que j'ai des obligations. Une mission à mener à terme. Cette mission consistait en deux choses : d'abord, rapporter un livre de magie occulte extrêmement dangereux.

Laberge tira l'*Agrippa* de son bissac de cuir et l'exhiba à l'assemblée. Retenu par une armature croisée de fines chaînes forgées par Goibhniu le forgeron, le livre noir provoqua frissons et commentaires parmi l'auditoire.

— Et ensuite, ramener celle qui s'en était emparée, poursuivit-il en montrant du doigt Ina Kassidy, car elle n'a aucun droit en ces lieux. Elle est accusée de fautes graves et répréhensibles qui se doivent d'être jugées par un tribunal compétent.

Les murmures s'élevèrent aussitôt, aussi insistants que lorsqu'il avait tiré l'*Agrippa* de son sac.

— Juges-tu cette assemblée incompétente? demanda Taliesin, ne lui donnant aucune chance.

Laberge baissa la tête et se massa le front alors que les murmures se mêlaient au bruit des vagues qui venaient se briser contre les rochers.

Kassidy se leva et s'avança vers lui. Ils s'expliqueraient une fois pour toutes.

— Il est vrai que j'ai pu commettre des gestes mal avisés, s'exprima-t-elle pour le public.

— Vous traitez le meurtre comme d'un geste mal avisé, hurla Laberge en perdant patience, mais comment avez-vous osé! Tout cela par pure ambition!

— S'il vous plaît, s'interposa McClear, laissez-la terminer.

— Je ne peux m'excuser ni même demander pardon, continua Kassidy, ce qui est fait est fait et je ne peux revenir en arrière. Mais les événements qui se sont produits ici et que nous avons vécus ensemble m'ont ouvert les yeux. Ce livre que je portais sur moi m'a beaucoup influencée et m'a poussée à prendre des décisions et à commettre des actions insensées. Je regrette sincèrement tout ce que j'ai fait, tout cela a été beaucoup trop loin et sans vous – elle s'adressa à Laberge – je serais probablement morte. Vous avez tous les droits de m'accuser ou de m'en vouloir. Mais mon désir le plus cher maintenant est de demeurer en ce monde auprès de ces gens et de Taliesin. Ainsi, tout comme la mort, j'aurai quitté la terre d'Irlande pour toujours. Et j'aurai d'une certaine manière payé ma dette. Non envers vous, mais au moins envers la famille du prêtre canadien. Je vous en conjure, partez et oubliez-moi…

Laberge était sans mot dire. Il cherchait quelque chose de percutant à ajouter mais la peine et la colère l'en empêchaient. Taliesin vint en quelque sorte à sa rescousse en s'approchant. Mais ce qu'il s'apprêtait à dire était du domaine de la plus totale des surprises.

— Mes amis, commença-t-il, il est une chose de la plus haute importance que vous devez savoir afin de comprendre pourquoi je tiens à ce qu'Ina Kassidy reste parmi nous. Bien sûr, il en va de son propre vœu, mais il en va aussi de la volonté de son aïeule.

Perplexe, Laberge souleva un sourcil.

— Écoutez-le, dit McClear, il est le seul à posséder le don de voyance et de visions…

— Il y a de cela très longtemps, enchaîna Taliesin, une servante de Mananann McClear du nom de Ethne traversa dans le monde des humains grâce à l'un des manteaux d'invisibilité de son maître. La jeune femme y perdit le manteau pour une raison inconnue et en fut quitte pour vivre en Irlande. Plus tard, enceinte d'un homme qui ne la méritait pas, elle se retrouva dans un couvent où elle termina ses

jours, sans ne jamais pouvoir trouver sa voie pour revenir. Je sais, et je peux affirmer qu'Ina Kassidy est une descendante d'Ethne. Car j'avais eu la vision de son retour à travers sa descendance. Je vous demande à tous, et à toi Édouard, de laisser Ina vivre parmi nous car tel est son désir. Et le mien.

Taliesin fixait Laberge avec une intensité peu commune. Il tenait beaucoup à cette femme, c'était certain.

Laberge se tourna pour fuir le regard suppliant du barde. Il était si fatigué de toujours devoir lutter.

Il glissa sa main sur sa poitrine pour sentir sous sa chemise le médaillon qui renfermait la photo d'Hélène Myers. Il s'évertuait par tous les moyens possibles à trouver une réponse à ses questionnements. La voix de Taliesin vint encore le chercher.

— Qu'adviendra-t-il d'Ina si tu la ramènes, Édouard? Elle sera jugée? Elle sera condamnée? À mourir ou à finir ses jours en prison? Que t'apportera le fait de la voir se balancer au bout d'une corde? Seras-tu satisfait? Rassasié? La famille du prêtre mort retrouvera-t-elle son fils? Toi seul connais la réponse à toutes ces questions… Tu as libéré notre monde de la geis qui pesait sur lui. Soit. Alors, prends la décision. Et je me plierai à ce que tu décideras.

Taliesin tourna les talons et se laissa tomber dans son siège. Il prit la main d'Ina Kassidy dans la sienne et attendit la réponse du curé qui lui faisait dos.

Laberge avait les yeux fermés et écoutait le silence.

Il lui faudrait trancher. Encore une fois.

Les paroles du barde se succédaient à répétition dans sa tête tout comme celles du Confesseur. Livrer Kassidy et la voir croupir au fond d'une cellule ou même s'étouffer au bout d'une corde ne rendrait pas la vie à Dinsmore. Et puis force était d'admettre que sans cette femme, il ne serait jamais venu à bout de Némon. Et l'*Agrippa* ne serait pas en sa possession.

Il se tourna vers elle et la vrilla du regard avant de s'approcher.

La jeune femme se leva aussitôt.

Et dans ses yeux, il lut la sincérité.

— Édouard, murmura Taliesin, je t'en prie… ne gardes-tu donc

aucune place pour le pardon? N'es-tu pas toi-même prêtre et homme de pardon?

Laberge ferma les yeux. Il jeta autant de leurres qu'il le pouvait vers Ina Kassidy mais elle ne montrait pas la moindre défense. Elle était offerte entièrement et il la sonda sans ménagement.

Il s'arrêta avant que le trouble de la jeune femme ne devienne trop apparent.

Il fallait dire quelque chose.

— En effet, déclara-t-il, si vous pardonnez aux hommes leurs fautes, votre Père céleste vous pardonnera à vous aussi; mais si vous ne pardonnez pas aux hommes, votre Père non plus ne vous pardonnera pas vos fautes. Ne vous posez pas en juge, afin de n'être pas jugé; car c'est de la façon dont vous jugez qu'on vous jugera. Et c'est la mesure dont vous vous servez, qui servira de mesure pour vous…

Taliesin se leva et posa la main sur l'épaule de Laberge. McClear, Dagda et Ogma s'approchèrent à leur tour.

— Ainsi, conclut Laberge, tout ce que vous voulez que les hommes fassent pour vous, faites-le vous-même pour eux. C'est la loi et les prophètes…

Le silence qui régnait dans les jardins était troublé par le ressac des vagues qui continuaient de se briser contre les rochers.

— C'est sage, dit enfin Taliesin. De qui sont ces paroles d'espoir?

— D'un saint homme, répondit Laberge, absent. Il s'appelait Jésus. Et on l'a tué…

Il se tourna vers Ina Kassidy pour rendre enfin sa décision. Ce fut la dernière fois qu'il lui adressa la parole.

— Ne t'avise plus jamais de croiser ma route…

Laberge avait éprouvé le désir de quitter l'Autre Monde dès que possible.

Pour une raison hors de son contrôle, il éprouvait une sorte de claustrophobie malveillante qui le faisait se sentir comme un animal

pris au piège.

Cette société perdue et révolue évoluait dans un univers en vase clos. Et il commençait sérieusement à étouffer. Chaque seconde qui passait lui faisait se répéter que ce ciel n'en était pas un, que ce soleil ne réchauffait pas comme l'astre du jour qu'il avait toujours connu et qu'une nuit sans moustiques ne pouvait être une nuit normale.

Même cet *Agrippa* qui ne le quittait jamais et qui dégageait constamment une chaleur tiède jusqu'à le faire transpirer lui pesait lourd. Il aurait voulu retirer la besace de cuir et la large courroie qu'il maintenait en bandoulière pour les jeter au loin.

Laberge n'avait pas revu Ina Kassidy ni le barde Taliesin. Une journée entière s'était encore écoulée depuis la tenue du conseil et c'était ce matin qu'on viendrait le chercher pour l'amener vers un endroit sacré que Dagda avait nommé la chute de l'Infini Remous.

Après avoir engouffré un copieux petit-déjeuner dans les cuisines du château, il était retourné à ses appartements pour réunir ses affaires. Assis sur une chaise sans bras dans la lumière de la fenêtre à meneaux, avec déjà son manteau sur le dos, il tenait dans ses mains la courte épée fomorienne qui l'avait accompagnée dans son aventure. La douce voix féminine poursuivait le récit de ses exploits, rappelant à sa mémoire des souvenirs à la fois héroïques et douloureux.

On cogna à la porte et un homme de la garde rapprochée de Mananann McClear entra dans la pièce.

Voici qu'était venu le moment des adieux.

Laberge enfila l'épée dans son fourreau puis ramassa son chapeau en se levant. Il jeta un dernier regard à la ronde et passa devant le garde qui referma la porte derrière lui.

Le char conduit par l'homme d'armes s'immobilisa enfin au bout d'une route en cul-de-sac qui se terminait en bordure d'une rivière magnifique qui courait vers la mer.

Un groupe restreint de personnages venus dire au revoir au mage mortel se tenaient là, près d'un endroit où la rivière tombait en une

unique cascade, avant de poursuivre son incessant chemin vers la vaste étendue d'eau.

Laberge sauta en bas du char, surprenant les chevaux qui s'agitèrent un moment dans un bruit de piétinements et de hennissements nerveux.

C'est McClear qui le premier lui ouvrit les bras et l'embrassa comme un frère.

— Tu me vois peiné de te voir partir, mon ami, mais en même temps je suis heureux que tu puisses rejoindre les tiens. Je suis certain qu'il te tarde de retrouver femme et famille.

Laberge songea pour lui-même qu'au fond, il n'avait ni femme ni famille à retrouver dans son monde. Du moins avait-il des amis sincères qui se seraient fait du souci pour lui. Il garda néanmoins le silence.

— Nous t'avons amené ici, poursuivit McClear en l'attirant vers la cascade, en ce lieu sacré depuis des temps immémoriaux, que nous nommons la chute de l'Infini Remous. Tu comprendras aisément pourquoi en y jetant un coup d'œil.

Laberge contempla la petite chute qui se précipitait plus bas sur une hauteur d'un peu plus de cinq mètres. L'eau était reçue dans un bassin naturel creusé dans la roche par l'érosion et tournoyait là quelques instants en un continuel remous avant de continuer sa route en un torrent rapide et irrégulier qui allait se noyer dans la mer.

— Encore une fois, merci pour tout, Édouard. Ce fut un honneur de te côtoyer. Puisses-tu vivre longtemps!

— Je te remercie. J'aime bien cette idée.

Se tournant vers Ogma qui le gratifiait d'un immense sourire, Laberge lui tendit l'épée fomorienne.

— Je crois que cette épée t'appartient, dit-il en souriant lui aussi. Je l'aurais bien conservée mais… elle parle trop.

Ogma lui prit l'épée des mains en penchant la tête.

— Jamais plus personne ne fera usage de cette épée, trancha-t-il. J'élèverai un sanctuaire en ton honneur où l'épée reposera et où tous ceux qui le désirent pourront venir entendre tes exploits et lire l'histoire de ton passage parmi nous.

— Merci Ogma, je suis très touché.

Laberge serra ensuite la main puissante de Goibhniu. Il ne put retenir une grimace sous la poigne en étau du dieu forgeron. L'autre eut un rire contenu.

— Je rapporterai un souvenir de toi, lui dit le curé en se frottant la main, j'aurai sûrement encore mal dans une semaine!

— Alors, laisse-moi t'offrir un souvenir plus durable, répliqua le forgeron en lui tendant un anneau qu'il tenait entre le pouce et l'index. Je te donne cet anneau magique, forgé par moi et consacré par le feu de ce monde. Porte-le toujours. En cas de doute, serre le poing et il te permettra de voir les dangers invisibles qui habituellement restent hors de vue.

Fasciné, Laberge prit l'anneau et l'observa attentivement.

Forgé dans un minerai de fer et poli jusqu'à l'obtention d'une belle couleur argentée, l'anneau était ceinturé de deux lignes qui en faisaient le tour sur ses bords, servant de supports à nombres de caractères oghamiques[40] finement gravés. N'y tenant plus, il le passa à l'index de sa main droite où il s'ajusta parfaitement.

— Il se nomme *Duir*, termina Goibhniu. Ce qui signifie « chêne », comme l'arbre. Il t'apportera protection et force.

— Merci beaucoup, articula Laberge, visiblement ému. Je le conserverai précieusement tout au long de ma vie. Je t'en fais le serment.

— Alors, comme l'a dit Mananann, puisses-tu vivre longtemps!

Les deux hommes s'étreignirent avec sincérité.

Et les yeux du curé s'agrandirent de surprise lorsqu'il aperçut en retrait, par-dessus l'épaule du dieu forgeron, un homme soigneusement vêtu de tissus et de cuirs aux couleurs sombres. La tête baissée, il se tenait les mains et sa bouche bougeait parfois comme s'il eût marmonné quelque humble prière.

Laberge dépassa Goibhniu et s'approcha lentement de l'homme qui finit par lever la tête.

— Est-ce bien toi, lugubre meunier? demanda Laberge, surpris de le retrouver en ces lieux.

— Que crois-tu donc, répondit l'autre, l'air défait, je suis moi

aussi libéré de ma triste île.

— À t'entendre, on pourrait presque penser que cela te déçoit…

— Non, je suis très heureux du dénouement des événements, ajouta-t-il, et je tenais à venir dire au revoir avant ton départ afin de te remercier de ce que tu as fait pour nous. Et aussi te dire de ne jamais oublier le pouvoir qui se terre au fond de toi. Car il est ton essence. Ne pas l'utiliser reviendrait à commettre le pire des sacrilèges.

Ses yeux tristes fixaient Laberge avec intensité. Le lugubre meunier recula d'un pas afin de faire comprendre au curé que toute marque d'affection était impensable. Laberge se contenta de le remercier d'un signe de tête que l'autre lui rendit avant de s'éloigner d'un pas traînant et résigné, sans se retourner.

Dagda vint prendre Laberge par l'épaule pour l'amener près de la cascade.

— C'est à mon tour de te remercier pour ce que tu as fait, dit-il, ta venue a complètement transformé notre existence. Et d'une façon purement égocentrique, si l'on ne considère que nos propres intérêts, je te dirai que je suis heureux que cette Ina Kassidy ait dérobé ton livre magique. Car, sans cette action, tu ne serais jamais venu et tout cela eût été impossible.

Le dieu imposant tendit sa main à Laberge qui la prit chaleureusement dans les deux siennes.

Le curé était attristé par l'absence de Taliesin. Mais soulagé d'une certaine manière par celle de la druidesse.

Pourtant, elle se manifesta par l'entremise de sa voix magnifique, dans un chant ancien empreint de repentance et de mélancolie, accompagnée de la lyre de Taliesin.

Laberge leva les yeux et les aperçut plus haut sur des rochers, de l'autre côté de la rivière. La clarté de la voix d'Ina Kassidy rivalisait avec celle de l'eau qui glissait dans le lit de la rivière. Elle était maintenant capable d'émouvoir jusqu'aux dieux.

Oui vraiment, à cet instant précis, tout était clair.

Un sentiment étrange d'appartenance à l'environnement et de compréhension des espèces se fraya un chemin jusque sous la peau du

curé pour achever de le convaincre que la décision qu'il avait prise avait été la bonne. La place d'Ina Kassidy était ici, sans contredit. Il raconterait qu'il l'avait vu périr, avalée par les flots déchaînés d'une mer en furie. Au fond, le véritable danger reposait sous son bras, dans la besace contenant l'*Agrippa*.

D'un signe de tête, il signifia à Dagda qu'il était prêt. Le dieu lui ouvrirait le passage vers son monde.

Le curé écrasa son chapeau pour le faire entrer dans la poche intérieure de son manteau qu'il boutonna. L'idée de se retrouver de nouveau trempé le répugnait mais il semblait impossible de faire autrement. La chaleur de l'*Agrippa* qui réchauffait son flanc gauche se voulait quasi rassurante. Un sentiment d'angoisse lui enserra la poitrine lorsque Dagda amorça la procédure pour l'ouverture de la porte. Ils étaient là, tout près, pour l'accompagner vers cet ultime voyage. Laberge se rappela les âmes abandonnées sur l'île frappée par les tempêtes. Il se sentait tout à fait comme s'il eût été l'une d'elles, disparu sur le territoire de cette Irlande mythique, oublié dans ce purgatoire terrible qui avait finalement lui aussi ouvert ses portes. Il savait qu'elles avaient depuis été convoyées vers un autre lieu de liberté auquel elles avaient toutes aspiré.

Les mots de Dagda, prononcés en une langue que le mage ne pouvait comprendre, se mêlaient au chant d'Ina Kassidy et aux accords de lyre de son compagnon.

Le chant traduit en anglais par la voix unique de Kassidy rappelait les combats d'un vieux guerrier à l'âme lourde de regrets, qui confessait avoir tué beaucoup d'hommes au fil des batailles. Ces hommes qui étaient des fils, des frères, des époux et des pères. Le vieux guerrier souhaitait ardemment le pardon pour les drames qu'il avait causés, juste avant de dire adieu à cette vie.

Troublé par les mots, Laberge ferma les yeux pour éviter de les lever vers la druidesse. Elle qui pouvait dès maintenant et sans la moindre gêne adjoindre à son nom le titre de bardesse. Sa voix était à nulle autre égale.

L'eau éclaboussa soudain tout autour de la vasque naturelle et l'infini remous se fit plus insistant, ralentissant même le courant,

jusqu'à créer un vortex qui ouvrit un tunnel circulaire et vertical, à l'allure d'un trou noir et obscur révélant l'entrée du terrier géant de quelque créature fantastique.

Laberge inspira profondément, capturant en plus de l'air dans ses poumons la foi nécessaire dont il avait grand besoin pour croire que ce trou béant dans lequel il s'apprêtait à sauter le ramènerait dans son propre monde.

Les dieux celtes crièrent à l'unisson pour l'encourager et lui dire adieu.

Il plongea tête première, s'imaginant crever l'eau assoupie d'un lac de montagne.

Il ne creva qu'un voile sombre qui lui fit perdre tout repère.

Albert Viau se réveilla en sursaut en poussant un cri rauque.

Emma posa la main sur son bras dans un geste se voulant rassurant. La peau de son mari assis droit dans le lit était froide et trempée de sueur.

— Mais qu'est-ce que tu as, Albert? demanda-t-elle à moitié endormie.

— Ce n'est rien, rendors-toi. Je vais aller boire un peu d'eau.

Viau descendit l'escalier et, d'un réflexe machinal, jeta deux morceaux de bois dans le poêle. Le feu les attaqua immédiatement, répandant dans la cuisine la douce odeur du cerisier d'automne bien sec.

Albert se laissa tomber dans sa chaise berçante qui lui répondit de ses habituels craquements. Il saisit sa pipe et la plongea dans sa blague à tabac pour la bourrer nerveusement. Il craqua une allumette pour mettre le feu au virginie qui s'embrasa aussitôt, puis tira quelques bouffées qu'il respira jusqu'à s'engourdir les sens.

Dans son rêve, il tombait avec Édouard au fond d'un trou noir et sans fond.

Son réveil avait été aussi violent que s'il avait percuté le sol.

Il inspira encore la fumée odorante et le calme surgit d'un coup,

comme un rôdeur au beau milieu de la nuit.

Albert rêvait fréquemment à Édouard. Peut-être parce qu'il pensait souvent à lui.

Il le savait disparu mais ne pouvait se résoudre à le considérer comme mort. Jamais cette idée n'avait pu faire son chemin dans son esprit. Il croyait fermement en cette connexion qui les reliait et ne la sentait pas rompue. Où qu'il fût, Édouard se devait d'être vivant et de lutter pour sa survie. L'évêché de Valleyfield lui avait affirmé que les recherches n'avaient jamais cessé et qu'ils avaient toujours espoir d'un jour le retrouver.

Mais son impuissance face à la situation le minait intérieurement à chaque jour qui passait.

Comme il aurait voulu qu'il soit là! La lutte aux Êtres de la Lune était loin de s'achever et leur surveillance se devait d'être constante. Il fallait être sans cesse aux aguets et ne jamais relâcher la vigilance. Car quoi qu'ils s'apprêtent à commettre en ce monde incertain et parcouru par des rumeurs de guerre, ils devraient être arrêtés. Et les conseils d'Édouard eurent été plus qu'avisés.

Après cette fameuse nuit où il avait espionné Fenrir à l'aube de son recrutement endossant la politique fasciste, Albert avait tardé à raconter à Emma les détails concernant la découverte de la boîte soupçonnée de renfermer le marteau de Thor que le mage rouge et ses acolytes recherchaient à travers toute l'Amérique. Lorsque plus tard il lui avait narré la prise d'otages par les patriotes au manoir Ellice et la découverte d'une petite boîte scellée et impossible à ouvrir par François-Xavier Prieur, Emma avait sursauté. Elle lui avait alors confié qu'étant jeune et pensionnaire au couvent, une de ses amies nommée Joséphine Prieur avait maintes fois discouru sur ce chapitre de l'histoire. François-Xavier était son grand-père.

Albert s'était aussitôt mis à la recherche de la femme qu'il avait retrouvée sur son lit de mort à Saint-Constant. Une semaine auparavant, on l'avait battue et on avait incendié sa maison. Il était arrivé trop tard. Avec des côtes brisées et un poumon perforé, la vie semblait graduellement s'échapper d'elle malgré les soins qu'on lui prodiguait.

En dépit de la culpabilité qui l'avait assailli, Albert s'était montré insistant pendant les courts instants qu'on lui avait permis de passer à son chevet. Elle lui avait juré ne pas avoir été en possession de la boîte.

Une funeste course contre la montre était lancée.

Il lui fallait coûte que coûte retrouver cette damnée boîte avant Fenrir.

Et il devenait impératif de retrouver Édouard.

Depuis longtemps, l'idée de tenter d'abattre Fenrir faisait son chemin dans son esprit. Il avait ce qu'il fallait. La carabine militaire Ross de calibre .303 à longue portée ferait très bien l'affaire. Toutefois, Albert ne pouvait se résigner à prendre froidement la vie d'un homme, aussi méchant puisse-t-il être. Ce n'était pas dans sa nature. Mais Fenrir, lui, hésiterait-il à prendre la sienne s'il se retrouvait de nouveau en travers de son chemin?

Il existait une nuance entre tuer de sang-froid ou perpétrer un meurtre prémédité et tuer pour se défendre et assurer sa survie.

Quoi qu'il en soit, le moyen d'éradiquer cette engeance ne semblait pas à sa portée.

Mais celui de retrouver la petite boîte de bois, oui.

Songeur, Albert tira sur sa pipe et inspira profondément la bouffée.

Le craquement de la chaise berçante continua de l'accompagner dans ses réflexions.

Transi de froid et les poumons sur le point d'éclater, Édouard Laberge percuta avec sa tête et son avant-bras quelque chose de solide. Il frappa de nouveau et brisa enfin la mince couche de glace qui recouvrait cette partie de la Boyne.

Le courant chercha à l'entraîner sous la glace mais il lutta farouchement pour l'en empêcher, s'accrochant aux arêtes tranchantes, arrivant finalement à se hisser à plat ventre sur la surface gelée.

Tremblant de tous ses membres, il rampa ainsi vers le bord du petit fleuve et parvint à se mettre debout pour marcher jusqu'à la route. La neige recouvrait le pays et le jour déclinait. Il devrait faire vite pour atteindre son auberge avant la nuit et avant de mourir d'hypothermie.

Alors que l'eau gelait par plaques sur son visage et embrouillait sa vue, le curé chercha comment il expliquerait le temps passé depuis son absence. Il en avait bien perdu la notion pendant un moment mais n'avait pas été absent plus de quelques jours. Pas quelques mois!

Le bruit d'une automobile venant à sa rencontre attira son attention. Conscient qu'il n'atteindrait jamais Robinstown dans cet état, il se plaça en plein milieu de la route et fit signe au conducteur de s'arrêter.

Quand la voiture s'immobilisa à sa hauteur, il s'effondra sur le pavé.

La chaleur du soleil eut l'effet d'une brûlure sur sa joue.

En tentant de remuer ses membres un à un, il constata que tout son corps lui faisait mal. Il entrouvrit ses yeux vitreux pour être tout de suite ébloui. Enveloppé par de lourdes couvertures et un effet de serre envahissant, Laberge se sentit prisonnier de trop bons soins.

Un homme d'âge mûr aux délicates lunettes cerclées de métal doré fit irruption dans la pièce. Son ton de voix se mariait tout à fait à son attitude. Il était déterminé.

— Je suis le docteur Kilpatrick, dit-il d'entrée de jeu. Vous êtes ici chez moi. Quant à vous, je n'ai pas la moindre idée de qui vous êtes! Puisque l'on vous a amené ici hier en fin de journée, complètement frigorifié et sans aucun papier. Sauf cette besace comprenant un livre retenu par une chaîne.

— Où, où est-il?

— Ne vous en faites pas, il est suspendu dans la pièce à côté.

— Suspendu…

— Oui, j'ai suspendu la besace et sa courroie à une poutre pour

leur permettre de sécher.

— Merci… beaucoup… Vous ne pouviez faire mieux…

— Je ne sais pas ce qui s'est produit hier et je ne suis pas certain de vouloir le savoir. Mais je ne pourrai pas vous garder une nuit de plus. J'aurai besoin de cette chambre ce soir. Avez-vous au moins un endroit où aller? Vous êtes étranger?

— Je vous remercie, docteur. Je regagnerai mon auberge à Robinstown. Je ne voudrais pas vous gêner plus longtemps. J'ai là-bas de quoi vous payer et je repasserai pour le faire.

— Oh, ne vous en faites pas! Vous n'êtes pas le premier que je ressuscite! Je dois bientôt m'en aller. Mais vous pourrez prendre un café et un morceau de pain avant de partir. Il y a une gentille vieille dame qui vous apportera vos affaires qui ont été mises à sécher. Mais j'ai bien peur que votre manteau de cuir soit encore un peu mouillé…

— Ne vous en faites pas, docteur, vous avez déjà fait beaucoup et je ne sais comment vous remercier.

— Évitez de tomber dans les rivières en plein hiver! Ce sera au moins ça.

La réponse du curé mourut dans sa gorge. L'autre était parti.

Lorsqu'il eut signifié à la dame vouloir récupérer ses vêtements, celle-ci les lui apporta tout de suite. Ils étaient à peu près secs et il les enfila rapidement avant de retrouver l'*Agrippa* et de le passer en bandoulière. Il se rendit ensuite à la cuisine où la gentille dame l'invita poliment à s'asseoir à table.

Les gros titres du *Irish Independent* attirèrent son attention.

Le swing de plus en plus populaire aux États-Unis…

Première utilisation du son stéréo dans Napoléon, d'Abel Gance…

Boycottage de l'Allemagne par les É.-U. Les compagnies juives s'opposent aux échanges germano-américains…

Allemagne : les lois de Nuremberg pourraient marquer l'avènement de la discrimination raciale contre les juifs…

La vieille dame, souriante mais protocolaire, déposa devant Laberge une tasse de café accompagnée d'une assiette avec du pain et du fromage. Le curé avala aussitôt quelques gorgées de café, vidant la moitié de la tasse. Puis il s'attaqua au pain et au fromage qu'il dévora

avidement. Il était affamé et ce nouvel apport à son corps lui redonnait des forces. Alors qu'il mangeait, il se concentra sur la réparation de ses tissus musculaires et sur la remise en état de tout son corps. Trop longtemps il avait subi des privations et il se promettait déjà un bon repas avec Albert afin de lui raconter ses aventures. Il sourit à la pensée que, pour l'instant, tout semblait tourner autour des repas.

Tandis qu'il mastiquait la dernière bouchée de pain, une idée lui traversa l'esprit.

Il étendit le bras vers l'autre côté de la table et tira lentement le journal vers lui.

Il chercha la date en tête de page.

Lorsque ses yeux la rencontrèrent, il recracha bien malgré lui le pain qu'il avait en bouche. La vieille dame se retourna brusquement, inquiète.

— Vous allez bien, monsieur? demanda-t-elle consternée par l'air hagard de son pensionnaire. Que se passe-t-il? Vous avez un malaise?

Laberge était incapable de répondre. Il relisait encore et encore la date en page titre du journal.

Dimanche 10 février 1935…

— Mais c'est impossible, marmonna-t-il en se massant le front, c'est impossible… Cela fait presque cinq ans…

La dame revint à la charge.

— Voulez-vous vous étendre encore un peu?

Le curé se leva sans réfléchir, bousculant la table et renversant la tasse de porcelaine qui tomba au sol pour se briser en cent éclats.

— Pardonnez-moi, mais je… Je dois partir, articula-t-il, tout de suite… Je suis désolé pour la tasse…

Apeurée, la dame se tassa dans un coin pour le laisser vider les lieux.

Déjà pourvu du précieux sac contenant l'*Agrippa*, Laberge attrapa à la hâte son chapeau et son manteau avant de trouver son chemin vers la sortie.

Une fois dehors, l'air froid s'empara de lui comme pour l'enserrer dans l'étreinte d'un dieu invisible et infiniment grand. Il s'arrêta un

peu plus loin, à mi-chemin entre la maison et la route, laissant tomber ses effets dans la neige.

Maudissant ce Dieu qui l'éprouvait sans cesse, il leva les yeux au ciel, la tête entre les mains.

Et hurla toute sa fureur.

— NONNNNNNNNNN!!!!!

NOTE DES AUTEURS

Il est plus que malaisé de s'attaquer à rédiger des textes traitant d'un sujet qui mêle la réalité à la mythologie. Chose que nous ignorions avant d'y être confrontés.

Comment rendre un tant soit peu crédible quelque chose qui ne l'est absolument pas et y faire évoluer un personnage réel?

Seul toi, lecteur, pourras nous dire si le but recherché a été atteint.

Cet Autre Monde dans lequel a évolué Édouard Laberge ainsi que les peuples et personnages qu'il y a côtoyés furent rapportés en conformité avec notre étude de la mythologie celtique.

Bien que, par le passé, l'Irlande ne fût jamais sous la domination des Romains, l'influence du christianisme finit quand même par s'y faire sentir, remplaçant graduellement sa religion et sa mythologie. Heureusement qu'à partir du V^{e} siècle, les moines prirent soin de mettre par écrit les anciennes légendes celtes. C'est bien grâce à eux et à cet effort de conservation que l'on doit l'ensemble de nos connaissances sur la mythologie celtique, car les Celtes préféraient s'en remettre aux traditions orales.

Quant au passage du temps entre l'Autre Monde et le nôtre qui fait revenir notre héros après presque cinq ans d'absence plutôt que quelques jours, il est relaté à quelques reprises dans les textes monastiques rapportant les légendes celtes que le temps ne s'écoule pas de la même façon là-bas. Ainsi, le poète et guerrier Oisin en revint au bout de trois cents ans après avoir cru y passer quelque temps seulement. L'homme avait été averti qu'il ne pourrait jamais revenir dans l'Autre Monde s'il descendait du cheval sur lequel il était monté. Mais quand sa selle glissa et qu'il se retrouva au sol, Oisin, du beau et jeune guerrier qu'il était, se transforma en un vieillard aveugle et

décharné. Selon la légende, c'est saint Patrick qui aurait écouté son histoire et l'aurait mise par écrit.

Puisqu'il est ici question de temps, nous nous permettrons d'ouvrir une brève parenthèse pour revenir sur cette lettre que Laberge découvre au fond de sa poche au retour de son voyage dans le temps au cœur du pays roumain[41]. Il en est question au chapitre six. La lettre que lui traduit son ami Christian Cartarescu est inspirée d'une lettre véridique, écrite par la reine Marie de Roumanie et lue à son peuple après sa mort en 1938. Le texte magnifique destiné à l'ensemble d'un pays était tout à fait approprié pour construire la lettre d'amour de Sânziana. Parenthèse fermée.

De retour en Irlande, on ne peut passer sous silence le fait que le christianisme à ses débuts finit par être mêlé à la mythologie celtique. Qu'on pense à la légende du roi Arthur et à la quête du Graal qui en sont les exemples les plus frappants. Cette coupe sacrée utilisée pendant la dernière Cène et ensuite par Joseph d'Arimathie pour y recueillir le sang du Christ se rapprochait beaucoup de l'image des chaudrons magiques celtes.

Mais que peut-on retirer de ce récit fantastique qui mêle lui aussi le christianisme à la mythologie et aux dieux païens? Que nous soyons mortels ou dieux, anges ou démons, mages ou bardes, les envies et les contraintes, tout comme les limites et les questionnements, font inévitablement partie de notre lot dans cette vie.

Et ce, même si elle n'a pas la même durée pour chacun.

Pourquoi Dieu n'aurait-il pas lui aussi ses limites et ses craintes quant à l'accomplissement de son Plan Divin? Que réserve-t-il encore à l'homme pour les années à venir? Tout comme cet Autre Monde gâché par une déesse et rétabli par un homme, notre Terre peut-elle encore être sauvée de tous ses maux par ceux-là mêmes qui l'habitent?

Les catastrophes naturelles qui semblent se multiplier à mesure que les années passent font immanquablement penser à cette méthode par trop radicale et à proscrire que les anciens ont nommé le Déluge, et qui figure dans les écrits de tous les peuples.

Comme si la Terre se chargeait elle-même de contraindre ceux qui l'habitent après en avoir bien trop supporté.

Dans la Genèse on peut lire que le Seigneur se repentit d'avoir créé l'homme. « J'effacerai de la surface de la terre l'homme que j'ai créé, ainsi que le bétail, les reptiles et les oiseaux des cieux, car je me repens de les avoir faits. »

Inutile d'en arriver là.

En y regardant de près, notre monde n'est-il pas beau, magique et merveilleux?

REMERCIEMENTS

Nous souhaiterions encore et toujours remercier tous les membres de l'équipe des Éditions Michel Quintin pour leur indéfectible confiance vis-à-vis de la série *Agrippa*. Leurs efforts collectifs font en sorte que vous puissiez en ce moment même tenir entre vos mains un « beau livre ».

Merci aussi à nos trois lecteurs qui ne se fatiguent jamais de scruter nos textes à la loupe : la romancière Nicole Dillenschneider pour sa vision intuitive et « européenne » du sujet, Linda Descôteaux pour sa recherche des émotions véhiculées, et enfin André St-Laurent, pour sa logique et son avis sur les détails techniques.

NOTES

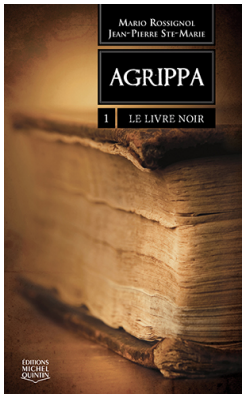
1. « Souviens-toi du peuple d'où tu viens » (gaélique).
2. North American Colonial Association of Ireland.
3. Le canal de Beauharnois.
4. Alliance des Religions du Christianisme (voir *Agrippa – Les flots du temps,* Éditions Michel Quintin).
5. René Jules Lalique est un maître verrier et bijoutier français né en 1860 et décédé en 1945. Il est enterré au cimetière du Père-Lachaise, à Paris.
6. En langue irlandaise, le prénom Bowen signifie « le fils d'Owen ».
7. « Des profondeurs » (latin). Sixième des sept psaumes de la pénitence, que l'on récite dans les prières pour les morts.
8. Référence à l'interdiction de la consommation des boissons alcooliques aux États-Unis entre 1919 et 1933.
9. Cet édifice historique qui abrita l'hôtel Frontier Inn à Hemmingford fut détruit par le feu le 1er août 1990. Les pompiers de treize casernes se rendirent sur les lieux pour tenter de le sauver des flammes; les quatre postes de pompiers locaux ainsi que ceux de Champlain, Altona, Rouses Point et Plattsburgh dans l'État de New York. Ensemble, ils utilisèrent plus de 2 000 mètres de boyaux afin de pomper de l'eau et combattirent le brasier pendant près de 14 heures. En vain.
10. Contrebandiers d'alcool pendant la prohibition aux États-Unis.
11. Alcool frelaté.
12. On appelle loi Brehon, l'ancienne loi celtique des druides.
13. Lutrin fixe ou mobile destiné à supporter les livres ouverts pour en faciliter la lecture.
14. « Cécile chantait le Seigneur » (latin).
15. « Archives secrètes du diocèse de Valleyfield » (latin).
16. La fondation du monastère Sainte-Claire de Valleyfield remonte à 1902.
17. L'*Index Librorum Prohibitorum* (l'Index des livres interdits) était une liste d'ouvrages que les catholiques romains n'étaient pas autorisés à lire. Le but était d'empêcher les livres contredisant ou critiquant l'Église catholique de détourner les fidèles de leur foi. Il fut institué en 1559 à la demande de l'Inquisition et éliminé par Paul VI en 1966. D'où l'expression « être mis à l'index », qui est demeurée dans le langage courant pour désigner le fait d'être censuré.
18. Ancêtre du projecteur de diapositives, la lanterne magique était un instrument de projection lumineuse qu'on trouvait le plus souvent dans les maisons bourgeoises ou les institutions d'enseignement. La source de lumière était produite par une lampe à l'huile installée à l'intérieur, et l'image souvent appliquée sur une plaque en verre était projetée à travers une lentille convergente. Une petite cheminée assurait la dispersion de la chaleur.
19. Alliance of Christian Religions from the United States of America. Pendant américain de l'ARC.

20. Voir *Agrippa – Les flots du temps*, Éditions Michel Quintin.
21. Association ancienne liée à l'alchimie et étudiant les éléments fondamentaux contenus dans la nature – la terre, l'air, le feu et l'eau – afin d'en maîtriser les secrets et la manipulation.
22. Le pont du Havre, ouvert à la circulation le 14 mai 1930, fut rebaptisé « pont Jacques-Cartier » en 1934 suite à une pétition des citoyens pour honorer la mémoire de l'explorateur. Il fut construit au coût de 23 millions de dollars sur une période de près de cinq ans. Le 9 août 1926, une pierre angulaire fut intégrée au pilier situé à l'angle des rues Notre-Dame et Saint-Antoine, face à l'endroit baptisé « Au pied du courant ». Elle contient une capsule témoin avec 59 objets témoignant de l'année de construction du pont.
23. La crypte de l'oratoire fut bénite en 1917. Pouvant recevoir près de 1 000 personnes, on la désigne du nom de crypte non seulement à cause de sa voûte supportée par des arcs bas, mais aussi à cause de sa position au pied de la basilique.
24. Voir *Agrippa – Le livre noir*, Éditions Michel Quintin.
25. Voir *Agrippa – Les flots du temps*, Éditions Michel Quintin.
26. Dans la tradition iroquoise, Deganawidah, aussi nommé le « Pacificateur », aurait vu le jour il y a plus de 1000 ans dans un village riverain du lac Ontario. Sa venue aurait été annoncée à sa grand-mère par un rêve où un messager du Grand Esprit lui aurait révélé que sa fille, bien que vierge, accoucherait bientôt d'un enfant qui apporterait la bonne nouvelle de la connaissance et de la paix. Il aurait été à l'origine du Conseil des Cinq Nations (aujourd'hui formé de six), qui reste à ce jour l'un des gouvernements les plus anciens de ce monde.
27. Distillers Compagny Limited.
28. C'est en 2000 que le terme « neurothéologie » a été inventé afin de décrire une nouvelle science contemporaine aux recherches oubliées sur le bioabsolu. Le 20 juin 2003, la Société Européenne de Neurothéologie était officiellement créée.
29. Le polygraphe, mieux connu sous le nom de détecteur de mensonges, fut inventé en 1921 par le Canadien John Augustus Larson.
30. Au Québec, le droit de vote fut accordé aux femmes en 1940. Et en France, pas avant 1944.
31. Le manuscrit original du journal de Jane Ellice ainsi que plusieurs de ses aquarelles sont conservés aux Archives nationales du Canada.
32. Les hommes représentant l'institution druidique.
33. L'omphalos, qui signifie « centre », est un endroit chargé de valeurs sacrées où peuvent se tenir diverses cérémonies.
34. Nom celtique de l'Autre Monde.
35. Voir *Agrippa – Le livre noir*, Éditions Michel Quintin.
36. Voir *Aggripa – Les flots du temps*, Éditions Michel Quintin.
37. Le nemeton est un lieu sacré entouré d'arbres et protégé par eux. Il s'agissait véritablement d'un bois sacré chez les peuples celtes, centre du rituel religieux. Encore aujourd'hui, dans les pays celtiques, on peut observer des offrandes de rubans suspendus à des arbres ou à des buissons autour des puits sacrés, ancienne coutume où la nature était vénérée comme une divinité, celle de la terre mère.
38. Dans la mythologie celtique irlandaise, le *glam dicinn* est une malédiction suprême proférée par un druide ou un barde. Il se fait sous forme d'un chant ou d'un cri qui, s'il est parfait, peut provoquer une mort immédiate.
39. René Descartes, philosophe, mathématicien et physicien français né à La Haye en 1596.

40. L'écriture oghamique est la plus ancienne connue chez les Celtes qui tenaient le dieu Ogma pour son inventeur. Elle est composée de quatre groupes de cinq encoches chacun, placées à gauche, à droite, en travers ou au milieu d'une ligne verticale. Écriture sacrée, on la trouve en Irlande, gravée sur des pierres levées, des vestiges en bois ou en os.
41. Voir *Agrippa – Les flots du temps*, Éditions Michel Quintin.

La série

agrippa.qc.ca



Le livre noir, tome 1

Les flots du temps, tome 2

Le puits sacré, tome 3